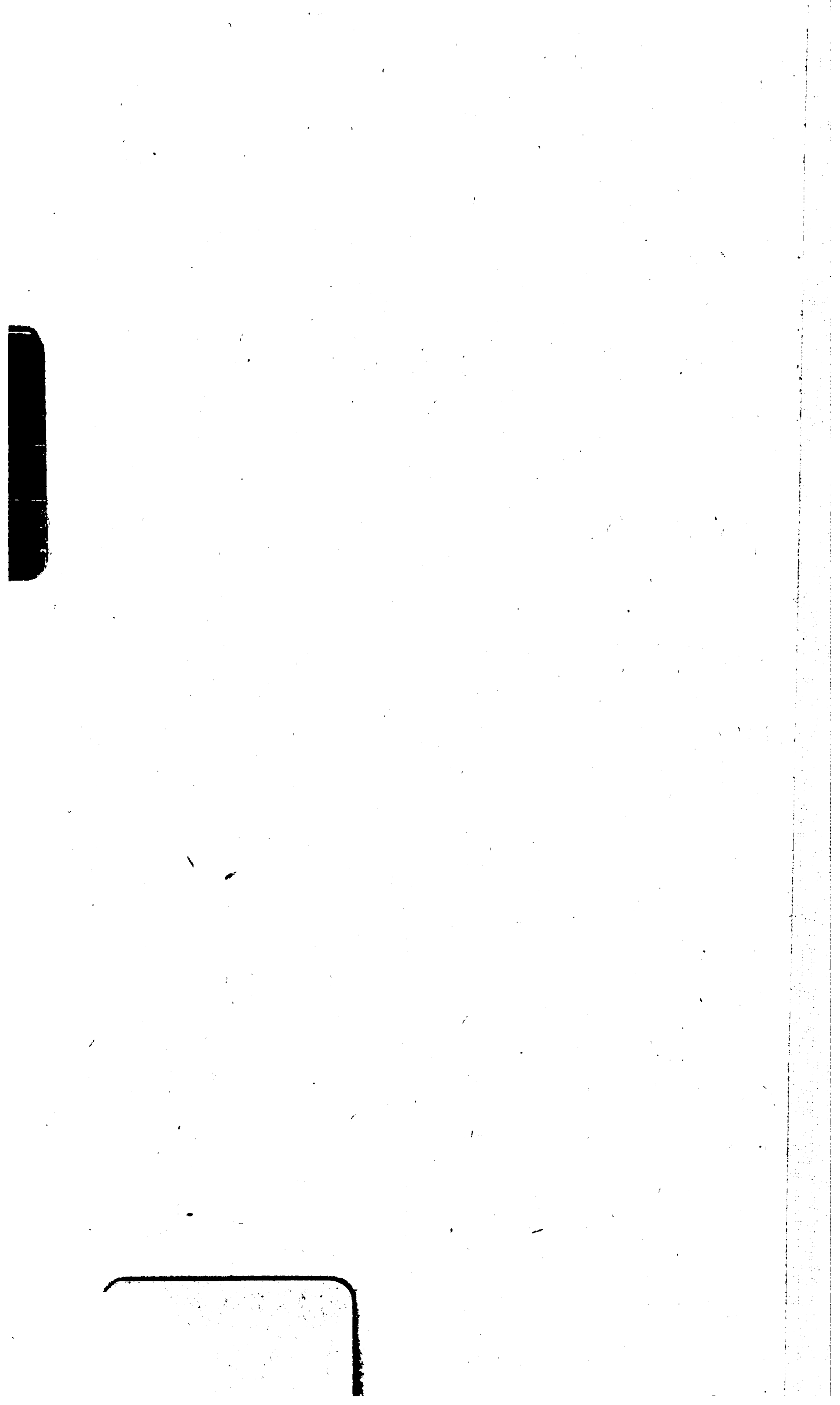




HISTOIRE

D'ALGER

ET

DE LA PIRATERIE DES TURCS DANS LA MÉDITERRANÉE,

A DATER DU SEIZIÈME SIÈCLE;

PAR

CH. DE ROTALIER.

> Vous ne pouvez exiger de l'historien que la connaissance des faits, l'impartialité des jugements, et le style, s'il peut.
>
> (VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.)

TOME PREMIER.

PARIS.

CHEZ PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 33.

—

1841

HISTOIRE D'ALGER.

les lumières de l'histoire, ce flambeau qu'on allume dans les temps passés pour éclairer les temps à venir? Déjà, je le sais, de nombreux travaux archéologiques ont été essayés par des savants d'un grand renom; mais, remontant aux siècles les plus reculés, ils n'ont interrogé que les époques de la domination romaine : le peuple roi a seul attiré leurs regards. Ils voudraient rattacher brusquement l'un à l'autre des siècles civilisés, souder la France à la vieille Rome, et, balayant la poussière de onze cents ans de barbarie, asseoir nos villes modernes sur les ruines des villes romaines. Telle n'est point la marche la plus naturelle; nous combattons de sauvages musulmans, nous voulons soumettre et civiliser des Arabes, nous succédons à des corsaires, c'est leur histoire que nous devons connaître, c'est celle que j'ai tenté d'écrire.

Un petit nombre d'idées régit le monde, et une longue succession de faits se groupe souvent autour d'un seul principe. Ce que l'on désigne ordinairement par ÉPOQUES, dans l'histoire, n'est qu'une division du temps par ordre de pensées, et chaque époque a sa nature marquée par une pensée unique. L'histoire de la domination des Turcs en Afrique ne forme, à proprement parler, qu'une époque, et trois siècles se résument en un mot : la conquête. Pour celui qui médite sur les choses humaines ce mot suffit; pour celui qui aspire à dominer le pays d'où les Turcs ont été chassés, l'étude approfondie des faits peut être extrêmement utile.

Les Ottomans arrivèrent en Afrique en 1516. Un grand siècle commençait alors; François Ier montait sur le trône, Charles-Quint s'apprêtait à saisir l'empire, Sélim II régnait à Constantinople, et l'on y attendait Soliman le Magnifique : Léon X présidait aux destinées de l'Eglise. Les grands princes, les grands capitaines, les marins, les artistes, les poëtes illustres, remplissaient le monde, et mar-

quaient cette époque à jamais fameuse d'un nom qui devait rappeler aux siècles futurs qu'une naissance nouvelle semblait avoir alors rajeuni la terre.

Mais les temps de force sont aussi des temps de crise, et quand le génie bouillonne au cœur des sociétés, les orages se montrent à sa surface. Le siècle de François Ier fut donc encore le siècle des grandes guerres, des grandes catastrophes et des grandes erreurs : pleine de puissance, la pensée déborda, et l'esprit de liberté jeta son premier cri de révolte ou d'émancipation au sein de l'Eglise même.

Dans le moment où tant de grandes choses s'accomplissaient et se préparaient, à l'instant où la civilisation semblait avoir surmonté les ténèbres de la barbarie, un étrange royaume se fondait au cœur de la Méditerranée ; Barberousse établissait à Alger un repaire de corsaires dont les infâmes pillages devaient insulter pendant trois siècles à la civilisation et protester contre ses plus belles conquêtes.

L'histoire que nous avons à écrire n'est donc point une histoire semblable à celle des autres nations. Bien plus, ce n'est pas même l'histoire d'une nation : c'est celle de douze mille corsaires, amas honteux de brigands, Turcs ou renégats, accourus à Alger de toutes les parties du monde, dont on ne connaissait pas les pères, et qui ne reconnaissaient pas leurs fils ; soldats sans famille, despotes sans héritiers ; espèce de corporation sans liens religieux, condamnée au célibat par la loi de l'État et s'en dédommageant par les mœurs les plus dissolues.

On pourra s'étonner qu'une pareille société présente à l'histoire des actions dignes d'intérêt. On devrait s'étonner davantage qu'elle ait existé si longtemps, et puisqu'elle a pu traverser trois siècles, elle ne doit pas être sans gloire.

En effet, née au milieu des splendeurs du seizième siècle,

fille des guerres acharnées qui déchirèrent alors le monde, engendrée et nourrie par les querelles des chrétiens, la ville d'Alger voit son histoire se lier dès le principe à celle des plus grands États. Elle prend son existence avec une des plus utiles alliances de la France ; elle y entre elle-même, elle la sert, elle fournit des vaisseaux à François Ier ; elle lui prête ses corsaires, et en reçoit à son tour des avis précieux, des munitions de guerre, des boulets, et des voiles marquées de la fleur de lis. Les capitulations qui rapprochaient Constantinople et Paris, liaient Alger à la France, et cette ville de corsaires croissait à l'ombre du royaume très-chrétien. Tel est le spectacle étonnant qui se présente à nous dès les premières années. Il conserve pendant quelque temps sa grandeur. Henri II, fidèle au système politique de son père, demeura l'allié de Constantinople et des corsaires ; il tira même un plus heureux parti de leurs forces, et dans ses guerres contre Charles-Quint, il lui opposa les infidèles avec une liberté que n'avait pas eue François Ier ; car les grandes innovations demandent du temps pour s'introduire dans le monde, et c'était une singulière hardiesse au fils de saint Louis que de réunir ses flottes à celles des Ottomans contre un prince chrétien ! Mais bientôt l'Europe paraît tomber en décadence ; Charles-Quint meurt, Henri II est tué dans un tournoi, Sélim perd la bataille de Lépante ; les troubles religieux, après avoir déchiré le sein de l'Allemagne, franchissent le Rhin, et viennent désoler les Pays-Bas et la France ; les Morisques se révoltent en Espagne, tout s'affaiblit à la fois. La piraterie seule s'élève sur tant de ruines, comme le milan qui plane sur des champs de bataille couverts de morts et de mourants. Alger échappe alors aux liens qui le retenaient sous l'obéissance de la Porte Ottomane ; il ne connaît plus ni maîtres ni alliés, et la France, qui réchauffa les corsaires dans son sein, éprouve à son tour les maux affreux de la piraterie.

A peine Henri IV a-t-il saisi les rênes de l'État, que, voulant rendre au commerce maritime de la France une sécurité qui n'existait plus, il se hâte de renouveler avec Constantinople les anciens traités, et d'envoyer un ambassadeur à Alger. Il essaye en vain d'y réveiller le souvenir d'une vieille amitié, ou de s'appuyer sur l'autorité du sultan : la fière milice avait tout oublié, jusqu'au respect qu'elle devait aux commandements de la Sublime Porte, et bientôt même se laissant entraîner à la plus violente colère, elle menace de mort l'ambassadeur qui sort en fugitif de cette ville redoutable.

Cependant, à mesure que la France recouvre un peu de calme, son commerce tend à s'étendre, et les dévastations des Algériens sur mer lui paraissent de plus en plus intolérables. Marseille et les villes de son littoral font entendre de longues et douloureuses doléances, et Louis XIII touché essaye de renouer les négociations interrompues vingt-six ans auparavant. La marine française avait pris quelque accroissement, les corsaires venaient d'éprouver des pertes dans différents combats, et ils se montrèrent plus traitables. Cependant il fallut encore acheter la paix, et Marseille fut alors obligée de s'imposer pour des sommes considérables.

Au moment même où les corsaires signent une trêve dont ils doivent bientôt oublier les conditions, ils consentent à un traité de commerce auquel ils vont se montrer plus fidèles. Le bastion de France est rétabli à La Calle, et, malgré quelques vicissitudes, les avantages que ce comptoir procure à une partie considérable des côtes barbaresques, lui assurent, pendant plusieurs siècles, une existence indépendante, et même une certaine prospérité.

Louis XIV parut : treize vaisseaux en mauvais état formaient toute sa marine, à la mort de Mazarin : ce n'était pas assez pour entrer dans les grandes luttes qui divisaient alors la Hollande et l'Angleterre, mais c'était assez pour

combattre et vaincre les corsaires. Le duc de Beaufort les poursuivit, les atteignit, et leur fit éprouver des pertes cruelles. Le moment était passé où la France pouvait se contenter d'une timide défensive ; ses forces s'étaient accrues dans le repos, un roi jeune et plein de génie présidait à ses destinées, elle allait devenir conquérante, et ses premiers pas dans cette brillante carrière portèrent ses armes sur les côtes d'Afrique. Louis XIV, persuadé que le moyen le plus certain pour comprimer la piraterie serait d'occuper un point important du littoral barbaresque, ordonna au duc de Beaufort, de s'emparer de Giselle, et d'y fonder un établissement militaire. L'expédition échoua ; cependant elle parut à l'Europe attentive une première révélation de l'esprit d'entreprise et de conquête dont le jeune roi allait bientôt donner de plus grandes preuves. En 1670, les Algériens, accablés par les redoutables croisières du duc de Beaufort, demandent la paix ; en 1681, ils la rompent violemment, et bientôt Louis XIV venge tant d'insolence, de si longues déprédations, tant de maux causés au commerce ; et, par des bombardements à jamais mémorables, réduit l'invincible milice à accepter enfin une trêve de cent ans, la première et la seule à laquelle elle fut jamais fidèle.

Telles furent les guerres de Louis XIV contre Alger. Entreprises non par ostentation ou par un vain orgueil, mais par nécessité, et pour servir les premiers intérêts de l'Etat, elles participent de cette grandeur dont était empreint tout ce qui se fit dans ce siècle fameux, et des moyens nouveaux sont imaginés pour cette guerre nouvelle. Pour la première fois on voit des flottes bombarder des villes !

Après ces terribles châtiments, la France a la paix ; mais l'Europe ne l'obtient pas. Alger n'existait que par la guerre ; il y trouvait les richesses, le bien-être, toutes les jouissances que les peuples civilisés cherchent dans le travail et une active industrie. Le commerce du monde devait

pourvoir à son luxe et à ses besoins, et l'esclavage devait lui donner des manœuvres, des ouvriers et même des artistes. Son plus grand soin était donc de chercher, non les moyens d'obtenir la paix, mais des moyens certains de l'éviter. L'activité, le génie, la ruse, l'audace de ses corsaires, rendaient cette ville si redoutable, que les plus fières nations du globe se trouvaient heureuses d'être admises à lui payer tribut. L'Espagne ne put jamais s'affranchir de ce joug accablant auquel l'Angleterre, la Hollande et le Danemark se soumirent sans résistance; l'Italie était si humble avec les corsaires, qu'ils la comptaient presque comme une vassale, et les palais d'Alger sont bâtis des marbres que cette terre des anciens Romains envoyait tout taillés à un misérable repaire de brigands.

Cependant la France, en paix avec la Porte et les côtes d'Afrique, étend de plus en plus son commerce dans le Levant, et Marseille grandit chaque année; bientôt elle absorbe tout le commerce de la Méditerranée où n'osaient se montrer ni les Anglais ni les Italiens, et, pendant plus d'un siècle, elle fait, par les corsaires d'Alger, une guerre sourde, mais désastreuse, à toutes les autres puissances; une guerre en pleine paix, une guerre dont les résultats sont si grands, qu'elle pouvait presque la dispenser de conquérir l'Afrique.

L'affaiblissement subit de notre marine vers le commencement du dix-neuvième siècle, l'agrandissement disproportionné des forces anglaises sur mer, détachent enfin les corsaires d'Alger de notre alliance, et les jettent dans les bras de l'Angleterre. Napoléon veut en vain s'opposer à un changement dont il prévoit les funestes effets; ses vaisseaux osent à peine se montrer à la mer, et, malgré ses victoires sur le continent, il est sans influence à Alger. C'est alors qu'il conçoit le projet d'une expédition contre la régence, et que le capitaine du génie Boutin est chargé de

reconnaître le pays, d'en dresser la carte, et de fixer le point de débarquement. La guerre de 1830 fut en grande partie conduite sur les plans de cet officier.

L'Angleterre, s'étant substituée à la France, eut la pensée de se servir d'Alger, comme nous l'avions fait nous-mêmes pendant plusieurs siècles, contre le commerce de l'Europe. Mais les circonstances ne le lui permirent point : la France venait de succomber sous les efforts de l'Europe coalisée, les rois étrangers étaient réunis à Paris, et dans un congrès où ils s'occupaient de fixer le sort du monde, ils demandèrent la répression des corsaires d'Alger. L'Angleterre hésita, voulut d'abord opposer les traités qui la liaient aux États barbaresques, et finit par consentir à l'abolition de la traite des blancs, pour obtenir celle des noirs qu'elle poursuivait avec une activité qui montrait que son intérêt y était attaché. Dans le cours de ses négociations avec Alger, son pavillon est insulté, et elle le venge par la bataille du 27 août 1816. L'esclavage est aboli, mais non le droit et le pouvoir de faire la guerre aux puissances chrétiennes, et l'on a toujours cru que l'Angleterre avait alors voulu châtier, et non détruire des brigands dont elle prétendait faire ses auxiliaires.

L'insolence d'Alger, un instant comprimée, se relève bientôt, et toutes les puissances, l'Angleterre et la France même, en souffrent de nouveau. « Il n'est pas bon, disait cependant l'invincible milice, qu'Alger soit en guerre avec la France. » Mais qui peut éviter sa destinée! Les corsaires nous insultèrent en 1827, et rejetèrent fièrement les conditions qu'un ministère pacifique leur offrait, pour tomber enfin en 1830, ainsi que l'annonçaient leurs oracles ; car la ville invincible avait ses prophéties comme autrefois Rome, Tyr et Babylone. « Alger, disaient-elles, sera pris par des soldats francs, vêtus de rouge. » Vingt jours de

gloire suffirent à nos bataillons pour vérifier les prédictions des Barbares.

Tel est, à l'égard de l'Europe, l'exposé rapide des faits qui se déroulent dans le livre que je publie aujourd'hui ; mais ce n'est pas à ce seul examen qu'il est consacré; les événements qui se passent dans l'intérieur même de la régence y tiennent une vaste place. L'arrivée d'Aroudj Barberousse à Alger, la manière dont il se rend maître d'une ville où il était entré comme auxiliaire, ses premières conquêtes, sa mort, attirent d'abord notre attention : nous verrons ensuite Khaïr-ed-Dine Barberousse lui succéder, montrer autant de génie que de ruse et d'audace, et se faire accepter pour maître, plutôt par la persuasion et l'adresse, que par la force. Mais bientôt il reconnaît qu'il restera toujours faible, s'il reste isolé ; de corsaire il était devenu roi, et de roi il aspire à redevenir sujet ; il se jette donc sous la protection de la Porte, brigue le titre de pacha, le paye par une province qu'il donne à l'empire ottoman, et fonde pour trois siècles un royaume de corsaires. Les guerres de la fière milice avec les Arabes, leurs victoires, leurs revers, les rébellions continuelles dont ils sont menacés, leur politique, leurs mœurs, leurs institutions, les changements survenus dans leur organisation intérieure, leur marche rapide vers une entière indépendance, l'accomplissement de cette révolution remarquable, occupent tour à tour notre attention, et sont peut-être de nature à donner quelque intérêt et quelque importance à ce travail.

J'y ai mis un soin scrupuleux, et je me suis efforcé d'obtenir toute la perfection que j'étais capable d'atteindre. Je crois avoir consulté tous les ouvrages qui pouvaient me fournir quelques renseignements, et les annotations dont le texte est accompagné prouveront que j'ai cherché surtou à puiser à des sources authentiques et contemporaines des faits. Je n'ai point voulu par là faire étalage d'érudition, j'ai

voulu donner confiance au lecteur, et le mettre à chaque instant à même de vérifier l'exactitude de l'auteur. Cette méthode, adoptée aujourd'hui par des hommes d'une réputation établie, convient surtout à ceux qui s'adressent pour la première fois au public, et qui lui sont inconnus.

C'est ici, pour moi, l'occasion de témoigner ma reconnaissance à quelques personnes qui m'ont aidé de leurs conseils et soutenu de leurs encouragements. Elles savent que j'avais besoin de l'un et de l'autre, elles sauront aussi que j'ai apprécié tout ce que leur intérêt avait de bienveillant. Je serais surtout ingrat envers un homme d'une grande réputation et dont le nom honorera ce livre, M. Weiss, si je ne le remerciais pas publiquement de ses excellents avis, et de l'inépuisable complaisance qu'il a mise à me procurer les ouvrages, quelquefois rares, dont j'avais besoin.

Souvent, au milieu des recherches pénibles que mon livre m'a coûtées, à la vue des incertitudes qui menaçaient notre dernière conquête, j'ai senti mon courage défaillir, et je me suis dit : A quoi bon écrire l'histoire d'un pays que la France ne gardera pas! Mais ce triste pressentiment faisait bientôt place à un meilleur espoir ; Alger, enfanté à la piraterie dans le travail du seizième siècle, naîtra à la civilisation dans l'immense mouvement qui agite le dix-neuvième. Ses temps de barbarie sont passés, la France en effacera les dernières traces, et rendra à ce pays, maintenant désolé, son ancien éclat, son immense fertilité. Déjà l'on y voit se redresser la croix dont la chute avait amené les désolations et les misères qui attristent encore l'œil du voyageur : de pieux missionnaires marchent aujourd'hui à la suite de nos armées, et quand le canon a cessé de gronder, quand les cris du combat se sont apaisés, eux, s'approchent des Arabes vaincus, dérobent à

leurs regards les lauriers dont nos soldats sont couronnés, les consolent et touchent leurs cœurs endurcis en leur montrant sur la croix un Dieu mort pour eux. L'Arabe baise les mains et les pieds du saint marabout à la robe noire; son âme s'ouvre à ses pieuses paroles, il les écoute, il les comprend... il deviendra chrétien! s'il l'était, le pays nous appartiendrait, la conquête serait achevée!

Alger restera à la France, et cette terre, que les travaux de nos soldats ont illustrée, où déjà se sont élevées tant de jeunes renommées, verra cesser un jour les guerres qui la désolent; elle deviendra une autre France, où pourront se cacher, sans tomber dans l'exil, les hommes fatigués de la lutte des partis.

Le corps social, remué jusque dans ses profondeurs, flotte sans équilibre au milieu des idées qui s'agitent, et attend la base sur laquelle il doit reposer sa masse. Le monde est en travail; et, comme toujours, la France ressent la première les douleurs de l'enfantement. Que verrons-nous surgir de toutes ces tempêtes? Dieu le sait! et nous, nous ne savons qu'une chose : c'est que ce qui a été ne sera plus! Une société nouvelle demande une organisation nouvelle. Pareilles aux malades, les nations s'agitent quand elles éprouvent d'inexplicables malaises; elles se reposent quand elles ont obtenu le bien-être? Qui nous le donnera ce bien-être? Qui prononcera le mot de l'énigme que chacun cherche? Où est le sauveur que le monde attend? vit-il au milieu de nous, où languit-il dans l'exil ?..... un jour, sans doute, il se révélera; mais jusque-là que d'angoisses! que d'agitations! Dans ces temps cruels, gardons au delà des mers un pays où nous puissions ensevelir l'excès de force et les grandes douleurs que font naître les jours de révolution!

Mais admirez les destinées de la France, la première, la reine des nations! Ses intérêts sont liés à ceux du monde;

elle ne saurait avoir une pensée, ou faire un pas sur la terre que les autres peuples n'en soient émus. De ses excès même naissent toujours quelques grands principes de gloire, de liberté, ou de civilisation, qui, emportés par la conquête ou par les vents du ciel, éclairent et fécondent au loin les intelligences. Son intérêt seul paraissait la conduire en Afrique, et le monde entier y a gagné ; son intérêt est qu'elle y demeure, et l'humanité va lui devoir un nouveau bienfait. C'est pour civiliser que Dieu lui a mis le glaive à la main !

Et moi, fils inconnu d'une grande nation, un honneur du moins m'est accordé ; c'est de raconter, le premier, l'histoire des corsaires vaincus par ma patrie. Tandis que mes jeunes et glorieux amis se font un nom sur cette terre que nous avons visitée ensemble, j'ai changé contre le burin de l'histoire l'épée que nous ceignîmes le même jour, et j'ai voulu leur apprendre la vie passée de ces peuples qu'ils savent déjà vaincre. Un jour peut-être écrirai-je leur propre histoire !

Paris, août 1841.

INTRODUCTION.

§ I.

Mahomet.— Le Koran. — L'islamisme. — Ses progrès. — Moyens par lesquels le prophète parvient à établir sa religion.

§ II.

État de la Numidie et de la Mauritanie sous les Romains. — Invasion des Vandales.— Révolte des Maures.

§ III.

Invasion des Arabes en Afrique.—Conquête de l'Espagne par les Arabes. —Cette conquête assure la domination des Arabes en Afrique. — Pélage.—Victoire des chrétiens.—Chute de Grenade.

§ I.

L'an 572 de Jésus-Christ, naquit à la Mecque, sur les marches du temple païen de la Caabah, le prophète Mahomet. Génie créateur, sa mission fut de rappeler les Arabes idolâtres à l'idée sublime d'un seul Dieu, de briser leurs idoles, et d'établir entre

les tribus isolées le lien puissant d'une même foi. Il apprit auprès des Hébreux et des chrétiens la doctrine de l'unité de Dieu ; s'il se fût alors converti au christianisme, quelle mission était la sienne, le monde devenait chrétien! Malheureusement il ne connut que d'une manière imparfaite la religion des apôtres, et il les accusa d'avoir altéré la doctrine de Jésus, soit en le supposant fils de Dieu, soit en créant une troisième divinité dans le Saint-Esprit. Lui-même regardait le Christ comme un des plus grands envoyés de Dieu, comme le fils d'une vierge, et comme un saint ayant le don des miracles. Jamais il ne crut qu'il fût mort sur la croix; il dit, et c'est encore ce que répètent les Musulmans, qu'au moment où les Juifs voulurent le mettre à mort, dix mille anges l'enlevèrent au ciel.

Plus d'une fois il est question, dans le Koran, de Marie, de son fils, de saint Jean-Baptiste et des prophètes.

Les versets suivants, extraits du chapitre intitulé *Marie*, serviront à montrer les idées de Mahomet sur les différents points de nos croyances religieuses. Après avoir raconté, à peu près à la manière des Écritures saintes, la naissance de saint Jean, il ajoute :

« Jean lut les Écritures avec ferveur, nous lui don-
« nâmes la sagesse dès sa plus tendre enfance.

« Il eut la bienfaisance et la piété en partage; juste « envers ses parents, il ne connut ni l'orgueil ni la « désobéissance.

« La paix fut avec lui à sa naissance, à sa mort : « elle l'accompagnera au jour de la résurrection.

« Célèbre Marie dans le Koran ; célèbre le jour où « elle s'éloigna de sa famille du côté de l'orient.

« Elle prit en secret un voile pour se couvrir, et « nous lui envoyâmes Gabriel, notre esprit, sous la « forme humaine.

« Le miséricordieux est mon refuge! s'écria Marie, « redoute sa colère!

« — Je suis l'envoyé de ton Dieu, dit l'ange, je « viens t'annoncer un fils béni.

« — D'où me viendra cet enfant, répondit la « Vierge; nul mortel ne s'est approché de moi, et le « vice m'est inconnu?

« — Il en sera ainsi, répliqua l'ange, la parole du « Très-Haut en est le garant; ce miracle lui est facile; « ton fils sera le prodige et le bonheur de l'univers : « tel est l'ordre du ciel. »

« Elle conçut, et elle se retira dans un lieu écarté.

« Les douleurs de l'enfantement la surprirent au- « près d'un palmier, et elle s'écria : « Plût à Dieu « que je fusse morte, oubliée et abandonnée des « humains avant ma conception!

« — Ne t'afflige point, lui cria l'ange, Dieu a fait « couler près de toi un ruisseau.

« Ébranle le palmier, et tu verras tomber des « dattes mûres.

« Mange, bois, essuie tes pleurs, et si quelqu'un « t'interroge, dis : J'ai voué un jeûne au Miséricor- « dieux, et je ne puis parler à un homme. »

« Elle retourna dans sa famille, portant son fils « dans ses bras. « Marie, lui dit-on, que nous est-il « donc arrivé?

« Sœur d'Aaron, votre père était juste, et votre « mère vertueuse! »

« Pour toute réponse, elle fit signe d'interroger « son fils. « Nous adresserons-nous, lui dit-on, à un « enfant au berceau?

« — Je suis le serviteur de Dieu, répondit l'enfant, « il m'a donné l'Évangile et m'a établi prophète.

« Sa bénédiction me suivra partout : il m'a com- « mandé d'être fidèle au précepte de la prière et de « l'aumône. Il a mis dans mon cœur la piété filiale, « et m'a délivré de l'orgueil qu'accompagne la mi- « sère.

« La paix me fut donnée au jour de ma naissance : « elle accompagnera ma mort et ma résurrection. »

« Ainsi parla Jésus, vrai fils de Marie, sujet des « doutes d'un grand nombre.

« Dieu ne saurait avoir un fils, loué soit son nom!
« il commande, et le néant s'anime à sa voix!

« Rappelle dans le Koran le souvenir d'Abraham,
« il fut juste et prophète :

« Chante les vertus de Moïse, il fut envoyé et pro-
« phète :

« Publie la louange d'Ismaël, fidèle à sa promesse,
« envoyé et prophète! »

Cette citation suffira pour jeter, dès les premiers instants, une vive lumière sur Mahomet. Que cet homme se soit cru réellement inspiré, ou qu'il ait agi dans un but purement humain, ce qui importe peu ici, on ne saurait refuser à ses vues une grande étendue. La pensée de ramener les Arabes à la connaissance d'un Dieu unique, tout-puissant, rémunérateur et vengeur, pensée qu'il ne sépara jamais du projet de les réunir par un même lien religieux pour en faire un même peuple, suffit pour le placer au rang des plus grands hommes que les siècles aient produits.

Par une circonstance digne de remarque, Mahomet, en se donnant pour le continuateur des prophètes d'Israël, fit sortir l'islamisme de la religion juive à la manière du christianisme; en sorte que ces deux religions si opposées et si ennemies se touchent par les racines.

Mahomet commença par convaincre sa femme et quelques-uns de ses parents, et il leur apprit qu'il avait reçu de l'ange Gabriel l'ordre d'instruire les Arabes.

Alors parurent les premiers chapitres du Koran : accueillis par le mépris et la raillerie, de nouveaux versets vinrent bientôt frapper de leurs phrases coupées, sentencieuses, inspirées, les oreilles des plus incrédules, et venger le prophète.

Ils disaient :

« Un jour les infidèles regretteront de n'avoir « pas eu la foi. Laisse-les jouir des délices de la vie « et nourrir dans leurs cœurs de douces espérances, « bientôt ils verront !

« Ils ont dit au prophète : « O toi ! qui as reçu le « Koran, tu n'es qu'un insensé ! si tu nous apportais la vérité, ne viendrais-tu pas accompagné « d'anges ?... — Les anges viendront quand il sera « nécessaire, alors les impies ne seront plus entendus ! Nous envoyâmes des prophètes aux sectes des « anciens, ils furent tous en butte aux traits de la « raillerie : ainsi nous endurcissons le cœur des « méchants ! »

Mahomet ne prétendit jamais faire de miracles, mais il feignit de recevoir de Dieu lui-même, par l'intermédiaire de Gabriel, les versets qu'il publiait.

Voilà pourquoi, dans le Koran, c'est toujours Dieu qui parle.

Le prophète trouva des incrédules : vrais ou faux, c'est le sort de tous. On lui reprochait de débiter des fables, des rapsodies qu'il avait recueillies de tous les côtés, parmi les Juifs, les chrétiens et les Arabes. Ses vers, disait-on, étaient écrits par un Israélite qu'on désignait. Alors Gabriel descendit, et lui commanda : Va et dis :

« L'esprit de sainteté a véritablement apporté le « Koran du ciel, pour affermir les croyants, pour « leur montrer la lumière et les promesses du Sei- « gneur. Je connais leurs discours : « Un homme, « s'écrient-ils, dicte le Koran à Mahomet. » Celui « qu'ils soupçonnent parle une langue étrangère, et « l'arabe du Koran est pur et élégant. Ceux qui re- « jettent les préceptes du Seigneur ne l'auront point « pour guide, ils seront la proie des supplices! Ceux « qui nient l'islamisme ajoutent le blasphème au « mensonge! »

Le prophète insiste souvent sur l'élégance et la pureté du langage dans le Koran ; et, au dix-septième chapitre, il défie aucun rival de l'égaler. Chez un peuple ignorant et grossier, mais passionné pour les vers, c'était le meilleur moyen de faire croire à l'origine céleste de son livre. Le Koran, à la vérité,

l'emportait de beaucoup sur les poésies des Arabes, et le fait suivant le prouve d'une manière certaine.

L'usage, à la Mecque, était d'afficher dans des lieux publics les compositions littéraires. Labid-ebn-Rabia, poëte distingué, exposa à l'entrée du temple de la Caabah un poëme qu'il venait d'achever. Les Arabes accouraient en foule pour l'admirer, quand Mahomet fit placer à côté un chapitre du livre sacré. Saisi d'admiration après l'avoir lu, Labid-ebn-Râbia arracha de ses propres mains son poëme, déclara que le Koran était l'œuvre de Dieu, et embrassa l'islamisme.

Ce mot *islam* veut dire abandon de soi-même à Dieu, expression sublime que toutes les croyances doivent envier. Quant au mot Koran, il vient, suivant les orientalistes, de *korâ*, qui signifie *lire*, *lecture;* ou bien encore *recueillir, rassembler*. Ces deux sens s'appliquent également bien au livre sacré des Musulmans qui était lu publiquement, et qui n'était qu'un assemblage de chapitres et de versets.

« Nous avons divisé le Koran, dit l'Esprit, afin « que tu puisses le lire avec des pauses; nous l'a-« vons envoyé par chapitres. »

La doctrine de Mahomet semble résumée tout entière dans le verset que le prophète appelle lui-même la profession de foi des fidèles : « *Il n'y a qu'un*

« *Dieu, et Mahomet est son prophète! La illah, allah,* « *allah, Mouhammed rassoul allah!* » Jamais ces deux articles de foi, dont l'un, dit un historien, est l'expression d'une éternelle vérité, et l'autre un mensonge manifeste, ne sont séparés, et le prophète se montre aussi soigneux, aussi attentif à établir sa mission, qu'à prêcher l'unité de Dieu. Ces deux points résument en quelque sorte toutes les pages du Koran, et il serait difficile d'en trouver une seule qui ne contînt d'une manière plus ou moins expresse cet article fondamental. C'était la clef de l'édifice qu'il voulait élever, c'était sa pierre angulaire.

Mahomet réussit à s'attirer de la part des croyants un respect immense. Al-bu-Farage en rapporte une preuve à peine croyable. « Les Arabes qui l'entouraient, dit-il, ramassaient avec respect les cheveux qui tombaient de sa tête, et buvaient avec avidité la salive que ses lèvres avaient rejetée! »

Il n'est pas sans intérêt de rechercher quels furent les moyens que Mahomet employa pour donner aux Arabes la foi, cette abnégation de soi-même et de sa raison. Moïse et le Christ ont pu établir, par des miracles, la vérité de leur mission; mais, faux prophète, le fils d'Abdallah n'avait point reçu du ciel le don des prodiges, et cependant les Arabes deman-

daient sans cesse des preuves surnaturelles de sa mission.

« Quel est cet apôtre? disaient-ils; il boit et
« mange comme nous; il se promène dans les places
« publiques. Un ange est-il descendu du ciel pour
« l'inspirer? nous a-t-il montré un trésor? a-t-il
« produit un jardin orné de fleurs? Suivrons-nous
« un imposteur? qu'il nous fasse voir des miracles,
« comme les autres prophètes! »

Pour confondre ses ennemis, Mahomet n'usa jamais que d'un seul moyen : quelques versets tombés du ciel apportaient aux hommes la réponse de Dieu :

« Les infidèles se sont écriés : Nous ne croirons
« point à ta mission, si tu ne fais jaillir de la terre
« une source d'eau vive, ou, si du milieu d'un jardin
« planté de palmiers et de vignes, tu ne fais sortir
« des ruisseaux; ou si tu n'abaisses la voûte des
« cieux, et si tu ne nous fais voir Dieu et les anges à
« découvert; si tu ne bâtis une maison d'or, ou si tu
« ne montes dans les cieux par une échelle; et nous
« ne croirons point encore, à moins que tu ne nous
« envoies du ciel un livre que nous puissions lire. —
« Dis-leur : Louange au Très-Haut! je ne suis qu'un
« homme qui vous a été envoyé, les hommes n'ont
« point cru lorsque la vraie religion leur a été
« annoncée, parce qu'ils ont dit : Dieu aurait-il

« choisi un mortel pour être l'organe de ses volon-« tés? Réponds-leur : Si les anges habitaient la terre, « s'ils conversaient avec vous, nous vous aurions en-« voyé un ange pour ministre. Celui que Dieu con-« duit marche dans le vrai chemin. Ceux qu'il « égare n'auront point d'abri contre sa vengeance, « nous les rassemblerons au jour de la résurrection ; « aveugles, muets et sourds, ils auront le front pros-« terné. L'enfer sera leur demeure ; si les flammes « viennent à s'éteindre, nous les rallumerons et nous « en augmenterons l'ardeur!

« Nous donnâmes à Moïse le pouvoir d'opérer sept « miracles : Tu n'es à mes yeux, lui dit Pharaon, « qu'un imposteur entouré de prestiges! »

C'est ainsi que le prophète se défendait. On rencontre à chaque pas, dans le Koran, de semblables passages. Remarquables par un mouvement poétique qui tient de l'ode, ils sont peu variés et ne rompent point le ton général d'uniformité et de monotonie qui semble caractériser le livre sacré des Musulmans.

Pendant que Mahomet songeait à établir la vérité de sa mission, il n'oubliait pas que cette mission était de renverser l'idolâtrie et de prêcher la connaissance d'un seul Dieu. Aussi voit-on souvent mêlé sans beaucoup d'ordre, au milieu des versets descendus du ciel pour sa défense, quelques phrases relatives à ce point

de sa doctrine. Prouver qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet est son prophète, est le Koran tout entier, c'est tout l'islam. Le reste n'est qu'accessoire, secondaire; il pouvait l'arranger à son gré, le faire ou le défaire, et il usa souvent de cette latitude, soit pour changer les dispositions qu'il avait d'abord réglées d'une certaine manière, soit pour se donner la liberté d'enfreindre lui-même quelques-uns des préceptes du livre sacré. Dans ces occasions délicates, un chapitre descendu du ciel ne manquait jamais d'excuser le prophète, et même de le louer et d'exalter ses vertus et sa foi. Avec de pareils moyens, pour réussir dans une entreprise semblable, il fallait à Mahomet, outre la force des vérités relatives qu'il apportait, une grande adresse, une connaissance approfondie des hommes, une élocution facile, insinuante, et, dans plus d'une occasion, du courage et de la présence d'esprit. Au rapport des historiens, il ne manqua d'aucune de ces qualités, et il y joignait l'agrément des formes extérieures, la beauté et la noblesse de la figure et du maintien. Il était fils d'Abdallah, si beau, que deux cents vierges moururent de chagrin le jour où il épousa la belle Anéma.

Mahomet eut toujours soin, nous l'avons remarqué, de se donner pour le successeur des autres prophètes. Voulant rattacher sa croyance aux patriarches

que les Arabes regardaient comme leurs ancêtres, il entretint constamment le peuple de l'histoire d'Adam, d'Abraham, d'Ismaël, de Moïse et des autres prophètes; il s'attacha surtout à faire regarder Abraham comme musulman.

« Abraham, dit-il, est le père des croyants; il fut « soumis à Dieu, il adora son unité et refusa l'encens « aux idoles. »

De cette manière, il s'abritait sous des noms vénérés et répondait au reproche qu'on lui faisait d'abandonner le culte de ses pères. Pour ajouter à l'effet de tous ces moyens, il exposait la bonté et la puissance de Dieu dans des tableaux auxquels nous devons quelquefois reconnaître, même dans nos traductions, une grande hauteur.

« Publiez, disait-il, les louanges du Seigneur, le « soir et le matin : on le loue dans les cieux et sur la « terre, au coucher du soleil et à midi. Il fait jaillir « la vie du sein de la mort, et la mort du sein de la « vie; il fait éclore dans la terre stérile les germes de « la fécondité; c'est ainsi que vous sortirez du tom- « beau! Les hommes créés de boue, et leur disper- « sion sur la terre, sont l'ouvrage de ses mains et « attestent sa puissance.

« La création de vos femmes, formées de votre « sang, pour que vous habitiez avec elles; l'amour,

« la piété qu'il a mis dans vos cœurs annoncent sa « bienfaisance. La formation des cieux et de la terre, « la diversité de vos langues et de vos couleurs, sont « pour l'univers un monument de sa puissance. « Votre repos pendant la nuit, et le jour vos efforts « pour vous procurer l'abondance, sont des signes « de sa bonté. La foudre qu'il fait briller à vos yeux, « au milieu de vos craintes et de votre espérance, la « pluie qu'il verse des nuages pour féconder la terre « stérile, annoncent sa grandeur! »

Frappés par tant d'assertions répétées, par tant de menaces, et par l'appareil formidable des peines de l'enfer, entraînés par ces tableaux sublimes, séduits par le prestige de ses vers, les esprits étaient enfin exaltés par la peinture du bonheur sans fin que Dieu réservait à ses fidèles.

« Ceux, dit-il, qui craignent le jugement possé« deront deux jardins ornés de bosquets. Dans cha« cun d'eux jailliront des fontaines, et dans chacun « d'eux des fruits divers croîtront en abondance. Les « hôtes de ce séjour, couchés sur des lits de soie « enrichis d'or, jouiront au gré de leurs désirs de « tout ce bonheur. — Là seront de jeunes vierges « au regard modeste, dont jamais homme, ni génie, « n'a profané la beauté; elles seront semblables à « l'hyacinthe et à la perle. Les vierges aux beaux

« yeux noirs seront renfermées dans des pavillons « superbes, les époux reposeront sur des tapis et « des lits magnifiques. »

Quand on a vu le désert, quand on connaît l'affreuse stérilité de la Mecque, où l'on trouve à peine quelques arbres rabougris et de l'eau saumâtre; quand on sait quelle est la vie des Arabes, dans ces mers de sable et sous le soleil des tropiques, et surtout quelle est l'ardeur de leur sang, on comprend combien de pareilles descriptions, souvent répétées, ornées de tous les charmes de la poésie, et tombant avec autorité de la bouche de Mahomet, devaient agir puissamment sur les peuples auxquels s'adressait le prophète.

Bientôt Mahomet ayant besoin de soldats, s'écria : « Le glaive est la clef du ciel et de l'enfer! Une « goutte de sang versé pour la cause de Dieu, une « nuit passée sous les armes, seront plus comptées « que deux mois de jeûnes et de prières. Celui qui « périra dans une bataille obtiendra le pardon de « ses péchés; au dernier jour, ses blessures seront « éclatantes comme le vermillon, parfumées comme « le musc; des ailes d'anges et de chérubins remplaceront les membres qu'il aura perdus! »

A cette voix, à cette promesse, des milliers d'Arabes se rangent sous le drapeau du prophète, et

déjà il ose déclarer la guerre à l'empire grec qu'il menace avec dix mille hommes de cavalerie et vingt mille hommes d'infanterie.

Il était réservé à ses successeurs de conquérir cette vaste étendue de terre que l'Indus borne à l'orient et que l'Océan termine au couchant. La mort surprit trop tôt le prophète; il la vit arriver avec calme et résignation; une fièvre de quinze jours termina sa vie. Jusqu'au dernier instant il continua d'aller à la mosquée, et d'édifier les croyants par ses discours et son exemple. Avant de rendre le dernier soupir, il recommanda à ceux qui lui succéderaient, mais qu'il ne voulut pas désigner, de purger la terre sacrée de l'Islam de tous les infidèles, et de porter la vraie foi jusqu'aux extrémités du monde. Il mourut : mais son esprit demeura parmi les croyants, et les règnes d'Aboubeker et d'Omar montrèrent qu'il ne quitta pas sitôt la terre.

Aboubeker saisit le glaive après Mahomet : « Allez, dit-il à ses soldats, allez! et sachez qu'en « combattant pour la religion, vous obéissez à Dieu. « Ayez soin de faire ce qui est juste et équitable : « ceux qui font autrement ne prospéreront pas. Lorsque vous rencontrerez vos ennemis, comportez-« vous en vaillants hommes. Si vous êtes victorieux, « ne tuez point les petits enfants, ni les femmes;

« ni les vieillards. Ne détruisez point les palmiers, « ne brûlez point les blés. Ne coupez point les ar- « bres et ne faites point de mal au bétail, à l'excep- « tion de ce que vous tuerez pour la nourriture « des fidèles. Enfin, soyez exacts à tenir la parole « donnée. »

A ces mots, les Arabes se répandirent sur la terre. La vingt-deuxième année de l'hégire, qui répond à l'an 640 de Jésus-Christ, l'Égypte était conquise.

En 647, Abdallah fit une première incursion dans la Numidie. Les sables brûlants qu'il devait traverser ne lui parurent point un obstacle, et l'Arabe de la Mecque fit aisément, avec ses chameaux, une route qui eût été fatale à d'autres soldats. Tripoli se soumit, et, après une campagne de quinze mois, Abdallah regagna l'Égypte. En 665, Akbah se jeta de nouveau sur l'Afrique à la tête de quarante mille combattants ; toujours victorieux, il parcourut, comme s'il eût été guidé par le doigt de Dieu, les plaines, les montagnes, les déserts, lieux inaccessibles pour nous, et poussant enfin son cheval dans l'Océan qui baigne les côtes de Maroc : « Grand Dieu, s'écria-t-il, tu le vois, la mer seule m'ar- « rête ! » Les sauvages de la Germanie avaient été excités du fond de leurs marais contre les vieux peuples : le désert se levait à son tour, et les

fils d'Imaël, brûlés depuis des siècles au milieu des sables, vinrent enfin prendre leur part du monde.

Les Barbares des forêts avaient paru pour régénérer dans le christianisme la vieille civilisation, mais les nomades de l'Hedjaz et de l'Yemen vinrent pour l'étouffer dans l'islamisme. Contraste frappant! l'Orient, d'où semble venir toute lumière, amène cette fois les ténèbres!

Les Arabes portèrent à l'empire de Constantinople un premier coup qui fit pressentir sa ruine. Leurs conquêtes furent rapides; et, pour ne parler que de l'Afrique, où ils réussirent seuls à s'établir d'une manière durable, un léger coup d'œil sur l'histoire de ce pays nous initiera dans la connaissance des causes indirectes et peut-être mal appréciées de leurs succès.

§ II.

Carthage, suspendue au bord des eaux, avait assis son empire sur les mers, et partout elle ne touchait à la terre que par ses bords. C'était assez pour son commerce, et si en Espagne elle poussa plus loin ses conquêtes, c'est que le sol renfermait de l'or dans ses entrailles. Dès le principe elle avait de même soumis les côtes d'Afrique et jeté ses colonies jus-

qu'aux pieds de l'Atlas, vers le cap de Nun; mais son territoire particulier était étroit, et les royaumes de Syphax et de Massinissa touchaient presque aux portes de la ville de Didon. Carthage s'était peu mise en peine de conquérir un pays stérile et habité par des Barbares. Elle se trouva donc sans racines dans le sol où elle s'était établie; pour un si vaste empire sa base était trop étroite, et Rome put la renverser : c'était une ville et non un peuple.

Le premier, Massinissa travailla à policer les hordes à demi sauvages de ces contrées; et si Rome ne se fût pas trouvée là, Jugurtha qui suivit, et Juba qui régna en Mauritanie, eussent élevé les Numides au rang des nations, et l'on verrait aujourd'hui un grand peuple à la place de quelques tribus errantes de Bédouins.

Carthage détruite, les Romains eurent un pied en Afrique; mais on connaît la résistance qu'ils éprouvèrent pour s'étendre dans ce pays, et les difficultés de la guerre de Jugurtha. Plus tard, Jules César conquit la Mauritanie et fonda la ville de Julia-Cæsarea, maintenant Cherchel. Aussitôt, de nombreux colons accoururent pour s'établir en Afrique, et le pays acquit alors, par la culture, une telle fertilité, qu'il devint le grenier de Rome, et que, par cette raison, un ancien écrivain l'appela l'*âme de la république*.

En 427, Boniface, général plein de bravoure et de talent, tenait encore dans le devoir la nation maure. Une intrigue d'Aëtius le jeta dans la révolte et fit perdre l'Afrique à l'empire; car, trop faible pour résister, Boniface appela les Vandales à son secours. Fatale détermination qui couvrit de ruines et de sang le sol africain, et qui peut être regardée comme la cause de la barbarie où ce pays est encore plongé! Les Vandales, établis en Espagne, se trouvaient à l'étroit dans une contrée qu'ils étaient obligés de disputer aux Suèves, aux Alains et aux Romains, et ces hommes, aux invasions redoutables, quittèrent avec joie ce pays pour fondre sur l'Afrique! Avec eux passèrent la misère et la désolation. Après être rentré dans le devoir, Boniface voulut engager les Vandales à retourner en Espagne; mais ceux-ci l'accusèrent de trahison et se livrèrent à d'horribles excès. Mêlant la fureur religieuse, car ils étaient Ariens, à leur férocité naturelle, ils brûlaient les moissons, déracinaient les vignes, tuaient, égorgeaient, écrasaient les enfants, réduisaient en esclavage les catholiques, chargeaient de pesants fardeaux les femmes, les vierges les plus illustres, et les poussaient devant eux, à coups d'aiguillons, comme des bêtes de somme! Jamais on ne vit sur la terre plus de sang, de ruines et de misères! Ministres des vengeances

célestes, les Vandales reconnaissaient eux-mêmes qu'une force invisible les excitait à tant d'horreurs : juste punition de l'épouvantable licence où les villes d'Afrique étaient tombées. Les chrétiens eux-mêmes ne doutèrent jamais que la main de Dieu n'eût frappé cette autre terre de Sodome, où, pour afficher leur infamie, des hommes portaient sur leur tête des ornements de femme!

En 435, Genséric, consentant habilement à payer un tribut dont il sut plus tard s'affranchir, acquit la Bysacène, la Numidie et la proconsulaire tout entière. Reconnu roi par Valentinien, il établit à Carthage le siége de son empire, arma des vaisseaux et se mit à piller les côtes d'Italie.

On eût pu croire que le génie de Carthage se réveillait enfin, et que, debout sur les murs de Didon, il envoyait de nouveau la mort et la destruction à son éternelle ennemie. Rome souffrit pendant quatorze jours les horreurs du pillage. C'étaient les vengeances du Dieu fort, du Dieu puissant, que subissait la reine des cités, et le barbare Genséric commandait seulement en s'élançant sur ses vaisseaux... d'en diriger la course sur les peuples que Dieu regardait dans sa colère. Il saccagea de même successivement les côtes de la Sicile et de la Grèce. Un formidable armement fut alors envoyé contre lui;

il échappa par la trahison du général romain, et l'incendie de la flotte grecque lui assura la paix. Ce dernier événement eut lieu en 468.

C'est ainsi que s'établit en Afrique l'empire des Vandales. Bélizaire vint bientôt après le détruire, effaçant à jamais, par son seul passage, leur nom de celui des peuples. Il fut aidé dans cette entreprise difficile par les révoltes souvent répétées des Maures, qui, dans leur singulière destinée, semblèrent toujours voir sans intérêt les luttes des peuples accourus chez eux des extrémités opposées du monde, mais qui ne purent jamais s'accommoder du vainqueur.

Au départ de Bélizaire, les Maures de la Bysacène se soulevèrent et coururent aux armes. Toujours à cheval, ils se montraient subitement, mettaient tout à feu et à sang, et disparaissaient avec leur butin. Renfermés dans des huttes étroites, où l'on respirait à peine, couchant sur la terre, couverts d'une tunique rude et grossière et d'un manteau de même étoffe, ces barbares échappaient à tous les coups par leur misère, et n'étaient retenus ni par les serments, ni par la crainte de perdre leurs otages, qu'ils sacrifiaient sans regret, fussent-ils les fils ou les filles de leurs rois.

Je note ici fidèlement ce que les historiens nous rapportent des Maures, mon principal objet étant de

suivre ce peuple dans le cours de sa longue, uniforme et stérile existence.

Salomon, que Bélizaire avait laissé en Afrique, voulut mettre un terme aux excès des Maures : il marcha contre eux avec une armée de dix mille hommes. Cinquante mille combattants l'attendirent dans une vaste plaine; ils furent défaits. Battus, mais non découragés, ils réunirent des forces encore plus considérables, et cette fois ils tinrent les hauteurs. Le général romain fit occuper pendant la nuit un point dominant, et, dès que le jour parut, il se jeta sur eux. Entourés de toutes parts, épouvantés, les Maures ne firent aucune résistance, et les Romains, sans perdre un soldat, leur tuèrent cinquante mille hommes. Enhardi par ses succès, Salomon ne laissa plus de repos aux Barbares, et les poursuivit jusqu'au sommet du mont Aurasius, où ils avaient cru trouver une retraite inaccessible. Cette montagne, située à quinze journées de Carthage, est une des plus élevées du pays.

Toujours remuants, les Maures eurent toujours besoin d'être réprimés; ils renaissaient de leurs cendres.

En 580, sous Tibère, Gennadius remporta sur eux une victoire signalée; mais ils avaient eu jusque-là quelques succès contre les troupes de l'empire.

Après tous ces maux, que de rares intervalles de paix ne pouvaient faire oublier, se montrèrent les Arabes. Deux cents ans de misère avaient précédé leur apparition et les firent bien accueillir par les colons et les chrétiens eux-mêmes. Quànt aux Maures, cette invasion fut d'abord pour eux ce que les autres avaient été : Romains, Grecs, Vandales ou Arabes, que leur importait !

§ III.

Nous avons vu qu'en 665, 'Akbah s'était avancé jusqu'à l'Océan, à la tête de quarante mille combattants. Mais quand il voulut se retirer, il trouva les Maures révoltés et ligués avec les Grecs : son armée fut détruite, et lui-même perdit la vie. « Il arrivait « souvent, dit Gibbon, que les Barbares se réunissaient « d'abord aux troupes arabes, prenaient part à leur « butin, se soumettaient à leur religion ; mais dès « qu'ils se retiraient ou essuyaient un échec, ils re- « tournaient à leur sauvage indépendance et à leur « idolâtrie. »

Zobéïr renouvela la conquête d'Akbah, le vengea, et éprouva le même sort.

Voilà jusqu'ici trois invasions : celle d'Abdallah,

celle d'Akbah, et celle de Zobéïr. Ce furent comme autant de reconnaissances, à la suite desquelles les Arabes formèrent enfin des entreprises plus durables. Ils commencèrent par s'échelonner sur la route, en fondant, en 670, la ville de Caïroan pour y établir leurs magasins. En 692, ils tombèrent sur Carthage, la prirent et la livrèrent aux flammes. Cette malheureuse cité fut deux cents ans déserte, puis quelques cabanes s'élevèrent sur ses ruines. Saint Louis vint y expirer, et l'armée de Charles-Quint les renversa. Il ne reste aujourd'hui de la rivale de Rome qu'un aquéduc en ruine.

Hassan éprouva dans cette invasion une vigoureuse résistance de la part des Maures qui, sous la conduite de leur reine Cahina, prophétesse, opposèrent le fanatisme au fanatisme. Enfin, il s'empara de Cahina, lui fit trancher la tête, et demeura maître du pays. Sous les successeurs de Hassan, la révolte reparut, et l'activité de Mussa et de ses fils vint difficilement à bout de la comprimer. Ils y réussirent, mais plus de trois cent mille hommes exportés donnent la mesure des obstacles qu'ils éprouvèrent.

Pendant que les Arabes employaient, pour assurer leurs conquêtes, des moyens aussi rigoureux, ils s'efforçaient encore d'inculquer leur religion aux vaincus. Trouvant chez les Maures des habitudes sembla-

bles aux leurs, ils réussirent à les convaincre qu'ils comptaient une origine commune. Ces Barbares adoptèrent assez facilement une religion qui devait leur plaire par les mêmes côtés, se plièrent à leur langage, s'unirent à eux et s'appelèrent souvent de leur nom.

Ainsi, dans la soixante-dix-septième année de l'hégire, l'Afrique passa sous la domination des sectateurs de Mahomet.

Le courage des Arabes, les nombreux renforts qu'ils recevaient de l'Orient, les exportations, le Koran, n'auraient pas suffi pour y établir leur domination, si l'Espagne n'eût été là. C'est dans sa conquête, entreprise dès l'année 710, qu'il faut chercher les véritables causes de la fusion qui s'opéra entre les Maures et les Arabes. En s'ouvrant l'entrée de l'empire des Goths, Muza trouva un aliment à l'amour de la guerre et du pillage des Africains, et put mettre à profit leur mobilité même par des expéditions qui leur devinrent si avantageuses, soit qu'ils s'établissent en Espagne, soit qu'ils rapportassent chez eux leur butin, qu'ils durent renoncer à faire aux Arabes des guerres moins profitables. Tous se jetaient avec ardeur sur les beaux pays des Hespérides, et c'est là que des intérêts communs en firent un même peuple. Vainqueurs, enrichis sous les drapeaux du pro-

phète, ils n'abandonnèrent plus ensuite son culte, et les mosquées devinrent leurs temples.

La conquête de l'Espagne fut facile aux Sarrasins : les Goths amollis, divisés entre eux, avaient vu l'entrée de leur pays livrée par un de leurs généraux. Isolés au milieu d'une population juive qui les trahit, et du peuple espagnol qu'ils avaient couvert de trop de mépris pour en rien attendre, ils furent vaincus à Xérès, et une seule bataille décida du sort de l'empire. Cet événement fameux eut lieu dans la quatre-vingt-douzième année de l'hégire. Les Arabes se comportèrent avec modération, ils laissèrent aux chrétiens la liberté de leur culte, et fondèrent par la victoire un royaume de plusieurs siècles.

Mais, dès les premiers temps, se levait dans les Asturies un homme du sang espagnol qui, météore brillant, rassemblait les débris épars d'un peuple accablé, et donnait le premier signal d'une résistance devant laquelle tomba le croissant. Pélage parut en 710, la centième année de l'hégire : attaqué, il sut se défendre dans ses rochers, et, pour la première fois, les armes des Sarrasins eurent le désavantage. Cependant les Maures firent peu d'attention à lui, toutes leurs vues se tournaient du côté des Gaules, et tandis qu'il était oublié, Pélage agrandit son royaume du territoire de quelques villes. Ses suc-

cesseurs héritèrent de ses grandes qualités, et sous Alphonse Ier, surnommé le Catholique, le royaume de Pélage comprenait une partie de la Galicie et de la Lusitanie, plusieurs villes de la province de Léon, la moitié de la Castille, presque toute la Biscaye, et quelques cantons de la Navarre. Sans la division qui se mit bientôt parmi les chrétiens, les Arabes eussent été promptement rejetés en Afrique. La faute des rois d'Espagne retarda longtemps cet événement mémorable, et les chrétiens n'en virent l'accomplissement qu'en l'année 1491, après le mariage de Ferdinand, roi d'Aragon, avec Isabelle, reine de Castille. Abdoullah, dernier roi de Grenade, se retira à Fez : son exemple fut imité par un grand nombre d'Arabes; d'autres restèrent en Espagne, d'où ils furent ensuite expulsés.

On dit qu'Abdoullah, lorsqu'il s'éloignait, étant arrivé sur le sommet d'une montagne, regarda une dernière fois Grenade et se prit à verser des larmes. « Pleure comme une femme, lui dit sa mère, le « royaume que tu n'as pas su défendre comme un « homme! »

L'Espagne montre encore aujourd'hui avec orgueil les ruines célèbres de l'Alhambra, et l'on sait combien l'industrie, le commerce, l'agriculture et les lettres eurent d'éclat sous la domination des Maures,

Les tissus de soie acquirent à Grenade une grande supériorité; les armes et les draps de l'Espagne furent longtemps renommés; le coton, la canne à sucre, le mûrier, le palmier furent importés en Europe par les soins des Arabes, et les premiers, ils couvrirent le sol de canaux d'irrigation. Tout cela passa à travers l'Afrique, mais n'y resta pas, et, chose plus extraordinaire, ne s'y réfugia point avec les Maures d'Espagne. Nous aurons plus tard l'occasion d'en apprécier les causes.

HISTOIRE D'ALGER.

CHAPITRE PREMIER.

Les Maures, chassés de Grenade, s'arment en corsaires, et désolent les côtes de l'Espagne. — Ximenès, pour mettre fin à la piraterie, songe à s'emparer de Mers el-Kebir et d'Oran. — Jérôme Vianelle lui donne les renseignements dont il a besoin. — Description d'Oran. — Ximenès engage le roi Ferdinand à entreprendre l'expédition de Mers-el-Kebir. — Il offre d'avancer l'argent nécessaire. — La guerre est résolue. — Fernand de Cordoue reçoit le commandement de l'armée. — Départ de la flotte. — Feux allumés par les Maures sur le sommet des montagnes pour servir de signaux. — Débarquement des Espagnols. — Le fort capitule. — Joie de l'Espagne en apprenant la nouvelle de cette victoire. — Fernand de Cordoue est nommé gouverneur de Mers-el-Kebir. — Roderic Diaz. — Ses hauts faits. — Échec éprouvé par Fernand de Cordoue. — Douleur de Ximenès à cette nouvelle. — Ses instances auprès du roi pour l'engager à tenter la conquête d'Oran. — Intrigues des courtisans contre Ximenès. — Le roi soutient Ximenès. — Ximenès offre encore d'avancer l'argent nécessaire à l'expédition d'Oran. — Premiers préparatifs. — Pierre Navarre reçoit le commandement de l'armée. — Nouvelles intrigues contre Ximenès. — Sarcasmes dont il est accablé. — Pierre Navarre lui-même agit contre Ximenès. — Le roi est ébranlé. — Ximenès triomphe de toutes les difficultés. — Départ de la flotte. — Elle aborde à Mers-el-Kebir. — Ximenès veut marcher à sa tête.

Après la chute de Grenade, l'Espagne n'obtint point encore la paix. Un mal qu'on n'avait pas prévu, et dont les funestes effets semblèrent bientôt intolé-

rables, la piraterie, naquit de la victoire. Les Maur chassés de leur patrie, ceux qui, pour ne pas la qu ter, s'étaient soumis au christianisme, et ceux enf qui avaient pu conserver dans les montagnes un res de liberté religieuse, tous regrettaient leur ancien indépendance, leur royaume tombé. Aussi jamais l côtes d'Espagne ne furent plus tourmentées qu'à cet époque. On eût dit que les Musulmans voulaient re conquérir par portions cette terre qu'ils n'avaient pa su défendre, et leurs corsaires, s'acharnant à l'att que des rivages de l'Andalousie, semblaient s'efforce d'en arracher des lambeaux, et de transporter en Afr que les restes de leurs foyers perdus. Cette colère ces vains efforts appelèrent de nouveaux malheur sur les vaincus, et attirèrent en Afrique les armes de Espagnols. Bientôt Oran, Alger, Bone, Bougie, Tr poli, en un mot, tous les points importants du litto ral tombèrent sous leur domination.

En effet, le cardinal Ximenès, d'un génie vaste e d'un coup d'œil sûr, reconnut promptement, à la vu des désastres qui désolaient les côtes de l'Espagne que, pour fonder solidement la paix du royaume e enlever tout espoir aux Maures qui peuplaient le pays de Grenade et de l'Andalousie, il fallait arrêter ces attaques continuelles, ces pillages à main armée et pour cela s'emparer des ports d'où sortaient les corsaires.

A ces considérations s'ajoutait encore le désir de combattre les infidèles, et de porter, nouveau croisé, au sein des pays où dominait l'erreur de Mahomet, les vérités du christianisme. Dans sa jeunesse, ce

grand homme avait eu le projet de passer comme missionnaire dans l'Afrique; il était réservé à ses vieux jours d'y porter, à la tête d'une armée, l'étendard du Christ. Son génie s'était même, pendant un instant, nourri d'une pensée plus vaste; à force de soins, il avait réussi à entraîner dans une ligue, pour la conquête de la Terre-Sainte, le roi de Portugal, Ferdinand, roi d'Espagne, et Henri, roi d'Angleterre; mais des événements contraires vinrent rompre ses projets, et son attention dès lors se porta tout entière sur l'Afrique.

Il est des entreprises contre lesquelles tout paraît conspirer; et d'autres au contraire que le hasard et les circonstances semblent servir : c'est ce qui arriva en cette occasion. Tandis que Ximenès, l'esprit occupé de ses projets, manquait encore des renseignements nécessaires, parut en Espagne un certain Jérôme Vianelle, originaire de Venise : son commerce l'avait souvent conduit en Mauritanie, et il en connaissait parfaitement les côtes et les villes (1). S'étant bientôt aperçu que le cardinal prenait à tout ce qui concernait l'Afrique un intérêt particulier, il s'appliqua à lui donner des renseignements exacts sur la côte qui borde la Méditerranée, et à le convaincre qu'il serait aisé de s'emparer d'Oran et du port de Mers-el-Kebir, d'où sortaient en grande partie les essaims de corsaires qui désolaient les côtes d'Espa-

(1) Venit in Hispaniam Hieronimus Vianellus, vir industrius, et rerum Africanorum imprimis peritus. Alv. Gomes, *De rebus gestis Francisci Ximenii*, fol. 96.

gne (1). Rien ne pouvait être plus agréable à Ximé
nès qui, maître de ce point, voyait l'Afrique tout en
tière s'ouvrir devant lui; aussi eut-il, à partir de c
moment, de fréquentes conférences avec Vianelle.

Le Vénitien ne se contenta pas d'éclairer par se discours l'esprit du grand ministre, il eut encor soin de tracer (2) un plan en relief où l'on distingua parfaitement la position d'Oran, au bord d'un ruis seau torrentueux, et, à une petite distance, sépar par une montagne, Mers-el-Kebir, le *Portus magn* des anciens. La description de ces lieux que nous laissée Alvare Gomez mérite d'être rapportée ici « Après la forteresse qui commande le port, di « cet historien, le terrain s'élève et forme une suit « de sommets qui dominent le chemin d'Oran, où « l'on arrive en passant par une lunette, dite du « fanal, construite au bord d'un escarpement. Ce « lieux sont difficiles, coupés de ruisseaux et de dé « filés. Le fort dont nous venons de parler regard « d'une part la ville, et de l'autre Mers-el-Kebir « Pendant la nuit, on y voit briller un feu qui rap « pelle les phares des Grecs. Au delà se trouve Oran « situé sur un terrain élevé et défendu par sa po « sition autant que par ses murailles et ses tours « D'un côté il est baigné par la mer, et de l'autre i « est environné de jardins et de fontaines : capabl

(1) Ils envoyaient de là ravager les côtes d'Espagne, ce qui força l'entreprise de Masarquivir, etc. *L'Afrique* de Marmol, vol. 2, p. 56 (Traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt. Paris, MDCLXVII.)

(2) Tabulam manibus suis per accommodè apparatam attulit, in qu conformatis e cerâ signis, etc. Alv. Gomez, fol. 96.

« de tenter un roi (1), et, à plus forte raison, Xime-
« nès déjà poussé par une ardeur invincible vers la
« gloire de cette conquête. »

Cette ville, célèbre dans toute la Mauritanie, possédait un commerce florissant; on y comptait plus de six mille maisons (2), remarquables autant par leur grandeur que par leur beauté; des mosquées, des écoles, des bains, et autres édifices publics ajoutaient encore à l'éclat de la cité (3). La campagne aux environs produisait peu, mais cet inconvénient était racheté par l'avantage d'un marché si abondamment pourvu, que l'impôt qu'on en retirait formait une des sources principales de la richesse publique. Les habitants étaient libres et payaient seulement un tribut au roi de Tlemcen (4).

Ximenès comprit aisément que, pour se rendre maître de la ville, il fallait commencer par s'emparer du port de Mers-el-Kebir. Se bornant donc à cette entreprise, il en écrivit dans le plus grand détail au roi, et le pria de lui mander sans retard sa volonté. Ferdinand désirait cette expédition, mais il était dépourvu d'argent; la guerre de Grenade et celle d'Italie avaient épuisé son trésor. Ximenès offrit d'a-

(1) In sui cupidinem quemvis regem pellicere potest, nedum Ximenium, etc. Alv. Gomez, fol. 97.

(2) Florente civitate plus quam sex millia domorum numerabantur. Alv. Gomez, fol. 97.

(3) C'estait une des plus riches villes de la Mauritanie cæsarienne, où il y avait un grand trafic et quantité de mosquées, etc. Marmol, vol. 2, p. 363.

(4) Nec prætereà ullam habebat potestatem. Alv. Gomez, fol. 97.

vancer l'argent nécessaire pour entretenir, pendan
deux mois, l'armée envoyée contre Mers-el-Kebir (1
Une économie sévère et le soin avec lequel il ad
ministrait l'archevêché de Tolède le mettaient e
état de fournir à de pareilles dépenses, et à de plu
grandes encore.

On arma donc incontinent une flotte, on fit dan
toute l'Espagne un choix parmi les jeunes gens, et l
commandement de l'armée fut donné à Fernand d
Cordoue, général d'une prudence et d'un courag
consommés (2). Celui-ci choisit en outre pour comp
gnons de ses travaux de vieux soldats endurcis au
fatigues de la guerre. Il confia le commandement d
la flotte à Raymond de Cordoue, et celui de l'artilleri
à Diégo de Véra; mais avant tout il s'adjoignit Jérôm
Vianelle, qui devait lui servir de guide (3).

Le 3 septembre 1505, la flotte appareille à Ma
laga (4), elle côtoie les rivages de l'Espagne; mais
contrariée par le vent, elle n'arrive que le 6 à Al
méria; trois jours après, elle était en vue de Mers-el
Kebir.

Dès que les Maures l'aperçurent, ils se renfermè
rent dans les forts et allumèrent en toute hâte, sur l
sommet des montagnes, des feux destinés à répandr

(1) Regi continuò pollicitus est eam se pecuniam daturum, quâ exerc
tus sustinari, etc. Alv. Gomez, fol. 97.

(2) Embiò contra Mazalquivir à Diego Fernandez de Cordova, etc. Sand
val, *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V*, vol. 1, p.

(3) Sed ante alios Hieronimum Vianellum viæ indicem et commonstr
torem. Alv. Gomez, fol. 97.

(4) Tertio nonas septemb. Malaca solvunt. Alv. Gomez, fol. 97.

au loin la nouvelle de l'approche des Espagnols (1). Tout le pays fut bientôt en armes, et l'on vit les collines du bord de la mer se couvrir d'une multitude de piétons ou de cavaliers arabes qui se précipitaient vers le rivage pour empêcher le débarquement des chrétiens (2). Malgré ces vaines menaces, malgré les traits et les boulets que les Maures, renfermés dans Mers-el-Kebir, ne cessaient de lancer sur la flotte, les Espagnols débarquèrent, et, méprisant la difficulté des lieux et les efforts des infidèles, ils parvinrent à se maintenir sur le rivage. La journée du lendemain fut entièrement consacrée à se fortifier, à repousser l'ennemi et à reconnaître la place.

Le rocher sur lequel s'élève le fort est baigné par la mer de tous les côtés, excepté vers le midi, où il est dominé par une colline (3) qu'il était nécessaire d'occuper d'abord, et dont la possession devait amener la chute de la place. Les Espagnols l'assaillirent avec ardeur, et, malgré une vive résistance et des pertes nombreuses, ils l'emportèrent. A peine maîtres de ce point, ils y amenèrent de l'artillerie, et tandis que la flotte attaquait le fort par mer, ils le canonnèrent par terre.

Cependant la place résistait, et les Espagnols, occupés par un siége difficile, étaient encore obligés de

(1) Crebris ignibus accensis, fumi indicio, nostrorum adventus universæ Mauritaniæ innotuit, etc. Alv. Gomez, fol. 97.

(2) Statim tanta Maurorum et Numidarum, cum equitum tum peditum multitudo congregata fuit, etc. Alv. Gomez, fol. 97.

(3) Petra ubi præsidium est, maris undis ex omni parte alluitur, etc. Alv. Gomez, fol. 98.

repousser, dans des combats qui se renouvelaie
chaque jour, les troupes que le roi de Tlemcen av
envoyées contre eux. Souvent vainqueurs, quelqu
fois vaincus, ils éprouvaient toujours des pertes q
devenaient de plus en plus fâcheuses, quand le soi
si puissant à la guerre, les favorisa au delà de leu
espérances, par la mort d'un seul homme. Un boul
emporta le gouverneur, dont l'exemple, l'activité
le dévouement soutenaient le courage des assiégés (1
La garnison perdit aussitôt tout espoir, et, de ce m
ment, elle n'opposa plus qu'une faible résistanc
Bientôt même, s'apercevant que tous les passag
étaient gardés, qu'on ne pouvait plus lui apport
de vivres ou lui envoyer de secours, qu'un feu meu
trier l'accablait de tous les côtés, elle parla de s
rendre.

Les hostilités furent suspendues pendant quelque
jours, après lesquels la place devait être remise au
Espagnols, si elle n'était pas délivrée par le roi d
Tlemcen (2). Le secours attendu ne parut point, e
Fernand rassembla le lendemain son armée devant l
porte qui conduit à Oran. Avant de tenter aucun
hostilité, il ordonna à un trompette de s'approche
des murs et d'avertir à haute voix les assiégés que
suivant les conventions stipulées, ils eussent à rendr
le fort dont ils sortiraient librement avec leurs fem
mes et leurs enfants et tout ce qu'ils pourraien

(1) Per magni momenti ad rem benè gerendam unius viri mors nostr
fuit, etc. Alv. Gomez, fol. 98.

(2) Igitur inter nostros et Mauros sic convenit : quod si rex Trimec
nius, etc. Alv. Gomez, fol. 98.

charger sur leurs épaules. Les Maures ouvrirent les portes de la place, mais ils demandèrent qu'il leur fût accordé trois jours pour emporter leurs effets. Pendant ce temps, Fernand se tint auprès des portes, veillant lui-même à la sûreté des vaincus. Les Maures traversèrent l'armée chargés de leurs richesses, et la discipline fut si bien observée, qu'ils n'eurent à souffrir aucune injure. Un seul homme, poussé par l'espoir du gain ou peut-être par le libertinage, insulta une femme. Il s'était caché dans les derniers rangs, espérant échapper à la surveillance des chefs. Mais les cris des Musulmans parvinrent jusqu'à Fernand qui, voulant intimider l'armée par un exemple de sévérité, fit saisir et mettre à mort le coupable (1). Le 23 octobre, cinquante jours après leur départ de Malaga, les Espagnols entrèrent, en poussant des cris de joie, dans la place de Mers-el-Kebir. Cette conquête leur avait coûté cinquante jours de combats et de dangers (2).

Fernand expédia une galère chargée de porter au roi et à Ximenès la nouvelle de ce succès (3). Depuis son départ de Malaga, il n'avait point envoyé d'autre courrier, et les bruits les plus alarmants s'étaient répandus en Espagne, où l'on connaissait les difficultés que la mer, la nature des lieux, les fortifications et le

(1) Nemo ex nostro exercitu inventus est qui vel dicto Mauros offenderet, præter unum, etc. Alv. Gomez, fol. 98.

(2) Oppido...... nostri exultantes quinquagesimo postquam Malaca solverunt die, potiuntur. Alv. Gomez, fol. 98.

(3) Ad regem et Ximenium triremem miserunt, etc. Alv. Gomez, fol. 98.

courage des ennemis, allaient opposer à cette gl(rieuse entreprise. Aussi, dit Alvare Gomez, il e: impossible d'exprimer la joie dont l'Espagne entièı fut transportée au bruit de cette victoire. Pendaı huit jours, des prières publiques retentirent dan les églises, pour remercier le Tout-Puissant d'a voir accordé aux Espagnols un triomphe qui non seulement allait rendre la sécurité à leurs côtes, mai qui ouvrait encore l'Afrique à leurs armes.

On rapporte qu'après la prise de Mers-el-Kebir les habitants d'Oran, persuadés qu'ils allaient êtr(attaqués, prirent la fuite vers Tlemcen, emportan ce qu'ils avaient de plus précieux (1). Dans le pre mier instant de terreur, Oran n'eût certainemen opposé qu'une faible résistance; mais le général es pagnol, mal instruit, ne se crut point assez fort pouı se présenter devant cette ville. Gardant seulemen près de lui ses meilleures troupes, il renvoya la plus grande partie de son armée, dont la solde expirait, et il attendit à Mers-el-Kebir les ordres du roi.

Ferdinand, sur la demande de son général, fit partir pour l'Afrique cent hommes de cavalerie légère et cinq cents fantassins, sous les ordres de Roderic Diaz, homme de guerre aussi distingué par son courage que par la noblesse de sa naissance. Il manda près de lui Fernand de Cordoue, auquel il fit l'accueil le plus gracieux, et, après l'avoir comblé d'honneurs, il le nomma gouverneur de Mers-el-Kebir.

(1) Aiunt post Mersalcabir occupatum, multos ex Mauris qui Oranum incolebant, etc. Alv. Gomez, fol. 98.

Ximenès lui donna également de grandes louanges, et dit, en présence du roi, « que personne n'était plus digne et plus capable de défendre cette place, que celui devant le courage et le talent duquel elle était tombée. » Cette conquête coûta trois mille écus d'or, et l'on consacra chaque année une pareille somme pour la conserver (1).

Roderic Diaz se distingua par de fréquents succès contre les Arabes. A un ennemi rusé et toujours sur ses gardes, difficile à surprendre, difficile même à joindre, il opposa une activité et un courage à toute épreuve, et il désola le pays par ses courses hardies et imprévues. Voulant à tout prix se débarrasser d'un ennemi si redoutable, les infidèles s'assemblèrent en secret et attendirent patiemment que l'audacieux capitaine tombât dans une embuscade. Un jour qu'il sortait, accompagné comme d'habitude d'un petit nombre de soldats, Roderic est tout à coup enveloppé par une multitude d'Arabes. Sans perdre courage, il exhorte en peu de mots les siens et leur rappelle vivement que, pour l'honneur du nom espagnol, ils ne doivent pas mourir sans vengeance. « Une seule voie de salut s'ouvre devant nous, s'écrie-t-il, suivez-moi! » Aussitôt, enfonçant l'éperon dans les flancs de son cheval, il s'élance au milieu des Maures, et, secondé par ses nobles soldats, il force à la fuite un ennemi qui se croyait déjà sûr de la victoire.

On rapporte de ce guerrier un trait digne de l'an-

(1) Tria millia nummorum aureorum, ad capiendum illud præsidium satis fuit, etc. Alv. Gomes, fol. 99.

cienne chevalerie. Il s'était élancé à la poursuite d'un Arabe qui comptait pour s'échapper sur la vitesse de son cheval; mais Roderic le frappa d'un coup de lance si furieux, qu'il le perça de part en part, et traversa encore l'encolure du coursier (1). Cette action parut si merveilleuse aux Maures, que, longtemps après, la colère du gouverneur de Mers-el-Kebir était le plus grand danger dont ils pussent menacer un ennemi.

Depuis deux ans déjà Mers-el-Kebir était au pouvoir des Espagnols, et les plans de conquête dont cette victoire ne devait être que le prélude n'avaient point encore reçu leur exécution. Des événements graves survenus en Espagne, des dissensions, des difficultés imprévues firent oublier pendant quelque temps les affaires d'Afrique. Un échec éprouvé par Ferdinand de Gonzague vint tout à coup rappeler l'attention de ce côté. Ce général avait, en différentes occasions, remporté des succès assez notables sur les Maures. A leur tour, ceux-ci réussirent à surprendre sur les côtes d'Espagne un village dont ils passèrent tous les habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards, au fil de l'épée (2); leur orgueil, si prompt à s'enflammer, en fut tellement accru, que Fernand de Cordoue crut devoir chercher une occasion de venger cette insulte et de réprimer leur au-

(1) In hunc Rodericus tantâ vi hastam contorsit, ut hoste transverberatæ, etc. Alv. Gomez, fol. 99.

(2) Nam cum Mauri, non ita pridem oppidum in Hispania Ora situm, internecione vastassent, etc. Alv. Gomez, fol. 100.

dace. Le 15 juillet 1507 (1), il sortit à la tête d'un corps de trois mille hommes, dans l'espoir d'engager l'ennemi au combat ; mais, soit qu'il n'eût pas bien pris ses mesures, soit qu'il se fût trop avancé dans le pays, il fut surpris, et, malgré tous ses efforts, la victoire le trahit : son armée presque tout entière fut taillée en pièces.

Ce fatal événement répandit la tristesse dans toute l'Espagne ; et Ximenès en fut si vivement ému, que, sans la maladie de la reine et l'absence du roi, il eût ordonné sur-le-champ l'expédition projetée depuis si longtemps (2). Ferdinand à peine de retour, le cardinal l'entretint de cette affaire et le pressa de passer en Afrique ou de lui confier à lui-même le soin de la guerre. « Il est honteux, s'écriait-il, de « meurer oisif en face de ces côtes dont l'accès nous « est ouvert, et de ne pas profiter de l'occasion que « Dieu semble nous avoir ménagée pour délivrer « enfin l'Espagne du joug des Maures et de ce fatal « tribut d'esclaves que les corsaires enlèvent par « milliers à vos États (3) ! »

A peine le projet de Ximenès fut-il connu que la foule des envieux éclata en intrigues et en propos aigres ou mordants. Mais la postérité ne saurait voir sans quelque admiration une vieillesse si pleine de

(1) Sub idus fermè julias, etc. Alv. Gomez, fol. 100.

(2) Adeò graviter perculsi sunt, ut illico Ximenius, ad expeditionem diù expectatam, etc. Alv. Gomez, fol. 100.

(3) Indignum enim esse et penè intolerabile ut..... ipsi otiosi et negligentes sederent, spectantes quemadmodum tot captivorum christianorum millia, etc. Alv. Gomez, fol. 100.

vigueur et d'activité, une intelligence si prompte à saisir le côté glorieux ou utile des choses; et si elle s'étonne de découvrir dans la conduite de ce grand homme un amour de la gloire militaire, peut-être singulier pour sa condition, elle ne pourra s'empêcher de reconnaître, dans cet endroit même, les traces évidentes d'un esprit vaste et fait pour le commandement. Suivons le cardinal dans tout le cours de cette nouvelle expédition, qui lie si vivement son histoire aux destinées nouvelles de l'Afrique.

Le roi, à qui cette guerre souriait, ne se laissa point détourner par les vains discours dont on avait soin de l'entretenir, et, rendant justice à Ximenès, il le loua ouvertement d'oublier en cette occasion ses fatigues et son grand âge, et de ne considérer que le bien de l'État ou la gloire du nom chrétien (1). Le manque d'argent venait cependant opposer des obstacles sérieux à sa bonne volonté; mais le cardinal aplanit comme la première fois cette difficulté.

L'esprit d'ordre et la sage administration de ce prélat le mettaient, plus encore que les immenses richesses dont il pouvait disposer, en état de subvenir tout à coup à d'aussi fortes dépenses. Régent d'Espagne, il avait fait de grandes économies sur les revenus de l'État; et comme il ne perdit jamais de vue les affaires d'Afrique, il eut soin de réunir d'avance les fonds nécessaires à l'exécution des projets qu'il méditait (2). Ne croyant pas prudent néanmoins de

(1) Quare ejus proposito apud regulos palàm collaudato, sibi nimis Ximenii sententiam placere declaravit, etc. Alv. Gomez, fol. 101.

(2) Aliquot retrò annis de africanâ expeditione cogitans, provido in

tenter une entreprise dont il était difficile de prévoir toutes les difficultés, sans s'être ménagé des ressources plus que satisfaisantes contre les événements les plus inattendus, il écrivit encore, lorsque la guerre fut décidée, au chapitre de son diocèse de Tolède, pour en obtenir des secours pécuniaires. Les biens ecclésiastiques ne pouvaient être frappés d'aucune contribution; mais les chanoines, transportés d'un zèle égal à celui de l'Espagne entière, s'imposèrent pour des sommes considérables.

En même temps, des ordres furent expédiés de tous côtés pour que les galères et les vaisseaux se rendissent à Malaga ou à Carthagène, et pour que des munitions et des vivres fussent préparés. Tous ceux qui devaient le service dans les expéditions contre les infidèles furent invités à rejoindre les troupes soldées (1).

Deux membres du conseil suprême, qui prononçait sur les causes militaires apportées aux pieds du monarque, furent chargés d'exercer des fonctions pareilles dans l'armée; et comme le sage ministre craignait encore quelques difficultés dans le commandement, il eut soin de se faire accorder par le roi, dont l'autorité était si respectée en Espagne, des blancs-seings qui pouvaient, par un usage bien calculé, servir à maintenir partout l'obéissance.

Le commandement de l'armée fut confié à Pierre

posterum consilio, non mediocres opes congregaverat. Alv. Gomez, fol. 102.

(1) Statim decretum est ut triremes, naves longæ et rostratæ, ad Ximenii imperium sivè Malaca, etc. Alv. Gomez, fol. 101.

de Navarre, comte d'Olivet (1), qui s'était fait connaître dans les guerres d'Italie, sous le grand Gonzalve, et qui venait récemment de se distinguer par la prise du Pegnon de Velez (2). Après s'être entretenu longuement avec ce général de tous les détails de la guerre qu'on allait entreprendre, Ximenès lui ordonna de se rendre à Malaga pour veiller à l'équipement et à l'approvisionnement de la flotte. Des levées de soldats s'effectuaient dans toute l'Espagne, les contingents arrivaient en foule, et l'on put bientôt rassembler sur les bords de la mer une armée de quatorze mille combattants, savoir : dix mille soldats d'infanterie, et quatre mille chevaux (3). Les chefs de cette armée furent choisis parmi les hommes de guerre les plus réputés. Au milieu de tous on distinguait Jean Spinosa, le comte d'Attamère, Gonzalès et Villaroël : ce dernier commandait la cavalerie. Vianelle, comme dans la première expédition, accompagna l'armée. Il fut chargé de veiller à l'établissement des camps et à la direction des marches. Lui seul avait une connaissance du pays assez exacte pour remplir ces fonctions (4).

Le reste de l'année s'écoula dans ces préparatifs;

(1) Petrum Navarum, Oliveti comitem, ducem egregium, rei bellicæ peritum..... ad se accersit. Alv. Gomez, fol. 101.

(2) Le Pegnon de Velez fut le premier point que les Espagnols possédèrent sur cette côte, et c'est le seul qu'ils ont gardé jusqu'à nos jours.

(3) Equitum quatuor millia, peditum decem millia recensebantur. Alv. Gomez, fol. 101.

(4) Nam ille et regionem benè nosse, et quo loco castra essent metenda, et quâ parte hostes adoriendi..... solus exactè callere. Alv. Gomez, fol. 102.

mais quand tout fut prêt, et qu'il ne restait, pour ainsi dire, plus qu'à mettre à la voile, les mêmes intrigues qui, l'année précédente, avaient cherché à ruiner les commencements de cette expédition, reparurent, et plus violentes, pour abreuver Ximenès d'amertume et de difficultés. C'était, disait-on, le comble de la folie de confier une entreprise d'une si haute importance à un moine nourri dans la solitude, sans expérience de la guerre et des camps, qui n'avait jamais vu la face d'un ennemi, et qui, par une fantaisie plaisante pour un évêque, voulait tout à coup devenir général d'armée (1). Il était impossible, ajoutait-on, que le cardinal eût rassemblé des trésors assez grands pour subvenir aux dépenses de cette guerre, et le roi se trouverait ainsi entraîné à finir à ses frais ce que Ximenès aurait à peine commencé.

Ces discours, et bien d'autres, firent à la longue impression sur l'esprit du monarque, qui se montra dès lors moins disposé à favoriser cette entreprise (2). Les vivres promis n'étaient pas livrés, les préparatifs de la flotte n'avançaient pas, et tout annonçait une résistance sourde et le mauvais vouloir du prince. Pour comble de malheur, Pierre Navarre lui-même, que l'histoire nous montre comme un homme remuant et d'un esprit indépendant, commença à supporter plus difficilement l'autorité du cardinal. Dési-

(1) Vanum et temerarium esse clamitantes, tanti momenti rem, ab homine tractari qui in monasteriis solitudinibus cucullo indutus, etc. Alv. Gomez, fol. 102.

(2) His sermonibus atque aliis rex deterritus, bellum africanum differre parat. Alv. Gomez, fol. 102.

rant un commandement isolé, il fit présenter au roi le plan d'une autre expédition, plus facile, disait-il, et plus avantageuse.

Au milieu de ces intrigues le temps s'écoulait, et, aux représentations que Ximenès adressait à Ferdinand, le monarque évitait de donner une réponse décisive. Tantôt il alléguait la saison trop avancée, tantôt les chaleurs de l'été, les difficultés de porter les vivres, en un mot, les raisons les plus opposées et les moins sérieuses.

Cependant Ximenès parvint à déjouer toutes les difficultés, et ce grand homme, qui n'avait contre lui, dans cette entreprise héroïque, que l'habit dont il était revêtu, quitta Tolède vers la fin de février, et se rendit à Carthagène, où bientôt il fut rejoint par la flotte et par les différents corps de troupes désignés pour cette guerre.

Le moment du départ fut précédé de quelques circonstances difficiles. L'indiscipline se mit dans l'armée, et des actes de révolte, auxquels il n'est pas certain que Navarre lui-même ait été étranger, demandèrent de la part du cardinal, pour être comprimés, autant d'adresse que de fermeté. Les armées de cette époque, rassemblées tumultueusement, sans liens fixes et permanents, étaient souvent mal aisées à contenir.

Enfin la flotte appareilla le 16 mai 1509 (1), vers

(1) Fléchier donne pour date le 18 mai. Cependant Alvare Gomez dit positivement :

« Postridiè idùs maias nacta classis est. »

Et Sandoval, vol. 1, p. 15, dit à son tour : « Entraron en la ciudad,

trois heures de l'après-midi, et le lendemain, jour de l'Ascension, elle mouilla, à la nuit tombante, dans le port de Mers-el-Kebir, où les Maures consternés purent compter quatre-vingts vaisseaux, dix galères à trois rangs de rames, et un nombre infini de petits bâtiments. Des feux s'étaient aussitôt allumés sur le sommet des montagnes et avaient porté dans tout le pays cette terrible nouvelle. Ximenès débarqua le soir même, et, malgré l'obscurité, tous les navires purent gagner le port et mouiller sans accident.

jueves, dia de la Ascension, à diez y siète de mayo deste año de mil y quinientos y nueve. »

CHAPITRE II.

L'armée destinée contre Oran débarque à Mers-el-Kebir. — Ximenès veut marcher à sa tête.—Les officiers et les soldats le supplient de ne point exposer sa personne.—L'armée se porte sur Oran.—Combat.—Oran est pris. — Une victoire si prompte étonne les vainqueurs eux-mêmes. —Horrible massacre des Maures.— Ximenès entre à Oran.— Il reçoit les clefs de la Casaubah.—Il délivre les esclaves chrétiens.—Il consacre deux mosquées et les convertit en églises. — Il fonde un hôpital. — Il établit des missionnaires.—Les cadavres qui encombrent la ville menacent d'infecter l'air.—Ximenès intercepte des lettres qui le déterminent à partir pour l'Espagne.—Désordres qui surviennent à Oran.—Plan de colonisation proposé à Ferdinand par Ximenès. — Ximenès sollicite le roi de poursuivre ses conquêtes. —L'attaque de Bougie est résolue. — Description de Bougie.—Pierre de Navarre s'en rend maître.—Il poursuit le roi de Bougie dans les montagnes et le défait. — Alger se soumet à l'Espagne et lui paye tribut.—Elle arbore les armes de Castille et d'Aragon dans la citadelle. — Machin de Renteria bâtit le Pagnon d'Alger. — Navarre poursuit ses conquêtes.— Il emporte Tripoli. — Ses habitants sont massacrés.—Pierre Navarre attaque l'île de Gelves.— Il est défait.—De retour sur ses vaisseaux, il souffre de la soif.—Il éprouve, l'année suivante, un nouvel échec.—Il passe en Italie.— Il trahit.—Il met fin à ses jours.

Ximenès ne songea point au repos pour cette nuit. Il rassembla les chefs de l'armée, les encouragea par les discours les plus flatteurs, et tint conseil. Attentif surtout à ménager l'orgueil de Pierre de Navarre, il eut soin de l'avertir que tout l'honneur de cette

guerre lui était réservé et qu'il travaillait pour sa propre gloire : quant à lui, content de fournir aux dépenses nécessaires, il n'ambitionnait que l'avantage d'encourager d'aussi braves soldats et d'informer le roi de leurs actions.

Plusieurs officiers pensaient que, pour assurer le succès, il fallait attaquer sur-le-champ, et qu'il était important d'occuper pendant la nuit le sommet de la montagne qui sépare Oran de Mers-el-Kebir. Ximenès lui-même était de cet avis. Il fut donc décidé que l'on débarquerait à l'instant, et que, cette opération à peine terminée, la flotte irait assaillir Oran par mer, et jeter par une diversion l'incertitude dans l'esprit de l'ennemi.

Les troupes commencèrent à prendre terre avant le jour; mais le débarquement ne se fit pas sans désordre à cause de l'obscurité; le comte de Navarre lui-même y contribua. Son avis n'étant point qu'on débarquât la cavalerie dans un lieu aussi peu favorable, il se hâta, dès que l'infanterie eut atteint le rivage, d'ordonner à la flotte de lever l'ancre pour se diriger vers Oran. Ximenès, qui crut voir dans cette conduite un mépris affecté de son autorité, exigea impérieusement que la cavalerie fût débarquée. Vers les six heures, l'infanterie, divisée en quatre corps, était rassemblée devant les portes de Mers-el-Kebir, et Ximenès, voulant encourager les troupes par le spectacle des pompes de l'Église, si puissantes sur l'âme des Espagnols, parut entouré d'une multitude de religieux en armes et précédés d'une croix. Monté sur une éminence, il tint aux soldats un

discours propre à les animer, et termina en manifestant la volonté de se mettre à leur tête pour les guider au combat. Transportés d'enthousiasme, les chefs et les soldats se jetèrent devant lui, l'entourèrent et le supplièrent de ne point exposer sa vieillesse et sa dignité aux hasards de la guerre. Ximenès, cédant alors, abandonna à Navarre le soin de cette entreprise. Retiré dans l'église de Saint-Michel, à Mers-el-Kebir, les mains élevées au ciel, les yeux pleins de larmes, il pria pour le succès des chrétiens (1).

Cependant Pierre de Navarre, voyant s'amonceler sur les flancs de la montagne la multitude des Maures et des Arabes, craignit d'engager des troupes déjà fatiguées dans un combat inégal. Il était près de neuf heures (2), la nuit pouvait le surprendre et changer la face des affaires. Il redoutait par-dessus tout qu'un mauvais succès ne décourageât ses soldats dès le commencement, et ne rendît l'espérance aux infidèles. Dans cette perplexité, il alla consulter Ximenès. Troublé lui-même par les incertitudes d'un chef aussi expérimenté, le cardinal se recueillit pendant quelques instants : « Combats, s'écria-t-il « enfin, le Christ et Mahomet vont livrer bataille ; « toute hésitation maintenant serait non-seulement « dangereuse, mais criminelle ; chasse tes craintes, « aborde l'ennemi. Je te promets la victoire (3) ! »

(1) In genua procumbens..... multis lacrymis Deum precabatur. Alv. Gomez, fol. 109.

(2) Erat enim hora propemodum nona, etc. Alv. Gomez, fol. 109.

(3) Certa enim mihi spes est, te hodie victoriam magnam, cum laude reportaturum. Alv. Gomez, fol 110.

Cette résolution, pleine de sagesse, parut une inspiration divine, quand on sut qu'Oran était à peine depuis trois heures entre les mains des Espagnols, que déjà le muzuar de Tlemcen, à la tête de forces imposantes, s'avançait pour le secourir.

Navarre divisa son armée en quatre corps de deux mille cinq cents hommes : il en garda un sous sa main, fit avancer l'artillerie et ordonna à ses troupes de déloger l'ennemi des hauteurs qu'il occupait. Au bruit du clairon, au cri de saint Jacques, les soldats s'élancent et gravissent les pentes escarpées de la montagne. Mais les Maures opposent une courageuse résistance, ils accablent l'ennemi sous une grêle de flèches et roulent du haut de leurs montagnes d'immenses blocs de rochers sur les assaillants. Les plus hardis, profitant des accidents du terrain, s'avancent au-devant des Espagnols et les provoquent au combat. L'ordre était qu'aucun soldat ne quittât son rang; mais plusieurs, se laissant emporter à une ardeur aveugle, s'élancent contre les Barbares. Au milieu de tous se distinguait Louis de Contreras; son indiscipline reçut une cruelle punition. Entouré subitement, il eut le cou tranché. Sa tête sanglante, portée à Oran, excita l'enthousiasme du peuple, et les enfants s'amusèrent à la rouler dans la boue des rues (1). Le bruit courut que cette tête était celle de l'alfaqui des chrétiens, c'est-à-dire de Ximenès. Mais les Maures, bientôt détrompés par

(1) Quod in nostrorum ludibrium pueris per vicos rotandum est traditum. Alv. Gomez, fol. 110.

quelques esclaves, commencèrent à s'effrayer en remarquant qu'il lui manquait un œil, circonstance qui leur parut d'un présage fatal (1).

Les chrétiens redoublaient d'efforts, et malgré un brouillard épais qui couvrait le sommet de la montagne, ils parvinrent à s'emparer d'une fontaine vaillamment défendue. Les eaux fraîches et abondantes dont ils purent alors goûter réparèrent leurs fatigues. On apercevait de ce point la ville et les maisons de campagne environnantes. Navarre y fit amener quatre coulevrines, dont le feu répandit la consternation dans les rangs des infidèles. Alors, à la tête d'un petit nombre de soldats choisis, il se précipite sur l'ennemi, le pousse, le presse, en fait un carnage terrible et reste maître du terrain. Les Barbares fuyaient de tous côtés, et les chrétiens, saisis d'un élan impossible à contenir, descendent comme un torrent les pentes de la montagne, culbutent tout ce qui s'oppose à leur passage et poursuivent en désordre, mais avec la confiance de la victoire, les infidèles répandus et fuyant dans la campagne (2). En même temps, un boulet parti de la flotte brisa la seule pièce de quelque importance dont les assiégés pussent faire usage (3).

(1) Quod cum vetulæ auguratrices, quorum ingens numerus apud Mauros est, animadverti sunt..... inclamans cœperunt, certam esse Orani captivitatem, etc. Alv. Gomez, fol. 110.

(2) Maurorum fugam conspectam adeò animosè nostri sunt insecuti, ut militaris ordinis obliti, etc. Alv. Gomez, fol. 111.

(3) Accidit enim ut tormentarius magister, tam benè collineaverit pilam ferream contra prestantissimam Maurorum machinam, etc. Alv. Gomez, fol. 111.

Alors les marins s'élancent à terre et se réunissent aux troupes de Navarre. Les ennemis effrayés ferment leurs portes, et les Arabes et les Maures, qui combattaient au dehors, sont forcés de fuir à travers les champs. Oran se trouvait ainsi dépourvu de défenseurs. Entraînés par un de ces mouvements subits qui, à la guerre, déterminent les succès, les Espagnols s'élancent contre les murs, les escaladent au moyen de leurs lances, et, au moment où on s'y attendait le moins, six étendards sont aperçus flottant sur les tours de la citadelle. Au bout d'une demi-heure, toute la ville était au pouvoir des chrétiens (1).

Ce brillant fait d'armes parut ensuite, quand on y pensa de sang-froid, si extraordinaire, que l'on ne put jamais comprendre comment il était arrivé. Ceux même qui, les premiers, entrèrent dans la ville, ne purent l'expliquer, et ils s'efforcèrent en vain ensuite de franchir les murailles au moyen du bois flexible et glissant de leurs lances (2).

Sosa, commandant des gardes du cardinal, eut la gloire de paraître le premier sur les murs, et ce fut lui qui, du sommet de la citadelle, annonça la victoire à toute l'armée en agitant l'étendard de Cisnéros et en criant : *Saint Jacques et Ximenès!*

Accablés de cet événement imprévu, privés du secours de leurs soldats demeurés hors de la ville, les

(1) Et paulò post intra semi horæ spatium omnia mœnia nostrorum vexillis tenebantur. Alv. Gomez, fol. 111.

(2) Et posteà id per otium considerantes vix fieri potuisse crederent ipsi authores, etc. Alv. Gomez, fol. 111.

Maures fuient de toutes parts; les uns cherchent un refuge dans les mosquées, les autres s'enferment et se retranchent dans les principales maisons, et un petit nombre, résolus de vendre chèrement leur vie, se rassemblent et attendent l'ennemi. Mais les chrétiens, animés d'une ardeur sanguinaire, excités dans leur fureur par la haine religieuse, poursuivent la victoire à travers des flots de sang, et n'épargnent ni les hommes, ni les enfants, ni les femmes, ni les vieillards. Les soldats, chargés du butin, pillent, dévastent les maisons, égorgent l'ennemi, et n'écoutent ni les ordres, ni les prières des officiers, dont la voix se perd dans cette horrible confusion. Le son des trompettes qui, à l'approche de la nuit, annonçait la retraite, sembla même un nouveau signal pour de nouveaux massacres. Enfin, accablés de lassitude et pleins de vin, les soldats tombent où le sommeil les surprend, et, le lendemain, se réveillent couchés au milieu des cadavres de leurs ennemis endormis pour toujours (1)!

Touchés alors de l'horrible spectacle dont ils sont entourés, ces hommes si farouches la veille reviennent à des sentiments d'humanité, et versent des larmes sur leur propre fureur (2). On pense que plus de quatre mille hommes furent massacrés dans cette terrible journée, et le nombre des prisonniers dépassa

(1) Sed tandem somnus ex labore et vino obortus eos oppressit, et cruentis hostium cadaveribus tanta securitate et fiducia indormierunt, etc. Alv. Gomez, fol. 111.

(2) Cum tot passim cadavera..... contuerentur..... palàm illacrymabantur. Alv. Gomez, fol. 111.

huit mille (1). Le butin était immense, et s'élevait au prix de cinq cent mille écus d'or. Non-seulement les chefs, mais les soldats eux-mêmes s'enrichirent, et Alvare Gomez rapporte qu'un officier eut pour sa part dix mille ducats. Tant de richesses ne paraîtront pas exagérées, quand on saura qu'à cette époque Oran comptait près de quinze cents boutiques de marchands, et six mille maisons (2). On trouva sur les murailles plus de soixante gros canons, et dans les arsenaux une grande quantité de catapultes, de balistes, et d'instruments propres à lancer des traits. La rapidité de l'attaque, quelques-uns disent la trahison, mais probablement l'ignorance de la guerre, rendirent toutes ces ressources inutiles. Les Espagnols ne perdirent qu'une trentaine d'hommes, presque tous tués à l'attaque de la montagne (3). Ce fut Villaroël qui porta à Ximenès la nouvelle de cette victoire. Le cardinal passa la nuit en prières, et célébra par des hymnes sa pieuse joie. Le lendemain, il se rendit à Oran par mer; en approchant de la ville, il ne pouvait se lasser d'admirer ses murs redoutables, l'aspect gracieux de ses maisons et des terrasses qui bordaient le rivage. A peine débarqué,

(1) Quatuor millia cecidisse dicuntur..... de captivorum numero...... alii enim quinque millia fuisse, alii octo scribunt. Alv. Gomez, fol. 111 et 112.

(2) Mille et quingentas, tum mercatorum, tum artificum officinas, Hieronimus Julianus, se per id tempus Orani numerasse tradit. Alv. Gomez, fol. 112.

(3) Ex nostris trigenta sunt desiderati. Alv. Gomez, fol. 113.—On n'y perdit que trente hommes. Marmol, vol. 2, p. 365.

il se vit entouré d'une multitude qui chantait, dans l'ivresse du bonheur, les louanges de Dieu, et qui proclamait Ximenès vainqueur d'Oran. Mais lui s'avançait précédé de sa croix épiscopale, et répétait d'une voix élevée ce verset de David : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (1) *!*

Cette pompe, si loin de nos mœurs, ce mélange qui nous blesse, des choses de l'Église, de la puissance du cloître et du commandement des armées, occupent avec force l'esprit du voyageur qui visite ces rivages lointains, et qui s'assied, au bord de la mer, sur des ruines, en songeant aux événements passés.

Ximenès monta à la Casaubah ; elle ne s'était pas encore soumise, mais le gouverneur avait juré d'en remettre les clefs au cardinal. A peine les a-t-il reçues, qu'il se dirige vers les cachots où étaient enfermés trois cents esclaves chrétiens, et lui-même il les met en liberté (2). On lui offrit ensuite le butin comme au chef de l'armée, mais il n'y voulut point toucher, et après avoir détourné, pour être présentés au roi, les objets les plus précieux, il distribua le reste aux officiers et aux soldats.

La rapidité et l'importance de cette conquête frappèrent de surprise et d'admiration : on y vit un miracle. Le bruit courut que ce jour, dont on avait craint la fin trop prompte, avait été plus grand que d'habitude, et que le soleil, suspendant les lois de

(1) Alv. Gomez, fol. 113.

(2) Et protinus trecenti ex christianis captivi, qui dirâ servitute à Mauris premebantur, in lucem sunt producti. Alv. Gomez, fol. 113.

son mouvement, s'était arrêté, comme au temps de Josué, pour éclairer la victoire des chrétiens. Des esprits plus réfléchis crurent que Ximenès avait ménagé des intelligences dans la ville, et que ce magnifique succès était dû à la trahison de quelques Maures. L'impétuosité des Espagnols, l'indiscipline des Arabes nous paraissent tout expliquer (1).

Le lendemain, Ximenès fit à cheval le tour de la ville, donna les ordres nécessaires pour la réparation de quelques endroits mal fortifiés, visita les mosquées, et en consacra deux, une sous l'invocation de la sainte Vierge, et l'autre sous celle de saint Jacques (2). L'esprit du christianisme est non-seulement de songer au culte intellectuel, mais encore de porter remède aux misères humaines; le sage prélat jeta donc, en même temps, les fondements d'un hôpital qu'il plaça sous la protection de saint Bernard, connu dans l'Église par son amour des pauvres, et par les soins que, durant sa vie, il prodiguait aux pestiférés (3).

A ces pieux établissements, Ximenès ajouta une mission destinée à porter les vérités de la foi parmi les peuples de l'Afrique; cette création, si bien en rapport avec l'esprit de la religion et de l'humanité, calculée mieux que toute autre pour assurer dans ces

(1) Marmol, vol. 2, p. 364, assure que le gouverneur de Mers-el-Kebir avait gagné un juif nommé *Cetorra*, et deux Maures nommés *Issa-el-Orraybi* et *Aben Canex*, fermiers de la douane, qui livrèrent les portes qu'ils gardaient.

(2) Igitur mesquitam maximam Mariæ victrici,... dedicavit, etc. Alv. Gomez, fol. 115.

(3) Alv. Gomez, fol. 115.

climats un empire durable à la civilisation, fut suivie de l'établissement de deux couvents; fondation qui attestait bien plus l'esprit du peuple vainqueur et celle de l'époque, qu'une nécessité véritable. Non que nous nous élevions ici contre les pieuses retraites que les hommes de Dieu offraient aux hommes du monde : mais nous pensons qu'il était fâcheux d'en étendre alors le nombre au delà des limites raisonnables, et surtout qu'une conquête si nouvelle ne réclamait point encore une institution qui, plus tard, aurait eu son utilité.

Enfin, Oran, traité à l'instar des villes espagnôles, reçut un inquisiteur destiné à empêcher que les juifs, nouveaux convertis d'Espagne, ne vinssent chercher dans cette ville une retraite contre la surveillance de l'inquisition (1).

Toutes ces choses se faisaient au milieu des ruines, du sang et des cadavres; il fallut un travail pénible pour déblayer la ville, et le nombre des morts était si grand, qu'après plusieurs jours passés à les enfouir dans de larges fossés ou à les brûler, il restait encore un si grand nombre de cadavres épars dans les rues, que leur odeur insupportable menaçait de corrompre l'air et d'engendrer des maladies.

Ximenès avait d'abord eu le projet de poursuivre ses conquêtes et de s'avancer dans le centre de l'Afrique; mais il y renonça bientôt, et, content de la gloire qu'il venait d'acquérir, il ne voulut pas la com-

(1) Iedram virum religiosum et eruditum inquisitorem ad ea omnia diligenter exploranda constituit. Alv. Gomez, fol. 116.

promettre par une entreprise douteuse. D'ailleurs, il s'aperçut que la mauvaise volonté du comte de Navarre, qui ambitionnait le commandement en chef, lui eût attiré de grands désagréments, et il connut, par des lettres qu'il intercepta, que le roi, peu reconnaissant du triomphe qu'il venait de procurer à ses armes, se joignait à ses ennemis, écoutait leurs propos, et désirait, pour se défaire de son inflexibilité dans les affaires, le laisser à Oran, dans une espèce d'exil. Aussitôt sa résolution fut prise, et, le 23 mai, sept jours après son départ de Carthagène, il regagnait l'Espagne (1).

De graves désordres ne tardèrent pas à se faire sentir dans Oran. L'administration générale des affaires était tombée entre des mains inhabiles et même infidèles. Les troupes manquaient de vivres, malgré des exactions insupportables aussi nuisibles à l'État que fatales au commerce.

Dès que Ximenès en fut informé, il adressa au roi un mémoire et lui exposa ses idées sur les mesures à prendre pour utiliser une aussi précieuse conquête. Un court aperçu de ses vues ne sera pas sans intérêt. D'abord il demandait pour Oran un gouverneur chargé de l'administration générale et chef des forces militaires. Il pensait que le commandant de Mers-el-Kebir devait relever du gouverneur d'Oran; une entière indépendance lui paraissait devoir, en cas de dissension, présenter de grands dangers. Il estimait à

(1) Alv. Gomez, fol. 118, et Fléchier, *Histoire du cardinal Ximenès*, p. 310.

deux mille hommes d'infanterie et à trois cents chevaux la garnison nécessaire à la ville, mais il pensait qu'il serait utile d'augmenter plus tard la cavalerie. Enfin, convaincu que ce pays ne serait véritablement conquis à l'Espagne que lorsqu'il serait occupé par une population agricole dévouée, il traçait au roi un plan de colonisation plein de sagesse. Ximenès engageait encore Ferdinand à établir à Oran des chevaliers de quelque ordre militaire, qui, semblables à ceux de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes, ou à ceux de Calatrava en Espagne, du temps des Maures, seraient du plus grand secours contre les incursions des infidèles. Enfin il terminait en l'engageant à donner toute son attention aux affaires de la religion. Le roi montra peu d'empressement à suivre ses conseils, et ce ne fut que plus tard, sous le règne de Charles-Quint, Ximenès lui-même étant déjà mort, qu'on en sentit toute la sagesse (1).

Le cardinal cependant ne cessait d'exciter Ferdinand à poursuivre les conquêtes dont la prise d'Oran avait ouvert la voie. « Il faut, répétait-il, profiter du premier instant de découragement, poursuivre la victoire, et soumettre toutes les côtes d'Afrique. » A force de sollicitations, il obtint que l'ordre d'attaquer Bougie fût expédié à Navarre (2).

Après la prise d'Oran, ce général s'était retiré à

(1) Fléchier, p. 315 et suiv. Alv. Gomez, fol. 121 et suiv.

(2) Non cessabat regem adhortari, ne exercitui africano deesset........ nam debilitatis Maurorum animis, victorem exercitum facilè reliquam maris africani Oram in potestatem suam redacturum. Alv. Gomez, fol. 122.

Formentera. Il y rallia promptement une flotte de vingt navires, où il embarqua l'élite des soldats et des officiers qui avaient pris part à la dernière expédition. Tous accouraient avec empressement pour se ranger sous les ordres d'un capitaine qui n'avait point encore connu de revers. Il mit à la voile le 1er janvier 1510, et arriva le 6 devant Bougie (1).

Cette ville, dit Alvare Gomez, presque aussi redoutable aux chrétiens qu'Oran, était plus grande et habitée par un peuple plus riche, mais trop enclin à ses plaisirs, pour se montrer appliqué à la guerre. Sandoval nous apprend qu'elle comptait près de huit mille maisons, au nombre desquelles on en remarquait de fort belles, construites, soit à l'italienne, soit à l'orientale; mais ce qui lui procurait un renom immense, c'étaient ses écoles de philosophie, de médecine et d'astrologie (2).

Le comte de Navarre, après avoir reconnu la côte, ordonna le débarquement. Cette opération s'accomplit avec bonheur pendant la nuit, et, au point du jour, il divisa son armée en deux corps. L'un attaqua par le bord de la mer, et l'autre par la partie supérieure de la ville, car Bougie est assise sur le penchant d'un

(1) Alv. Gomez, fol. 122, dit : « Sub nonas januari Bugia capitur, die ab magorum adoratione religiosissimo. » — Et Sandoval, vol. 1, p. 16 : « Partiò pues de la Formentera el conde con su armada, dia de año nueve, y amaneciò sobre Bugio la pasqua de los reyes deste año de mil y quinientos y diez. — Voyez aussi Marmol, vol. 2, p. 415.

(2) Bugia era pueblo de casi acho mil casas..... y con escuellas de las facultades que los Moros usan, que son philosophia, medicina, y astrologia. Por loqual era nombrado esta ciudad, y tenia fama entre los Africanos. Sand., vol. 1, p. 19. — Voyez aussi Marmol, vol. 2, p. 415.

coteau. Bientôt l'artillerie commença à battre les murailles qui, mal construites, furent promptement ruinées (1). A peine la brèche ouverte, les soldats s'y jetèrent avec impétuosité, pénétrèrent dans la cité, attaquèrent les citoyens, et couvrirent le terrain de morts et de mourants. Cependant une grande partie des habitants parvint à gagner la campagne, et plus tard, voyant que les Espagnols se comportaient avec douceur et humanité, ils rentrèrent dans leurs maisons.

Pierre Martyre, auteur contemporain, rapporte les choses un peu différemment. D'après lui, les Maures se seraient d'abord opposés au débarquement des chrétiens; mais repoussés du rivage, ils auraient pris la fuite du côté de la ville, où l'ennemi serait entré avec eux (2). Quoi qu'il en soit, il est certain que leur résistance fut pleine de mollesse, et que les Espagnols n'achetèrent un si brillant résultat que par des pertes insignifiantes.

Le roi régnant alors, Abd-der-Hamen (3), s'était échappé et avait gagné les montagnes, où il s'occupait de réunir des forces suffisantes pour venir attaquer à son tour les Espagnols. Mais cinq mois s'étaient à peine écoulés, que les haines dont ces malheureuses et barbares régions étaient divisées fournirent à Navarre l'occasion de le détruire. Abd-der-Hamen

(1) La cerca era flaca, y assi fue facil abrir la, etc. Sand., vol. 1, p. 16.

(2) Vim nostrorum Mauri non tulerunt..... Hispani perniciter hostes insecuti, illis commixti urbem una ingrediuntur. Peter Martyrus, apud Alv. Gomez, fol. 122.

(3) Sandoval, vol. 1, p. 17. Marmol, vol. 2, p. 416.

avait usurpé le trône qu'il occupait, et il tenait enfermé dans une prison son neveu Abd-Allah, roi légitime, auquel il avait fait crever les yeux. L'arrivée des chrétiens délivra cette triste victime des déchirements politiques, et bientôt les chirurgiens espagnols, ajoutant un autre bienfait à celui de la liberté, lui rendirent la vue. Ils n'eurent pour cela qu'à séparer les paupières collées par l'action du fer ardent qui heureusement n'avait pas attaqué la prunelle (1). Cette cure parut merveilleuse au peuple, et remplit Abd-Allah de la plus vive reconnaissance. Il sollicita l'amitié de Navarre, s'offrit pour tributaire du roi d'Espagne, et instruisit le comte du lieu où s'était retiré Ab-der-Hamen, des ressources qu'il possédait encore, et des moyens de le surprendre et de le défaire.

Profitant de ces renseignements, Navarre prépara dans le plus grand secret une expédition de cinq cents hommes. Il quitta Bougie après la chute du jour, et, guidé par des Arabes fidèles à Abd-Allah; il s'avança vers le point occupé par Abd-der-Hamen. Une méprise faillit compromettre le succès de cette expédition; le colonel Sant-Yago et Diégo de Véra, qui marchaient à l'avant-garde, trompés par l'obscurité, prirent des buissons de caroubiers pour les tentes des Arabes, et crièrent aux armes (2). Le

(1) Y ellos le curaron en pocos dias, porque solo tenia pegados los parpados, y no lisiada la vista. Sand., vol. 1, p. 17. —Les chirurgiens du comte lui séparèrent les paupières que l'ardeur du feu, etc. Marmol, vol. 1, p. 416.

(2) Ceux qui étaient à l'avant-garde, ayant pris des arbres pour des

comte répara cette erreur en se portant avec rapidité sur le camp ennemi, dont il n'était plus éloigné que d'une demi-lieue. Abd-der-Hamen comptait tellement sur la force de sa position, et s'attendait si peu à cette attaque subite, que, malgré les cris et les coups de mousquet qu'il entendait retentir dans la nuit, il ne conçut aucune inquiétude, attribuant ce tumulte à quelque réjouissance parmi les Arabes (1). Quand il apprit la vérité toute résistance était devenue inutile. Néanmoins il essaya de se défendre; mais il s'aperçut bientôt qu'il ne lui restait de salut que dans la fuite, et s'élançant dans la montagne, il échappa aux Espagnols. Les Arabes imitèrent son exemple. Un grand nombre cependant tombèrent sous le glaive des chrétiens, et cinq mille Maures périrent dans cette nuit fatale. Le butin se composa de seize cents prisonniers, de trois cents chameaux, et d'une multitude de bœufs, de moutons, de chevaux et mulets. On trouva dans le camp des selles en quantité, du drap, et de l'argent travaillé; la plupart de ces objets appartenaient au roi (2).

Un succès si complet ne coûta qu'un seul homme aux Espagnols.

Ces victoires répétées rendirent leur nom redouta-

tentes d'Arabes, donnèrent l'alarme au camp, etc. Marmol, vol. 2, p. 417. — Voyez aussi Sandoval, vol. 1, p. 17.

(1) Y aunque oyó tocar al arma, no curó della al principio, creyendo ser algunos Xeques, que con regozijo, ó exercio de armas, hazian aquel ruido, Sand,, vol. 1, p. 17.

(2) On prit beaucoup d'or, d'argent et d'étoffes de soie, et tout l'équipage du roi et les pierreries. Marmol, vol. 2, p. 417.

ble dans toute l'Afrique, et c'est alors que les habitants d'Alger se soumirent, d'eux-mêmes, à payer au roi d'Espagne le tribut qu'ils devaient à Bougie dont ils dépendaient. Ils donnèrent des otages, arborèrent dans la ville les armes de Castille et d'Aragon, et rendirent la liberté à leurs esclaves chrétiens (1).

Ce fut alors aussi que, par ordre de Ferdinand, Machin de Renteria bâtit sur un rocher qui s'élevait dans la mer, en face et à une très-petite distance de la cité, le fort connu depuis sous le nom de Pegnon d'Alger; ce fort commandait la ville, maîtrisait le port et rendait désormais la piraterie très-difficile aux Algériens. Ce succès du moment causa, comme nous le verrons, bien des revers aux chrétiens (2).

Le roi d'Espagne conclut avec Abd-Allah et Abd-der-Hamen, qui se partagèrent le royaume de Bougie, un traité de paix, dont la principale condition fut qu'ils construiraient deux forts près de la ville, et que la garde en serait livrée à un corps espagnol, auquel ils fourniraient, pour un prix modéré,

(1) Los de Argel olgaron de pagar al rey de Castillo lo que pagavan al rey de Bugia, porque no fuesse sobre armada y saltaron los cautivos que avia. Sand., vol. 1, p. 17.

(2) Sandoval, vol. 1, pag. 66, nous apprend en passant que ce fut Machin de Renteria qui fortifia ce rocher, mais il ne donne point la date de cette opération. Marmol dit simplement que Ferdinand, roi d'Espagne, ordonna la construction du Pegnon; on trouve encore dans Paolo Jovio, Haëdo et d'autres auteurs, des renseignements semblables, mais rien de précis sur la date. De l'ensemble des faits, il résulte pourtant que cette construction suivit de près la prise de Bougie.

la quantité de blé, d'orge et de viande nécessaires (1).

Mais Navarre avait déjà quitté Bougie, où il laissait Marino de Ribera à la tête d'une bonne garnison. Des maladies qui se déclarèrent parmi les troupes au moment où parurent les chaleurs du mois de mai, l'obligèrent à mettre précipitamment à la voile (2). Poursuivant le cours de ses conquêtes, il se dirigea sur Tripoli, ville importante à cause de ses rapports avec le désert dont elle fournissait les productions aux marchands de Venise et de Gênes (3). D'ailleurs c'était, sur toute la longue côte qui va d'Alexandrie à Tunis, le seul point de relâche pour les vaisseaux qui faisaient le commerce de l'Égypte. On y voyait de belles mosquées, des écoles publiques, des hôpitaux, mais le commerce et la fabrication des étoffes de soie et de camelot formaient ses seules ressources, car le pays, d'un sol maigre et sablonneux, ne fournissait point de blé, et laissait la ville exposée à de fréquentes disettes.

Toute cette côte est si basse, qu'on la touche presque avant de l'apercevoir, et qu'un homme peut, dans certaines parties, s'avancer pendant plus d'une lieue en mer sans avoir de l'eau au-dessus des bras.

(1) Capituló..... que se hiziessen dos fortalezas á costa de la ciudad y que las tuviessen Españoles, etc. Sand., vol. 1, p. 19.

(2) Sandoval, vol. 1, p. 19. — Marmol, vol. 2, p. 417.

(3) Il y a de tout temps eu grand commerce en cette ville, à cause du voisinage de Numidie et de Tunis...... et les marchands de Venise, de Malte, etc. Marmol, vol. 2, p. 562.

Aussi la navigation est-elle très-dangereuse dans ces parages.

Arrivé à une petite distance de Tripoli, Navarre fit reconnaître l'entrée du port. Vianelle, qui s'approcha de terre, réussit à s'aboucher avec quelques Maures (1), et il apprit que les habitants de Tripoli, instruits depuis vingt et un jours de la prise de Bougie, avaient mis à couvert dans l'intérieur des montagnes leurs effets les plus précieux, et que, comptant sur la bonté de leurs murailles, ils étaient résolus à se défendre.

A peine le comte est-il instruit de ces circonstances, qu'il ordonne que tous les soldats de bonne volonté passent sur les galères, brigantins, fustes et autres embarcations à rames, et pendant la nuit il s'approche de la côte, pour débarquer au point du jour (2). Il comptait surprendre l'ennemi ; mais l'ignorance des pilotes, qui connaissaient à peine cette rive, vint déjouer tous ses calculs. Quand le jour parut, Navarre s'aperçut avec chagrin qu'il avait dépassé Tripoli de près d'une lieue. Il revint immédiatement sur ses pas, mais il trouva le rivage gardé par une multitude de Barbares, les uns à pied, les autres à cheval, leurs cheiks en tête et conduisant plusieurs canons en fer (3). Cette foule indisciplinée

(1) Se acogió á tierra, y se acostó y cogió ciertos hombres, que dixeron como los de Tripoli, etc. Sand., vol. 1, p. 19.

(2) 25 juillet. — Sandoval, vol. 1, p. 1, dit : Dia de Santiago deste año de mil y quinientos y diez, etc.

(3) Presumieron de pelear á cavallo, y eran muchos los de á pie Moros alarbes, Berberuzes, Xeques, y otros famosos, y tenian tiros de hierro, etc. Sand., vol. 1, p. 19.

était moins redoutable qu'elle n'en avait l'air : quelques coups de canon tirés par les galères nettoyèrent la plage. Des soldats armés d'arquebuses sautèrent à terre, maintinrent l'ennemi à une distance respectueuse, et facilitèrent le débarquement de l'armée.

A neuf heures, Navarre s'approcha de la ville. Il avait divisé son armée en deux corps, dont l'un avait ordre d'observer la campagne, tandis que le second donnerait l'assaut. A onze heures, les Espagnols étaient maîtres de Tripoli.

Cette victoire si prompte fut due à l'impétuosité des Espagnols, mais elle leur coûta deux ou trois cents hommes, presque tous tués dans les rues, où les Maures se défendirent avec acharnement (1). Alors, vaincus, repoussés de tous les côtés, les uns se réfugièrent dans la grande mosquée, les autres dans les tours où ils s'enfermèrent, et le cheik se retira dans la citadelle, ou Casaubah. Attaqués dans leurs derniers retranchements, les infidèles opposèrent encore une vigoureuse résistance; mais, avant la fin du jour, la mosquée fut forcée, et là périrent en quelques instants plus de deux mille hommes. Au bruit de cette horrible boucherie, le cheik demanda à se rendre ; son exemple fut suivi par tous ceux qui se défendaient encore : on dit que six mille Maures périrent en ce jour (2).

(1) Costó la victoria trezientos Españoles que murieron, etc. Sand., vol. 1, p. 19.

(2) Murieron este dia seys mil Mauros ; y ay quien diga diez mil. Sand., vol. 1, p. 19.

Poursuivant la piraterie jusque dans ses derniers retranchements, Navarre revint sur ses pas vers l'île de Gelves, où se retiraient une multitude de corsaires qui désolaient la Sicile, la Sardaigne et la Calabre. Ce fut là que la fortune l'abandonna. Ce point d'où nous verrons bientôt sortir, comme d'une source intarissable, le flot de corsaires turcs qui inonda la Méditerranée, désola l'Espagne et conquit les côtes d'Afrique, triompha sans effort du vainqueur de tant de villes. Il fut réservé à une île misérable, où l'on remarquait à peine quelques chétives baraques, d'obscurcir la gloire d'un des capitaines les plus renommés de cette époque.

La principale force de l'île de Gelves consiste dans sa stérilité, dans les sables dont elle est couverte et dans le peu de profondeur de la mer qui l'entoure. Ce fut là cause du désastre de Navarre. En effet, ses soldats, obligés de traverser à gué un long espace de bas-fonds où les plus petites embarcations même ne pouvaient naviguer, négligèrent de porter des vivres et l'eau, et ils n'atteignirent le rivage qu'après de grandes fatigues. Là, ils se reposèrent un instant, et, suivant l'usage de ces temps religieux, ils assistèrent au saint sacrifice de la messe. Ils se préparaient au combat, c'est la mort qui les attendait (1).

À dix heures on se remit en mouvement; mais la chaleur était déjà accablante, et les troupes, qui n'avaient ni bu, ni mangé depuis le matin, commen-

(1) Oyeron todos missa aquel dia, que tan aciago fue ! Sandoval, vol. 1, p. 21.

çaient à souffrir de la soif. Cet horrible besoin fut promptement augmenté par une marche longue et pénible à travers les sables, dans un terrain inégal, sur un sol brûlant où il fallait traîner l'artillerie, porter les munitions et tracer le chemin (1). On était alors dans les derniers jours du mois d'août, époque de l'année où la chaleur est la plus accablante (2). Aussi plusieurs soldats périrent-ils subitement, et bientôt la confusion se mit dans les troupes : l'arrière-garde seule conservait encore ses rangs. Enfin, on sortit des sables et l'on entra dans un terrain couvert de palmiers et d'oliviers, où l'on ne marcha pas longtemps sans rencontrer, au milieu de quelques murailles en ruine, plusieurs puits dont la vue seule acheva de porter le désordre dans l'armée (3). Les soldats, oubliant et les règles de la discipline, et les lois de leur propre sûreté, ne songent qu'à satisfaire leur soif et se précipitent comme des furieux de ce côté. Cachés à une petite distance, les Maures, habiles de tout temps à dresser des embûches, paraissent tout à coup au nombre de quatre mille, se jettent sur les chrétiens, les mettent en fuite sans que ceux-ci,

(1) Era lastima ver tirar á unos las carretones de la artilleria, á otros cargados de bariles de polvora, otros con las pelotas á cuestas, y otros allanando el camino, y aun sobre todo su trabajo les davan de palos, como á bestias, porque andubiessen. Sand., vol. 1, p. 21.

(2) Navarre quitta Tripoli le 28 août 1510 (Sandoval, vol. 1, p. 31), et d'après Marmol, il serait arrivé, le 29 au matin, en vue de l'île de Gelves. Sandoval dit qu'il débarqua immédiatement.

(3) Salieron enfin del arenal, y entraron en unas espessos palmares, y luegó por olivares, dondé sin pensar hallaron, entre unas paredes caydas, pozos, etc. Sandoval, vol. 1, p. 21.

surpris, atterés, pensent même à se défendre. Quelques-uns, dit-on, oubliant l'ennemi, se firent massacrer auprès des puits, sans vouloir ni fuir ni résister (1). Le désordre était porté à son comble, les soldats se sauvaient lâchement, sans que ni les menaces, ni les prières, ni les pleurs de leurs chefs pussent les retenir. « Qu'est-ce donc, s'écriait Navarre les lar« mes aux yeux, qu'est-ce donc? mes fils! mes lions! « votre coutume n'est pas de fuir ainsi! rappelez« vous la victoire de Tripoli! Face, mes frères, ce ne « sont que des Maures! face! il y va de l'honneur « et de la vie (2). » Vains efforts, discours inutiles, l'armée fuyait! Arrivés à la mer, les Espagnols se précipitèrent dans les flots et regagnèrent leurs embarcations; les Barbares s'arrêtèrent. S'ils avaient poursuivi plus loin leur victoire, cette journée eût été plus fatale encore aux chrétiens (3).

L'heureuse étoile de Navarre l'avait abandonné : il perdit trois mille soldats dans cette sanglante journée; mais son malheur ne s'arrêta pas là, car, de retour sur ses navires, il eut le désespoir d'apprendre qu'il n'y restait pas une seule goutte d'eau douce: les femmes, demeurées à bord, l'avaient employée pour laver le linge (4). Plein d'une tristesse profonde, il remit pré-

(1) Algunos quisieron mas bever, que huir, ni aun vivir. Sandoval, vol. 1, p. 21.

(2) Que es esto hijos mios, y mis leones! etc. Sandoval, vol. 1, p. 21.

(3) Pet. Martyr, liber 23, epist. 446. — Voyez aussi, pour toute cette expédition, Marmol, vol. 2, p. 545 et suiv.

(4) En los naves padecieron tanta sed, como avian sentido en tierra, etc. Sand., vol. 1, p. 23.

cipitamment à la voile pour regagner Tripoli; mais, en butte aux coups de la fortune, il fut encore assailli par une horrible tempête, dans laquelle deux de ses vaisseaux périrent corps et biens.

Telle fut l'expédition de Gelves; son funeste résultat semblait annoncer tous les malheurs dont la piraterie menaçait l'Espagne. Depuis ce moment, la fortune ne cessa plus de persécuter le comte de Navarre; il éprouva, l'année suivante, au mois de février, un nouveau désastre en mer, dans lequel il perdit dix vaisseaux; et, peu de temps après, ayant débarqué dans l'île de Kerkeni un corps de cinq cents hommes, il eut la douleur de le voir surpris et massacré dans la nuit.

Rappelé par le roi, il quitta sans peine un pays où il avait cessé d'être heureux, et mit bientôt le comble à sa mauvaise fortune en trahissant sa patrie et en passant au service de la France. Pris par les Espagnols, jeté en prison, il se donna la mort; fin misérable, indigne d'un si grand homme, et dont on trouve peu d'exemples dans les annales de cette époque.

CHAPITRE III.

Haroudj et Khaïr-ed-Dine. – Origine de ces deux célèbres corsaires. — Quel fut leur père. — Haroudj obtient un emploi dans la marine du sultan. — Il est pris par les chevaliers de Rhodes. — Il s'échappe. — De retour à Constantinople, il tombe dans la misère. — Il parvient à se faire nommer timonier à bord d'un corsaire. — Il assassine son maître et s'empare de sa galère. — Il s'éloigne de Constantinople et se rend vers le couchant. — En passant il relâche à Metelin; il voit sa mère, la secourt. — Il emmène avec lui Khaïr-ed-Dine. — Il s'empare d'un navire espagnol. — Il y trouve un riche butin. – Il aborde à la Goulette. — Il s'attache à plaire au roi de Tunis. — Il reprend la mer et attaque deux galères du pape. — Il est vaincu. — Par un trait d'audace il se rend maître du navire sur lequel on s'apprête à l'enchaîner. — Il attaque Bougie. — Il perd un bras. — Khaïr-ed-Dine prend le commandement de la flotte. — Son excursion dans l'île de Minorque. — Haroudj reparaît devant Bougie. — Il l'assiége pendant trois mois. — Il est obligé de se retirer. — Il incendie ses vaisseaux. — Il sait à peine que devenir. — Ben-el-Cady, cheik arabe, le recueille. — Mort de Ferdinand, roi d'Espagne. — Alger veut secouer le joug. — Elle appelle Haroudj à son secours. — Description d'Alger.

Nous venons de voir comment les Espagnols, dans le but de purger la Méditerranée des corsaires qui la ravageaient, s'étaient successivement emparés des points les plus importants de la côte d'Afrique, élevant une citadelle au Pegnon de Velez, occupant l'île qui commandait le petit port d'Alger, s'établissant à Bone, réduisant Tripoli, et poussant leurs excursions

jusqu'à l'île de Gelves. Mais, comme si la fortune eût voulu se jouer de la prudence de ce peuple si puissant alors, si faible aujourd'hui, ces expéditions répétées et glorieuses devinrent elles-mêmes la source du mal qu'elles devaient détruire, et toute la suite de cette histoire prouvera que, par une incroyable fatalité, la piraterie grandit à cette époque dans la Méditerranée, à proportion des coups que lui porta l'Espagne.

Tandis que Pierre de Navarre s'immortalisait dans ses guerres d'Afrique, deux hommes d'un génie étendu et d'un courage redoutable préludaient par des crimes à la plus étonnante et à la plus glorieuse fortune : nous allons parler, on le comprend, des Barberousse.

Il existait à Constantinople (1), vers le milieu du quinzième siècle, un renégat albanais nommé Mohamet, qui occupait un poste de quelque importance dans la marine du sultan Bajazet. Obligé de fuir pour éviter le châtiment d'un délit, il se retira à Metelin, dans la ville de Bonava, où il épousa une chrétienne, nommée Catalina, veuve d'un prêtre grec (2). Cette femme avait eu de son premier mari deux fils et une fille; elle donna six enfants à Mohamet, savoir : deux filles qui furent élevées dans la

(1) Historia de la vida y hechos del imperador Carlos V. Por et maëstro fray Prudencio de Sandoval, en amberes anno MDCLXXXI. — Voyez aussi Haëdo : Topographia e historia de Argel. En Vallodolid, anno de MDCXII.

(2) Casó en la ciudad de Bonava con una christiana viuda llamada Catalina, etc, Sandoval, vol. 1, p. 64.

religion chrétienne (l'une d'elles se fit religieuse), et quatre garçons qui embrassèrent l'islamisme comme leur père : c'était l'usage parmi ces Barbares. Mohamet fit prendre différents états à ses fils. Haroudj (1) fut marin; Ishaac charpentier; Khaïr-ed-Dine (2) devint potier, et Mohamet (3) fit du Koran une étude particulière, aspirant au titre de marabout ou de saint, titre auquel s'attache, parmi les Musulmans, une si haute considération, et quelquefois même un si grand pouvoir.

Arrivé à l'âge d'homme, Haroudj, d'un caractère entreprenant et résolu, supportant difficilement l'état de pauvreté où il languissait, abandonne tout à coup sa barque, se rend à Constantinople, annonce la mort de son père et sollicite son emploi : il l'obtient; mais bientôt, comme si la fortune voulait l'éprouver avant de lui ouvrir les bras, étant comite (4) à bord d'une

(1) Nous avons suivi l'orthographe donnée par Venture dans le curieux Ms. du Gazewat qu'il a traduit de l'arabe. Ce Ms. est à la Bib. roy. Sandoval écrit *Horuc*, et nous apprend que les chrétiens disaient aussi quelquefois *Homich ;* dans les mémoires manuscrits du cardinal de Granvelle, que possède la bibliothèque de Besançon, on trouve, en latin, *Horuscius*. Les noms étrangers éprouvent souvent des transformations plus singulières; mais nous sommes d'autant plus fondés à regarder le nom d'*Aroudj* comme authentique, que Haëdo écrit *Aruch*, qui, en espagnol, se prononce *Aroutche*, consonnance voisine d' *Haroudj*.

(2) Nous suivons encore l'orthographe donnée par Venture; ce Khaïr-ed-Dine est celui que l'on rencontre dans l'histoire sous le nom de *Haïradin*, *Chaïradine*, *Haradin*, *Tcheredine*, etc. Khaïr-ed-Dine veut dire *bien de la terre*.

(3) Mohamet est appelé *Elias* dans la *Chronique arabe* traduite par Venture; mais ce personnage n'ayant qu'un faible intérêt historique, il est inutile d'engager aucune discussion sur cette dissidence.

(4) Comite ou comes, en espagnol *comitre*, celui à qui appartenait la

galère, il est pris à la hauteur de l'île de Candie, dans un combat contre les chevaliers de Rhodes (1). Enchaîné au banc des forçats, il rama pendant deux ans à la chiourme, et ce fut alors que les chrétiens, ignorant son nom et remarquant la couleur de ses cheveux et de sa barbe, l'appelèrent Barberousse (2), nom célèbre désormais, et qu'il sut rendre immortel. C'était le siècle des illustres aventuriers.

Un jour Haroudj trouve l'occasion de s'échapper : la galère où il languit captif s'est approchée à une petite distance de la terre des Turcs, et aussitôt il songe à son évasion. Comme si le ciel eût voulu sourire à son entreprise, et rejeter sur la terre, par une tempête, cet homme redoutable, le vent se lève, la mer se trouble, la vague s'émeut, et la galère est en danger de périr. L'équipage ne songe qu'à son salut, le désordre est partout (3). Barberousse profite de l'occasion, il rompt ses chaînes, et quoiqu'il se fût alors blessé au talon avec son couteau (4), il n'en saute pas moins résolument à la mer. Après une heure de lutte contre la vague en furie, il parvient à regagner le rivage : il est sauvé !

surveillance des forçats à bord des galères. Il est à présumer que les anciens comites étaient les capitaines des galères.

(1) Siendo comitre de una galera fue preso cerca de Candia por los cavalleros de Rodas, etc. Sand., vol. 1, p. 64.

(2) Y como era bermejo, llamavanle todos Barbarrosa, no saviendo por ventura su proprio nombre. Sand., vol. 1, p. 64.

(3) Chron. arabe traduite par Venture à la Bibl. roy.

(4) Fueron las galeras a tierra de Turcos, donde Horruc se salvo a nado, aviendo se primero quitado la cadena : y quitosela cortando el carcannar con un cuchillo, etc. Sand., vol. 1, p. 64.

De retour à Constantinople, on le voit redemander, mais en vain, son emploi, et, menacé par les trésoriers de la marine pour avoir perdu sa galère, se trouver heureux de pouvoir échapper au châtiment et de cacher son existence dans la misère. Pauvre, dénué de tout, il fut successivement portefaix, journalier, et conducteur à gage d'une barque (1). Enfin il réussit à se faire nommer timonier à bord d'une galère que deux hommes de Constantinople armaient en corsaire, avec un brigantin. Un des deux patrons mourut à Tenedos. Aussitôt Haroudj souffle parmi ses compagnons le feu de la révolte. D'abord il parle à ceux qui lui paraissent le mieux disposés; les trouvant de son avis, il gagne les autres par des promesses et par la perspective de la liberté et de la fortune : puis il attend l'occasion favorable. Elle se présenta bientôt : un jour il surprit son maître endormi, le frappa d'un coup de hache, et jeta son cadavre à la mer. Ses compagnons accourent alors en foule, remplissent la galère, s'en emparent, et proclament Haroudj leur chef. Ainsi commencèrent, dit Sandoval, les Barberousse, si redoutés du monde entier. *Assi começaron los Barbarosas que tan nombrados y temidos han sido en el mundo* (2).

(1) Entonces se halló perdidó, pobre y desnudo, y no turo otre remedio, mas que hazerse ganapan, y jornalero, trayendo varca ageno. Sand., vol. 1, p. 64.

(2) Paolo Jovio dit que les Barberousse étaient fils d'un prêtre grec renégat, et Marmol ajoute qu'Horuc était né en Sicile d'une mère andalouse, etc., etc. Mais la version de Sandoval porte avec elle un cachet de

On comprend qu'Haroudj n'osa plus alors reparaître sur aucun point de l'empire ottoman. Aussi prit-il le chemin du couchant, vers la Barbarie. En passant, il relâcha à l'île de Metelin, sa patrie, mais seulement pour quelques instants, car il craignait la justice des Turcs (1).

Il revit sa mère (2), la consola dans sa misère, lui remit de l'argent, l'encouragea et lui dit de prendre patience, que bientôt il serait riche, et qu'alors elle ne manquerait plus de rien : et comme la pauvre vieille pleurait sur ses fils absents, il lui laissa Mohamet (3); mais il emmena Ishaac qu'il retint sur sa galère, et Khaïr-ed-Dine, qu'il nomma capitaine de son brigantin. A peine eut-il remis à la voile, qu'il rencontra, vers Négrepont, une galiote turque dont il s'empara. Il s'apprêtait même à tuer le capitaine, quand celui-ci demanda la vie, jurant d'être son esclave et de le servir fidèlement : il la lui ac-

vérité auquel il faut se rendre. Cet historien, d'ailleurs, connaissait l'opinion de Paolo Jovio, mais néanmoins il maintient la sienne, et nous annonce qu'il l'a puisée dans des sources certaines. « Sigo una relacion de « un genoves, que trato mucho con Barbarosa, el del braço cortado, y de « otros que fueron sus esclavos. Paolo Jovio trata esto, en el libro 33, « cap. 1, y dize que los dos Hermanos fueron hijos de un sacerdote griego « que renego, etc., etc. Yo sigo la relacion dicha. » (Page 65, vol. 1.)— Sandoval se trouve aussi d'accord ici avec le manuscrit arabe de Venture, et s'il s'en écarte dans quelques points, ce n'est pas, du moins il nous l'a paru, pour commettre des erreurs. Sandoval, on le voit à chaque instant, a dû puiser aux meilleures sources, et souvent lui-même prend le soin de nous en informer.

(1) Sandoval, vol. 1, p. 65.

(2) C'était, d'après Haëdo (fol. 47 bis), en l'année 1504.

(3) Y porque llorava la vieja por sus hijos, dexole, etc. Sandoval, vol. 1, p. 65.

corda (1). De là il navigua, avec les trois voiles qu'il possédait déjà, vers l'île de Gelvès; puis, gagnant la Sicile, il la côtoya jusque vers l'île de Lipari, où il rencontra un navire qui transportait à Naples trois cents Espagnols, parmi lesquels on comptait soixante gentilshommes (2). Il l'attaqua, et, pendant trois jours entiers, il fit en vain les plus grands efforts pour s'en rendre maître. Vaillamment défendu, portant une garnison nombreuse, il résista à tous les assauts. D'abord les Musulmans le harcellent de loin et cherchent à l'accabler, de plusieurs côtés à la fois, sous une grêle de balles, de boulets et de flèches; quand ils croient les chrétiens fatigués, ils s'approchent et tentent l'abordage; repoussés, ils reviennent à la charge, et se montrent d'une opiniâtreté qui semble présager la victoire. Enfin les Espagnols sont forcés de céder. Sandoval prétend qu'un traître, Génois de nation, et contre-maître à bord du navire, s'était entendu durant le combat avec Barberousse, et avait percé la cale du bâtiment d'une manière si dangereuse, que les Espagnols furent obligés de se rendre. Les Turcs racontent au contraire qu'Haroudj s'empara vaillamment et l'épée au poing du navire. Quoi qu'il en soit, le succès fut pour lui, et il sut en tirer parti.

(1) Quiso matar el capitan, mas por que le rogo con instancia que no la matasse... le dexó con vida. (Sand., vol. 1, p. 65.) — C'était en 1505. (Haëdo, fol. 48 bis.)

(2) Manuscrit arabe du Gazewat. Bib. roy. — Haudo (Eptome de los reyes de Argel), fol. 49 del topographia et historia de Argel. — Sandoval, vol. 1, p. 65.

Maître d'un si riche butin, il se dirige sans perdre de temps vers Tunis, aborde à la Goulette, et, soigneux de mériter les bonnes grâces de Muley-Mauset qui régnait alors sur ces parages, il lui fait un riche présent d'artillerie, de chevaux, d'esclaves(1), et déploie dans cette occasion une pompe qui mérite d'être décrite (2).

Suivant l'usage de Tunis, il habille somptueusement les captifs chrétiens qu'il destine au roi. Tous mènent en laisse un chien de chasse, et s'avancent suivis des Turcs qui, parés de leurs plus riches habits, portent orgueilleusement un faucon sur le poing : le chien avec les chrétiens, le noble gerfaut avec les corsaires.

Quatre jeunes vierges d'une beauté ravissante avaient été aussi trouvées sur le bâtiment espagnol. Montées sur des mules, et richement parées, elles faisaient partie du cortége.

Arrivaient ensuite les Musulmans chargés d'effets précieux. Enfin la multitude des corsaires fermait la marche, agitant leurs étendards déployés dans l'air qu'ébranlent les sons de leur musique guerrière.

Le présent de Barberousse fut mis aux pieds du sultan. Pour témoigner au corsaire sa satisfaction, ce prince lui permit de choisir, parmi ses vaisseaux, le navire qui lui paraîtrait le plus propre à la course(3).

(1) Hizó un rico presente al rey de Tunez Muley-Mauset, de artilleria, cavillos, esclavos, etc. Saud., vol. 1, p. 65.

(2) Ms. arabe du Gazewat. Bib. roy.

(3) Ms. du Gazewat, et Sandoval, vol. 1, p. 65.

Haroudj ne négligea pas de donner à ses compagnons une part du butin, et il resta deux mois à Tunis, passant ce temps à se réjouir et à réparer ses bâtiments, après quoi il reprit la mer, emmenant avec lui la fuste que le roi avait mise à sa disposition (1). Il fit différentes prises, entre autres celle d'un navire hollandais chargé de marchandises anglaises et flamandes. Rentré à Tunis, il en repartit bientôt, mécontent du nouveau roi Muley-Hameth, qui l'avait tourmenté pour le partage du butin (2). Il parcourut alors les mers, ligué avec les corsaires de Gelves, et exerça les plus grandes violences dans la Méditerranée. Ce fut dans ce temps qu'il rendit son nom véritablement illustre par le coup de main hardi dont Marmol (3) nous a conservé les détails, et qui doit trouver place ici.

Haroudj naviguait sur les côtes d'Italie, à la hauteur de Rome, avec un seul brigantin de dix-huit bancs, lorsque tout à coup il aperçut en mer deux galères du pape. Les forces étaient trop inégales, il prit chasse. Mais ayant reconnu que la seule capitane le suivait de près, il vira de bord, courut sur l'ennemi, et, se reposant sur la valeur de ses gens,

(1) Estuvó alli dos meses holgando y breando sus navios : uno del rey de Tunez con dos fustas, etc. Sand., vol. 1, p. 65.

(2) Sobrepartir la presa tuvó enojo con Muley-Hameth, el rey de Tunez, etc. Sand., vol. 1, p. 65.

(3) L'Afrique de Marmol, de la traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, Paris, MDCLXVII, vol. 2, p. 335.—Voyez aussi Diego de Haëdo, fol. 48.

il engagea le combat (1). Malgré la résistance la plus opiniâtre, il fut contraint de se rendre. Le commandant chrétien, Paolo Vittorio, l'ayant fait passer avec tout son monde sur sa galère pour le mettre aux fers, Barberousse, qui s'aperçoit que l'ennemi s'est répandu en désordre sur ses propres bâtiments pour les piller, crie à ses compagnons de l'imiter, et tirant un poignard qu'il tenait caché, tue l'un des officiers, s'élance avec quelques autres corsaires au ratelier d'armes, saisit des épées et tombe sur les chrétiens. Aussitôt les autres infidèles d'accourir, de s'armer de tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains, même des bâtons qui soutenaient les tentes, et d'engager un combat aussi court que terrible; les chrétiens succombent, car, dispersés, désarmés, surpris, toute résistance était inutile (2). Un grand nombre fut tué : le commandant, presque seul, resta prisonnier. Après ce premier succès, Barberousse se hâte de rétablir l'ordre sur le bâtiment qu'il vient de capturer; il donne des armes aux chrétiens qui avaient survécu au combat, cache ses Turcs sous les habits de ceux qui sont morts, prend à la remorque son brigantin, comme s'il eût été vaincu, et s'avance au-devant de la seconde galère, qui, persuadée que la victoire est restée à la capitane, s'approche avec sécurité, et tombe sans résistance entre les mains des corsaires.

(1) Mais Barberousse voyant qu'il n'y en avait qu'une, tourna tout court l'attaquer avec ses deux navires, etc. Marmol, vol. 2, p. 335.

(2) Aussitôt les Turcs et les Maures y accoururent, et avec les armes qu'ils rencontrèrent et les bâtons qui soutiennent les tentes, ils se mirent de la partie, etc. Marmol., vol. 2, p. 335.

Ce succès contribua surtout à établir la réputation de Barberousse (1).

Il se montra peu de temps après sur les côtes d'Espagne, où il fit quelques dégâts; mais bientôt, ayant appris que don Berenguel Doms (2) s'était mis à sa poursuite avec les galères d'Espagne, il se jeta dans la mer d'Oran, et prit à toutes voiles la route de Tunis. Cependant il ne négligea pas, en passant à la hauteur d'Alger et de Bougie, d'en examiner la force et la position, aspirant dès lors à de plus hautes destinées, et ayant déjà le pressentiment de sa fortune (3).

Les hommes d'une vaste intelligence et d'une grande ambition envisagent l'avenir comme s'il était présent. Ils y touchent par la pensée, et tout, dans leurs actions, semble calculé d'avance pour les conduire vers les hautes régions qu'ils doivent finir par atteindre.

Les rois de Tunis avaient toujours conservé des prétentions sur Bougie, qui leur avait autrefois appartenu, et qui venait récemment de tomber entre les mains des Espagnols. Il ne fut donc point difficile à Barberousse de faire consentir Muley-Hameth à l'attaque de cette place, dont il lui décrivit avec soin

(1) « No le puede dezir la maravilla grande que causó este hecho en « Tunez y aun en la christiandad, y quan celebrado donde aquella hora « commenço a ser el nombre de Aruch, teniendole y publicandole por un « valentissimo y venturosissimo hombre. » (Diego de Haëdo, fol. 28.)

(2) Sandoval, vol. 1, p. 65.

(3) Passó por Argel y por Bugia, considerando la fortaleza y sitio de quellas ciudades, etc. Sandoval, vol. 1, p. 65.

l'assiette et l'importance (1). Il en obtint deux fustes parfaitement armées et approvisionnées, et bientôt il parut devant Bougie à la tête de cinq navires. Il prit terre avec une cinquantaine de Turcs d'élite, et s'approcha de la place pour la reconnaître. Les chrétiens dirigèrent sur ce groupe une fauconnette, pièce d'un très-petit calibre, et le sort voulut que Barberousse fût atteint au bras (2). L'amputation fut jugée nécessaire, et depuis, Haroudj, ajoutant un surnom à celui qu'il avait déjà, s'appela Barberousse le Bras-Coupé, *Barbarosa el del Braço-Cortado*. Il se fit alors faire un bras en argent ou en acier qu'il s'attachait au coude, et dont il pouvait se servir (3).

Pendant la maladie de son frère, Khaïr-ed-Dine prit le commandement de sa petite flotte, et Haroudj, qui ne voulait pas rentrer à Tunis sans avoir effacé, par de nouveaux succès, l'échec qu'il venait d'éprouver (4), ordonna, quoiqu'il souffrît beaucoup de

(1) Ces événements se passèrent en 1514, car la seconde attaque de Bougie eut lieu, d'après Sandoval, en 1515. — Voyez Sandoval, vol. 1, p. 66. – Marmol, vol. 2, p. 336, dit aussi 1514.—Haëdo, qui donne des dates différentes, doit inspirer peu de confiance.

(2) Dispararon los de dentro un falconete, y fue la disgracia que acerto con Barbarossa.... y llevóle un braço. Sand., vol. 1, p. 66.

(3) Il eut le bras emporté d'un coup de canon.... ayant toujours, depuis, porté un bras et une main d'argent jusqu'à sa mort. Marmol, vol. 2, p. 336. — Voyez aussi Diego de Haëdo, fol. 49, et Paolo Jovio, vol. 2, p. 361. Il faut pourtant prévenir le lecteur qu'Haëdo n'est pas bien d'accord avec les autres auteurs, mais il ne mérite pas ici une grande confiance. Il écrivit presque toujours sur de simples traditions, sans beaucoup de critique, et, s'il est précieux pour quelques détails, il est pourtant rare qu'il n'altère pas plus ou moins les faits.

(4) Por no yr vazio, ya que yva sin braço. Sand., vol. 1, p. 66.

sa blessure, de faire voile pour les côtes d'Espagne. Son but, en paraissant de ce côté, était, dit-on, de favoriser l'évasion des Maures qui, après avoir embrassé la religion chrétienne, revenaient à leur première erreur et cherchaient à quitter la Péninsule (1).

Khaïr-ed-Dine se rendit d'abord à l'île de Minorque, où les corsaires avaient coutume de vendre leurs prises et de faire leurs provisions; mais soit que les Minorquins eussent été récemment maltraités des corsaires, soit que les ordres les plus sévères eussent été donnés par l'Espagne, à la vue de ses navires, tous s'éloignèrent des côtes, et personne ne vint lui apporter des vivres. Khaïr-ed-Dine, résolu de se procurer par la force les provisions dont il a besoin, débarque et s'avance dans l'intérieur du pays, à la tête d'une troupe choisie. Arrivé sur le sommet du coteau qui borde la mer, il promène ses regards autour de lui, et aperçoit à une petite distance un château entouré de magniques jardins. Il hésite et redoute de s'engager aussi loin; mais ses soldats, transportés à l'idée du butin, le pressent, le sollicitent et l'entraînent. Toutefois, en homme prudent, Khaïr-ed-Dine laisse une partie de son monde sur la montagne d'où l'on apercevait la flotte, et il s'avance lui-même, à la tête de trente combattants, vers le château.

Les chrétiens se montrent résolus à une résistance vigoureuse; mais les corsaires les attaquent avec tant de violence, qu'après un assaut de plusieurs

(1) Ms. arabe du Gazewat. — Tous les détails qui suivent sont extraits de cette intéressante traduction.

heures, ils finissent par pénétrer dans le château, où ils trouvent réunis quarante-trois chrétiens qu'ils font prisonniers.

Encouragés par ce succès, les corsaires voulurent tenter une nouvelle entreprise. Guidés par un esclave chrétien auquel le raïs avait promis la liberté, ils s'avancèrent vers un autre château; mais tandis qu'ils étaient occupés à cette attaque, ils virent arriver une troupe de trois cents hommes qui accouraient en poussant des cris de malédiction : « Monstres abominables, leur disaient-ils, Turcs maudits, ne fuyez pas! ne croyez pas nous échapper : cette terre sera votre tombeau ! »

La position des corsaires était critique, la troupe qui les attaquait paraissait dix fois supérieure en nombre ; mais Khaïr-ed-Dine commandait de redoutables soldats auxquels ne ressemblaient guère les faibles Minorquins. Il réunit ses guerriers, les anime du regard, les excite par ses paroles, et se jetant sur les chrétiens, il les disperse, les chasse, et regagne victorieux ses vaisseaux. « Ce sont là, dit l'auteur arabe, de ces faveurs singulières qu'Allah accorde à ceux qui combattent pour la gloire de son nom. »

Avant de quitter l'île, Khaïr-ed-Dine fit écrire, par un des esclaves qu'il venait de prendre, une lettre où il menaçait les habitants de Minorque de toute sa colère : « Apprenez, leur disait-il, que je suis la fou-
« dre du ciel; ma vengeance ne sera assouvie que
« lorsque j'aurai fait périr le dernier d'entre vous, et
« que j'aurai, avec le secours du Tout-Puissant,

« protecteur de l'islamisme, réduit en esclavage vos « femmes, vos filles et vos enfants! » Puis il y mit l'empreinte de son cachet, et l'ayant enveloppée dans un mouchoir, il l'attacha au cou d'un cheval qu'il chassa dans l'intérieur des terres.

En quittant Minorque, Khaïr-ed-Dine visita la Corse, et après y avoir fait quelques prises, il rentra dans Tunis, où il passa l'hiver avec son frère Haroudj (1).

Au printemps de l'année 1515 (2), Haroudj, loin de se laisser décourager, fit, d'accord avec le roi de Tunis qui désirait vivement s'emparer de Bougie, tous les préparatifs nécessaires pour une nouvelle expédition. Un cheick arabe, nommé Ben-el-Cadi (3), allié de Muley-Hameth, se rendit par terre sous les murs de Bougie, à la tête de cinq cents hommes (4)

(1) Topó con dos fustas, y dos galeras que guardavan a Corcega...... tomò una..... con la qual bolviò a la Goleta. Sandoval, vol. 1, p. 66.

(2) Sandoval dit en effet 1515 (vol. 1, p. 66). — C'était au mois d'août 1514, suivant Haëdo, fol. 49 bis; mais nous avons déjà fait observer qu'Haëdo ne mérite pas une confiance égale à celle que Sandoval inspire.

(3) Sandoval l'appelle *Venalcadi;* mais ce nom, qui n'est pas arabe, a été altéré par la transformation si fréquente en espagnol du *b* en *v*. Sandoval suppose Ben-el-Cadi cheick de Gizar ou Gisel. Le manuscrit arabe de Venture dit quelque part que Ben-el-Cadi habitait entre Bone et la Calle. Je préfère de beaucoup, dans toute cette partie-ci, la version de Sandoval, elle me paraît plus vraie, plus naturelle, mieux suivie, et cet historien, d'ailleurs, semble en toute circonstance bien informé.

(4) Sandoval dit qu'il arriva sous Bougie à la tête de 1,500 Maures; mais le Ms. de Venture dit que plus de 20,000 Berbères se rassemblèrent alors autour de cette place. Les Arabes exagèrent toujours, et

dont les rangs devaient être bientôt augmentés par une multitude d'Arabes, car l'amour de la guerre et du pillage suffit toujours pour les rassembler; en même temps Barberousse vint mouiller dans l'Oued-el-Kébir (1), à peu de distance de la ville, avec dix ou douze voiles, au nombre desquelles on remarquait deux galères. Sans perdre un instant il débarqua ses gens, ses armes, son artillerie, ses approvisionnements, et il assit son camp sur la montagne qui commande la rade. Il attaqua et prit sans difficulté le vieux fort (2); mais le château neuf (3) lui opposa une résistance devant laquelle échoua son courage. Ce fut en vain qu'il tenta de l'emporter de vive force, il fut repoussé et perdit dans cette affaire plus de trois cents Turcs ou Maures. Rendu plus prudent, il n'en persévéra pas moins dans ses projets, et continua de presser vivement la place. Mais bientôt il vit arriver au secours des chrétiens cinq navires biscayens commandés par Machin de Renteria, le même

nous aimons mieux suivre la version de Sandoval. Toutefois il est à remarquer que les réunions tumultueuses d'hommes, comme celles des Arabes, sont fort difficiles à estimer numériquement. Personne ne doit avoir oublié, pour ne parler que d'un seul fait, que, lors de l'expédition de 1830 par les Français, les rapports les plus contradictoires et les plus exagérés furent envoyés en France sur l'armée des infidèles. A l'affaire de Staouëlli, en particulier, on exagéra d'abord beaucoup leur nombre.

(1) M. Sander-Rang pense que ce doit être l'Oued-bou-Mesaoud, à deux milles de Bougie; nous le croyons aussi.

(2) Batiò y gano el castillo viejo, sin mucha difficultad. Sandoval, vol. 1, p. 66.

(3) Ce château avait été construit par l'ordre de Pierre de Navarre. Nous en avons parlé à la prise de Bougie. On trouve la confirmation de ce fait dans Haëdo, fol. 50.

qui fortifia le Pegnon d'Alger (1), et des renforts partis de Majorque et de Valence augmentèrent encore, peu de temps après, les difficultés de sa position. Cependant il ne se laissa point intimider : opposant une constance indomptable aux rigueurs de la fortune, chaque jour il battait le fort et escarmouchait avec les Espagnols. Dans une de ces affaires, il perdit son frère Ishaac (2). On prétend qu'il fut tué par un boulet parti de la même pièce qui, l'année précédente, avait emporté le bras d'Haroudj. Cette mort fut extrêmement sensible à Barberousse, qui, sans Ben-el-Cadi, eût mis fin à ses jours.

Le siége de Bougie durait déjà depuis trois mois, et il n'avait fait aucun progrès; les infidèles commençaient à manquer de munitions, plus de quatre cents Maures ou Barbares et cent Turcs avaient péri dans les combats (3); Barberousse dut songer à se retirer. Il avait abrité, comme nous l'avons dit, ses navires dans l'Oued-el-Kebir. Mais les eaux ayant baissé, ils se trouvèrent engravés, et il lui fut impossible de les

(1) Sandoval, p. 66, vol. 1, dit : « Machin de Renteria que fortalezia el « Pennon de Argel, fue a socorrer a Bugia, etc. » Ms. du Gazewat. Bib. roy. Haëdo, fol. 50.

(2) Acaeciò que mataron un dia a su hermano Isac con un tiro, etc. — Le Ms. du Gazewat ne parle pas ici de la mort d'Ishaac; il ne le suppose tué qu'à Tlemcen, en même temps qu'Haroudj; mais Sandoval, qui fait alors reparaître Mohamet, dit que c'est lui qui fut tué à cette époque. Cette version ne présente aucun caractère d'impossibilité, et comme Sandoval ajoute : *Escriovo esto conforme a la relacion que en Madrid hizo, zahaf abdiguadi que se hallo presente*, on est à peu près forcé de s'y rendre.

(3) Levantó el cerco aviendo perdido cien Turcos, y quatro cientos Moros. Sand., vol. 1, p. 66.

remettre à flot. D'ailleurs il n'est pas certain qu'en présence des forces chrétiennes il eût osé reprendre la mer. Adoptant donc le seul parti qui lui reste, il incendie ses bâtiments (1), ne voulant pas du moins qu'ils tombent entre les mains de l'ennemi, et, triste et accablé, il se retire abandonné de la plupart des siens (2). Qu'allait-il devenir, sans ressources, sans amis, sans vaisseaux? Oserait-il reparaître à Tunis? La honte et surtout la crainte d'un mauvais traitement devaient l'en éloigner. Le cheick Ben-el-Kady, le voyant alors si affligé et si abattu par la fortune contraire, eut pitié de lui, et mettant à sa disposition ses biens et sa fortune, il l'engagea généreusement à le suivre à Gisel (3). Transporté, Barberousse le remercia avec chaleur, et ce fut alors qu'ils se jurèrent une éternelle amitié; nous verrons plus tard les serments et les bienfaits oubliés de part et d'autre. Néanmoins les Turcs se souvinrent toujours que Gisel avait été le premier point de la côte où ils

(1) Ms. du Gazewat, Bib. roy.

(2) Sandoval, assimilant la conduite d'Haroudj à celle de Fernand Cortez en Amérique, prétend que ce corsaire, après avoir débarqué devant Bougie, brûla ses vaisseaux pour encourager ses gens et assurer la victoire. Mais le fait est peu probable, et cette action eût été mal calculée. La retraite n'était pas fermée aux Turcs, l'événement le prouve, et l'incendie de ses vaisseaux était une perte sérieuse pour Barberousse lui-même. D'ailleurs aucun autre historien ne fait mention de cet acte, et le Ms. du Gazewat, que nous avons suivi, nous paraît seul dire la vérité. Cet ouvrage est tellement à l'éloge de Barberousse, que, quand il rapporte un échec, on peut le croire.

(3) Viendole Venalcadi tan afligado, y acostado de la fortuna, compadeciose del, y afreciose su casa, etc. Sand., vol. 1, p. 66. Voyez aussi Haëdo, fol. 50.

avaient trouvé un accueil sincère, et cette petite ville fut constamment, depuis, favorisée par leur gouvernement (1).

Haroudj, accompagné seulement de quarante Turcs, suivit donc Ben-el-Kady à Gisel, et ce fut là que, suivant l'expression de Sandoval, « la fortune vint le prendre pauvre et mécontent pour le faire roi. » *Estando pues alli pobre y descontento le hizo rey su fortuna.*

En effet, Ferdinand, roi de Castille, le vainqueur de Grenade, étant mort (le 23 janvier 1516), cette nouvelle, portée à Alger, y avait répandu la joie et l'espérance. Depuis que les Espagnols avaient bâti une forteresse à l'entrée du port, cette ville avait perdu toute sa liberté, et, avec le pouvoir de faire du mal, toute sa richesse. Dans l'espoir d'échapper au joug des chrétiens, les habitants s'étaient donné pour maître un cheick arabe, puissant dans la plaine de la Mitidjah, nommé Selim Eutemy. Mais il ne put et même n'osa rien tenter contre les Espagnols. Bientôt les Algériens furent moins satisfaits de son autorité, et Selim, menacé dans l'intérieur, vit encore sa position rendue plus critique par l'ambition de son frère qui, s'appuyant sur les Arabes, cherchait à le renverser. Dans ces entrefaites on apprit la mort de Ferdinand; le peuple conçut aussitôt le projet de secouer le joug des chrétiens, de refuser le tribut qu'il payait, et de reconquérir sa liberté; mais n'ayant qu'une faible confiance en Selim Eutemy,

(1) Voyez Marmol, vol. 2, p. 420.

et sachant qu'Haroudj vivait alors retiré à Gisel, ils songèrent à acheter ses services (1). Selim ne se montra point opposé à ce projet, espérant que Barberousse lui serait aussi utile contre les citoyens d'Alger, ou contre son frère, que contre les chrétiens eux-mêmes.

Plusieurs marabouts portèrent au corsaire les propositions des citoyens et du cheick. Après avoir prodigué à Barberousse les marques du plus grand respect, ils lui expliquèrent comment Alger, ville autrefois riche et puissante, était tombée sous le pouvoir des chrétiens (2), les plus mortels ennemis de leur foi ; ils ajoutèrent que Ferdinand étant mort, et que Ximenès, vieux et infirme, ne pouvant plus songer à diriger contre l'Afrique de nouvelles expéditions, c'était pour eux le moment de secouer le joug (3), et ils finirent par le supplier de les aider à punir des ennemis dont lui-même avait déjà tant souffert.

Barberousse accepta sans hésiter. Il aperçut promptement toutes les chances que la fortune lui offrait de nouveau, et, en s'acheminant vers Alger,

(1) Proclamabant... Horuscium virum fortissimum, et christiano nomini infestum, qui eos ab Hispanorum servitute liberare posset. Alv. Gomez, fol. 179.

(2) Los morabitas que embiaron por embaxadores, dixeron à Horruc Barbarosa, despues de aver le hecho muy gran acatamiento, etc. Sand., vol. 1, p. 66. — Voyez aussi Ms. du Gazewat, Bib. roy. — Paolo Jovio, lib. 33.

(3) Ximenium verò non esse cur timerent.... jam adeò gravi senio oppressus, et multis negotiis e regnorum gubernatione impeditus erat. Alv. Gomez, fol. 179. — Voyez aussi Petri Mart. Epistolæ, 574, lib. 19.

il roulait déjà dans sa tête les plans ambitieux et perfides que nous allons lui voir réaliser.

Il donna connaissance de ses projets à Ben-el-Cadi, qui les approuva ; et bientôt après Barberousse, toujours, dit Haëdo, aussi prompt à exécuter ses résolutions qu'à les prendre (1), s'élance sur deux fustes qu'il arme à Gisel, et se dirige en toute hâte vers Alger, tandis que Ben-el-Cadi, à la tête d'un petit nombre des siens, se met en marche par terre.

Quarante Turcs et quelques Arabes, telles étaient donc les forces avec lesquelles ce corsaire marchait à la conquête d'un royaume. Il faut y joindre une perfidie et une audace qui ne pouvaient être égalées que par la fermeté et l'étendue de son génie(2).

Mais c'est ici le lieu d'interrompre un instant notre

(1) Tuvo esta particular virtud este hombre entre otras, que nacian de su gran animo, ser promptissimo, y diligentissimo en executar todas las cosas. Haëdo, fol. 50 bis.

(2) Nous n'ignorons pas que plusieurs auteurs, parmi lesquels les plus importants sont Diego de Haëdo et Paolo Juvio, donnent à Haroudj des forces bien autrement imposantes : « Y primeramente, dit Haëdo, embio delante por mar, hasta diez y seys galeotas suyas, y de otros cosarios sus amigos, que de otras partes cada dia mas le venian a buscar a Gisel, y hallavan en el acogimiento. ayuda, favor, y dineros, siendo para con todos muy largo. En estas galeotas, fueron quinientos Turcos, con alguna artilleria, polvora y municiones, y aparexos de guerra : tras esto formando un campo de ocho cientos Turcos que con el quedaron, todos escopeteros, y de tres mil Moros de las montannas de Gisel, etc. » Mais, en général, Sandoval nous inspire une confiance plus grande que tout autre historien de l'époque ; nous suivons donc sa version. Sans prétendre qu'elle soit appuyée de tous les caractères de la vérité, elle nous paraît au moins aussi probable que les opinions opposées.

récit pour faire connaître la ville vers laquelle il se dirigeait si plein d'espoir et de mauvais projets.

Alger, que les Maures appellent El-Djézaïr de Beni-Mosgana, c'est-à-dire l'île de Beni-Mosgana, paraît avoir été bâtie par la tribu berbère de Mosgana et devoir son nom au petit ilot de rocher situé en face de la ville. Il n'est pas certain que les Romains aient jamais occupé ce point de la côte; cependant Shaw admet qu'Alger pourrait être l'ancienne *Icosium*.

Bâtie au bord de la mer, sur la rive ouest d'une rade foraine dont le cap Matifoux et le cap Caxines forment les deux extrémités, Alger s'élève en amphithéâtre sur la pente de la montagne et présente au loin la figure d'un triangle dont la base s'appuierait sur le rivage. L'Al-Casabah, ou citadelle, en forme le sommet.

Les murailles qui entourent la ville existaient à l'époque de Selim Eutemy. Elles sont peu importantes, et les fossés n'en ont jamais été creusés profondément. Les maisons s'appuient intérieurement contre les murs, et, en cas d'attaque, nuiraient beaucoup à la défense.

Depuis le seizième siècle jusqu'à la conquête des Français, Alger a subi de grands changements. Son enceinte, il est vrai, n'a pas varié; mais le port a été perfectionné par les soins de Kaïr-ed-Dine, le rocher du Pegnon a été couvert de formidables batteries, et de nombreux forts bâtis sur différents points de la côte l'ont rendue inabordable. Le faubourg Bab-Azoum s'est élevé du côté du midi, et le fort

l'Empereur, ou Sultan-Kalassi, a été bâti, à un petit quart de lieue de la Casaubah, sur un mamelon important.

A l'intérieur, des mosquées, de nombreuses fontaines, des palais ont été construits par les soins de Khaïr-ed-Dine ou de ses successeurs.

De hautes montagnes avoisinent Alger et sortent brusquement de la mer. Les pentes en sont ravinées et pittoresques; on y rencontre de frais ombrages, des points de vue admirables sur la rade, et une multitude de maisons de campagne, qui ornent cette côte d'une manière ravissante.

Alger dépendait autrefois du royaume de Tlemcen, il passa ensuite sous la domination de Bougie, et nous l'avons vu, au moment où cette dernière ville fut conquise par Pierre de Navarre, accepter le joug des chrétiens.

Au delà du massif d'Alger désigné sous le nom de *Sahel*, on rencontre la vaste plaine de la Mitidjah qui borde le pied de l'Atlas sur une longueur de près de vingt-cinq lieues. Cette plaine a toujours été habitée par de nombreuses tribus d'Arabes, qui cultivent quelques champs autour de leurs douairs et chassent leurs troupeaux dans d'immenses pâturages.

Les gorges les plus inaccessibles de l'Atlas sont occupées par des tribus de Kabaïles ou Berbères, peuplades sauvages, courageuses, jalouses de leur liberté, que les Turcs n'ont jamais soumises qu'imparfaitement, qui ne se sont point mêlées au sang arabe, et dont la langue, où l'on découvre des traces de phénicien, atteste l'origine reculée. Tout porte à croire

que ce sont les anciens Mauritaniens. Réfugiés dans leurs montagnes, ils échappèrent successivement au joug des Romains, des Vandales, des Arabes, des Turcs, et mettent encore aujourd'hui les plus puissantes entraves aux progrès de nos armes.

Leur physionomie diffère d'une manière frappante de celle des Bédouins de la plaine. Des yeux souvent bleus, des lèvres minces, une bouche gracieuse, une démarche légère, les font aisément distinguer de l'Arabe d'Afrique, à la taille colossale, aux yeux noirs et humides, au regard farouche, aux lèvres épaisses, aux dents longues et blanches, semblables à celles d'un animal sauvage.

Les Kabaïles adoptèrent les premiers l'usage des arquebuses, et bientôt ils furent renommés pour leur adresse. Industrieux, ils surent extraire le fer des montagnes, forger leurs armes et fabriquer de la poudre (1).

Les douairs des Arabes sont composés de cabanes, ou de tentes en poil de chameau, dressées en cercle.

Un fossé surmonté d'une haie en aloës les entoure de toutes parts et sert d'abri contre les bêtes féroces. Les troupeaux sont placés dans l'intérieur du cercle, et la garde en est confiée à des chiens sauvages comme leurs maîtres.

A la guerre, les Africains, Arabes ou Kabaïles, se montrent courageux, sobres et rusés. Ils excellent dans les embûches et combattent à la manière des anciens Numides, sans garder d'ordre, la cavalerie

(1) Marmol.

mêlée à l'infanterie. Ils s'approchent de l'ennemi en poussant de grands cris, mais ils ne l'abordent que s'ils le voient fléchir ou perdre ses rangs. Leur attaque est alors impétueuse, irrésistible; leur taille élevée, leur force herculéenne, leurs visages affreux, tout frappe d'épouvante. S'ils s'aperçoivent que l'ennemi va ressaisir la victoire, ils fuient, disparaissent, et ne laissent derrière eux que des cadavres sans tête! Ils abandonnent rarement leurs blessés; ils enlèvent même les morts, et se servent pour cela, avec habileté, d'une corde armée d'un crochet en fer, au moyen duquel ils les traînent derrière eux en fuyant au galop.

Cependant la supériorité de notre tactique et de nos armes nous assure partout la victoire, et nos soldats ne se plaignent que de ne pouvoir jamais joindre l'ennemi.

A leur arrivée en Afrique, les Turcs possédaient le même avantage, ils conduisaient du canon avec eux, et opposaient encore aux Arabes, qui n'avaient pour armes que la lance et l'arbalète, d'adroits arquebusiers dont le feu décidait promptement la victoire.

CHAPITRE IV.

Haroudj devient l'hôte de Selim Eutemy, roi d'Alger. — Il l'assassine et s'empare du pouvoir.—Il appelle les Turcs auprès de lui.—Sa conduite pleine d'adresse.—Il s'applique aux soins du gouvernement. — Il augmente les fortifications de la ville. — Son activité prodigieuse. — Insolence des Turcs.— Les Algériens conspirent.— Haroudj découvre leurs projets. — Rigueur avec laquelle il punit les principaux conspirateurs. —Ximenès, informé des événements d'Alger, veut chasser Haroudj.— Expédition de Diego de Vera.—Les Espagnols débarquent.— Dispositions que les Turcs font pour leur défense. — Les Espagnols sont vaincus.—Leurs pertes énormes.—Accueil humiliant que reçoit Vera, à son retour en Espagne. — Cet événement porte à son comble la gloire de Barberousse. — Ses nouvelles conquêtes dans le pays. — Il s'empare de Tenez. — Les habitants de Tlemcen le supplient de les délivrer du tribut qu'ils payent aux chrétiens. — Haroudj promet les secours demandés. — Il part pour Tlemcen. — Il y est reçu sans méfiance. — Il s'empare du pouvoir.—Il met à mort tous les membres de la famille royale qu'il peut saisir. — Neuf mois plus tard il fait encore mettre à mort soixante et dix des principaux citoyens de Tlemcen.— Les Espagnols, excités par Muley-Abu-Chemu, roi de Tlemcen, expulsé par Haroudj, viennent attaquer le corsaire.—Haroudj demande des secours à son frère Khaïr-ed-Dine.—Massacre des Turcs de la forteresse de Calaah.— Martin Argote presse vivement Haroudj enfermé dans Tlemcen.— Haroudj s'échappe.—Il est poursuivi.— Ben-el-Cady l'abandonne. — Martin Argote l'atteint à trente lieues de Tlemcen. — Il cherche à retarder la poursuite des Espagnols en répandant sur la route, de distance en distance, ses trésors et sa vaisselle. — Il se retranche dans une enceinte de murs en pierre sèche.—Il fait une résistance désespérée. —Il est tué.—Portrait d'Haroudj.

Au moment où Barberousse arriva dans Alger, la population tout entière, le cheick à sa tête, l'ac-

cueillit comme un libérateur. Les Turcs furent logés chez les habitants, et Haroudj devint l'hôte de Selim Eutemy (1). Avant de quitter Gisel, il avait eu soin d'informer son frère Khaïr-ed-Dine, alors à Tunis, du changement survenu à sa fortune, et il le priait de lui envoyer promptement le plus grand nombre de Turcs qu'il pourrait réunir, s'engageant à leur payer une solde élevée par chaque lune (2). Le nom d'Haroudj n'était point oublié, les échos de la Méditerranée le répétaient encore, et quand on connut sa nouvelle fortune, ses nouveaux projets de guerre contre les chrétiens, des soldats se présentèrent de tous les côtés; ceux qui avaient combattu sous ses ordres voulurent le suivre encore à la victoire, et ceux qui n'avaient jamais défendu ses étendards ambitionnaient l'honneur de servir sous un pareil chef. Il reçut donc bientôt un premier convoi de deux cent quatre-vingts Turcs, tous hommes choisis et parfaitement armés. Il leur fit l'accueil le plus cordial, et acheva de se les attacher en leur assurant une solde double de celle qu'ils recevaient

(1) Étant venu à Alger, tout le monde le congratula, et principalement Selim Eutemy, logeant Barberousse dans son palais, etc. Aranda, fol. 101.

Sandoval, Alvare Gomez, Marmol, etc., donnent peu de détails sur la manière dont Haroudj se rendit maître d'Alger; Haëdo en fournit au contraire une relation très-minutieuse, et qui, sous beaucoup de rapports, est exacte. Néanmoins nous croyons qu'il a, pour l'expédition de Cherchel, interverti l'ordre des dates, et quoiqu'il ait été suivi dans cette marche par quelques autres historiens, nous regardons comme meilleur l'ordre chronologique que nous avons adopté.

(2) Ms. du Gazewat. Bib. roy.

ordinairement (1). Ces premiers secours furent bientôt suivis par d'autres renforts; et en peu de temps, Haroudj se trouva à la tête de forces respectables. Dès qu'il vit sous sa main un nombre suffisant de combattants, il chercha à satisfaire l'impatience des Maures d'Alger, en abattant dans la citadelle les armes de Castille et d'Aragon (2), et en attaquant le fort occupé par les Espagnols. « Car, dit la chronique arabe, la vue de cette forteresse était, pour les habitants d'Alger, comme une épine qui leur perçait le cœur. » Il fit donc dresser une batterie destinée à canonner le fort du Pegnon; toutefois, avant d'ouvrir le feu, il envoya sommer le capitaine qui commandait le fort, promettant qu'il lui fournirait des vaisseaux pour le transporter en Espagne, lui et ses soldats, au nombre de deux cents (3). Ces offres ayant été rejetées, le feu commença au milieu des cris, des vociférations, des insultes et des menaces, dont ces barbares ont l'habitude (4). Quoique la batterie ne fût pas éloignée de la forteresse de plus de cent pas (5), les boulets, d'un trop petit calibre,

(1) Ms. du Gazewat. Bib. roy.

(2) Quito las armas reales de Castilla y Aragon, que estevan en la ciudad. Sandoval, vol. 1, fol. 66. Haëdo, fol. 51 bis.

(3) La batterie étant dressée, avant que de tirer il envoya dire par un Turc au capitaine qui y commandait, que, s'il se voulait rendre, on lui donnerait des navires, etc. Aranda, fol. 105. — Voyez aussi Haëdo, fol. 51.

(4) Haëdo, fol. 51 bis.

(5) Le point où la batterie était placée ne peut être, d'après les renseignements puisés dans Haëdo, que la langue de terre où la jetée de Barberousse vient aboutir aujourd'hui, auprès de la porte de la Marine.

ne lui causèrent aucun dommage sérieux (1). Barberousse continua néanmoins ses attaques pendant vingt jours de suite, comme s'il eût voulu gagner du temps et permettre à de nouvelles troupes de le joindre. Chaque instant, en effet, lui amenait des soldats, et avec leur nombre croissaient leur insolence et leur orgueil. Bientôt les Maures d'Alger se repentirent d'avoir appelé chez eux des hôtes aussi dangereux, et Selim Eutemy lui-même ne supporta plus que difficilement les manières impérieuses de Barberousse qui, en particulier comme en public, oubliait les égards qu'il lui devait, et le traitait presque avec mépris (2). Mais, hélas! que pouvait une population faible, amollie, mal armée, contre des Turcs sauvages et aguerris, et commandés par un homme aussi habitué aux combats que courageux, aussi perfide que résolu?

Nous voyons ici un de ces fréquents exemples de faiblesse et de mobilité que donnent les peuples. Alger n'était qu'une ville, mais les plus grands états sont sujets aux mêmes erreurs. Les partis oublient volontiers toute prudence. Pour triompher, ils sacrifient sans hésiter la grandeur de leur patrie, et se livrent eux-mêmes en aveugle aux secours dangereux d'un allié.

Haroudj, se sentant enfin assez fort pour tout oser, résolut de jeter le masque, de se débarrasser du

(1) Les balles, nonobstant, faisaient fort peu d'effet, et cela parce que son artillerie consistait en petites pièces de campagne. Aranda, fol. 103.

(2) Le prince Selim-Eutemy était las de voir le peu d'état que Barberousse faisait de lui. Aranda, fol. 104.

cheick Eutemy et de se faire proclamer roi d'Alger (1). Les choses sont ici racontées diversement par les historiens: les uns veulent que Selim, craignant pour sa vie, se soit d'abord réfugié dans la plaine de la Mitidjah, d'où Barberousse serait parvenu cependant, à force de protestations, à le rappeler; que, se saisissant alors de sa personne, le corsaire l'ait fait égorger et pendre à la porte Bab-Azoum par la toile de son turban; les autres rapportent qu'il fut assassiné à table; et enfin Haëdo établit avec le plus grand détail la version suivante : Haroudj, qui n'attendait que l'occasion pour se défaire du cheick Eutemy, entre un jour secrètement, vers midi, dans le bain où il venait de se rendre; il le trouve nu, se jette sur lui, l'étrangle avec l'aide d'un Turc dont il s'était fait accompagner, et sort le laissant étendu par terre; mais bientôt il rentre, et feint, en voyant le cheick mort, une surprise extrême : il voulait faire croire aux gens de la maison que leur maître avait été suffoqué par la chaleur du bain. Cette nouvelle répandue dans Alger ne trompa personne, et plongea tous les esprits dans la crainte et la stupeur. Les Maures se renfermèrent dans leurs maisons, craignant les plus tristes événements, et n'ayant ni le courage, ni la puissance nécessaires pour les conjurer.

Alors Haroudj sort du palais, monte à cheval, et parcourt la ville en triomphe, entouré de ses Turcs

(1) Il paraît que cet événement important eut lieu en septembre 1516. Voyez Sandoval, fol. 1, p. 63.

et des Arabes de Gisel qui le proclament roi, et poussent jusqu'au ciel les cris de *liberté! liberté! Alcoran! Alcoran* (1)! Quelques Maures, pâles et effrayés, parurent sur leurs portes, ou suivirent, en petit nombre, le convoi, acceptant avec terreur pour maître cet étranger qui jetait, comme par dérision, sur sa tyrannie naissante, le mot trompeur de *liberté!*

Le fils du cheick s'échappa à l'aide de quelques serviteurs fidèles, et parvint à gagner Oran, d'où le marquis de Cosmarès le fit passer en Espagne, près du cardinal Ximenès. Il reparut un instant sur les côtes d'Afrique avec la flotte de Diego de Vera; puis, de retour en Espagne, après l'échec de ce capitaine, il embrassa la religion chrétienne et reçut le nom de don Carlos.

Quant à Barberousse, songeant d'abord à assurer son pouvoir, il appelle près de lui les principaux habitants de la ville, les flatte, leur fait de magnifiques promesses, et cherche à se les attacher. Tremblant pour leur vie, ces malheureux promettent tout ce qu'il veut. Se fiant peu néanmoins au calme apparent des Maures, et se reposant à peine sur les Arabes de Gisel, tous les soins du corsaire ont ensuite pour but de s'entourer de Turcs, et d'appeler à Alger des hommes fidèles et dévoués (2). Il

(1) Se alço con Argel appellidando *libertad! libertad! Alcoran! Alcoran!* etc. Sand., vol. 1, p. 66.—Haëdo, fol. 51 bis.—Paolo Jovio, vol. 2, p. 361.

(2) Mas ni se confiava de los Moros, ni de los Alarbes, etc. Sandoval, vol. 1, p. 67.

mande promptement auprès de lui son frère Khaïr-ed-Dine, alors à l'île de Gelves, et son frère Mohamet, qui s'était fait marabout, ainsi que nous l'avons dit. Haroudj comptait sans doute que ce personnage exercerait sur l'esprit religieux de ses nouveaux sujets une influence utile à son autorité. Lui-même, au dire des historiens, affectait un grand zèle pour la religion, et fréquentait assidûment le corps des Ulémas (1). Si l'on en croit Pierre Martyre, ces pieux Musulmans contribuèrent beaucoup à faire réussir ses projets. S'occupant en même temps des soins de l'administration, il s'appliqua sans relâche aux affaires du gouvernement, il accrut les revenus de l'État, créa des flottes, battit monnaie (2); mais, toujours attentif aux choses qui pouvaient assurer sa puissance, il eut soin d'ajouter de nouveaux ouvrages à la citadelle ou Casaubah, seul fort qui existât alors à Alger (5), de l'armer de quelques pièces d'artillerie, et d'y mettre garnison turque. Dès les premiers moments, on voit Haroudj déployer une activité incroyable; il est partout à la fois; son énergie et sa rapidité multiplient ses forces; les Arabes de la campagne sont comprimés et soumis; Cherchel, gouverné par un corsaire qui lui donne de l'ombrage,

(1) « Aiunt permultum opera Morabitorum, ad persuadendas popula« rium animas, Horuscium adjutum fuisse. » Alv. Gomez, fol. 179; et Pet. Martyr. Epistolæ, epist. 574, lib. 19.

(2) « Diose á governar, haziendo muchas cosas de hecho, batió mo« neda : acrecentó las rentas, hizó armada, y llamose rey. » Sandoval, vol. 1, p. 67.

(3) « Començò a fortificar la alcaçava de la ciudad, porque aun enton« ces no avia en toda ella otra fuerça, etc. » Haëdo, fol. 52.

tombe sous sa puissance; Tenez est pris et son roi chassé. Chaque jour, entraient ou sortaient d'Alger des bandes de trois ou quatre cents Turcs armés de mousquets, qui marchaient à quelque expédition mystérieuse, ou revenaient victorieux. Si les douairs arabes refusaient de payer le tribut accoutumé, ils étaient attaqués à l'improviste, leurs troupeaux, leurs richesses, leurs enfants même étaient enlevés; des exécutions sanglantes venaient souvent jeter la terreur dans les esprits, et courber sous le joug les plus courageux (1). « Ce fut ainsi, dit un vieil historien, qu'en brief temps, exerçant libéralité après cruauté, il s'empara du royaume d'Alger (2). »

Si la France, dès les premiers moments de la conquête d'Alger, en 1830, eût suivi une marche aussi hardie, au lieu de se jeter dans les lenteurs d'une guerre affaiblie par la plus étrange philanthropie, depuis longtemps nous serions à notre tour maîtres du royaume de Barberousse, et des milliers de nos soldats n'eussent pas inutilement perdu leur vie sur le sol africain.

De violents orages, de sourdes conspirations menacèrent plus d'une fois l'autorité naissante de Khaïr-

(1) « Horuscius ergo urbe potitus non solum Hispaniam maritimam « quotidie vexabat, sed etiam ipsos Africanos regulos, avitis imperiis de- « turbare conabatur : ut paulatim et Africam quoque ad Turcarum servi- « tutem traduceret. » Alv. Gomez, fol. 179. — « Y muchas veses salian los « Turcos en quadrilla por los campos, a trecientos y quatrocientos, todos « con sus escopetas, y los forçavan a pacar este tributo, y aun les toma- « van las bacas, carneros, y quanto tenian, hasta las proprias hijas y « hijos. » Haëdo, fol. 52.

(2) Paolo Jovio (vieille traduction), vol. 2, p. 361.

ed-Dine ; mais partout il sortit vainqueur d'une lutte désespérée. L'insolence des Turcs avait enfin paru insupportable aux habitants d'Alger ; poussés à bout par l'oppression de ces farouches étrangers, qui les traitaient en esclaves, violaient les femmes, frappaient et injuriaient les hommes, ils résolurent de reconquérir leur liberté, dussent-ils retomber sous le pouvoir des chrétiens, dont ils commençaient à regretter la douceur et les lois équitables. Le courage revint au cœur de ces timides citoyens, et les mêmes hommes qui n'avaient osé faire aucune résistance le jour où Barberousse s'emparait du pouvoir, se jetèrent hardiment dans les dangers d'une conspiration, s'entendirent avec les Arabes de la Mitidjah, et même entretinrent des intelligences avec les chrétiens du Pegnon (1).

Il fut résolu qu'un jour les Arabes, portant des armes cachées sous leurs burnous, pénétreraient dans la ville, comme pour se rendre au marché (2), et qu'au signal donné, on incendierait les galiotes de Barberousse, tirées au nombre de vingt-deux sur le sable, les unes vers la porte Bab-el-Oued, les autres à l'embouchure du ruisseau qui tombe des montagnes près des fours à chaux (3). Attirés par cet

(1) Les désordres de ce pirate causèrent une ligue qui se fit entre les Algériens, les Maures de la Mitidjah et les chrétiens de la forteresse. Aranda, fol. 106.

(2) Le complot fut fait, savoir : qu'une grande quantité de ces Maures, un jour désigné, entreraient dans la ville avec des armes cachées, etc. Emmanuel d'Aranda, fol. 106.

(3) « Y que pusiessen fuego a veynte y dos galeotas (porque tantas tenia « ya Barbaroja, parte de las quales eran suyas y parte de otros cosarios que

incendie, les Turcs devaient infailliblement se précipiter pour l'éteindre : alors les conjurés fermaient les portes, égorgeaient le reste des ennemis, et, se soumettant à l'ancien tribut, appelaient à leur secours les chrétiens du Pegnon.

Mais cette conspiration, si bien ourdie, ne put point échapper à l'œil attentif du corsaire : il en connut tous les détails. Usant alors d'une profonde dissimulation, il se contente de prendre les mesures nécessaires pour empêcher les révoltés d'accomplir leur projet; il place une garde plus forte auprès de ses vaisseaux ainsi qu'aux portes de la ville, et le vendredi suivant, jour de fête chez les Musulmans, il se rend à midi, comme d'habitude, dans la grande mosquée, pour y faire sa prière (1). Les principaux habitants d'Alger y arrivent bientôt eux-mêmes : à peine sont-ils entrés que les Turcs ferment les portes, se jettent sur les Maures, les saisissent, et tranchent la tête à vingt-deux des principaux conjurés dont les corps sanglants sont ensuite traînés ignominieusement dans les rues, et précipités, pour augmenter la honte de leur supplice, dans de grands cloaques qui existaient alors au milieu de la ville, à la place même où l'on construisit plus tard les écuries du

« cada dia, mas se recogian á el) las quales estavan en tierra, en dos par-
« tes repartidas, una dentro del fosso de la Ciudad, en aquella parte de
« Muralla que junto a la puerta de Babaluate se meto en la mar, do agora
« esta el bestion de Rabadan-Baja, y otros mas adelante en la playa de la
« fiumara o arrayo que baja de las montanas, etc.... » Haëdo, fol. 52.

(1) Un certain jour de leur juma (c'est le vendredi qui est comme le dimanche des Turcs), ce nouveau roi vint, comme de coutume, à la grande mosquée pour dire la sala, etc. Aranda, fol. 107.

roi (1). Cette conduite rigoureuse imprima une si grande terreur, que les Algériens furent longtemps ensuite avant d'oser remuer (2).

A peine ce danger dissipé, Barberousse se vit menacé d'une guerre redoutable (3).

Ximenès, régent d'Espagne après la mort de Ferdinand, ne fut pas plutôt informé des événements d'Alger, qu'il donna l'ordre de lever un corps de huit mille hommes, destiné à agir contre Barberousse (4). Au mois de septembre, les vaisseaux étaient rassemblés et les troupes n'attendaient pour se mettre en mouvement que le général qui devait les commander. Ximenès avait jeté les yeux sur Fernand d'Andrade ; mais celui-ci refusa, craignant de compromettre sa réputation avec des troupes levées à la hâte, mal disciplinées, à peine exercées (5). Diego de Vera, moins timide, accepta le commandement. Ce capitaine s'était déjà fait remarquer dans les guerres d'Afrique, mais il paraît que ses succès lui avaient inspiré trop d'orgueil, et qu'il manquait

(1) Haëdo, fol. 52 bis.

(2) « Con tan subito y riguroso hecho, quedaron los de Argel Muy espantados, etc. » Haëdo, fol. 52 bis ; et Aranda, fol. 107.

(3) D'après Alvare Gomez, l'expédition de Vera eût été postérieure à la prise de Tenez, et entreprise sur la demande de Jahia Albuzeven, fils du roi Albuzeven ; mais il y a erreur et confusion : Jahia était fils de Selim Eutemy, cheick d'Alger. Haëdo nous a paru mieux informé, et nous avons suivi de près sa version, qui s'accorde avec celle de Sandoval. — Marmol est dans tout ceci d'une grande inexactitude. Quant à Aranda, il copie Haëdo.

(4) Sandoval, vol. 1, p. 63.

(5) Classi cum Fernandum præficere vellet, impetrare non potuit, etc. Alvare Gomez, fol. 180.

de la prudence nécessaire pour conduire une semblable expédition.

Arrivé devant Alger dans les derniers jours du mois de septembre (1), il débarqua sans éprouver de difficulté, et se mit aussitôt en devoir d'attaquer la ville. On l'accusa dès lors d'avoir mal choisi l'assiette de son camp et de n'avoir pas maintenu un ordre assez sévère parmi ses troupes (2).

Ximenès avait eu soin d'envoyer avec ce général le fils de Selim Eutemy, espérant que sa présence pourrait exciter dans la ville ou dans la plaine de la Mitidjah des factions contraires à Barberousse; mais la fortune était pour ce chef audacieux; les Maures, courbés sous le joug, osaient à peine lever la tête, et les Arabes ou les Berbères, attirés par le bruit de cette expédition, accouraient en foule pour soutenir Haroudj et profiter des dépouilles des chrétiens (3). Six cents Turcs défendaient la ville.

Vera divisa son armée en quatre corps, pensant que les officiers les dirigeraient mieux, et que les Algériens, attaqués de quatre côtés à la fois, résisteraient plus difficilement. Cette disposition fut blâmée par les chefs, qui regardaient comme dangereux de fractionner ainsi les troupes en présence d'un en-

(1) In Africam, pridiè divi Hieronimi qui dies ante tertium Cal. Oct. est, appulit. Alvare Gomez, fol. 180.

(2) Mas no acertó ascentar el real, ni tuvó el cuydado que convenia en tener los soldados obedientes. Sandoval, vol. 1, p. 63.

(3) Mauri qui multo ante id resciverant, finitimorum undique evocatis auxiliis, ingenti Numidorum equitatu conducto, oppidum munierant. Alvare Gomez, fol. 180.—Voyez Pierre Martyre, lettre 574, liv. 29.

nemi nombreux et aguerri. Mais Diego de Vera persista avec hauteur dans sa résolution, ce qui jeta le découragement et la mauvaise volonté parmi les officiers (1).

Les infidèles, soient qu'ils eussent répandu des chausse-trapes et des pointes de fer dans les rues, soit qu'ils eussent creusé des fosses recouvertes de roseaux et d'un peu de terre, soit enfin qu'ils voulussent braver les chrétiens, affectèrent de laisser les portes ouvertes. Craignant quelque ruse, les Espagnols se déterminent à escalader les murailles et s'élancent audacieusement à l'assaut (2); mais ils sont repoussés, et plusieurs soldats, des plus courageux, sont pris et pendus au haut des murs. Haroudj alors sort à la tête de ses troupes, se jette sur les Espagnols, et, profitant du premier instant de désordre, les presse, et remporte une victoire complète. Les bataillons chrétiens, séparés les uns des autres, entourés par une multitude d'ennemis dont les visages atroces et les cris barbares portent la terreur dans les esprits, se découragent, savent à peine de quel côté tourner leur fuite, et sont battus isolément, ne pouvant ni recevoir ni porter des secours. Le général lui-même, dans cette occasion critique, perdant toute présence d'esprit, fuit honteusement et passe une partie de cette triste journée caché, avec son fils, parmi les rochers, au bord de la mer (3). L'épou-

(1) Benè consulentibus Vera non auscultavit, etc. Alv. Gomez, fol. 180.

(2) Nostri punicas insidias veriti, ingressu neglecto, muros audacter conscendere conantur, etc. Alv. Gomez, fol. 180.

(3) Didacus Vera consilio et militibus destitutus... Bonam ejus dici

vante des chrétiens était si grande, que les infidèles tuèrent près de trois mille hommes, et firent quatre cents prisonniers, sans éprouver eux-mêmes aucune perte. Cette cruelle défaite eut lieu le 30 septembre 1516 (1).

Diego de Vera, de retour dans sa patrie, fut accueilli de la manière la plus humiliante (2); les enfants eux-mêmes chantaient en le poursuivant dans les rues, *qu'avec deux bras il s'était laissé battre par Barberousse qui n'en avait qu'un* (3). Son malheur et ces insultes lui furent d'autant plus sensibles qu'il n'était réellement ni sans mérite, ni sans avoir beaucoup fait la guerre (4).

Ximenès, peu de jours après, étant engagé à une heure assez avancée de la nuit dans une discussion avec quelques théologiens, on lui annonça qu'un courrier venu d'Afrique demandait à lui parler. Il le fait entrer, reçoit les dépêches, et après les avoir parcourues : « J'apprends, dit-il sans changer de visage, que notre armée d'Afrique est défaite; ce n'est pas un grand malheur, car l'Espagne se trouve

partem, dum Mauri in nostros sæviunt, in scopulorum cavernis delituerunt. Alvare Gomez, fol. 180.

(1) Y con mucha facilitad, mató tres mil hombres, y cautivó quatro cientos dia de san Hieronimo desto anno 1516. Sand., vol. 1, p. 63.

(2) Venido Diego de Vera fue acusado deque por su culpa se avia perdido esta jornada, etc. Sand., vol. 1, p. 63.

(3) « Postquam in Hispaniam appulit, imprecationibus passim accipie-« batur; et contumeliosis puerorum cantilenis procissus, longè debilior « Horuscio esse cantabatur, qui altero brachio carebat. » Alvare Gomez, fol. 180.

(4) Porque era uno de los mejores soldados que tuvó el gran capitan (Gonsalve). Sand., vol. 1, p. 63.

ainsi délivrée d'une multitude de criminels et d'hommes inutiles; » et il reprend tranquillement la conversation où elle était restée (1). Mais la défaite de Vera lui fut plus sensible qu'il ne le laissa voir.

Quelques historiens affirment qu'après cet échec la flotte espagnole fut surprise par une tempête qui jeta à la côte un grand nombre de bâtiments, et acheva dans sa fureur ce que les infidèles avaient commencé. Quoi qu'il en soit, cet événement porta à son comble la gloire d'Haroudj. Les Barbares le regardèrent alors comme quelque chose de plus qu'un homme (2), et lui obéirent mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait à aucun autre prince. Ainsi, lorsque la victoire, lorsque d'incroyables succès marquent un guerrier du sceau de la fortune, il est considéré comme l'instrument d'une irrésistible fatalité, et tout se courbe devant lui.

Barberousse, puissamment aidé par son frère Khaïr-ed-Dine, ne prenait aucun instant de repos; il sillonnait les mers dans tous les sens, parcourait l'intérieur des terres avec une infanterie des plus aguerries, et songeait chaque jour à étendre sa puissance (3). C'est alors, en 1517, qu'il s'empara de Tenez. Le prince qui régnait dans cette ville était de

(1) Sereno vultu circumstantibus dixit : Exercitus noster in Africâ victus, etc. Alv. Gomez, fol. 80.

(2) Y los Moros estimaron en tanto aquella victoria que lo tuvieron por mas que hombre. Sand., vol. 1, p. 67.

(3) Non solùm Hispaniam maritimam quotidiè vexabat, sed etiam ipsos africanos regulos avitis imperiis deturbare conabatur. Alv. Gomez, fol. 179.

la famille des rois de Tlemcem (1), et il paraît, qu'effrayé des progrès de Barberousse, il avait cherché à se rapprocher des chrétiens dans l'espoir d'en obtenir quelques secours (2). Haëdo dit seulement qu'il s'était entendu avec les Arabes et les citoyens d'Alger qui lui avaient promis de le reconnaître pour seigneur. Haroudj lui laisse à peine le temps de songer à la guerre. Dès qu'il est informé que ce prince (3) rassemble des troupes, lui-même sort d'Alger à la tête de mille Turcs tous armés d'arquebuses, et de cinq cents Maures fugitifs de Grenade (4). Les deux armées se rencontrèrent à douze lieues d'Alger, sur les bords du Chélif, et le combat s'engagea avec acharnement de part et d'autre. Mais si les Turcs étaient inférieurs par le nombre, ils avaient dès longtemps appris à mépriser un ennemi mal discipliné et mal équipé. Leurs arquebuses portèrent la mort dans les masses confuses des Arabes, et bientôt la victoire cessa d'être incertaine. Haroudj poursuivit l'ennemi, et, malgré la chaleur accablante du mois de juin (5), il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à

(1) Ms. du Gazewat, Bib. roy.

(2) No quisiera el rey de Tenez tan mal vesino en argel, y comenció á tratar contra el confiando en la amistad que tenia con los Españoles. Sand., vol. 1, p. 67.

(3) Ce prince, d'après Haëdo, s'appelait Hamid-al-Abde; Sandoval lui donne le nom de Muley-Baudilla; Alv. Gomez, celui d'Albuzeven, et enfin Marmol, celui de Bu-Abdilah, qui est le même que Baudilla.

(4) Il commença sa marche vers ses ennemis avec mille Turcs arquebusiers, et cinq cents Maures de Grenade et de Valence. Aranda, p. 109.

(5) D'après Haëdo, fol. 53, cet événement eut lieu au mois de juin 1517.

Tenez, d'où son adversaire se hâta de sortir pour se réfugier aux confins du Zahara (1). La ville fut pillée, et toutes les richesses du roi tombèrent entre les mains de son vainqueur. Cette fameuse journée ajouta une riche province à son royaume.

Dix mille Arabes avaient fui devant un millier de Turcs; la nouvelle de cette victoire étonnante, portée de tous côtés en Afrique, jeta un nouvel éclat sur le nom de Barberousse.

Les vues ambitieuses d'Haroudj s'élevèrent avec sa fortune, et la fortune elle-même parut de jour en jour plus prodigue de ses faveurs envers cet homme extraordinaire. Tandis qu'il était à Tenez, il vit arriver en suppliants deux des principaux citoyens de Tlemcem, nommés Muley-Juseph et Cidi-Bu-Jaiah (2). Ils informèrent Barberousse que Tlemcem était déchiré par des factions; qu'après la mort d'Abdallah, son frère, Muley-Abu-Zein, soutenu par les Arabes, avait été proclamé roi, mais que plus tard Muley-Abu-Chemu, fils d'Abdallah, s'était allié aux chrétiens, avait renversé son oncle, et le tenait en prison. Ils venaient donc, attirés par le bruit de ses victoires, le prier de les aider à secouer le joug honteux d'un prince qui les avait rendus esclaves des infidèles (3). Les insensés ! ils oubliaient les événements récents

(1) Huyó a las montanas del monte Atlante, y no se teniendo alli por seguro, passó á la otra parte á los llanos de la Zahara. Haëdo, fol. 53.

(2) Barbarossa, que ya estava poderoso, Muley-Juzef y Cid Buyaia, Cavalleros principales, etc. Sandoval, vol. 1, p. 67. Voyez aussi Haëdo, fol. 53 bis; Marmol, vol. 2, p. 338, et Aranda, p. 110.

(3) Haëdo, fol. 53 bis.

d'Alger, et, par une imprudence inexplicable, si l'on ne savait combien sont aveugles les passions des hommes, ils appelaient avec confiance un corsaire dont ils allaient bientôt maudire les perfides secours (1).

Haroudj saisit avec empressement cette nouvelle occasion d'étendre ses conquêtes; il promet les secours demandés (2), et en effet il écrit à son frère de lui envoyer, sans retard, deux petites pièces d'artillerie ainsi qu'un nouvel approvisionnement de poudre et de plomb. Deux galiotes lui amenèrent ces munitions. Barberousse partit alors, emportant à dos de mulets les vivres nécessaires à son armée. Chemin faisant, plusieurs tribus se soumirent à son autorité, et vinrent grossir le nombre de ses soldats (3). Instruit de son arrivée, Muley-Abu-Chemu crut prudent de se porter à sa rencontre, et les deux armées se trouvèrent en présence (septembre 1517), à quatre lieues d'Oran, dans les plaines spacieuses d'Aganel. La victoire ne fut pas disputée. Soit que le roi de Tlemcem eût été trahi, soit que la fortune seule lui eût été infidèle, il fut vaincu. Les Arabes, écrasés par

(1) Dans ce qui suit, Haëdo cesse d'être d'accord avec Sandoval. Il dit que Barberousse s'empara, chemin faisant, du château de Beni-Arax, afin d'appuyer ses derrières, et qu'il y laissa pour gouverneur son frère Isaac. Nous n'avons pas pu admettre cette version, quoique parfaitement raisonnable, parce que celle de Sandoval, également probable sur ce point, mais bien préférable immédiatement après, dit le contraire.

(2) Barberousse ayant entendu cette favorable proposition, crut qu'il ne devait pas perdre une si belle occasion. Aranda, fol. 111.

(3) Haëdo, fol. 53 bis.

l'artillerie et la mousqueterie des Turcs, résistèrent à peine (1).

Haroudj se porta sur Tlemcem, où il entra presque sans résistance; mais avant de lui permettre de franchir les portes de la ville, on l'obligea de jurer sur le Koran qu'il ne ferait aucun dommage aux citoyens, et qu'il rendrait le pouvoir à Muley-Abu-Zein (2). En effet, Barberousse le tira de prison, et parut d'abord disposé à le rétablir sur son trône; mais quatre heures après il le saisit dans sa propre maison, et le fit pendre, avec sept de ses fils, par la toile de leurs turbans, aux piliers de la galerie (3). Poursuivant ses terribles exécutions, il ordonne l'arrestation de tous les membres de cette malheureuse famille, et les précipite lui-même dans un étang, prenant un farouche plaisir à les voir se débattre dans les dernières convulsions de la mort (4). Neuf mois plus tard, au moment où les citoyens de Tlemcem commençaient à respirer, tout à coup il publie qu'il va retourner à Alger, et remettre le royaume entre les mains de ses véritables maîtres. Sous ce prétexte, il attire chez lui près de soixante-dix des principaux habitants de la ville, qui sont massacrés sous ses yeux,

(1) Acaëció todo esto al principio de septiembre de aquel anno 1517. Haëdo, fol. 53 bis.

(2) Marmol, vol. 2, p. 338.

(3) Marmol, vol. 2, p. 239.—Voyez aussi Sandoval, vol. 1, p. 67.

(4) Il les jeta lui-même dans un étang où ils se noyèrent, prenant plaisir à leurs postures et à leurs grimaces. Marmol, vol. 2, p. 339.

afin, dit-il, qu'ils ne le trahissent pas, comme ils avaient trahi leur roi légitime (1).

Amère dérision qui justifiait le supplice des traîtres sans pouvoir effacer le crime du sanguinaire Haroudj !

Mais tant d'atrocités semblaient devoir attirer sur leur auteur la colère du ciel ; elles furent, en effet, comme le signal de sa perte, et même, en réalité, la cause du châtiment qui ne tarda pas à atteindre Barberousse.

Muley-Abu-Chemu avait fui avec ses femmes, ses enfants et ses richesses (2), et était parvenu à gagner Oran, où commandait don Diégo Hernandez de Cordova, marquis de Comarès. De là il passa en Espagne pour implorer l'assistance du roi don Carlos, depuis Charles-Quint (3). Dans cet intervalle, Barberousse acheva de porter, par ses vexations et ses cruautés, le mécontentement dans les tribus arabes, et l'on vit arriver à Oran le cheick Bor-al-Caba (4) qui sollicitait à son tour l'appui des Espagnols, et livrait pour otage trente-deux enfants de noble race (5).

(1) Y luego dixó que lo avia echo porque no le fuessen traydores, como lo fueron á sus Reyes naturales. Sandoval, vol. 1, p. 67.

(2) Haëdo, fol. 54 bis.

(3) Pidió favor al rey don Carlos : para que pagando el tributo acostumbrado le diesse gente con que Cobrar su regno. Sandoval, vol. 1, p. 67.

(4) Sandoval écrit Boracaba, mais ce nom est certainement défiguré, et nous avons cru devoir adopter une orthographe qui donne au nom une physionomie plus naturelle.

(5) Como Barbarroja se levanto con Tremezen matando cruelmente á tantos, fue Boracaba Xeque del campo á Oran, y llevo al marques treynta

Inquiet des progrès que faisait Barberousse, et croyant utile de favoriser le soulèvement des Arabes, Comarès accorda sur-le-champ, avant l'arrivée des renforts qu'il attendait d'Espagne, un secours de trois cents soldats (1). Bor-al-Caba pressa si vivement alors l'ennemi, qu'Haroudj se vit obligé de demander du secours à ses frères. Khaïr-ed-Dine lui expédia Mohamet, et six cents (2) Turcs sous les ordres d'Escander, surnommé le Corse. Quant à lui, il demeura dans Alger pour contenir cette ville, ou s'en assurer la possession dans le cas où son frère viendrait à succomber (3). L'événement prouva combien cette conduite était pleine de prudence.

On n'eut pas plutôt avis à Oran de la marche de ces troupes, que le marquis de Comarès ordonna aux capitaines Rijas et Arnalt de prendre six cents hommes d'infanterie, et de se porter à leur rencontre. Les Turcs se jetèrent dans le fort de Calaah, au pays des Beni-Arax (4), et les Espagnols campèrent au pied;

y dos ninnos nobles en rehenes para seguridad del socorro. Sandoval, vol. 1, p. 67.

(1) El marques les dió luego treсientos Espagnnoles, etc. Sandoval, vol. 1, p. 67.

(2) Cinq cents, au dire de Marmol.

(3) El (Haradin) quedose para guarda del pueblo, y que si Horruc faltasse, no le faltasse aquel reyno. Sand., vol. 1, p. 67.

(4) Los Turcos entraron el alcade Benarrax. Sand., vol. 1, p. 67.

Nota. Marmol désigne cette place simplement sous le nom de Calaa: le Ms. de Venture dit que le fort s'appelait Beni-Rachid. Il est certain, et Marmol nous l'apprend, qu'il était situé entre Alger et Tlemcem. La carte qui accompagne l'édition française de 1667 place Calaa à l'est de Tlemcem et au sud d'Oran, à une distance égale de chacune de ces villes.

mais comme ils se gardaient avec négligence, Escander profite d'une nuit obscure, les surprend endormis, et tue quatre cents hommes ; deux cents combattants à peine s'échappèrent et vinrent porter à Oran la triste nouvelle de cet échec (1). Sans perdre un instant, le colonel Martin Argote part à la tête de deux mille fantassins et de quelques cavaliers ; il trouve les infidèles encore à Calaah, où ils s'étaient oubliés après leur victoire ; il investit la place, en fait le siége, ouvre une brèche par le secours de la mine, et force les Turcs à capituler (2). Il leur accorde la vie et la liberté, à condition qu'ils ne se rendront point à Tlemcem. Les termes de cette capitulation, malheureusement, ne furent point observés ; une altercation s'étant élevée entre un Turc et un chrétien, celui-ci tua son adversaire. Aussitôt les infidèles indignés de courir aux armes, et les Espagnols, oubliant la parole donnée, d'en faire un horrible carnage (3). Là péri-

Haëdo, fol. 53 bis, dit : Alcala de Beniaraxe, un lugar que esta diez leguos de Oran y quatro de Mostagan.

(1) Dieron una noche sobre ellos, y mataron, y prendieron quatrocientos : los demos llevaron á Oran la trista nueva. Sandoval, vol. 1, p. 67.

(2) Les infidèles (les chrétiens), désespérés de ne pouvoir emporter cette place, malgré le peu de combattants qui la défendaient, imaginèrent de pratiquer une mine qu'ils avancèrent jusque sous les murs de la forteresse. L'explosion fit sauter une partie des remparts...... Alors les assiégés demandèrent à sortir avec armes et bagages. Ms. du Gazewat, Bib. roy.

(3) Mas despues como en una questionzilla matasse un Espannol á un Turco, le rebolvieron de tal manera que no pudiendo, ó no quiriendo estar á la palabra que le avian dado, pelearon y murieron los Turcos, sin quedar uno dellos vivo, ó en prision.

— Escrivó este conforme a la relacion que en Madrid hizó zahaf abdiguadi embaxador de Muley Hameth Almanzor que se halló presente. Sandoval, vol. 1, p. 68.

rent le Corse Escander et Mohamet, frère d'Haroudj.

Martin Argote, après cette victoire, ne perd pas un seul instant; il s'élance vers Tlemcem, et presse le siége déjà commencé par Bor-al-Caba. Barberousse sentit alors tout le danger de sa position : menacé par les ennemis de l'intérieur, vivement attaqué par ceux du dehors, il comprit qu'il ne devait attendre son salut que de son courage et de son génie (1). Dans ce péril extrême, la fuite lui paraît le seul parti possible : emportant ses trésors avec lui, il quitte secrètement la ville par une poterne dérobée, accompagné de son ami Ben-el-Cadi et d'un grand nombre de Turcs ou d'Arabes. Les Espagnols volent sur ses traces et l'atteignent à trente lieues de Tlemcem, dans le royaume de Dubdu (2). Alors Ben-el-Cadi abandonna Barberousse, et le corsaire, affaibli par sa trahison, essaya de ralentir, au moyen d'une dernière ruse, la poursuite et l'acharnement de ses ennemis. Il fit répandre sur le chemin, de distance en distance, de l'or, de l'argent monnayé, sa vaisselle, des étoffes précieuses, en un mot son trésor entier, espérant que le désir de s'emparer de tant de richesses arrêterait les chrétiens. « Mais, dit Sandoval, si « les Espagnols avaient des mains pour piller, ils « avaient des pieds pour atteindre les infidèles. »

(1) Sus esperanças ponia en el valor de sû coraçon y fortaleza de su braço. Sandoval, vol. 1, p. 68.

(2) Llegaron á darle vista en la zara, que es del regno de Dubdu, treynta leguas de Tremeçen. Sand., vol. 1, p. 68.

Enfin, harassé de fatigue, mourant de soif, Haroudj est obligé de se jeter dans une enceinte entourée d'un mur de pierres sèches (1). Là, il fait une résistance désespérée, et, soutenu par un petit nombre des siens, il combat avec une valeur sans égale. Jeté par terre d'un coup de lance, il se défend encore et blesse à la main l'alférez Garcia de Tineo, qui venait de le frapper. Mais enfin il succombe, et sa tête, séparée du tronc, est transportée à Oran au bout d'une lance, comme un glorieux trophée (2). Cet événement répandit la joie dans toute la chrétienté, et principalement sur les bords de la Méditerranée, qui crurent que la sécurité allait enfin renaître pour eux (3). Paolo Jovio affirme que la tête de Barberousse fut promenée sur une pique à travers toute l'Espagne. Un fait certain, c'est que ses vêtements, qui étaient de velours rouge brodé en or, furent donnés au monastère de Saint-Jérôme à Cordoue, dont les religieux en firent une châsse qu'on appelait la châsse de Barberousse (4).

Muley-Abu-Chemu, rétabli sur son trône, s'enga-

(1) Le metió en un corral de cabras cercado de una flaca pared de piedra seca, etc. Sandoval, vol. 1, p. 68.

(2) Y le cortó la cabeça, y la llevo á Oran con los vestidos. Sandoval, vol. 1, p. 68. — El marques con tal vitoria en extremo muy contento...... Se bolvió á Tremecen, llevando la cabeça de Barbarroja en una hasta de lança. Haëdo, fol. 55.

(3) « La tête de Barberousse, transmise et portée sur une lance tout à l'entour d'Espagne, apporta liesse singulière aux peuples, et principalement maritimes, pour ce que la seurté, dès longtemps souhaitée, semblait estre rendue à leur rivage. » Paolo Jovio, vieille traduction.

(4) Marmol, vol. 2, p. 341.

gea à payer chaque année, en tribut, douze mille ducats d'or, douze chevaux et six gerfauts femelles (1).

C'est ainsi que périt, au mois de mai 1518 (2), à l'âge de quarante-quatre ans, Haroudj Barberousse, dont on admirerait plus la vie s'il ne l'avait pas déshonorée par tant de crimes. Son activité fut immense, son coup d'œil assuré, son courage étonnant; son adresse, voisine de la perfidie, tenait du génie. D'une taille moyenne, mais robuste et infatigable, il avait les yeux vifs et brillants, le nez aquilin, la barbe rouge et le teint brun. Il possédait l'art de se faire craindre et aimer, et il savait être, quand il le fallait, d'une libéralité magnifique (3). A son nom s'attachera éternellement la gloire d'avoir fondé un empire, gloire véritable si l'on fait moins attention à la barbarie de ses institutions qu'aux difficultés qu'il eut à surmonter. En effet, de simple conducteur de bar-

(1) Marmol, vol. 2, p, 341, et Haëdo, fol. 135.

(2) En effet, Haëdo dit que le marquis de Comarès sortit d'Oran au mois de mai 1518 : « Siendo por al mes de Mayo, en tiempo de las cere« zas (segundezia un renegado espannol muy viejo que se hallo presente), « salió con su gente la buelta de Tremecen, á buscar á Barbarroja. » Haëdo, fol. 54 bis.

(3) *Portrait de Barberousse* : « Seria Aruch Barbarroja (segun dizen los que aun se acuerdan conocer lo), al tiempo que le mataron, de edad de 44 annos. No era muy grande de cuerpo, pero muy robusto y membrudo, y su barba roja, los ojos tenia muy vivos y encendidos, la nariz roma, y de color entre moreno y blanco : era hombre animosissimo, muy osado y atrevido, magnanimo, muy liberal, y ninguna cosa cruel, sino era en la guerra y siendo desabedecido. Fue muy amado, temido y obedecido de sus soldados y de ellos siendo muerto muy amargamente llorado. No dexo hijo ni hija : vivo en Barberia quatorce annos. » Haëdo, fol. 55.

que, il devint roi, et accomplit dans le court espace de deux à trois ans la plus belle partie de ses travaux. Haroudj fit moins de choses que Khaïr-ed-Dine, mais il commença.

CHAPITRE V.

Abattement de Khaïr-ed-Dine en apprenant la mort d'Haroudj.—Il songe à abandonner Alger.—Il rappelle à lui son courage.—Activité et prudence dont il fait preuve. — Il affecte un zèle pieux pour la religion.— Don Carlos, roi d'Espagne, prépare une expédition contre Alger. — Hugo de Moncade, général réputé, en reçoit le commandement. — Il compose son armée de soldats choisis. — La terreur se répand dans Alger. — Hugo de Moncade paraît devant Alger. —Il somme Khaïr-ed-Dine d'abandonner la ville. — Réponse du corsaire. — Les Espagnols débarquent. — Ils perdent du temps. — Une horrible tempête détruit leur flotte. — Retraite des chrétiens.—Ils regagnent leurs vaisseaux.— —Nouvelle tempête. — Un vaisseau est jeté à la côte. — Magnifique résistance de l'équipage. — Cette catastrophe augmente les ressources de Khaïr-ed-Dine.—Le corsaire est effrayé du grand nombre d'esclaves dont regorge la ville.—Horrible massacre.—Enflé de ses succès, Khaïr-ed-Dine ne met plus de bornes à ses espérances.—Par un trait de génie, il recherche la protection de la Porte.— Manière adroite qu'il emploie pour amener à cette idée les habitants d'Alger.—Discours de Khaïr-ed-Dine. — Réponse d'un des principaux habitants d'Alger. — Khaïr-ed-Dine reprend la parole.—Sa proposition est acceptée.—Hadji, Turc de naissance, est envoyé à Constantinople.—Le sultan Selim accepte l'hommage de Barberousse.—De ce fait résulte la constitution politique d'Alger.—Remarque importante à ce sujet.

En apprenant la mort de son frère et la destruction de son armée, Khaïr-ed-Dine tomba dans un deuil profond (1). Il croyait déjà voir Comarès aux

(1) Haradin Barbarroja sintió grandemente la muerte de su hermano Horruc, etc. Sand., vol. 1, p. 68.

portes d'Alger, et il songea un instant à prendre la fuite avec vingt-deux galiotes qu'il possédait alors (1). Mais il revint bientôt de sa première terreur, et rappelant à lui cette énergie et cette persévérance dont il donna tant de preuves dans le cours de sa vie, il prit subitement les mesures nécessaires pour s'assurer d'Alger; on le vit augmenter la garnison des forts, se garder lui-même avec plus de soin, caresser les Turcs et les Maures, s'étudier à gouverner avec la plus grande douceur, et affecter un zèle pieux pour la religion. De sanglantes exécutions lui parurent alors nécessaires pour ranimer la haine des infidèles contre les chrétiens, et il fit massacrer sous les yeux de la multitude quelques malheureux esclaves, pour venger, disait-il, la mort de son frère. En même temps il montrait un morceau du vêtement d'Haroudj, et proclamait qu'il avait le don de faire des miracles (2). Il réussit, par ces moyens, à calmer les esprits, et à s'emparer tranquillement de l'autorité souveraine. Ainsi le mensonge, l'hypocrisie, la cruauté suffirent pour rétablir son autorité chancelante. Chose honteuse pour l'homme qui partout obéit aux fourbes qui servent ses passions, ou trompent ses vertus.

A peine affermi dans cette position difficile, Khaïr-ed-Dine se vit menacé d'une attaque à laquelle il

(1) Estuvo á punto de embarcarse con los Turcos en veynte y dos galeotas que se hallavan en Argel, etc. Haëdo, fol. 55. — Voyez aussi Ms. du Gazewat, Bib. roy.

(2) Mostroles un pedaço de la camisa de Horruc, affirmando que hàzia milagros, y algunos le creyeron. Sand., vol. 1, p. 68.

avait espéré échapper. Après la mort d'Haroudj, Comarès aurait dû poursuivre ses succès et se porter sur Alger; mais il s'était effrayé d'une marche de plus de soixante lieues, à travers des peuples d'une foi toujours douteuse, et, par nature, ennemis jurés des chrétiens. Cependant le roi don Carlos, informé en même temps, et de la mort d'Haroudj et de l'élévation de Khaïr-ed-Dine, comprit que la victoire était incomplète, et qu'il n'y aurait de sûreté pour ses États que si, maître d'Alger, il parvenait à abattre le corsaire (1). Hugo de Moncade, vice-roi de Sicile, capitaine réputé, fut chargé de lever une armée de quatre ou cinq mille hommes, de réunir les vaisseaux nécessaires et de s'emparer de ce repaire de pirates. Moncade, se rappelant la défaite de Vera, choisit de vieux soldats, et tira de Bougie et d'Oran des troupes déjà habituées aux guerres contre les Barbares (2).

Au bruit de cette expédition, la terreur se répandit dans la ville, car Moncade avait déjà causé tant de ravages sur les côtes de Barbarie, que personne ne doutait du succès de son entreprise. Il parut en vue d'Alger à midi, le 17 août 1518 (3), et le soir ses

(1) Y viendo el rey que no bastava aver muerto, y deshecho á Horruc, si quedava Haradin con el reyno de Argel, y con los pensamientos altos que tenia de ser mas que su hermano, etc. Sand., vol. 1, p. 98.

(2) Aviendo partido de Napoles don Hugo de Moncada con una armada de mas de treynta naves, ocho galeras y algunos vergantines en que llevava mas de cinco mil hombres y soldados viejos españoles, etc. Haëdo, fol. 55 bis.—Voyez aussi Sand., vol. 1, p. 98.

(3) Le 17 août, puisque la tempête, qui éclata le huitième jour après le débarquement, eut lieu le 24 août, d'après Sandoval.

vaisseaux étaient mouillés dans la rade, non loin de l'embouchure de l'Aratche (1). Suivant les usages de la guerre, il fit sommer Khaïr-ed-Dine de se rendre, et le menaça d'un sort pareil à celui d'Haroudj s'il osait résister.

« Mes braves compagnons, que vous croyez morts, « sont vivants, répondit Khaïr-ed-Dine (2), ils jouis- « sent dans le sein de l'Éternel d'un bonheur par- « fait. Ils vivent dans des palais dont l'imagination « même ne peut concevoir la magnificence; ils se « promènent dans des jardins toujours verts, au « milieu d'un printemps éternel, au bord de fleuves « qui roulent une eau fraîche et limpide; ils dor- « ment sur leurs couches à côté de jeunes beautés, « dont les célestes attraits ne se fanent jamais! Rien « ne manque à leur félicité, prix du sang qu'ils ont « versé pour la cause d'Allah. Animés du même es- « prit, nous ne demandons qu'à te combattre. Dieu « jugera entre nous; il est le plus éclairé et le plus « équitable de tous les juges! »

Moncade mit donc promptement ses troupes à terre, et il occupa sans difficulté, par un corps de quinze cents hommes, une colline qui dominait Alger (3). D'autres troupes menacèrent la ville du côté du levant, et la flotte la bloqua par mer (4). Ces dif-

(1) Les troupes débarquèrent au couchant de la rivière de Matafus, etc. Marmol., vol. 2, p. 343.

(2) Ms. du Gazewat, Bib. roy.

(3) Ganó luego la serezuela, que importava mucho, y atrincherose en ella con mil y quincentos soldados. Sand., vol. 1, p. 89.

(4) Ms. du Gazewat, Bib. roy.

férents préparatifs consommèrent deux jours. Hugo de Moncade voulait, sans perdre de temps, faire brèche et donner l'assaut; mais le commandant de l'artillerie, Marino de Ribera, combattit cette opinion, et prétendit qu'il fallait attendre les Arabes que le roi de Tlemcen devait envoyer, pour tenir en échec ceux que Barberousse avait lui-même appelés à son secours. Le conseil partagea cette opinion, et Moncade dut céder. Six jours s'écoulèrent, après lesquels, au lieu des Arabes qui ne parurent point, l'armée vit avec terreur s'élever un vent du nord qui, croissant d'heure en heure, dégénéra bientôt en une violente tempête. Les vaisseaux, précipités les uns contre les autres, volaient en éclats, et, suivant l'expression de Sandoval, se brisaient comme s'ils eussent été de verre. En vain les marins poussaient vers le ciel des cris qui se perdaient dans la tempête, en vain ils tendaient vers le rivage leurs bras suppliants, et imploraient, les larmes aux yeux, des secours que personne ne pouvait leur donner! Vingt-six navires furent jetés à la côte, vers le cap Caxine (1), et quatre mille hommes périrent dans cette terrible journée.

A la vue de ces désastres, Barberousse accourt à la tête d'une nuée d'Arabes, et attaque le bataillon établi sur le sommet de la montagne. Les Espagnols battirent en retraite; mais ils ne purent atteindre

(1) Ceci résulte d'un passage de Paolo Jovio, dans l'expédition d'Alger. Vol. 2, p. 711 de l'histoire de son temps.

D'après Sand., ce terrible événement eut lieu le 24 août 1518. Il dit, p. 98, vol. 1 : « Esta tormenta fue dia de san Bartholome.

le rivage qu'avec la plus grande difficulté, et non sans éprouver des pertes cruelles. Là, adossés à la mer, ils font face à l'ennemi, et, protégés par quelques fortifications en terre, ils bravent tous ses efforts (1). Le sang-froid et la discipline des vieilles bandes d'Espagne luttèrent seuls en ce jour contre le nombre et l'impétuosité tumultueuse des Barbares.

La tempête dura vingt-quatre heures et fut alors suivie d'un instant de calme; Moncade en profita pour embarquer les troupes réfugiées sur le bord de la mer. Protégées, pendant cette opération, par le feu des navires, elles échappèrent à la fureur des infidèles, et regagnèrent leurs vaisseaux (2).

A peine les débris de la flotte avaient-ils repris le large, que le vent se ranimant jeta à la côte un galion chargé d'artillerie, de munitions, de soldats, et portant quelques gentilshommes (3). Les Maures se précipitent vers le navire et veulent s'en emparer; mais les chrétiens prennent les armes, repoussent l'ennemi, et, malgré ses attaques répétées, demeurent maîtres du vaisseau. Quarante-huit heures encore de résistance et ils étaient sauvés, car, deux jours après, les galères reparurent sur la côte pour recueillir les débris du naufrage. Mais dans cet intervalle, un Maure, envoyé par Barberousse, s'approcha, un étendard blanc à la main, et leur promit la liberté, s'ils rendaient le vaisseau avec les vivres, les canons

(1) Ms. du Gazewat, Bib. roy.

(2) Ms. du Gazewat, Bib. roy.

(3) Un vaisseau où était une partie des soldats du régiment de Naples et plusieurs gentilshommes, etc. Marmol., vol. 2, p. 343.

et la poudre qu'il contenait. Cette capitulation fut acceptée. Amenés devant Khaïr-ed-Dine, le corsaire leur demanda si des gentilshommes devaient garder leurs promesses à la guerre. « Oui, répondirent-ils. « — Cependant, reprit alors Barberousse, malgré la « parole donnée, Martin Argote fit massacrer les « Turcs du fort de Beni-Arax; j'userai donc de repré- « sailles, mais, plus humain, je vous laisserai la « vie, vous ne perdrez que la liberté (1). »

Cette catastrophe devint une source d'agrandissement pour Barberousse. La mer lui fournit en abondance ce dont il manquait : du fer, du bois, des canons, de la poudre, des cordages, et même des galiotes, qui, poussées sur le sable, y étaient demeurées engravées (2).

Les bagnes se trouvèrent alors encombrés d'un si grand nombre d'esclaves, que les corsaires craignirent pour leur sûreté. Soit que les chrétiens voulussent en effet tenter une révolte, soit qu'on les accusât d'un complot imaginaire pour avoir un prétexte de les détruire, il est malheureusement certain qu'un jour Barberousse les réunit au bord de la mer, comme pour sauver un des vaisseaux naufragés, et qu'alors les Turcs, tombant sur eux le cimeterre au poing, en firent un horrible carnage. Près de trois mille hommes furent immolés, et soixante et quatorze esclaves seulement survécurent à cette boucherie (3).

(1) Marmol, vol. 2, p. 344.

(2) Sand., vol. 1, p. 98, et Marmol, vol. 2, p. 344.

(3) Ce fait est attesté par l'auteur arabe dont Venture a traduit le manuscrit.—Voyez aussi Sand., vol. 1, p. 98.

Le roi d'Espagne, informé de ce massacre, fit offrir, par le commandant du Pégnon d'Alger, la somme de cent vingt mille ducats pour la rançon des chrétiens qui avaient échappé; mais Khaïr-ed-Dine, excité par les musulmans et surtout par les marabouts et docteurs de la loi, rejeta ces offres, et fit sur-le-champ trancher la tête à trente-six prisonniers, au nombre desquels se trouvaient plusieurs officiers et gens de marque. Le corsaire refusa leurs cadavres aux Espagnols du Pégnon qui désiraient leur rendre les derniers honneurs, et, sans vouloir même leur accorder un peu de terre pour leur sépulture, il les fit jeter à la mer. « Quels éloges, s'écrie l'écrivain arabe, ne mérite pas Khaïr-ed-Dine; Dieu, qui ne laisse jamais une bonne œuvre sans récompense, lui aura tenu compte de sa noble conduite (1)!... »

Enflé par l'immense succès que le hasard seul et une triste fatalité venaient de lui procurer, Khaïr-ed-Dine ne mit plus de bornes à ses espérances : exploitant hardiment sa fortune, il conçut aussitôt de nouveaux projets, prépara de nouvelles guerres, et médita la conquête de l'Afrique entière. Mais, par un trait d'une rare prudence, il accomplit, au milieu des fumées de la victoire, un acte politique dont la conception seule nous paraît un trait de génie. Comprenant que, malgré les faveurs inespérées de la fortune, malgré son courage, malgré ses talents à la guerre, il lui manquait un point d'appui, dont il pût tirer

(1) Voyez le manuscrit arabe du Gazewat, traduit par Venture, à la Bibliothèque royale.

des secours et contre les Maures et contre les chrétiens, il songea à se mettre sous la protection de la Porte. Sacrifiant à sa sûreté un vain désir d'indépendance, il chercha par cet acte à faire oublier aux populations d'Afrique, comme à ses compagnons eux-mêmes, que le roi d'Alger n'était qu'un vil corsaire; en même temps il se ménageait un accroissement de forces matérielles, et, en effet, Haëdo nous apprend qu'il reçut alors du sultan un secours de deux mille Turcs (1).

Mais cette transaction importante, dont sa politique lui faisait apercevoir les immenses avantages, avait besoin d'être acceptée par les habitants d'Alger, et ce n'est pas une des moindres preuves de la pénétration et de l'habileté de Khaïr-ed-Dine, que d'avoir su comprendre qu'il était prudent d'amener les Maures à consentir d'eux-mêmes à une mesure qui ruinait cette dernière ombre d'indépendance si chère aux peuples qui déjà ont perdu leur liberté. Ces tempéraments d'une sage politique ne seraient pas aussi remarquables dans un prince né sur les marches du trône, et entouré d'un conseil choisi parmi des hommes habiles et rompus aux affaires; mais dans un corsaire, dont le premier métier fut de gagner sa vie à la sueur de son front, dans un vainqueur et un tyran, n'est-ce point une preuve de haute capacité d'avoir su deviner l'art si difficile de conduire les hommes? Suivons-le donc dans le cours

(1) Respondio Luego el Turco con efecto, no solamente recibiendo lo debano su protecion, pero embiandole dos mil Turcos. Haëdo, fol. 55 bis.

de cette affaire épineuse, et voyons avec quelle dextérité il sait agir (1).

Peu de temps après la défaite de Moncade, au moment où tous les esprits étaient dans l'enivrement de la victoire, après ces terribles massacres d'esclaves qui avaient porté au comble la joie féroce des Algériens, Barberousse rassemble les principaux de la ville, les docteurs de la loi, les muftis et les imans, et leur tient le discours suivant :

« Maintenant qu'il ne reste plus rien à faire pour votre bonheur et la sécurité de la ville, j'ai résolu de vous quitter; d'autres travaux, d'autres combats m'appellent; j'abandonne des parages où les chrétiens n'oseront plus reparaître, et je vais chercher, sous les glorieux et invincibles drapeaux du sultan, de nouvelles occasions de combattre les infidèles. Quand je suis venu parmi vous, vous étiez faibles, sans armes, sans canons, sans guerriers; je vous laisse aujourd'hui une troupe de braves qui sauront faire respecter le nom algérien, et des vaisseaux, des munitions de guerre pour tenter de nouvelles entreprises. Vos remparts sont gardés par plus de quatre cents pièces de canons, que vos ennemis vous ont eux-mêmes apportées et qu'Allah a fait tomber entre vos mains, au moment où elles devaient vous écraser.

« Me voilà donc tranquille sur votre sort : le temps où je puis vous quitter est enfin venu. Choisissez

(1) Le Ms. arabe de Venture va devenir pour un instant notre guide principal : il donne ici des détails précieux et qui manquent complétement dans les auteurs chrétiens.

parmi vous celui que vous croirez le plus digne de commander, et jurez de lui obéir fidèlement! »

Un des principaux habitants d'Alger se leva, et, après s'être prosterné devant Khaïr-ed-Dine :

« Effendi, dit-il, le projet que tu annonces nous afflige et nous consterne : jamais nous ne te verrons de notre plein gré quitter notre ville. Si nous avons terrassé nos ennemis, la gloire de ce triomphe ne revient qu'à toi; tes exploits ont jeté la terreur parmi les chrétiens; ton nom seul est notre bouclier. Tant que tu seras au milieu de nous, nous n'aurons rien à redouter; mais si tu nous abandonnes, la fureur des infidèles se déchaînera de nouveau sur cette malheureuse ville! »

— « Tu te proposes, ajouta le mufti qui prit à son tour la parole, d'aller participer aux expéditions guerrières que l'on prépare dans la Romélie; mais tu te trompes si tu crois qu'Allah t'en tienne compte, et te pardonne d'avoir abandonné ton peuple! A Constantinople, mille autres pourront te suppléer; ici, qui mettrons-nous à ta place? »

Barberousse, qui n'attendait que cette occasion pour dévoiler ses projets, se leva de nouveau, et s'exprima ainsi :

« Je ne suis dans votre pays qu'un étranger. Animé du désir de vous être utile, je n'ai que le maître du ciel et de la terre pour protecteur; et si j'ai accompli quelque bien, c'est par le secours de son bras. Entourés d'ennemis dont Allah semble avoir pris soin jusqu'ici de briser la puissance, nous devons craindre cependant que, leurs efforts s'accroissant

avec leur honte, nous finissions par succomber. Le roi de Tlemcen, devenu par une alliance sacrilége l'ami des infidèles, est notre plus mortel ennemi. Le sultan de Tunis, lui-même, semble prêt à abandonner la sainte cause de l'islam, pour se liguer avec les ennemis du prophète. Ainsi ces deux États voisins, avec lesquels une alliance indissoluble devrait nous unir, ne semblent exister que pour multiplier nos embarras.

« Dans une pareille situation, je ne vois qu'un parti à prendre : Alger, la ville glorieuse, doit être mise sous la protection d'Allah; et, après lui, sous celle de mon souverain seigneur et maître, le puissant et redoutable empereur des Ottomans. La victoire dirige partout ses pas, et, s'il daigne nous recevoir pour sujets, il nous fournira des secours d'argent, d'hommes et de munitions de guerre, qui nous permettront de braver et de vaincre nos ennemis. »

Les habitants d'Alger, dit l'historien arabe, applaudirent d'une voix unanime à une proposition si sage. Profitant alors de ces heureuses dispositions, Khaïr-ed-Dine leur fit signer une lettre par laquelle ils suppliaient le grand-seigneur de les admettre au nombre de ses sujets. Lui-même écrivit au sultan pour lui faire la même prière, et l'informer de l'état actuel de la Barbarie.

Hadji-Hussein, Turc de naissance et compagnon fidèle de Barberousse, fut choisi pour porter ces dépêches à Constantinople. Selim, qui régnait alors sur le vaste empire des Turcs, accepta les offres de

Barberousse, et remit à Hadji-Hussein un étendard, et un firman adressé aux habitants d'Alger.

Dès qu'Hadji fut de retour, Barberousse réunit les principaux habitants de la ville, et lut devant eux, avec respect, le firman du grand-seigneur. Selim acceptait l'hommage des habitants d'Alger, leur permettait de faire la prière ou koutbée en son nom, de battre monnaie à son coin, et nommait Khaïr-ed-Dine son lieutenant. Haëdo nous apprend encore qu'il autorisa les Turcs à émigrer en Barbarie, et qu'il leur accorda les mêmes priviléges qu'aux janissaires (1).

Cet événement est capital dans l'histoire d'Alger, car de ce moment date en réalité l'asservissement de cette ville sous les Turcs, et c'est alors que prit naissance le gouvernement informe qui y subsista pendant trois siècles. Plus tard nous aurons l'occasion d'en étudier les ressorts, mais nous en saisissons ici la clef. Le sultan est maître d'Alger, il y nomme un lieutenant, il y entretient une milice recrutée parmi les Turcs du Levant, partageant les priviléges des janissaires, et par conséquent leur esprit de do-

(1) Y dando licencia a todos los que Turquia quisiessen passar a Berberia que libremente la pudiessen hazer, y que di serviessen en la guerra a Barbarroja pudiessen gozar de todos y qualesquier privilegios y libertades que los genizaros gozavan en toda Turquia. Haëdo, fol. 55 bis.

Nota. Haëdo suppose que ces événements importants se passèrent avant l'expédition de Moncade; mais c'est évidemment une erreur, car cette expédition ayant eu lieu deux ou trois mois après la mort d'Haroudj, Khaïr-ed-Dine n'avait point eu le temps de négocier cette affaire auprès de la Porte, et d'en recevoir un corps de deux mille hommes. Haëdo, d'ailleurs, se trouve ici en contradiction avec Sandoval et le Ms. arabe du Gazewat.

mination et d'indépendance. Tel est l'ordre établi spontanément par la conquête. Le temps lui fera subir quelques altérations, les intérêts oubliés dans cette barbare organisation tendront à se faire jour, et il en résultera de violentes secousses, toujours comprimées par la force inhérente à un gouvernement militaire.

Nous avons dû fixer sur ces faits l'attention du lecteur, car il en est des peuples comme des individus ; leur existence entière dépend du germe de vie qu'ils reçoivent en naissant.

CHAPITRE VI.

Après avoir mis Alger sous la protection de la Porte, Khaïr-ed-Dine songe à s'étendre dans l'intérieur de l'Afrique. — Il est arrêté par la mésintelligence qui éclate entre lui et Ben-el-Cady. — La guerre est déclarée entre ces deux vaillants chefs. — Une révolte générale soulève le pays contre les Turcs. — Conduite de Khaïr-ed-Dine. — Succès de Ben-el-Cady.—Khar-Hassan, lieutenant de Khaïr-ed-Dine, trahit.—Les Maures d'Alger conspirent contre Barberousse, et s'entendent avec Ben-el-Cady. — Barberousse déjoue leurs projets. — Son adresse dans ces circonstances difficiles. — Vingt des principaux conjurés sont mis à mort.—La fortune, cependant, abandonne de plus en plus Khaïr-ed-Dine.—La famine se fait sentir à Alger. —Il abandonne Alger et se rend à Gisel, où il trouve aussi la famine.—Il reprend son ancien métier de corsaire.—Ses succès.—Il se rend aux îles de Gerby. — Il y trouve les corsaires les plus réputés de la Méditerranée, et les entraîne à sa suite.—Ravages qu'ils causent dans la Méditerranée.—Khaïr-ed-Dine se prépare à retourner à Alger. — Un songe où le prophète lui apparaît le décide. — Il débarque dans un lieu favorable. — Ben-el-Cady sort à sa rencontre. — Le combat s'engage. — La victoire reste à Barberousse.—Le cheik Ben-el-Cady est assassiné. — Alger ouvre ses portes à Khaïr-ed-Dine. — Le lendemain Barberousse arrive devant Cherchel, où s'est enfermé Khar-Hassan.—Le traître, surpris, peut à peine résister. —Il est mis à mort.—Maître d'Alger, Barberousse déploie une nouvelle activité. — Il éprouve de grandes difficultés pour soumettre les Arabes et les Berbères. — Il assiége le Pégnon occupé par les Espagnols.— Magnifique résistance de Vargas.—Le fort est pris. — Barberousse veut s'attacher Vargas. — Le capitaine espagnol refuse de renier. — Il périt dans les supplices. — Khaïr-ed-Dine fait raser le fort du Pégnon — Importance de ce succès.—Khaïr-ed Dine entreprend de grands travaux pour améliorer le port.—Il commence la jetée qui réunit la marine à la ville.

L'acte important dont nous venons de parler, heu-

reusement accompli, Khaïr-ed-Dine passa des négociations à la guerre. Ses premiers efforts se portèrent sur Tlemcen, mais il survint bientôt entre lui et le cheik Ben-el-Cady des mésintelligences qui changèrent le cours des événements. Khaïr-ed-Dine, dit-on, reprochait à Ben-el-Cady d'avoir abandonné son frère poursuivi par les Espagnols, mais d'autres assurent qu'il avait pris ombrage de la puissance du cheik arabe, et qu'il cherchait à le faire périr pour s'emparer de ses terres (1). Une guerre terrible s'alluma entre ces deux vaillants chefs, et Barberousse eut alors besoin de tout son génie, car les Turcs étaient haïs des Arabes, et la révolte de Ben-el-Cady devint le signal d'un soulèvement général. Habile à flatter et à diviser, généreux dans ses récompenses, terrible dans ses vengeances, affectant un grand respect pour la religion et les marabouts, redoutable dans les combats, et pouvant opposer aux Arabes, privés de mousquets, d'adroits arquebusiers, Khaïr-ed-Dine ne parvint cependant qu'après une lutte opiniâtre, et après les plus grands revers, à triompher de son ennemi.

En commençant cette guerre, Ben-el-Cady publia qu'il donnerait deux ducats à chaque Arabe qui lui apporterait la tête d'un Turc, ou qui lui amène-

(1) Otros dizen que el barbaro Haradin queria hazer semesante vileza de matar aquien tan buen amigo avia sido de su hermano por quitar le las terras, y por no tener cerca de si hombre tan poderoso. Sand., vol. 1, p. 98. — Voyez aussi le Ms. du Gazewat, à la Bib. roy. — Au reste, les faits ici ne sont établis nulle part d'une manière satisfaisante : le manuscrit du Gazewat est d'une confusion extrême.

rait un soldat vivant : deux cents Ottomans furent bientôt traînés devant lui, sans compter les têtes qui roulèrent à ses pieds (1).

En un instant le cheik arabe se trouva maître des montagnes et de la plaine, et Barberousse, réduit à se cacher derrière les murailles d'Alger, osait à peine se montrer dans la campagne. Cependant son courage ne l'abandonna point, et, pendant deux ans (2), tantôt vainqueur, tantôt vaincu, souvent pressé au dehors par l'ennemi, inquiété au dedans par les révoltes, il sut se maintenir dans Alger.

Mais la trahison de Khar-Hassan, l'un de ses lieutenants, vint porter le dernier coup à sa fortune. Barberousse avait traité durement cet officier au retour d'une croisière malheureuse et l'avait puni d'une longue prison. Plus tard, malgré cette conduite injuste, Khaïr-ed-Dine ne craignit pas de le mettre à la tête d'un corps de cinq cents Turcs, et d'un grand nombre d'Arabes, qu'il envoyait contre Ben-el-Cady. Khar-Hassan fut heureux dans cette guerre; il triompha du cheik arabe, le chassa de la plaine et l'obligea de chercher un refuge au milieu des montagnes. Vaincu dans les combats, Ben-el-

(1) Les Arabes se mirent en campagne, et en peu de temps ils saisirent plus de deux cents Turcs, outre tous ceux qu'ils massacrèrent. Ms. du Gazewat, à la Bibl. roy.

(2) Ms. du Gazewat, Bibl. roy. Sandoval dit seulement qu'il fit la guerre longtemps. Paolo Jovio n'entre ici dans aucun détail : il parle à peine des guerres que Barberousse eut à soutenir contre les Arabes, et nomme en passant Ben-el-Cady, qu'il appelle *Benchadès*. Ainsi le Ms. du Gazewat et Sandoval restent nos seuls guides. Ici comme partout, le Ms. arabe ne peut être employé qu'avec une extrême discrétion.

Cady eut recours à d'autres armes, et il tenta dans la lettre suivante la fidélité de Khar-Hassan (1) :

« Gloire à Dieu ! lui écrivit-il, il n'y a de forces et « de puissance qu'en Dieu seul !

« De la part du serviteur du Très-Haut Ahmed-Ben-« el-Cady, au général Khar-Hassan, dont le ciel aug-« mente la gloire, salut !

« J'ai été forcé de céder à ton sabre le pays dont « j'étais en possession ; tu dois tes succès à ta valeur « et à ta prudence. Khaïr-ed-Dine n'a aucune part à « tes triomphes, il serait injuste qu'il vînt en recueillir « le fruit. Tu peux en profiter seul et garder, si tu « le veux, la province que tu as conquise ; tu trouve-« ras alors en moi un ami prêt à t'aider de tout son « pouvoir. Salut... »

Khar-Hassan n'avait point oublié l'injurieux traitement dont Barberousse l'avait accablé. Aucune occasion plus favorable ne pouvait se présenter ; un même jour allait le venger et élever sa puissance sur les ruines de son ennemi. Un traité secret, par lequel Ben-el-Cady et Khar-Hassan se partageaient le royaume d'Alger, fut bientôt conclu, et le traître, entraînant par des promesses flatteuses et des avantages réels les troupes sous ses ordres, leva enfin l'étendard de la révolte (2).

Nous avons déjà dit que les Maures n'avaient jamais souffert qu'avec impatience le joug des Turcs ; plus

(1) Voyez le Ms. du Gazewat, à la Bibl. roy.

(2) Azan, Afrentado con los palos que Haradin le avia dado, se passo a Venalcadi, embiando a dezir a Barbarroja, que mirasse, atra vez, como tratava los hombres de bien, luego, etc. Sand., vol. 1, p. 99.

esclaves sous leur autorité absolue que les esclaves eux-mêmes, ils soupiraient après leur ancienne liberté, et faisaient secrètement des vœux pour la destruction de leurs tyrans. Il ne fut donc pas difficile à Ben-el-Cady de nouer dans la ville des intelligences secrètes, et une vaste conspiration s'ourdit au sein de la cité (1). Les Turcs, en petit nombre, eussent été facilement massacrés, si Khaïr-ed-Dine, toujours sur ses gardes, n'eût pénétré à temps les projets de ses ennemis. Les révoltés attendaient de Ben-el-Cady des secours, et une puissante diversion. Mais la prudence du corsaire déjoua leurs projets. Instruits par ses soins mêmes que leur complot est découvert, les conjurés en précipitent l'exécution. Ils espéraient surprendre les Turcs avant qu'ils se soient mis en état de défense. Ils courent donc aux armes, poussent le cri de liberté, et s'avancent comme un torrent par les trois rues de Bab-Azoum, Bab-el-Ouëd et de la Marine, contre le palais du corsaire. Mais Khaïr-ed-Dine, dont la ruse faisait éclater la révolte à une heure donnée, avait eu soin de réunir ses Turcs autour de lui, et quand cette tourbe indisciplinée vint se ruer sur le palais, il ordonna, à bout touchant, une décharge de mousqueterie qui couvrit le terrain de morts et de blessés. Aussitôt, les Ottomans s'élancent le cimeterre à la main sur la foule consternée, la poussent, la pressent et en font un horrible massacre. Ces citoyens, tremblants et lâches, pouvant à peine soutenir le sabre dont ils se sont armés en ce

(1) Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

jour redoutable, fuient de toutes parts, sans songer même à opposer une inutile défense. Animés au carnage, les Turcs ne s'arrêtent que quand ils ne voient plus d'ennemis devant eux. Les uns s'étaient cachés jusqu'au fond de leurs maisons, d'autres s'étaient jetés dans les mosquées et dans les marabouts, refuges inviolables chez les Musulmans.

Les corsaires exaspérés demandaient à grands cris que la ville fût saccagée et les citoyens passés au fil de l'épée; mais Barberousse, plus prudent, calma leur fureur, et même feignit, avant de procéder à de sanglantes exécutions, de consulter les ulémas, les imans et les cheiks de la ville. Ceux-ci intercédèrent pour leurs concitoyens, pour eux surtout, et en appelèrent à la clémence du vainqueur.

« Effendi, lui dirent-ils, le pardon d'un si grand crime appartient à Dieu et à toi. Mais tu n'ignores pas que cette révolte a été fomentée par ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable dans la population; les cheiks de la ville et les principaux citoyens n'y ont pris aucune part. Rappelle-toi cet oracle du Très-Haut: « Si tu pardonnes, tu feras une œuvre plus conforme à la piété et à la religion; » et cet autre passage du Koran: « Celui qui fait taire tout ressentiment, et qui use de clémence, trouvera sa récompense dans le ciel. »

— Pour que ma clémence, s'écria Khaïr-ed-Dine, soit, comme celle d'Allah, pleine de justice, et afin que l'innocent soit épargné, que les citoyens d'Alger m'indiquent eux-mêmes les criminels, sur qui doit descendre le jugement de Dieu. » Aussitôt, dans cette

ville lâche et pleine de traîtres, des dénonciateurs s'élèvent de tous les côtés, et cent soixante et dix citoyens, les seuls qui eussent montré dans ces tristes circonstances un peu d'audace et d'amour de la patrie, furent livrés à la fureur des Turcs. Barberousse lui-même trouva que c'était trop de sang, il n'en demandait pas tant aux Algériens, et, malgré les cris et les menaces de ses janissaires, vingt têtes lui suffirent (1).

Mais après ce moment ses affaires allèrent sans cesse en déclinant. Khar-Hassan et Ben-el-Cadi occupaient la campagne, ses ressources diminuaient chaque jour, ses soldats même l'abandonnaient, et beaucoup de Turcs, que la victoire avait appelés sous ses drapeaux, le quittèrent quand elle cessa de lui être fidèle. La famine se fit enfin sentir dans Alger, et bientôt il n'eut plus d'autre ressource que d'abandonner cette ville. De corsaire il était devenu roi, de roi il redevint corsaire (2).

(1) Voir, dans le Ms. du Gazewat, à la Bibl. roy., toute cette narration qui ne manque pas d'intérêt. Il est à regretter qu'elle ne présente pas un grand caractère de vérité et d'exactitude.

(2) La situation n'était pas dans ces derniers temps aussi brillante que dans le principe. Beaucoup de soldats dévoués jadis au bey étaient repassés en Turquie...... Khaïr-ed-Dine néanmoins était indécis s'il quitterait Alger. Dans cette perplexité, il pria Dieu de l'éclairer sur le parti qu'il devait prendre. Une nuit il songea qu'il s'acheminait vers la mer, portant ses effets sur son dos, pour s'embarquer à bord d'un navire. Le prophète de Dieu (sur qui soient les bénédictions du ciel!) daignait lui aider à porter son fardeau. Khaïr-ed-Dine vit dans ce songe un ordre divin de quitter Alger, et aussitôt il fit ses préparatifs. Ms. du Gazewat, à la Bibl. roy.—Voyez aussi Sandoval, vol. 1, p. 99.

Pendant que Ben-el-Cadi entrait triomphant dans Alger, Barberousse faisait voile pour Gisel, et, poussé par le malheur, il venait, comme son frère Haroudj, y attendre le retour de la fortune. Gisel était la ville de Ben-el-Cadi, ainsi ils n'avaient fait l'un et l'autre que changer de royaume. Mais le cheik arabe regrettait peu son village pauvre, ignoré et sans ressource, tandis que Khaïr-ed-Dine pleurait une ville considérable, et un empire qui semblait devoir s'étendre chaque jour. Errant sur la Méditerranée, il fut pourtant heureux de trouver un asile à Gisel; il y débarqua ses enfants, son nombreux harem, et, les confiant à la garde de quelques Turcs fidèles, il reprit de nouveau la mer pour tenter fortune. Son étoile avait pâli un instant lorsqu'il s'était assis sur un trône, de nouveau elle brilla du plus grand éclat quand, abandonnée de la fortune, il fut obligé de retourner à son premier métier. Le roi avait eu des revers, le corsaire ne connut plus que des succès.

A l'audace de ses entreprises, à la vigueur de son attaque, aux victoires inespérées qu'il obtint, aux maux sans nombre qui désolèrent la Méditerranée, on reconnut bientôt que Khaïr-ed-Dine avait recommencé ses fatales croisières.

Quand il sortit de Gisel, la famine y régnait, et il allait, à la lettre, chercher sa vie à la tête de cinq fustes, seuls débris de sa fortune. Il rencontra, dans les eaux de la Sardaigne, sept navires chargés de blé; deux furent coulés à fond, et il ramena les autres à Gisel. Peu de temps après, il se retrouvait déjà sur le littoral romain, où il courut le plus grand danger,

dans l'attaque d'un navire génois. Les corsaires craignaient de s'approcher de ce bâtiment, défendu par de bons canons et un nombreux équipage. Khaïr-ed-Dine s'élance le premier pour l'aborder, et rendre inutile son artillerie. Un boulet parti du bord ennemi frappe et abat son grand mât, et presque aussitôt un second boulet enlève son turban (1). Barberousse poursuit sa marche, joint l'ennemi, laisse tomber ses redoutables grappins, et s'élance à l'abordage, le sabre au poing. Devant une attaque si résolue, tout cède, tout plie; le capitaine chrétien veut en vain tenter une courageuse résistance, il est tué, et son équipage tombe à genoux pour demander grâce. Inutile prière, tout est massacré (2)!

Barberousse trouva sur ce navire deux cents quintaux de soie, quarante balles de drap, quinze caisses remplies d'étoffes précieuses, et en outre trois mille quintaux de vivres (3).

Après de nouvelles courses et de nouveaux succès, Khaïr-ed-Dine se dirigea sur l'île de Gelves. Là il rencontra Sinam le juif, Haïdine-Cacchi Diablo, Salah-Raïs, Tabac et d'autres fameux pirates; il s'appliqua à gagner leur affection, leur fit de riches présents, et les entretint souvent de ses malheurs et de la mort d'Haroudj restée sans vengeance; puis, après les plus généreuses promesses, il terminait en les suppliant,

(1) Le bras d'Allah, qui veillait sur une tête si chère, le préserva sans doute en cette occasion. Ms. du Gazewat, à la Bibl. roy.

(2) Degalló á todos los de la nao que Pelearon. Sand., vol. 1, p. 99.

(3) Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

les larmes aux yeux, de l'aider à recouvrer le royaume qu'il avait perdu (1).

Il parvint à les entraîner à sa suite, et quitta Gelves à la tête de quarante voiles avec lesquelles il vint d'abord attaquer Bone. Ce fut sans succès, et ce premier revers, ou peut-être quelques discussions particulières, dégoûtèrent Sinam qui retourna subitement à Gelves. Khaïr-ed-Dine, dont le projet n'était pas d'attaquer Alger avant le printemps, profita des derniers beaux jours de l'année pour faire de nouvelles courses sur tous les points de la Méditerranée. « Cette flotte, dit un auteur arabe, répandit un deuil universel parmi les ennemis du Prophète (2). »

L'hiver fut employé à tout préparer, soit en munitions, soit en vivres, pour l'expédition que méditait Khaïr-ed-Dine. Au retour de la belle saison, il fit armer ses bâtiments, et les tint prêts à reprendre la mer. Un rêve qu'il eut alors vint, dit l'auteur du Gazewat, dissiper ses dernières incertitudes et fixer ses projets.

« Une nuit, tandis qu'il était plongé dans un profond sommeil, tout à coup parut devant lui le prophète de Dieu, suivi d'Abou-Béker, d'Omar, d'Osman, d'Ali, et de tous les compagnons de sa mission divine. Il s'avança près de son lit, et lui dit d'un ton majestueux : « Tu as donc abandonné ta bonne ville d'Alger? — Non, prophète de Dieu, répondit Khaïr-

(1) Hizó les un platica, en que los dixó llorando, etc., etc. Sand., vol. 1, p. 99.

(2) Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

ed-Dine; mais le dégoût s'y était emparé de moi, et je suis venu faire diversion à mon ennui dans la compagnie de mes fidèles Gizelis. » Le prophète, sur qui soit le salut de paix! reprit : Mets ta confiance en Dieu, Khaïr-ed-Dine, et retourne à Alger. » Alors le corsaire se réveilla; en ouvrant les yeux, il aperçut encore ce soleil du ciel et de la terre qui sortait de l'appartement avec son glorieux cortége. »

Barberousse n'hésite plus, l'ordre du départ est donné, et le bruit de ce songe mystérieux et prophétique, répandu dans l'armée, porte dans tous les cœurs la certitude du succès.

Il prit terre sur un point favorable, et, après avoir débarqué ses hommes, son artillerie, ses munitions, il assit son camp dans une forte position (1). Ben-el-Cadi, sortant d'Alger, courut à sa rencontre. Après quelques escarmouches, le combat s'engagea avec une si grande furie de part et d'autre, que, malgré le petit nombre des combattants, l'affaire fut sanglante et longtemps disputée (2). Barberousse s'y comporta vaillamment, mais il ne dut la victoire qu'au courage d'une soixantaine d'Espagnols que l'ex-

(1) Le Ms. du Gazewat donne ici des détails que nous n'avons pas osé suivre, parce qu'ils ne sont pas assez d'accord avec la version de Sandoval et les probabilités historiques. La narration de l'auteur arabe offre cependant un intérêt tel, que, sans l'admettre, nous croyons cependant nécessaire de la donner en note à la fin du volume.

(2) Salió Ben-el-Cadi á escaramuçar con el; y encendiose de tal manera, que fue una muy reñida y sangrienta pelea, para no ser muchos. Sand., vol. 1, p. 99.

pédition de Moncade avait laissés entre ses mains. Armés de mousquets, ils chargèrent si vigoureusement les Maures, au cri de saint Jacques (1), qu'ils culbutèrent l'escadron à la tête duquel était Ben-el-Cadi lui-même, et rétablirent le combat incertain. Les Turcs alors revinrent à la charge, repoussèrent l'ennemi, et demeurèrent maîtres du champ de bataille.

Quatre jours après, Ben-el-Cadi reparut devant l'armée turque, et la bataille s'engagea de nouveau; mais cette fois la trahison décida la victoire. Quatre mille pistoles avaient suffi pour ruiner la fidélité des Arabes, et leur cheik tomba sous le fer d'un traître (2). L'assassin le frappa au cœur d'un coup de lance, et sa tête, séparée du tronc, fut portée, par ordre de Barberousse, sous les murs d'Alger, qui ouvrit aussitôt ses portes à son ancien maître.

Barberousse ne fit que coucher à Alger, et le lendemain, à la pointe du jour, il partit à la tête de ses soixante Espagnols, pour attaquer Khar-Hassan qui avait établi le siége de sa puissance à Cherchell (3). Il arriva le jour même, avant la nuit, sous les murs

(1) Diziendo Sant Yago! Sand., vol. 1, p. 99.

(2) Y fue muerto no á lançadas, sino á traycion. Sand., vol. 1, p. 99. — Voyez aussi Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

(3) Khaïr-ed-Dine ne dormit qu'une nuit à Alger : le lendemain, à la pointe du jour, il partit à cheval avec l'élite de sa cavalerie, etc. Ms. du Gazewat, Bibl. roy. — Sandoval dit aussi, vol. 1, p. 99 : Otro dia (que no se detuvó mas) fue de Argel contra Hazan, ó Cartazan, y le prendió y degolló, ganandole el castillo con industria de los sesenta Españoles. Sand., vol. 1, p. 99. — Haëdo commet ici une erreur grave, et transporte cet événement en l'année 1516, au moment où Haroudj s'empara pour la première fois d'Alger. Voyez Haëdo, fol. 51.

de la ville. Khar-Hassan ne s'attendait point à être attaqué; ses Turcs étaient dispersés de tous les côtés, et il eut à peine le temps de s'enfermer dans une tour. Ses soldats l'abandonnant alors vinrent se rendre successivement à Barberousse, et ils méritèrent leur grâce en indiquant le lieu où leur chef s'était retiré. Khar-Hassan voulut en vain se défendre; trahi par les siens, vivement pressé par les Espagnols, il fut pris et amené, avec treize de ses compagnons, en présence du corsaire. Barberousse leur reprocha leur trahison, et comme ces malheureux se jetaient à ses pieds pour implorer sa miséricorde, il se détourna, ne fit qu'un signe, et leurs têtes roulèrent dans la poussière (1).

Ben-el-Cadi et Khar-Hassan morts, tout le pays se rangea sous les lois de Khaïr-ed-Dine : profitant du retour de la fortune, cet audacieux aventurier songea aussitôt à étendre sa puissance. On le vit appeler à lui de nouveaux renforts, fixer à Alger les corsaires les plus réputés et toujours en armes, favoriser ses amis et écraser ses ennemis. Pendant qu'il dirigeait dans l'intérieur du pays des expéditions destinées à soumettre les tribus rebelles, ou à faire rentrer les contributions, il ordonnait de nouveaux armements, lançait des corsaires sur tous les points de la Médi-

(1) Khaïr-ed-Dine se tournant vers Khar-Hassan : « Et toi, dit-il, la « plus vile et la plus ingrate des créatures, quel mal t'avais-je fait pour « te révolter contre moi et pour te lier avec mes ennemis? » En achevant ces mots, il ne fit qu'un signe, c'était l'ordre de lui trancher la tête, ainsi qu'aux soldats qui l'avaient accompagné dans sa fuite. Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

terranée, et chargeait Cacchi Diablo de saccager, avec dix-sept fustes ou galiotes, les côtes d'Espagne. Jamais l'Italie et la Péninsule n'avaient encore souffert d'aussi grands maux, jamais la navigation de la Méditerranée n'avait été aussi périlleuse.

Cependant Barberousse éprouva longtemps de sérieuses difficultés dans l'intérieur de l'Afrique, et déjà il était parvenu à se rendre maître de tout le pays plat, que les Berbères, retirés dans leurs inaccessibles montagnes, bravaient encore son autorité. Un frère de Ben-el-Cadi, qui habitait la chaîne de Kouço, lui fit une guerre acharnée. A la tête de sa tribu, il tombait à l'improviste sur les terres de Barberousse, les dévastait, et disparaissait avant même qu'on en fût informé à Alger. Khaïr-ed-Dine voulut en vain le suivre dans les montagnes, il perdit du monde, et fut obligé de renoncer à une guerre aussi difficile (1). Il se vengea en tentant de nouvelles entreprises contre les chrétiens.

On entrait alors dans l'année 1529 ; treize ans s'étaient écoulés depuis qu'Haroudj avait conquis Alger, et le faible Pégnon bâti devant la ville par Machin de Rentéria était encore au pouvoir des Espagnols. Une ignorance absolue dans l'art des siéges, bien plus que l'absence des moyens nécessaires, semblait interdire pour longtemps encore aux Turcs l'espérance d'entrer dans cette forteresse; mais un traître leur en ouvrit les portes.

(1) Sand., vol. 2, p. 65. — Paolo Jovio, vol. 2, p. 362, de la traduction de Denis Sauvage. Lyon, MDLVIII.

La garde de ce point important avait été confiée à Martin de Vargas, d'une famille noble et ancienne; il commandait une garnison de cent cinquante soldats tous vaillants et aguerris. Vivement pressé par Barberousse, qui, à la tête de forces considérables, ne lui laissait pas un seul instant de repos, Vargas craignit de manquer bientôt d'approvisionnements, et envoya demander des secours à l'empereur Charles-Quint (1). Absorbé par des affaires importantes, celui-ci n'accorda point à ce message l'attention qu'il méritait.

Cependant les Espagnols continuaient à se défendre, et Alger souffrait beaucoup du feu de leur artillerie, qui porta la destruction dans la ville, et ruina les minarets de toutes les mosqués (1).

Khaïr-ed-Dine, de son côté, avait établi une batterie sur un des forts les plus voisins du Pégnon, mais il n'en obtint pas de grands effets. Découragé, manquant de boulets, il était sur le point d'abandonner l'attaque, lorsqu'un transfuge, sorti du fort à la nage, vint le prévenir que la garnison n'avait plus ni poudre, ni vivres (2). Dans la situation critique

(1) Vargas temiendo de perderse por falta de gente y municion, y comida, embió á pedir al emperador, etc. Sand., vol. 2, p. 63. — Voyez aussi Aranda, p. 117; Haëdo, fol. 57; et Marmol, vol. 2, p. 402.

(2) Les infidèles, dont Dieu extermine la race! dès qu'ils eurent entendu les premiers coups de canon, firent tout à la fois une décharge de leur artillerie... Ces maudits de Dieu se plaisaient surtout à pointer leurs canons contre les minarets des mosquées, etc. Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

(3) Marmol, vol. 2, p. 402. — Sand., vol. 2, p. 63, dit : Desconfió Barbarrossa de poder tomar el Peñon : pero como los Españoles afloxavan de tirar, entendiò ser por falta de polvera, y arreziò el cerco, etc.

où il se trouvait lui-même, il crut prudent de faire à la garnison les propositions les plus avantageuses : il lui promit, si elle voulait rendre le fort, de la reconduire en Espagne avec ses armes, ses bagages et son artillerie. Vargas répondit fièrement que Barberousse était mal instruit, qu'il avait des vivres et des munitions en abondance, mais que, manquât-il de tout, il aimerait mieux mourir les armes à la main, que de rendre comme un traître la place dont son roi lui avait confié le commandement.

Khaïr-ed-Dine voyait toutes ses espérances renversées par la fermeté de cette réponse, lorsqu'un Juif vint lui apprendre à fabriquer les boulets dont il manquait (2). Aussitôt le corsaire, qui n'a plus rien à craindre du feu de l'ennemi, entoure le Pégnon avec quarante-cinq navires, chargés d'artillerie et d'hommes. Battu jour et nuit, le fort tomba bientôt en ruines, et de larges brèches s'ouvrirent de tous les côtés. Alors Barberousse ordonna l'assaut. Les Espagnols paraissent sur la muraille, se défendent comme des lions, repoussent plusieurs fois l'ennemi, et soutiennent le combat depuis le matin jusqu'au soir. Cent cinquante chrétiens, manquant de poudre, accablés de lassitude, mourant de faim, luttèrent en ce jour contre cinq mille infidèles. Pour compléter une aussi magnifique résistance, le gouverneur, armé d'une épée à deux mains, défendit longtemps la brèche à lui seul. Mais enfin, couvert

(1) Un Judio, que despues se fue á vivir á Marsella, se las mostró hazer de hierro... Sand., vol. 2, p. 63.

de blessures, il tomba, et quatre Turcs se précipitèrent sur lui, comme s'il eût encore fallu plus d'un homme pour se saisir d'un pareil héros (1).

Tous les Espagnols furent tués, excepté vingt-cinq, et même ils étaient si cruellement blessés, qu'on peut à peine dire qu'ils vivaient encore. Cet événement eut lieu le 21 mai 1529 (2).

Barberousse, frappé de l'héroïque valeur de Vargas, le combla d'éloges et chercha par tous les moyens possibles à se l'attacher. Mais l'Espagnol demeura inébranlable. L'année suivante, après quelques revers qui excitèrent la mauvaise humeur des Barbares, et qui servirent de signal à d'horribles massacres, Khaïr-ed-Dine lui laissa encore la liberté de racheter sa vie, soit en reniant, soit en épousant une musulmane : Vargas préféra mourir. Furieux, Barberousse ordonna son supplice, et le pieux et vaillant guerrier expira dans les tourments. Pendant tout le temps que durèrent les tortures, on n'entendit sortir de ses lèvres que les noms de Jésus et de Marie. On lui arracha les membres, et son corps fut coupé par morceaux (3); ces débris sanglants, jetés dans la rue, furent ensuite traînés à la

(1) Marmol, vol. 2, p. 402.

(2) Batió y combatió tan furiosamente el Peñon y Castillo, que lo tomó viernes á veynte y uno mayo 1529 años. Sand., vol. 2, p. 63. — Le vendredi suivant, les troupes turques, après avoir imploré le secours du ciel, et s'être résignées aux décrets du destin, demandèrent la permission de tenter l'escalade. Ms. du Gazewat, Bibl. roy. — Haëdo, fol. 57, donne cette même date. — Voyez aussi Aranda, p. 118.

(3) Descoyuntó el cuerpo á Martin de Vargas, cortandole cada miembro por sa parte, etc. Sand., vol. 2, page 66.

mer, car les chrétiens n'avaient pas alors le droit d'être enterrés(1).

Les Musulmans estimaient le courage, mais ils ne savaient point l'honorer : pour eux c'était une qualité, et non une vertu. L'honneur, comme le comprenaient les peuples chrétiens, leur paraissait un mot vide de sens. Vargas mourut parce qu'il resta fidèle à ses devoirs, et il cessa d'exciter l'admiration des Barbares, au moment où il méritait celle de la postérité.

Barberousse se hâta de raser un fort dont l'aspect seul lui était devenu insupportable, et, avec les débris, il commença la digue qui unit encore aujourd'hui la ville au rocher sur lequel était bâti le Pégnon. A la place qu'il occupait il planta un jardin, autant pour son plaisir que pour rappeler son triomphe (2).

Ce succès était de la plus haute importance pour les infidèles, car Alger, jusque-là, n'avait point de port ; les galiotes, obligées d'atterrer à une grande distance, dans des lieux mal abrités, restaient exposées à tous les dangers de la mer et de l'ennemi (3). La darse que Barberousse venait de con-

(1) Muchos tiempos no consintió Barbarrossa, ni sus successores que los christianos se enterassen, hasta que despues muchos años, Asan Baja, su hijo, siende rey de Argel, les permittió los pobres cimeterios y sepulturas que oy dia tienen en fuera de las portas de Babalueta, y de Babazan, à la marina. Haëdo, fol. 154.

(2) Sand., vol. 2, p. 63. — Paolo Jovio dit aussi, vol. 2, p. 362 : « Il « prit la Roque, la rasa, plongeant les ruines au fond de l'eau, dreceant « un môle pour ajouster un très-commode port à sa ville et siége royal. » — Voyez aussi le Ms. du Gazewat, à la Bibl. roy.

(3) Hasta entonces, el y los demas cosarios los tenien alla á la Fiumara,

quérir n'offrait pas encore, il est vrai, un mouillage assuré; mais les travaux qu'il se hâta d'y faire exécuter en augmentèrent promptement la valeur (1). Les débris du fort n'ayant pas suffi pour achever la jetée, le corsaire la termina avec des pierres tirées de l'ancienne ville romaine bâtie sur le cap Matifoux. Cette jetée importante; alors ébauchée, reçut sans cesse de nouveaux perfectionnements; Salha-Raïs y fit plus tard exécuter de grands travaux, et, de nos jours, les Français ont consacré d'assez fortes sommes à son entretien. La beauté et la perfection de leurs travaux les font aisément reconnaître.

Le voyageur qui parcourt aujourd'hui les rivages d'Alger recherche avec curiosité quels furent les points où les corsaires pouvaient, avant la prise du fort, abriter leurs vaisseaux. Haëdo est le seul auteur qui soulève le voile que de longues années ont jeté sur ce fait historique. C'est lui qu'il est utile de consulter. « Barberousse, dit-il, conduisait ses galiotes et celles de ses compagnons au delà de la porte Bab-el-Ouëd, du côté du couchant, à un mille de la ville, sur le rivage de la Fiumara. La plage était ouverte et par conséquent peu sûre. Aussi avait-il soin

poco menos de una milla de la ciudad, para poniente, en una playa abierta, etc. Haëdo, fol. 57.

(1) Mandó Barbaroja deshazer hasta los fondamentos de aquella plaça y començo luego á hazer el puerto como ya tenia ordenado. Y para esto con immenso trabajo de muchos millares de christianos captivos, cego con una terra pleno muy fuerte tota la distancia de mar que avia entre la isla y ciudad; y al cabo de dos años... pusó en perfeccion el puerto que oy dia tiene Argel. Haëdo, fol. 57 bis. — Voyez aussi Marmol, vol. 2, p. 400, et Em. d'Aranda, p. 117.

de faire tirer ses galiotes sur le sable ; les esclaves chrétiens étaient chargés du pénible soin de les sortir de l'eau et de les remettre à flot. Les vaisseaux marchands, d'un tonnage plus fort, allaient jeter l'ancre dans une petite anse appelée *Palma*, non loin de la porte Bab-Azoum. Mais ce lieu était presque sans abri, et les navires y couraient des dangers continuels (1).

(1) Voyez Haëdo, fol. 57 et fol. 153.

CHAPITRE VII.

Effet que produit en Europe et en Afrique la prise du Pégnon. — Les corsaires les plus fameux se rangent sous les ordres de Barberousse. — Il met en mer une flottille de onze fustes ou galiotes. — Ravages commis par les corsaires. — Ils enlèvent les anciens Maures d'Espagne pour les conduire à Alger. — Barberousse espère ainsi renouveler la population de cette ville. — Cacchi Diablo remporte une victoire signalée sur les galères d'Espagne commandées par Portondo. — Cette victoire procure à Barberousse des galères dont il manquait. — Khaïr-ed Dine envoie au sultan une portion du butin et l'étendard royal d'Espagne. — Il appelle auprès de lui Sinam de Smyrne. — Quel était ce corsaire. — Khaïr-ed Dine forme le projet de franchir le détroit et d'attaquer Cadix. — Il met à la mer une flottille composée de soixante bâtiments. — Doria apprend qu'une partie de cette armée est mouillée à Cherchel. — Il se dirige de ce côté à la tête de trente-huit galères. — Hali Caraman, ayant aperçu la flotte chrétienne, coule bas ses navires et enferme les esclaves de la chiourme dans un souterrain. — Doria débarque et délivre les chrétiens. — Ses soldats, répandus dans la ville, sont attaqués. — Il perd quatre cents hommes. — Furieux d'être obligé de renoncer à l'expédition de Cadix, Khaïr-ed-Dine massacre les prisonniers chrétiens. — Ces horribles exécutions ont lieu à l'occasion d'un complot. — Détails de ce complot. — Barberousse défend d'ensevelir les cadavres des chrétiens.

La prise du Pégnon eut en Europe et en Afrique un immense retentissement, et c'est de ce jour, à proprement parler, que la fortune de Barberousse parut s'établir sur des bases durables. Les corsaires les plus fameux accoururent pour se ranger

sous ses ordres. Entre tous on distinguait Cacchi Diablo, Salac, Magali, Tabac, Azan et Soliman (1). Khaïr-ed-Dine se hâta de les envoyer en course pendant que lui-même s'occupait à Alger des guerres contre les tribus arabes, et une flottille de onze fustes ou galiotes se montra bientôt sur les côtes d'Espagne, où elle répandit la terreur et la désolation. L'audace de ces corsaires était si grande, qu'ils ne craignirent pas de débarquer et de porter jusqu'à trois lieues dans l'intérieur des terres la flamme et le pillage (2); il est vrai qu'ils étaient aidés dans ces fatales excursions par les Maures, qui, après les avoir guidés dans le pays, profitaient en grand nombre de leurs vaisseaux pour se retirer à Alger, où Barberousse les accueillait favorablement (3). Ce rusé corsaire cherchait tous les moyens possibles d'augmenter, ou, pour mieux dire, de renouveler la population d'Alger. Il paraissait servir ainsi la cause de l'islam, mais il avait réellement pour but de se recruter de soldats dévoués, et de peupler la ville de citoyens d'une fidélité certaine.

Tendre toujours vers le but, ne négliger aucun moyen, masquer les projets d'une froide politique sous l'apparence de sentimens ardents et généreux,

(1) Sandoval, vol. 2, p. 63.

(2) Les fidèles Musulmans firent des descentes sur différents points de la côte, mettant le feu aux villages, enlevant les habitants, etc. Ms. du Gazewat, Bibl. roy. — Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 63.

(3) Los Moricos se avian embarcado en las galeotas d'Argel, y que llevaran consigó muy gran copia de dineros, etc. Haëdo, fol. 56. — Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 63, et Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

complaire au peuple et l'enchaîner, telle fut toujours la tactique des tyrans et de ceux qui cherchent à gouverner la foule.

Après divers événements, inutiles à raconter, Cacchi Diablo obtint enfin sur les Espagnols un succès si grand et si inespéré, que nous croyons devoir en rapporter avec soin tous les détails. Ce corsaire voyait arriver le terme de sa croisière; chargé de butin et encombré des Maurisques qu'il venait d'enlever à l'Espagne, il avait jeté l'ancre dans une crique de l'île de Formentera, attendant, pour remettre à la voile, le premier vent favorable. Dans ce même instant Rodrigo Portondo, général des galères d'Espagne, touchait, avec huit navires, à Iviça. Informé de la présence des corsaires dans le voisinage, il augmente ses équipages de cent cinquante soldats éprouvés, que lui fournit le gouverneur de l'île, et il part au milieu de la nuit de manière à arriver au point du jour sur l'ennemi. Domingo Portondo, fils du général, ayant reconnu sa force, vint avertir son père qu'au lieu de onze fustes ou galiotes que l'on croyait aux corsaires, il avait compté quinze bâtiments, et qu'il serait imprudent d'engager le combat contre des forces si supérieures. Irrité, Portondo l'accusa, en face des officiers rassemblés, de n'être pas son fils, et ajouta avec ironie qu'il fallait qu'il fût bien lâche pour craindre de misérables barques (1) qu'il se chargerait, à lui

(1) Ayrose el padre entonces, diziendole que no era su hijo, pues tenia, etc. Sand., vol. 2, p. 64. — Voyez aussi Ms. du Gazewat. — Paolo Jovio, vol. 2, p. 363, dit : « Portondo l'objurgua grandement et aspre-

seul, de couler à fond. « Dieu veuille, mon père, s'é-
« cria Domingo, que nous ayons à supporter la honte
« d'avoir eu peur, plutôt qu'à nous repentir de n'a-
« voir rien craint ! » Animé par ce débat, Portondo, d'un caractère violent et obstiné, ordonna l'attaque et s'élança lui-même, à force de rames, sur l'ennemi. Il eut bientôt devancé le reste de ses galères, dont les chiourmes étaient plus faibles, et son fils Domingo put seul le suivre. Il s'arrêta un instant, les rames levées, pour attendre que sa petite flotte se fût ralliée; mais la patience lui échappa encore, et, furieux de ce retard, il reprit sa course avec une nouvelle vitesse (1). Dès que Haïdin-Cacchi Diablo se fut aperçu du désordre qui régnait dans l'escadre espagnole, il sentit renaître son espérance. D'abord il n'avait songé qu'à fuir; maintenant il s'arrête, appelle ses compagnons, prend rapidement conseil et leur annonce un triomphe certain (2). « Nous comptons, dit-il, deux
« fois autant de vaisseaux que l'ennemi; que deux
« bâtiments s'attachent donc à chaque galère : une
« galiote attaquera de front et un brigantin de flanc.
« Si même la flotte chrétienne ne réussit pas à se

« ment, le tançant et reprenant de couardise; voire tant insolemment qu'il
« lui dit qu'il n'était pas son fils, etc. »

(1) Detuvose á esperar los un poco levantados los ramos, aunque no todo lo que fue menester. Viendo esto caminó adelante, etc. Sand., vol. 2, p. 65. — Les voyant derrière soi, il fut contraint de lever les rames de la sienne, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 143.

(2) Haïdin-Cacha-Diablo animó los capitanes, ajuntando sus galeras, luego que conoció la desorden de las galeras de Portondo, y les certificó la vitoria, si peleassen como valientes cosarios, etc. Sand., vol. 2, p. 65. — Voyez aussi Paolo Jovio, vol. 2, p. 144.

« rallier, trois navires pourront se porter à l'attaque « d'un seul. Allez ! combattez comme de vaillants cor- « saires, je vous promets la victoire ! » Les infidèles, à ces mots, poussent des cris sauvages et s'élancent sur l'ennemi. Assan-Célébin et Solyman, les plus hardis parmi les corsaires, se jettent sur la capitane, l'abordent avec une irrésistible furie, s'en rendent maîtres, et massacrent l'équipage. Avant qu'aucun secours pût arriver, l'étendard royal était abattu, et Portondo lui-même tombait frappé d'une balle (1). La vue de ce désastre jeta la terreur parmi les chrétiens ; ce ne fut plus un combat, mais une déroute, et en moins d'une demi-heure toutes les galères, une seule exceptée, furent la proie du vainqueur. Celle commandée par don Juan de Cordova faillit échapper, mais elle donna malheureusement contre un rocher et tomba entre les mains de l'ennemi (2).

Ce funeste échec, qui arriva le 25 octobre 1529 (3), servit de signal à de plus grands malheurs. Les côtes d'Espagne se trouvèrent un moment dégarnies, et les corsaires, dont jamais la confiance n'avait été portée plus haut, commirent alors d'affreux dégâts (4).

(1) El general Portondo, cuja galera estava rodeada de dos galeotas, cayó muerto de un arcabuzaço, etc. Haëdo, fol. 56 bis.—Azan y Soleyman encontraron con la galera de Portondo, uno por proa y otro por lado, etc. Sand., vol. 2, p. 65.— Car-Assan-Celebin et Solyman, les plus hardis et plus âpres au combat, se jetèrent sur la capitanesse, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 144.

(2) Haëdo dit qu'une seule galère s'échappa, et le Ms. du Gazewat dit trois. Nous avons suivi Sandoval, d'accord avec Paolo Jovio.

(3) 25 octobre, año 1529. Sand., vol. 2, p. 65.

(4) Fue gran perdida esta para las costas de España, porque las corrian

Les succès les plus brillants sont toujours les moins disputés : cette victoire inespérée ne coûta pas aux infidèles plus de vingt hommes. Barberousse en ressentit une joie d'autant plus vive qu'elle lui procura des galères dont sa marine manquait. Il vit tout à coup son nom grandir dans la Méditerranée, en Europe et en Afrique; mais habile à profiter de toutes les occasions qui pouvaient augmenter sa réputation, et attirer sur lui les yeux du sultan, il fit parvenir à Constantinople un présent composé d'habillements, de selles mauresques, d'enfants chrétiens et de jeunes filles d'une beauté remarquable. Il y ajouta la couverture de la capitane de Portondo, ouvrage magnifique, et, ce qu'il estimait plus que tout le reste, l'étendard royal d'Espagne (1).

Soliman reçut avec joie les preuves de la défaite des Espagnols, et combla d'éloge l'activité et la bravoure de Barberousse.

Les forces de ce corsaire allaient sans cesse en augmentant; chaque jour de nouveaux raïs venaient se mettre sous ses ordres, et il acheva de rendre sa puissance formidable en appelant auprès de lui Sinam de Smyrne, surnommé le Juif, qui l'avait quitté

cada dia los de Argel sin temor alguno, etc. Sand., vol. 2, p. 65. — Holgose mucho Barbarroxa desta vitoria no aviendo muerto en ella mas de veynte Turcos, etc. *Id.*, *ib.*

(1) Il envoya jusqu'à Constantinople présenter en don les plus braves dépouilles de cette victoire, et principalement l'étendard de la capitanesse, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 144. — Embiole con estas y otras muchas cosas el estandarte imperial, que lo estimava tanto, como toda la presa. Sand., vol. 2, p. 65.

sous les murs de Bone. Ce corsaire, un des plus réputés de la Méditerranée, fut alors heureux des offres de rapprochement que lui fit Khaïr-ed-Dine, et il accourut à Alger avec deux galères et vingt-quatre galiotes. Il était accompagné de Hali-Caraman (1), corsaire d'une valeur redoutable, qui possédait deux galères et quatre fustes. Sinam, dit Sandoval, avait reçu le surnom de Juif, quoiqu'il ne le fût pas de naissance; il se montrait doux avec les esclaves, plein de pitié pour les malheureux, ferme dans le conseil, courageux dans les revers, modéré dans les succès, et exempt de la plupart des vices communs aux corsaires. Il s'occupait d'astrologie, et passait pour un des premiers hommes de mer de son époque (2). Il lui manquait un œil, d'où vient, suivant Paolo Jovio, qu'il était aussi surnommé *Céfut*.

C'est alors que Khaïr-ed-Dine, se voyant à la tête d'une flotte composée de soixante bâtiments, dans lesquels on comptait dix galères, trouva la Méditerranée trop étroite pour lui, et conçut le projet de passer le détroit de Gibraltar pour attaquer Cadix, ville déjà opulente (3). Se croyant assuré du succès,

(1) Hali-Caraman ou Hali-Car. C'est le même que Paolo Jovio appelle Hali-Cot. Il était né en Caramanie, d'où lui vient son surnom. — Voir Paolo Jovio, vol. 2, p. 145.

(2) Era Synam de Smyrne tuerto de un ojo, y Judio conocido por renombre, i no por linage. Manso con los esclavos, piadoso con los enfermos, templado en los vicios, firme en el consejo, astrologo, y grande hombre de mar, assi para las alturas, como para las derotas: era enfin el mejor cossario de su tiempo. Sand., vol. 2, p. 66.

(3) Y como se vió tan poderoso les dió á entender que tomarian á Cadis. Sand., vol. 2, p. 66. — Barberousse alors commença à brasser choses

il avait fait partager sa confiance et son ardeur à tous les corsaires; mais la fortune, par un retour imprévu, l'accabla d'un revers qui renversa ses espérances. Il était prêt à mettre à la voile, il lui restait seulement à achever ses approvisionnements, et il détacha de la flotte vingt-cinq navires, sous les ordres d'Hali-Caraman, pour aller prendre à Cherchel le biscuit qui lui manquait encore (1). Dans le même temps, Doria avait reçu de l'empereur l'ordre de chercher les corsaires et de venger la défaite de Portondo. Cet illustre marin apprit aux Baléares que la flotte de Khaïr-ed-Dine s'était divisée, et qu'une partie était alors à l'ancre dans la baie de Cherchel. Sans perdre un instant, il se dirige sur ce port, à la tête d'une escadre forte de trente-huit galères; il volait à une victoire certaine. On vit alors, ce qui ne se renouvela plus, les galères de France réunies à celles de l'empereur contre les corsaires de Barbarie : François Ier voulait, par cette démarche, donner à Charles-Quint une preuve de la sincérité de l'amitié qu'ils venaient de se jurer.

Quand les infidèles aperçurent la flotte au large, ils la prirent pour celle de Khaïr-ed-Dine qu'ils at-

plus grandes en son esprit..... Et il arrêta d'assaillir la ville de Cadiz, qui est sur le détroit de Gibraltar, etc. Paolo Jovio, vol. 1, p. 146. — Voyez aussi le Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

(1) Embiaron Hali-Caraman, con veynte y cinco velas á Sargele por vizcoco, y por otros pertrechos de guerra, etc. Sand., vol. 2, p. 66. — La flotte n'attendait pour sortir que le biscuit que l'on fabriquait à Cherchel, etc. Ms. du Gazewat, Bibl. roy. — Halicot fut envoyé à Cercelle, avec presque la moitié de leur navire, afin que, trouvant là grande abondance de froument, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 146.

tendaient. Mais à la force des vaisseaux, et surtout à l'absence des petites embarcations (1), qui composaient en grande partie l'armée de Barberousse, Hali ne tarda pas à reconnaître son erreur. Quoique surpris, il fait promptement déferrer les esclaves de la chiourme, les jette, au nombre de huit cents, dans un souterrain, ordonne de percer les navires pour les couler bas, et force les habitants à se répandre dans la campagne pour exciter les Arabes contre les chrétiens. Lui-même, à la tête de ses Turcs, il s'enferme dans la Casaubah (2).

Doria entra sans résistance dans le port; il y saisit deux galères et cinq ou six fustes qui restaient à flot, et débarqua trois compagnies de soldats italiens avec ordre de délivrer les captifs. On réussit bientôt à découvrir leur prison, et ce coup de main se fût terminé de la manière la plus heureuse, si les Italiens, tous soldats de nouvelles levées, n'eussent méprisé les ordres de leurs chefs, et, sourds à la voix de Doria, ainsi qu'au son des trompettes et du canon qui les rappelaient à bord, ne se fussent répandus dans la ville pour la piller. Mais déjà une multitude d'Arabes à pied et à cheval arrivaient au secours d'Hali-

(1) Attendu que, selon sa coutume, Barberousse ameneraуt de grandes et petites fustes, et de petits brigantins d'espions. Paolo Jovio, vol. 2, p. 146. — Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 66.

(2) D'avantage, emmenant tous les Turcs avec soy, les fit entrer en la roque, et commanda aux Mores d'abandonner la ville et d'aller appeler en secours les Alarbes du plus prochain voisinage. Paolo Jovio, vol. 2, p. 146. — Sand., vol. 2, p. 66.

Caraman. Aussitôt qu'il se voit en force, le corsaire sort de la Casaubah, surprend les chrétiens, les taille en pièces, et les pousse, l'épée dans les reins, jusqu'au bord de la mer. Il n'y eut pas même de combat, tant était grande la frayeur, ou l'embarras causé par le butin. Tous couraient de côté et d'autre, oubliant dans leur terreur le chemin qui conduisait à leurs vaisseaux, et quatre cents hommes périrent sous le sabre des Turcs, à la vue des galères, sans qu'il fût possible de les secourir : les Musulmans firent à peine soixante prisonniers (1).

Quelque fatale qu'eût été pour Doria cette entreprise, elle fut encore plus fâcheuse pour Barberousse, qui se vit contraint, par la perte de ses huit cents esclaves, de renoncer à l'expédition de Cadix. Furieux de cet échec, il ordonna à ses corsaires d'aller croiser à la hauteur de Gênes; mais ce fut sans un grand résultat. Il se vengea d'une manière plus certaine et plus barbare sur les prisonniers espagnols qu'il avait en son pouvoir. Par un raffinement de cruauté, il les fit mourir les uns après les autres, et tous par des supplices différents. Domingo de Portondo fut empalé, un grand nombre succombèrent sous le bâton, et d'autres furent foulés aux pieds des chevaux, genre de torture aussi terrible que nouveau. Dix-sept, et ce furent les plus heureux, eurent la tête

(1) Doria n'en perdit guère moins de quatre cents, quand à peine en était-il tombé en la puissance de l'ennemi soixante de vivants. — Paolo Jovio, vol. 2, p. 147. — Le Ms. de Venture porte le nombre des morts à quatorze cents et celui des prisonniers à six cents. — Ceci paraît se ressentir un peu de l'exagération arabe.

tranchée. C'est alors que périt Martin de Vargos (1).

Ces horribles massacres rappellent ceux qui suivirent l'expédition de Moncade, et, comme les premiers, ils eurent lieu à l'occasion d'un complot, dont Haëdo nous a conservé tous les détails.

A cette époque, le nombre des esclaves était déjà considérable, dit l'auteur espagnol ; néanmoins aucun raïs ou corsaire, si l'on excepte Barberousse, ne possédait encore de bagne pour les renfermer, et tous jouissaient d'une assez grande liberté. Domingo de Portondo (2) et ses compagnons de captivité, causant un jour ensemble, remarquèrent qu'il leur serait facile de briser leurs chaînes, et, si les chrétiens savaient s'entendre, et osaient tenter un coup de main plus hardi que dangereux, de se rendre maîtres d'Alger. Cette conversation, à laquelle aucun d'eux n'attacha d'abord une grande importance, laissa des traces dans l'esprit de ces courageux soldats. Ils en parlèrent de nouveau, et, s'enflammant à l'idée du succès, ils finirent par se résoudre à mettre tout en œuvre pour exécuter cette grande entreprise. Louis de Sévilla, capitaine de galère, Espagnol de naissance, prit une part importante à cette résolution, et contribua plus qu'un autre à entraîner ses camarades. Le nombre des conjurés s'ac-

(1) Empaló á Domingo de Portondo, y acañavereó otros muchos. Atropello alguuos con çavallos, manera de muerte tan cruel como nueva, etc. Sand., vol. 2, p. 66.

(2) Haëdo l'appelle Juan de Portondo, et Paolo Jovio Giouanni de Portondo, ce qui est la même chose. Malgré cet accord, nous avons suivi Sandoval.

crut rapidement, bientôt presque tous les esclaves chrétiens furent initiés au complot; et cependant le secret le plus profond continua de planer sur leurs projets. Tout avait été ordonné avec une prudence extrême. Les captifs s'étaient munis d'armes, des épées leur avaient été envoyées par le gouverneur d'Oran, et de fausses clefs pour ouvrir le bagne de Khaïr-ed-Dine avaient été fabriquées. Tout était prêt, et les chrétiens n'attendaient plus, pour se soulever, que le signal qui devait les appeler à la liberté et changer le sort de la Barbarie, quand un misérable, un traître, vint renverser les espérances de ses compagnons, de ses frères, et causer la mort des plus distingués d'entre eux. Un jour, les principaux conjurés étaient occupés, suivant leur habitude, à jouer aux cartes, lorsqu'il s'éleva une contestation entre deux Espagnols, dont l'un, nommé Francesco de Almança, d'un caractère bas et irascible, s'était déjà déshonoré par deux abjurations successives. Les spectateurs, invoqués pour décider du coup, lui donnaient tort; il en conçut un mécontentement extrême, et, pour se venger des juges, qui étaient les chefs mêmes du complot, il découvrit tout à Barberousse. Atterré au récit de cet esclave, Khaïr-ed-Dine voulut vérifier par lui-même l'exactitude de sa dénonciation; il l'accompagna, visita la boutique du forgeron où avaient été fabriquées les fausses clefs, ainsi que les masses destinées à enfoncer les portes, et il les trouva enterrées dans un coin de la maison que lui avait désignée le dénonciateur. Cette preuve suffit pour le convaincre, et dix-sept des conjurés fu-

rent à l'instant même condamnés à perdre la vie. La sentence prononcée, les Turcs se précipitent en foule vers le bagne où sont renfermées les victimes, tranquilles alors et soupçonnant peu le sort qui les attendait. Ils les appellent à grands cris, les saisissent, lient leurs mains derrière le dos, les accablent d'injures, et les traînent hors de la porte Bab-el-Ouëd, en leur criant : « Chiens! traîtres! vous vouliez vous « emparer du royaume; misérables! vous apprendrez aujourd'hui ce qu'il en coûte pour avoir conspiré contre vos maîtres! » A peine sont-ils arrivés hors de la ville, que, tirant leurs cimeterres, ils tombent sur ces malheureux, et les massacrent impitoyablement. Prenant un plaisir farouche à prolonger leur supplice, ils leur coupent les bras, les mains, les jarrets, leur percent le corps, leur fendent la tête, les hachent en un mot, et se fatiguent à toucher sur des corps mutilés et sanglants. Barberousse défendit, sous peine de mort, de les enterrer; il voulut que leurs cadavres, abandonnés sur le terrain, devinssent la proie des chiens et des vautours.

Tel est le récit de Haëdo, il s'écarte de celui de Sandoval dans quelques détails, mais tous les deux sont également tragiques.

Quels soldats que ceux qui se plaisent à de pareils massacres, quel chef que celui qui les ordonne! Les droits d'une légitime défense sont étendus, mais une inutile cruauté forme une barrière qui ne doit jamais être franchie. Ce principe, d'une éternelle morale, que les sauvages eux-mêmes respectent souvent, l'islamisme le mit en oubli. Le Koran tient les

peuples dans un état de demi-barbarie qui détruit les sentiments d'humanité et altère les idées les plus simples de la morale naturelle.

CHAPITRE VIII.

Soliman songe à mettre Khaïr-ed-Dine à la tête de ses flottes.—Il engage le corsaire à se rendre à Constantinople. — Joie de Barberousse en apprenant cette nouvelle. — Précautions qu'il prend avant de quitter Alger.—Il recherche l'amitié de François Ier. — Il emmène à Constantinople Muley-al-Rachid, roi de Tunis, détrôné par Muley-Assem, son frère.—Il visite les côtes de l'Italie.— Il se joint au corsaire Deli-Zuf. — Il prend treize navires génois. — Deli-Zuf est tué. — On accuse Barberousse de l'avoir fait assassiner. — Khaïr-ed-Dine arrive à Constantinople.—Il est reçu avec distinction.— Bientôt il éprouve des difficultés imprévues. – Un parti puissant se forme contre lui.—Khaïr-ed-Dine va trouver Hibraïm, son protecteur, en Syrie. — Il revient avec des lettres qui lui ménagent les bonnes grâces de Soliman. – Il est nommé pacha, amiral, et pourvu de l'autorité la plus étendue.— Khaïr-ed-Dine équipe une flotte de quatre-vingts galères. — Ces forces sont destinées à soumettre Tunis. — Il quitte Constantinople, et masque ses projets en attaquant l'Italie. — Terreur de Naples. — Il prend Spelonca. — Il dirige deux mille Turcs sur Fondi.—La ville est surprise et emportée. —Julie de Gonzagua, dont Barberousse aurait voulu s'emparer, s'échappe à moitié nue. — Consternation de Rome en apprenant ces nouvelles. — Barberousse disparaît. — Il s'est dirigé sur Tunis. — Il s'empare de Byserte, et y fait proclamer roi Al-Rachid. — Cette nouvelle jette la division dans la ville de Tunis.—Les ennemis de Muley-Assem relèvent la tête.—Barberousse paraît devant la Goulette, et dit qu'Al-Rachid est malade à bord. — Il est reçu dans Tunis.— Il s'empare de la ville, et y proclame l'autorité du grand-seigneur.—Voyant qu'ils se sont trompés, les Tunisiens courent aux armes.— Les Turcs se retirent dans la citadelle. — Fureur des Tunisiens.—Les Turcs sont sur le point d'être forcés.—Le courage et la présence d'esprit d'un renégat les sauvent.—Les Turcs sortent de la citadelle, et attaquent à leur tour les assaillants.—Le mezuar de Tunis est tué, et sa mort est le signal d'une déroute complète. — Muley-Hassem réussit avec peine à s'échapper. — Une suspension d'ar-

mes est convenue. — Elle est suivie de la paix, et les Tunisiens se soumettent à l'autorité du grand-seigneur. — Khaïr-ed-Dine rétablit l'ordre dans l'administration du royaume. — Il nomme aux emplois. — Il rend la justice. — Il veut améliorer le port. — Mœurs des rois de Tunis.

Malgré les cruautés dont nous venons de donner le lamentable récit, tant d'actions éclatantes, tant de succès sur terre et sur mer, une si haute fortune avaient attiré sur Khaïr-ed-Dine l'attention du monde. Soliman venait de perdre Coron, Patras, les châteaux et le golfe de Lépante, et la flotte turque fuyait devant André Doria. On sentait à Constantinople la nécessité de mettre à la tête de la marine un homme vaillant et expérimenté, qui rétablît sa réputation, si brillante sous Bajazet. Tous les yeux se fixèrent sur Khaïr-ed-Dine, « le seul, dit Paolo Jovio, « qu'ils pussent dire pareil à Doria, par âge, par ex« périence des choses marines, par vigueur d'esprit « et par l'honneur d'avoir conquis un royaume. » Sinam, un des principaux officiers de Soliman, fut chargé de porter à Khaïr-ed-Dine l'ordre qui l'appelait à Constantinople (1). Il fut reçu avec pompe par le corsaire, qui ne chercha point à dissimuler la joie que lui causait son message, et qui le combla d'honneurs. Khaïr-ed-Dine prit avec respect de ses mains l'ordre du grand-seigneur, le baisa, le mit sur sa tête, et le lut, plein d'une religieuse attention.

(1) Despachó á Sinam uno de la guarda de su cámera, etc. Sand., vol. 2, p. 139. — Ainsi fut envoyé vers lui, pour ambassadeur, Sinam, l'un des plus familiers portiers, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 363. — Sinam-Chiaoux, un des esclaves de la Sublime Porte, avait été chargé de porter cette dépêche. — Ms. arabe du Gazewat, traduction de Venture, Bib. roy.

Rassemblant ensuite dans un divan général les officiers de la milice, les muftis, les cheiks, les imans, les gardiens des mosquées, et les principaux citoyens d'Alger, il leur fit conna tre l'ordre qu'il venait de recevoir, et la résolution où il était d'y obéir sans retard. « J'ai choisi, dit-il en terminant, pour mes lieutenants, des hommes dignes de vous commander : Celebi-Raban et Adji me remplaceront. Ils vous regarderont comme leurs enfants, et ne consulteront jamais dans leur conduite que les règles de la justice et de l'équité ; de votre côté, vous mériterez leurs bontés par votre obéissance et votre amour de l'ordre (1). »

Il confia encore à ces deux courageux et fidèles personnages la garde d'Hassan, son fils unique, à peine âgé de vingt ans.

Avant de quitter Alger, Khaïr-ed-Dine prit d'autres mesures d'une grande importance. Il fit la paix avec le frère de Ben-el-Cady qui régnait, comme nous l'avons dit, dans les montagnes de Couço (2), et il suspendit ses hostilités contre le roi de France, à qui il envoya en présent des tigres et des lions. Cette paix, du reste, reçut seulement le nom de trêve; et le

(1) Encomendó la guarda de Argel y de Azan su hijo, que no tenia sino veynte años, á Celebi-Rabadan, pariente suyo, y á otro capitan llamado Agi. Sand., vol. 2, p. 139. — Voyez aussi le Ms. arabe du Gazewat, Bibl. roy. — Voyez aussi Paolo Jovio, vol. 2, p. 363.

(2) Haëdo, qui connaissait les ouvrages de Paolo Jovio et de Sandoval, nie, sur la foi des renégats qu'il a consultés, que ces événements se soient passés comme le rapportent ces auteurs ; mais la version qu'il donne ne nous a point paru satisfaisante, et nous avons préféré suivre Paolo Jovio et Sandoval, avec qui le Ms. du Gazewat s'accorde complétement.

roi, quand il fut obligé de s'en expliquer avec Charles-Quint, la représenta comme devant être d'une très-courte durée (1). Le corsaire prit enfin une dernière précaution, plus importante que toutes les autres, et dont il est nécessaire de parler ici. La guerre civile régnait à Tunis, et le roi légitime, Muley-al-Rachid chassé de son trône par Muley-Hassem, son frère, avait été obligé de fuir, pour éviter la mort. Il vint auprès de Barberousse chercher un refuge, et solliciter des secours. Khaïr-ed-Dine, dont la prévoyance égalait l'ambition, l'accueillit avec honneur, et quand il voulut partir pour Constantinople, il lui fit espérer la protection du sultan, et le pressa de l'accompagner. C'était un instrument qu'il se ménageait; nous verrons bientôt quel parti il sut en tirer.

Barberousse mit à la voile vers le milieu du mois d'août 1533, avec une flottille composée de sept galères et de onze fustes ou galiotes. Il parcourut d'abord la mer Tyrrhénienne, où il se réunit au corsaire Delizuf, qui commandait quinze fustes et une galère. Ne craignant plus l'escadre de Doria, il poussa jusqu'à l'île d'Elbe, et surprit, pendant la nuit, la ville de Rio dont il réduisit tous les habitants en esclavage. A la hauteur de Piombino, il attaqua treize navires génois qu'il prit et brûla après un combat difficile; Delizuf succomba dans cette affaire. Barberousse espérait que ses navires resteraient sous son

(1) Aussi, nous a dit l'ambassadeur de France, le roi avait tresves avec Barberousse pour trois ans, durant laquelle ses galères ne purent servir à l'encontre dudit Barberousse. — Ms. de Granvelle. Lettre de l'ambassadeur de Charles-Quint à son maître. — Avril 1533.

commandement (1); mais les corsaires, l'accusant d'avoir fait assassiner leur chef, le quittèrent presque tous. Voyant ses forces diminuées, Khaïr-ed-Dine, se hâta de reprendre la route du Levant, et visita, en passant, les ruines de Troie. Il arriva à Constantinople à la tête de quarante bâtiments, dans un état parfait et remplis de butin. Il fut reçu avec une haute distinction : les pachas, les favoris du sultan, les hommes les plus importants s'empressèrent de lui rendre visite. Lui-même eut soin de ne se présenter devant Soliman qu'accompagné de riches présents. Une troupe de deux cents femmes somptueusement habillées, tenant chacune à la main un vase d'or, et une foule d'eunuques ou de jeunes garçons vêtus avec recherche, marchaient derrière lui (2); des chameaux, chargés de soie et des productions diverses de l'Italie ou de l'Espagne, venaient ensuite, et des lions du désert fermaient le cortége. Soliman l'accueillit d'abord avec faveur; mais plus tard, lorsqu'il voulut entretenir ce prince de ces projets de guerre, et du but de son voyage, il ne lui fut plus aussi aisé de l'approcher. Un parti s'était élevé contre lui, et ses ennemis ne cessaient de le desservir auprès du sultan. « C'est trop s'éloigner,

(1) On dit que Delizuf, opulent corsaire, fut tué par la fraude d'Hariaden même, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 363.—Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 140.

(2) Soliman le reçut de chaire très-joyeuse, principalement pour ce qu'il lui faisoyt présent de quelques jeunes garçons de fort beau visage, de jeunes filles d'élite, d'eunuques, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 364.—Sand., vol. 2, p. 140, ajoute encore à ces détails.

disaient-ils, des habitudes glorieuses des Ottomans, que de confier la première charge de l'armée à un homme illustré sans doute par quelques succès, mais qui s'est fait surtout remarquer par ses vols et ses déprédations. « Barberousse, s'écriaient-ils, n'est, en dernière analyse, qu'un vil corsaire, devenu maître d'Alger à la suite d'une infâme trahison; fils d'un renégat grec, il n'appartient à aucune religion, et ses premières courses ont été dirigées contre les musulmans eux-mêmes (1). Les Ottomans manqueraient-ils donc d'hommes dévoués et courageux, capables de relever la gloire de leur marine?... C'est parmi eux qu'il faut choisir! »

A ces difficultés, Khoïr-ed-Dine s'aperçut qu'Hibraïm, dont il avait eu soin d'entretenir l'amitié par des présents annuels, était absent (2). Sur la réponse de Soliman, qui remettait toujours les choses à la décision de ce personnage important, il résolut d'aller le trouver en Syrie. Rien n'arrête le fougueux vieillard; à l'âge de soixante-six ans, il entreprend sans hésiter un voyage long et pénible, brave les rigueurs du mois de décembre, traverse de longues chaînes de montagnes, et arrive dans Alep où hivernait Hibraïm. Il lui expose ses projets, ses plans de guerre contre les chrétiens, et son opinion sur la manière de réduire l'Afrique sous l'obéissance du Grand

(1) Que véritablement il n'avait nul Dieu certain, ne nulle foi, comme étant engendré d'un père principalement abandonneur de la religion de ses pères, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 364.

(2) L'amitié duquel il avait coustume d'entretenir par exquise gracieuseté et par présents annuels, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 364.

Seigneur. Surpris de l'étendue et de la vigueur de son génie, Hibraïm écrit au sultan qu'il est le seul homme qui puisse convenir au commandement de ses flottes (1).

Soliman n'hésite plus alors, Barberousse est nommé quatrième pacha, et l'autorité la plus étendue lui est confiée. Il a le pouvoir de lever dans les îles, dans les ports et dans les provinces maritimes tous les soldats, les rameurs et les matelots nécessaires aux besoins de la marine. Le 16 mai 1534 (2), Soliman lui remet de ses propres mains l'étendard, le sceptre, le glaive, marques de sa dignité, et lui rappelle qu'il les reçoit pour accomplir de grandes choses (3). Quand Barberousse sortit du palais, il était précédé des insignes de son nouveau rang, et une escorte de huit cents janissaires que l'empereur lui donnait pour sa garde particulière le reçut à la porte. En même temps, huit cent mille ducats furent mis à sa disposition et servirent à pourvoir aux premières dépenses de la flotte. La pompe des cours, les richesses du trésor impérial, les forces de l'État, étaient livrées à un corsaire.

De ce moment date une ère nouvelle dans la vie de Khaïr-ed-Dine. Tout avait servi à la préparer, et elle

(1) Se maravilló de oyr le dezir la manera que se devia tener para la guerra por mar con el emperador, etc. Sand., vol. 2, p. 141.

(2) Cette date, fournie par Paolo Jovio et Sandoval, paraît certaine; elle s'accorde avec tous les faits historiques qui s'y rattachent.

(3) Dandole de su proprio mano una espada, ó alfange, y un pendon real, con media luna, y una vara como de justicia, etc. Sand., vol. 2, p. 141.

s'accomplit ici. Jusqu'à présent il n'a pu disposer que de moyens limités, ses vaisseaux étaient en petit nombre; les raïs qui obéissaient à ses ordres paraissaient plutôt ses compagnons que ses serviteurs; mais aujourd'hui il est le chef d'une marine immense, il tient du sultan même le sceptre et l'épée, marques d'une autorité sans borne. Ce ne sont plus quelques vaisseaux isolés, quelques villages mal défendus qui attireront ses coups; il va lutter contre Doria lui-même, contre les flottes et les armées de Charles-Quint, et son génie s'exercera sur le plus vaste théâtre, contre les hommes de guerre les plus réputés.

A peine installé dans sa nouvelle dignité, Khaïr-ed-Dine donna tous ses soins à l'armement d'une flotte de quatre-vingts galères. Ces forces redoutables sont destinées à soumettre Tunis à l'autorité du Grand Seigneur. Mais pour masquer ses projets et tromper Muley-Hassem, qu'il veut surprendre afin de l'accabler plus facilement, il annonce publiquement qu'il se prépare à venger, sur les côtes d'Espagne et de Ligurie, les succès de Doria à Modon et à Patras. Il quitte enfin Constantinople, et, le 1er août, il paraît devant Messine (1). La vue de ses vaisseaux répandit la terreur dans tout le pays, mais il tomba si brusquement sur la ville de Lucidio, que ni la force de sa position ni celle de ses murailles ne purent la préserver; à peine même si les citoyens eurent le temps de fermer les portes, et ce qui devait les sauver causa

(1) Primero de Agosto llegó en el faro de Mecina. Sand., vol. 2, p. 142.

leur ruine complète. Enfermés dans une enceinte sans issue, tous devinrent esclaves(1). Khaïr-ed-Dine poursuit sa route, et brûle en passant Citrario dont les habitants avaient pris la fuite. Quand la flotte put être aperçue de Capri, Naples tomba dans une telle frayeur, que toute résistance eût été impossible. Heureusement le corsaire n'attaqua pas cette ville opulente où il serait entré sans coup férir. A la hauteur de Procida, il s'empara de Capillo. Plus loin il se jeta sur Spélonca. Surpris, attérés, les habitants n'opposèrent qu'une faible résistance, et Khaïr-ed-Dine y fit douze cents esclaves. « En la roque s'en estoit « fui Pelegrino, qui estoit estimé le plus riche d'en- « tre les spéloncans. Khaïr-ed-Dine l'admonesta qu'il « se rendît sans éprouver la violence ; s'il le faisoit « incontinent ainsi, promettoit sa foi qu'il demeure- « roit en liberté. S'il taschait de se défendre avec la « roque, serait de brief et incontinent puni par cruel « supplice. Sur quoi ce pauvre homme, tout éperdu « de paour, n'arresta longuement à trouver meilleure « l'espérance de la vie que le péril de presque assurée « mort. Parquoi estant sorti hors sur le rivage, et « agenouillé devant Haïradin, liberté lui fut octroyée, « et (ce qui fut gracieuseté), son fils et son arrière- « fille lui furent rendus, entre larmes leur tombantes « de joye de chascun côté (2). »

(1) Ganó aquel lugar, sin escopar anima viva, por over escondido los llaves, etc. Sand., vol. 2, p. 142.—Personne ne se put sauver, parce que, durant cette perturbation, le podestat, en cachant les clefs, avait trop dilligemment fermé les portes, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 368.

(2) Paolo Jovio, vol. 2, p. 369.

Barberousse fit ensuite partir de nuit deux mille Turcs qu'il dirigea par terre sur la ville de Fondi. Une distance de trois lieues et un terrain couvert de ravins et de buissons semblaient mettre cette ville à l'abri de tout danger. Elle est surprise et attaquée si brusquement, qu'un petit nombre d'habitants peut à peine s'échapper. Julia de Gonzagua, jeune femme d'une beauté ravissante, n'eut que le temps de monter à cheval et de se sauver à moitié nue. « On dit que « Barberousse avoit désiré la prendre, estant en grand « bruit d'admirable beauté et de vertu pour en faire « présent à Solyman (1). » La ville fut saccagée, les églises pillées, les tombeaux des nobles Colonnes outragés, et les étendards de guerre insultés. Beaucoup de citoyens périrent, le reste fut emmené en esclavage. Terracine, abandonné par les habitants, subit un sort pareil, et les malades ou les vieillards qui n'avaient pu se sauver furent massacrés dans leurs lits. Ces terribles nouvelles, portées à Rome, y répandirent la consternation. Le pape Clément était gravement indisposé, et l'on pouvait à peine opposer à une si formidable armée cent vingt arbalétriers et quarante à cinquante hommes de cavalerie légère : c'était toute la garde du pape, et la confusion et le désordre remplissaient la ville.

Dans cette extrémité, les cardinaux ouvrirent le trésor et commencèrent à enrôler des troupes, soins tardifs et inutiles, si Dieu lui-même n'eût détourné de la ville sainte ce redoutable fléau. Pressé d'accom-

(1) Paolo Jovio, vol. 2, p. 369.

plir ses projets sur Tunis, Barberousse se dirigea subitement du côté de l'Afrique et disparut.

Muley-Hassem, que les armements de Khaïr-ed-Dine avaient d'abord inquiété, s'était ensuite rassuré en apprenant par ses espions que Muley-al-Raschid n'avait point quitté Constantinople. Lorsqu'il fut informé que Barberousse se dirigeait vers l'Italie, il ne douta plus que cet orage ne dût passer loin de lui, et il tomba dans une sécurité complète. Quelle fut donc sa consternation quand il apprit que la flotte était revenue sur ses pas, et que Byserte, ville située à dix-sept lieues de Tunis, avait reçu les Turcs et proclamé Al-Raschid pour roi (1)!... A cette nouvelle, le peuple de Tunis s'émut, et les ennemis de Muley-Hassem reprirent courage. Ce prince avait en peu de temps excité beaucoup de haines contre lui; sa cruauté et son avarice allaient être punies. Barberousse s'est à peine arrêté à Byserte, et bientôt il arrive devant la Goulette; il s'y présente en ami, ses bâtiments pavoisés, et il salue le port par de nombreuses décharges d'artillerie. Il voit les partisans d'Al-Raschid, leur dit que le prince est malade à son bord, les flatte, les gagne, les aveugle, et obtient enfin que le fort de la Goulette lui soit livré. Il y entre le 18 août (2), et de là continue ses intrigues. En

(1) A l'arrivée de Barberousse, la ville de Byserte se rendit, parce qu'elle était mal avec Muley-Hassem. Marmol, vol. 2, p. 459.— Les Bysertains, s'ennuyant de Muley-Hassem, incontinent après avoir ouï le nom de Roscet, reçoivent les Turcs dans leur ville, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 378.

(2) Tomó primeró la Goletta, á 18 de Agosto. Sand., vol. 2, p. 143.

vain Muley-Hassem veut descendre sur la place publique, haranguer le peuple et lui apprendre que Barberousse le trompe, que son frère Muley-Al-Raschid est demeuré dans les fers à Constantinople, et que Tunis va devenir la proie d'un vil corsaire; il est abandonné de tous ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui et qu'il cherche inutilement à séduire par des promesses si exagérées, qu'il lui eût été impossible d'en tenir la moitié. Quelques-uns, prenant le ton de l'intérêt, l'avertissent que l'heure de la fortune est passée, et que ce qu'il peut faire de plus prudent c'est de céder sans résistance la place à son frère. Le mézuar lui-même le trahit, et mêle à ses audacieux conseils des paroles pleines de menaces. Mais bientôt le bruit se répand que Barberousse approche à la tête de ses Turcs. Muley-Hassem perd alors tout courage et toute présence d'esprit; il s'enfuit et abandonne, dans le fort où il les a cachés, son trésor et ses ornements royaux. Il racontait lui-même aux officiers de l'empereur, au moment de l'expédition de Tunis, qu'en descendant du château il avait pris avec lui deux cents bagues de la plus grande valeur, mais que dans son trouble il les oublia sur l'estrade d'où il haranguait le peuple (1).

Le commandant de la citadelle, Ferruch (2), rené-

(1) Marmol, vol. 2, p. 459.

(2) Dizen que los primeros que le monstraron por Barbarroxa eran dos renegados españoles, el uno Aragonez dicho Ferruch que era alcayda, y el otro granadino que se llamava Abez. Sand., vol. 2, p. 143. — Deux Espaignols, en rompant le serment de leur foi, défectèrent de Muhasses à Hariaden, c'est à savoir Abez de la ville de Grenade.... et Ferruch d'Ara-

gat originaire d'Aragon, trahit un des premiers. Voulant se ménager les bonnes grâces du nouveau roi, il tira de prison les femmes et les enfants d'Al-Raschid, les couvrit des ornements royaux et les fit asseoir sur le trône. Pour plaire à Barberousse, il mit en liberté Moses, Caradin et Agi, corsaires turcs, que Muley-Hassem avait fait jeter en prison. Abez, né à Grenade, et qui remplissait une des premières magistratures de la ville, envoya au-devant des Ottomans deux chevaux richement caparaçonnés, l'un pour Al-Raschid, l'autre pour Khaïr-ed-Dine.

Barberousse paraît bientôt à la tête de cinq mille Turcs, et de quinze cents renégats. La porte Bab-el-Zira s'ouvre devant lui, il pénètre dans la ville (1), suit une rue large et commerçante, et se rend à la citadelle. Le peuple, qui se pressait sur ses pas, montrait une joie folle, et ses acclamations ne commencèrent à se ralentir que lorsqu'il s'aperçut qu'Al-Raschid était absent et que les Turcs ne proclamaient que les noms de Soliman et de Khaïr-ed-Dine. De funestes soupçons pénétrèrent alors dans les esprits; ils ne tardèrent pas à se vérifier. Les familiers d'Al-Raschid qui suivaient, l'œil morne, le cortége de Barberousse, apprirent à la foule que leur maître était retenu dans les fers à Constantinople, et qu'eux-mêmes n'avaient été amenés que pour donner plus de poids à la ruse par laquelle

gon, qui avoit la capitainerie et garde de la royne. Paolo Jovio, vol. 2, p. 379. — Voyez aussi Marmol, vol. 2, p. 460.

(1) Entró Barbarroxa en Tunez á 22 de Agosto. Sand., vol. 2, p. 143.

le corsaire venait de les tromper (1). Ces paroles portèrent la consternation et la fureur dans le peuple; les Tunisiens se rassemblent tumultueusement sur la place, appellent aux armes, proclament pour chef le mezuar, et redemandent à grands cris Muley-Hassem. Les Turcs iso és sont massacrés et le sang qui coule semble exciter encore la fureur des Maures. En quelques instants la citadelle est entourée, assaillie, pressée de tous les côtés; mais les plus grands efforts se portaient vers la porte Bab-Azouch. Les assaillants s'élançaient contre les murs, faisaient pleuvoir sur les ennemis une grêle de traits, et s'efforçaient d'attacher aux portes des torches enflammées. Déjà les assiégés commençaient à se défendre avec plus de mollesse, déjà ils songeaient à se retirer dans un lieu mieux fortifié, un effort de plus, et Tunis était libre! La présence d'esprit d'un renégat, nommé Baëtio Ramadan, changea le cours de la fortune et donna la victoire aux Turcs (2). Il traîne à force de bras une pièce d'artillerie vers une embrasure dégarnie, la charge à mitraille, la tire et envoie mille fois la mort dans les rangs pressés de la multitude. Les Turcs reprennent courage, et les Tunisiens tombent dans la terreur et la confusion. A chaque instant ils voient leur nombre diminué

(1) Les familiers de Roscet se monstrans tristes à la rencontre de leurs anciens amis, en basse voix leur disant que pour néant était attendu Roscet, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 379.—Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 143, et Marmol, vol. 2, p. 460.

(2) Y ganoran le, sino por Baëço español renegado que llamavan el Rabadan, el qual con un falconette, etc. Sand., vol. 2, p. 143. — Paolo Jovio, vol. 2, p. 381.

par le redoutable canon et par les balles dont les arquebusiers les accablent du haut des remparts. Ils songent à fuir : déjà ils vont tourner le dos quand ils aperçoivent Muley-Hassem qui leur amène un renfort d'Arabes. Leur courage se ranime, ils s'élancent de nouveau à l'assaut, et leur attaque est si vive que les Turcs ne résistent qu'avec peine. Hali de Malaga, renégat, vieux soldat formé dans les guerres d'Italie, les sauva par un conseil hardi. « Il faut, s'écria-t-il, sortir d'une enceinte qui gêne notre courage, jetons-nous sur cette foule sans discipline, sans expérience de la guerre, montrons-leur un bataillon de vrais soldats, ils fuiront! »

Cet avis est goûté des corsaires; Caccidiablo l'appuie, et Barberousse donne le signal d'une sortie. Les Turcs se précipitent par deux portes différentes : les Tunisiens, attaqués à leur tour, résistent à peine; le mezuar Abdahar est tué, et sa mort devient le signal d'une horrible déroute. Les Ottomans, poursuivant leur victoire à travers les rues, pénètrent dans les maisons où ils font un horrible carnage, car les Tunisiens qui ne combattent plus seulement pour leur roi, mais pour leur vie et celles de leurs femmes, cherchent leur salut dans une lutte désespérée. Trois mille Maures succombèrent dans cette triste journée.

Muley-Hassem réussit à s'échapper à travers les jardins qui entourent la ville; il se retira, près de Constantine, dans la tribu du cheik Dorax dont il avait épousé la sœur.

La nuit seule mit fin au combat; les Turcs ren-

trèrent alors dans la citadelle où ils restèrent sous les armes, pendant que les Maures se fortifiaient dans leurs maisons et dans les rues. Mais le lendemain, les deux partis se montrèrent également empressés d'entrer en accommodement. Khaïr-ed-Dine ne se dissimulait pas ce que sa position avait de critique, si les Maures appelaient à leur secours les Arabes et continuaient à le tenir assiégé (1). Les Tunisiens, de leur côté, craignaient, après les pertes qu'ils venaient d'éprouver, d'engager un nouveau combat contre un ennemi si redoutable. Le roi ayant pris la fuite, la paix leur paraissait maintenant la seule chose désirable. Une suspension d'armes fut d'abord convenue. Barberousse en profita pour s'entretenir avec les principaux habitants de la ville (2). Il leur représenta que rien ne pouvait arriver de plus heureux à Tunis que d'être délivré d'un prince cruel et plein d'avarice, et d'obtenir la protection de Soliman, le plus grand roi de la terre, l'éternel ennemi des chrétiens. Il leur exagéra les avantages qu'ils y trouveraient pour leur fortune et leur commerce qui allaient s'élever à un haut degré de prospérité. « Le miséricordieux, s'écria-t-il en finissant, vient de vous favoriser au delà de toutes vos espérances! »

La faiblesse, la lâcheté, la trahison firent croire à

(1) Careciá de bastimentos y municiones. Sand., vol. 2, p. 144.—Aussi désirait Hariaden d'impétrer ce même repos, à cause du peu de provisions de vivres qui était dans la roque. Paolo Jovio, vol. 2, p. 382.

(2) Dixó Barbarroxa como lo que avia echó, avia sido por darles mejor rey, etc. Sand., vol. 2, p. 144.—Voyez aussi Paolo Jovio, vol. 2, p. 382.

ces paroles trompeuses, et la paix fut conclue sous la foi de serments solennels.

Khaïr-ed-Dine se hâta de rétablir l'ordre dans l'administration du royaume. Il nomma à tous les emplois, et s'appliqua à gagner les Arabes; il y réussit. Alors il fit partir trois de ses lieutenants, Hascen-aga, Hali de Malaga, et Caccidiablo à la tête de ses janissaires pour soumettre les autres villes du royaume. Kairwan seul essaya de résister; cette ville servait de sépulture aux rois de Tunis, et de séjour aux prêtres ou marabouts.

Maître de Tunis, Khaïr-ed-Dine fit construire une salle d'audience dans la citadelle qu'il embellit et fortifia. Il y siégea et rendit la justice, au nom du sultan, à la manière des Turcs (1). Le port attira promptement son attention. L'entrée en était étroite et difficile, les sables l'encombraient, et il était nécessaire, pour y introduire une galère, de la désarmer et de la soulever avec des machines. Il entreprit d'immenses travaux d'améliorations; mais le temps lui manqua pour les achever. On dit qu'il découvrit alors d'anciens môles construits par les Carthaginois (2).

Tunis était encore fameux au seizième siècle, et les trophées conservés dans ses arsenaux lui rappelaient

(1) Assentó las cosas de la cuidad, crió oficios de justicia, etc. Sand., vol. 2, p. 144. — Hariaden ayant commencé à embellir la roque par nouveaux bâtiments, et à la fortifier, établit un parquet à la cour, pour y rendre lui-même raison à chascun au tribunal, selon la mode des Turcs, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 384.

(2) Paolo Jovio, vol. 2, p. 384, et Sand., vol 2, p. 144.

qu'il avait eu la gloire de résister autrefois à Louis IX de France, dont l'illustre et sainte vie vint se terminer sur cette terre infidèle. Les rois qui régnaient alors occupaient le trône depuis plus de quatre cents ans, et ils étaient fiers d'unir à leur titre de souverain celui d'émir qu'ils prétendaient tenir d'Omar dont ils se disaient les descendants. Mêlant à l'orgueil de la couronne l'orgueil de la race, ils se faisaient même remonter jusqu'aux mages, qui vinrent adorer le Christ à sa naissance. Prétentions bizarres et confuses qui attestent la faiblesse de l'homme plutôt que sa grandeur !

Les rois de Tunis avaient conservé l'usage des armoiries, dont l'Europe semblait avoir seule recueilli l'héritage complet. Ils portaient, sur leur écu, une lance entre deux épées, surmontées d'une couronne et dominées d'une étoile. Nobles insignes alors tombés aux mains de princes dégénérés, qui ne brillaient plus que par leurs somptueux habillements, l'éclat de leur cour et le luxe de leur table.

Le corsaire Barberousse s'empara de leur palais, et, méprisant leurs parfums, leurs bains efféminés, leurs mets couverts des précieuses épices de l'Inde, il se contenta de leur autorité.

Dans cette conquête, une cause, entre toutes, contribua au succès de Barberousse : ce fut l'esprit de révolte qui déchirait Tunis. L'éternelle loi du monde veut que les empires affaiblis par les dissentions intestines deviennent la proie d'un vainqueur, et Tunis, État barbare, paya, comme un royaume plus grand, son tribut à cette fatalité.

Jamais homme, d'un autre côté, ne sut mieux que Khair-ed-Dine profiter des avantages que lui présentait la fortune. Comme tous ceux qui ont accompli de grandes choses, il savait employer la ruse avant la force, et s'il exécutait avec vigueur, il n'entreprenait rien qui n'eût été préparé avec une rare prudence. Il était adroit, insinuant, souple, fort, terrible, et son génie s'exerçait d'abord à tromper. Il ne frappait qu'ensuite. Il avait deviné que, seule, la violence est faible, mais qu'elle s'élève à une force irrésistible quand elle s'appuie sur des intérêts généraux, sur les passions populaires, ou qu'elle a soin de masquer ses projets sous le voile de la religion et du désintéressement. Personne mieux que lui ne savait répandre des germes de divison, et personne n'apercevait avec autant de promptitude le parti qu'il en pouvait tirer.

Pareil à tant de grands hommes que la postérité loue et qu'elle devrait haïr, les moyens ne l'arrêtèrent jamais. La mort, la trahison, l'assassinat, firent successivement disparaître les obstacles qui s'opposaient à sa marche. Tromper les hommes a toujours paru plus facile aux grands ambitieux, ils ont ensuite trouvé le crime plus court.

CHAPITRE IX.

Coup d'œil sur la situation de l'Europe. — Le pape Paul III, à peine élu, veut réunir François Ier et Charles-Quint dans une ligue contre les Turcs. — Le duché de Milan sujet ou prétexte des guerres perpétuelles qui divisèrent ces deux princes. — La paix paraît ébranlée. — Intrigue de François Ier en Allemagne et en Suisse. — Le roi prépare de grands armements à Marseille. — Il crée six légions de sept mille hommes. — Barberousse rêve la conquête du royaume de Naples; on soupçonne François Ier d'exciter son ambition à d'aussi grands projets. — Charles-Quint ne voit qu'un remède : la guerre de Tunis. — Politique profonde de l'empereur. — Joie du pape en apprenant les projets de l'empereur. — Il s'empresse de lui accorder le décime sur tous les bénéfices d'Espagne. — François Ier, enchaîné par la politique de l'empereur, semble concourir à cette guerre. — L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Flandre, Malte, fournissent des hommes et des vaisseaux. — Venise seule conserve la neutralité. — Enthousiasme des peuples quand la guerre fut proclamée. — Doria est chargé d'organiser la flotte. — Le pape lui fait don d'une magnifique épée. — Départ de la flotte d'Italie; le pape la bénit. — Elle arrive à Palerme, où était fixé le point de réunion. — Du Guast, qui avait le commandement des troupes, affermit la discipline. — Doria était allé chercher l'empereur à Barcelone. — Description de la capitane destinée à l'empereur. — Galéons, ce que c'était. — Départ de la flotte du port de Malaga. — L'empereur arrive à Cagliari. — Des esclaves chrétiens échappés de Tunis lui apprennent que Barberousse fait fortifier La Goulette. — Il précipite son départ. — La flotte double le promontoire de Carthage. — Situation de Tunis. — Entrée du port de La Goulette. — Khaïr-ed-Dine demande des secours à Constantinople. — Travaux de défense qu'il fait exécuter. — Sa réponse à Hascen-Aga, qui lui apprend l'arrivée de la flotte. — Les chrétiens débarquent. — Cinq enfants sont égorgés par les infidèles pour conjurer l'effet d'une prophétie fatale à Tunis. — Manière de

combattre des Arabes. — L'empereur est incertain s'il attaquera le fort de La Goulette, ou s'il se portera sur Tunis. — Le siége de La Goulette est décidé. — Disposition de l'empereur. — Résistance et sortie des infidèles. — Le comte de Sarno est tué.

Tandis que ces choses se passaient en Afrique, le pape Clément expirait en Italie, et les cardinaux rassemblés posaient la tiare sur la tête de Paul III. Le nouveau pontife montra de bonne heure un vif désir de réunir Charles-Quint et François Ier dans une ligue contre les Turcs. Ces barbares paraissaient alors d'autant plus redoutables, que les querelles des princes chrétiens excitaient leurs attaques et en augmentaient le danger. Le duché de Milan, point imperceptible du globe, fut pendant de longues années le sujet ou le prétexte des guerres qui divisèrent deux monarques dont la puissance s'étendait jusqu'aux extrémités de la terre. Mais tous les efforts du pape échouèrent devant ce grain de sable, et François Ier lui répondit à Marseille, où il était venu le trouver pour conférer des affaires de l'Europe, que, si on ne lui rendait Gênes et le duché de Milan, il ne voulait ni paix ni concile, qu'il passerait du côté des hérétiques, et qu'il amènerait les Turcs jusque dans l'Italie. Il s'engageait au contraire, si ses droits étaient respectés, non-seulement à joindre des troupes de terre et de mer aux armées de l'empereur, mais encore à se mettre de sa personne sous les ordres de Charles-Quint, pour marcher contre les infidèles. L'empereur repoussait ces prétentions, et s'irritait d'autant plus des exigences de François Ier, que, laissant de côté ses droits

sur le Milanais, cette province lui appartenait par le sort des armes, et que François y avait renoncé dans des traités solennels. Déjà l'on pouvait prévoir la fin d'une amitié publiquement proclamée, et les approches d'une guerre terrible.

L'empereur, dont l'œil attentif épiait toutes les démarches du roi de France, n'ignorait point qu'il soutenait, à force d'argent, le parti protestant en Allemagne, et qu'il s'entendait avec Henri VIII pour une descente dans les Pays-Bas; le bruit courait aussi que le roi de Navarre, beau-frère du roi, se tenait prêt à envahir l'Espagne, et que François avait distribué des sommes considérables en Suisse, pour engager les cantons à entrer dans la ligue qu'il travaillait à former.

Charles-Quint fut encore instruit qu'il se préparait de grands armements à Marseille, et sur les côtes de l'Océan; que le roi augmentait ses troupes, qu'il créait six légions de sept mille hommes chacune, et mettait sur pied douze mille cavaliers.

Une autre crainte tenait aussi l'Italie, l'Espagne et l'empereur dans l'inquiétude; Barberousse, à peine maître de Tunis, rêvait déjà la conquête de la Sicile et du royaume de Naples. On soupçonna François de n'être point étranger à d'aussi vastes projets.

L'empereur crut devoir prévenir l'orage qui se formait de toutes parts. Il venait de recevoir un envoyé de Muley-Hassem, roi de Tunis, qui demandait protection contre Khaïr-ed-Dine, et qui promettait, s'il était rétabli sur son trône, de payer tribut à l'Espagne. Il s'engageait encore à fournir des secours abon-

dants en vivres et en hommes à l'armée que Charles enverrait contre Barberousse. L'empereur saisit avec empressement cette occasion. Khaïr-ed-Dine l'inquiétait; la position dont il venait de s'emparer menaçait l'Italie; l'alliance de ce corsaire avec François Ier le rendait plus formidable encore. Tunis parut à Charles-Quint le point où devaient se décider les difficultés politiques du moment : il promit une armée à Muley-Hassem.

Il importe de pénétrer ici toute la politique de l'empereur. Les historiens ne se sont point occupés de l'expliquer. Mais quand on a devant soi un homme tel que Charles-Quint, il ne faut point oublier que de grandes entreprises ont dû avoir de grands motifs. Jamais prince, en effet, ne fut plus convaincu que la raison d'État seule doit guider les décisions des rois. Le parti qu'il préféra fut toujours le plus utile, et dans un siècle où les idées de chevalerie entraînaient encore tant d'hommes, lui ne consulta jamais que la froide raison.

François Ier sut deviner la pensée de son rival : les mémoires du temps l'attestent. Il reconnut dans la douleur que ce prince affectait de montrer pour les maux causés par les Turcs, dans l'intérêt qu'il témoignait à la chrétienté, un jeu destiné à tromper les peuples et à masquer ses projets. L'empereur, en effet, ne se jetait en Afrique que pour éviter la guerre en Europe (1). Tandis qu'il serait occupé à

(1) « Or ai bon espoir avec l'aide de Dieu que la dite armée fera tel exploit que peut-être retirera le roi de France de sa mauvaise voulonté ou

châtier les corsaires qui désolaient l'Italie et l'Espagne, aucune nation chrétienne n'oserait porter la guerre dans ses états (1). Il retardait donc l'explosion de la ligue formée par le roi de France : c'était la détruire. En même temps Barberousse allait succomber sous ses armes, et l'allié du corsaire, François Ier, assisterait immobile à sa ruine : telle était sa politique.

Charles-Quint voyait encore d'autres avantages à cette guerre : ennemi des hérésies de Luther, il en avait toujours combattu les principes et les progrès ; mais il était entré dans les intérêts de la chrétienté tout entière, en opposant une digue puissante aux envahissements militaires des Musulmans ; il avait poursuivi leurs flottes sur les mers, et vengé par d'éclatants succès les déprédations des corsaires turcs. En cet instant, le danger dont les Ottomans menaçaient l'Europe, et par la Hongrie et par la Méditerranée, avait ranimé les haines religieuses. L'esprit éteint des croisades semblait sortir du tombeau ; la guerre aux infidèles redevenait l'objet de toutes les pensées ; elle entrait dans l'instinct des peuples, et tous voyaient dans Charles-Quint leur chef naturel, leur soutien, leur défenseur. En entreprenant l'expédition de Tunis, il obéissait au

le induira à moyens plus raisonnables. » Lettre de Charles V au comte de Nassau, du 10 décembre 1534. Ms. Granvelle, vol. 11, p. 210.

(1) « Il n'y a personne en la chrétienté si appassionné qui ne doive considérer qu'en troversant cette entreprise, il met Dieu et le monde inexcusablement contre lui. » Lettre de Granvelle à l'ambassadeur de France. Sans date. Ms. de Granvelle, vol. 11, p. 210. Voyez, au reste, les Pièces justificatives à la fin du volume, et consultez aussi Paolo Jovio et Sandoval.

mouvement général des esprits, il flattait l'orgueil des chrétiens, des luthériens eux-mêmes; mais surtout il s'attachait le parti catholique, par le moyen duquel et avec lequel il voulait gouverner. Il se grandissait dans l'esprit des nations. Devant tant d'avantages il n'hésita pas, et la guerre fut résolue.

Le saint-père, rempli de joie, s'empressa d'accorder à l'empereur les décimes sur tous les bénéfices de l'Espagne, et de plus il s'engagea à lui fournir douze galères complétement équipées (1). François I[er], à qui le pape accorda de même les décimes levés sur les bénéfices de France, promit de surveiller les côtes de Toscane contre les incursions des pirates. Ainsi le plus puissant ennemi de Charles-Quint était enchaîné, et prêtait en apparence la main à une entreprise qui, bien que lointaine, était en effet dirigée contre lui. Rendant ruse pour ruse, il ne remplit au reste qu'à moitié les conditions du traité, il reçut l'argent et ne fournit point de galères (2).

Du Guast, général plein de réputation, reçut le commandement des troupes, et l'illustre Doria fut mis à la tête de la flotte. L'armée comptait vingt-sept ou trente mille combattants, savoir deux mille cavaliers et vingt-cinq mille hommes d'infanterie, sur lesquels l'Espagne avait fourni à elle seule douze

(1) « Notre saint père, voyant cette tant grande et urgente nécessité de résister à Barberousse, s'est, à son mouvement et bonne volonté, offert de nous y aider de tout son pouvoir et signalément de quelques galères à sa soulde, etc. » Lettre de Charles-Quint. Ms. Granvelle, p. 221.

(2) El tomó lo que el papa le dava, mas no quisó dar las galéras. Sand., vol. 2, p. 155.

mille soldats. Le reste des troupes était complété par huit mille lansquenets allemands et cinq mille Italiens. Gênes, les différents ports de l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Flandre et Malte fournirent leurs vaisseaux, et la flotte se composait de près de quatre cents navires, tant galères que bâtiments de charge (1). Venise conserva la neutralité et ne prit aucune part à ces apprêts, dont la destination véritable demeurait encore un secret enseveli sous le mot vague de *guerre contre les infidèles*.

L'entraînement que montrèrent alors les peuples fut remarquable. L'enthousiasme était dans tous les rangs : le saint-père, les prêtres, l'Église tout entière applaudissaient à une aussi sainte entreprise; la bannière du Christ se déployait encore une fois, elle allait de nouveau couvrir les mers et marcher à la destruction de l'ennemi du nom chrétien! Quand on sut que l'empereur lui-même devait se mettre à la tête de cette nouvelle croisade, les transports ne connurent plus de bornes, tous les soldats voulaient partir. On fut obligé de donner des ordres sévères pour empêcher les vieilles bandes espagnoles de quitter les places d'Italie et d'accourir dans les ports pour s'embarquer. On compléta donc rapidement les troupes nécessaires. Les anciens militaires se présentaient en foule, voulant terminer leur carrière par une belle et si sainte entreprise : les jeunes gens, désirant ne pas perdre, pour leurs premières armes,

(1) Sandoval, vol. 2, p. 161 et 163, donne un dénombrement très-détaillé des forces de l'empereur.

l'occasion d'une campagne aussi mémorable, demandaient, lorsqu'ils se voyaient préférer les vieux soldats, à servir sans solde. Beaucoup de gentilshommes des premières familles d'Allemagne se joignirent à l'expédition et firent la campagne à leurs frais : le vice-roi de Naples et plusieurs grands seigneurs du royaume avaient armé chacun une galère. La jeunesse de la ville, et même les hommes d'un âge plus avancé, suivirent avec tant d'ardeur la flotte, les uns parmi les troupes, les autres sur des barques, qu'il semblait que Naples et ses campagnes fussent devenues désertes.

L'Espagne vit en cette occasion renaître un usage oublié depuis la chute de Grenade. Les barons de Castille fournirent sept cents cavaliers armés de cuirasses légères, de boucliers en cuir, et de lances faciles à manier. Plusieurs grands seigneurs amenèrent avec eux leurs vassaux parfaitement équipés et armés : souvenir vivant des anciennes croisades et des temps féodaux.

Le roi de Portugal envoya, sous les ordres de son frère Louis, une flotte de vingt-cinq caravelles. Ce genre de navire, qui servait à la navigation de l'Inde, était construit de manière à braver tous les dangers de la mer, et à porter des charges considérables. Deux mille soldats avaient pris passage à bord de ces vaisseaux.

La Flandre fournit plus de soixante navires de charge, sur lesquels s'embarquèrent les troupes échelonnées dans les différents ports de l'Espagne. Ces bâtiments amenèrent un grand nombre de cri-

minels destinés au dur métier de rameurs à bord des galères.

Doria surveillait avec activité les armements de l'Italie. Le pape, pour lui témoigner la satisfaction que lui inspirait son zèle, lui fit don d'une magnifique épée, et d'une toque enrichie de pierres précieuses (1); présent digne d'un roi, mais un si grand honneur n'était pas au-dessus des hautes qualités du célèbre Génois.

La flotte d'Italie mit à la voile dans les derniers jours d'avril 1535. Elle se dirigea d'abord sur Civita-Vecchia, les galères tenant la côte et les bâtiments de charge la haute mer. Le pape l'attendait. Un spectacle imposant et digne de ces temps religieux fut alors donné au monde. Du haut d'une tour, le père des fidèles bénit l'armée tout entière, et les cantiques éclatèrent sur le rivage, au milieu des cris d'allégresse. L'étendard et le sceptre de la foi chrétienne furent ensuite remis aux mains de Virgile Ursin, commandant des galères du pape.

La flotte arriva peu de jours après à Palerme, ayant rallié en chemin les contingents de Naples et de plusieurs autres villes.

Cependant Doria avait fait voile pour Barcelone, où Charles-Quint veillait, depuis le 3 avril, aux ar-

(1) « Le pape Paul lui envoya présenter une épée consacrée en solennelles cérémonies; laquelle épée avait les garnitures de la poignée toute couverte de pierreries, le fourreau figuré, et la ceinture fort bravement garnie de bossettes et boucles d'or, et en outre lui envoya un chapeau de soie velue semée de pierres précieuses..... parements accoutumés d'être présentés en don aux grands rois. » Paolo Jovio, vol. 2, p. 409.

mements qui se préparaient sur la côte d'Espagne. Il y arriva le premier du mois de mai, avec seize galères, trois galéons et une capitane quadrirème pour l'empereur. Ce bâtiment était orné de dorures magnifiques; sa poupe, gravée et peinte, était couverte d'un voile de velours cramoisi, entremêlé de brocards d'or. Au-dessus flottait un immense pavillon de soie sur lequel brillait un Christ d'or; une multitude d'étendards, aux armes de l'empereur ou couverts des images des saints, achevaient de pavoiser le bâtiment. Les rameurs étaient vêtus de soie et les soldats magnifiquement équipés et armés (1).

Nous venons de dire que Doria amenait avec lui trois galéons; ces bâtiments, plus petits et plus bas que les navires de charge, étaient construits pour la guerre. Ils avaient des voiles carrées et quelques rames, qui leur permettaient de sortir des golfes et de doubler les caps, où règnent volontiers des calmes. De gros canons qui tiraient par des sabords percés à une petite hauteur au-dessus de l'eau, les rendaient redoutables, et les plus grands portaient jusqu'à trente-trois pièces de fonte. En pleine mer, par un vent un peu frais, ces navires laissaient loin derrière eux tous les autres vaisseaux. Ils formaient évi-

(1) El emperador se vinó á embarcar en la galera bastarda de veynte y seyo vancos, y quatro remos por vanco, que Andrea Doria hizó, y doró, y adornó para en que fuesse su magestad. Tenia esta galera veynte y quatro vanderas de damasco amarillo con las armas imperiales por toda ella, y un pendon á media popa de tafetan carmesi que llevava acho pierras, y trenta palmos en largo, con un crucifixo de oro, etc. Sandoval, vol. 2, p. 160.

demment les premiers essais de la marine militaire de nos jours.

Lorsque tout fut réglé, que les convois fournis par la Flandre furent arrivés, que la flotte de Portugal eut rejoint, que les approvisionnements de toutes sortes eurent été embarqués, l'empereur donna le signal du départ. Il appareilla le 30 mai, toucha à Majorque, et, après avoir éprouvé en mer une tempête violente, il arriva le 12 juin à Cagliari, où il trouva rassemblés vingt-deux mille hommes de troupes, avec les galères de Malte, de Gênes, de Corse, de Naples et de Sicile. Peu de temps après, l'armée d'Espagne, dispersée par l'orage, rallia ces forces.

Quelques esclaves chrétiens, échappés de Tunis, annoncèrent le lendemain que Barberousse faisait fortifier en toute hâte le port de La Goulette : coupant court à tous les délais, l'empereur donna aussitôt l'ordre de départ, et la flotte, guidée par les trois fanaux de Doria, arriva le 16 juin, au point du jour, à Porto-Farina (1). Tous les étendards étaient déployés, et l'empereur portait sur sa galère la bannière principale, où, comme au temps des premières croisades, on voyait briller la croix. Les barbares répandus sur la côte, montés sur les tours les plus élevées, contemplaient avec terreur l'aspect formidable de la flotte qui s'avançait poussée par un vent favorable. On eût dit, suivant l'expression d'un témoin oculaire, une forêt qui voguait sur l'eau (2). Au

(1) Ms. de Vandenesse, à la Bibliothèque de Besançon. — Sandoval dit aussi : « A 16 de junio era aqui llegada toda armada. »

(2) Marmol, vol. 2, p. 463.

moment d'entrer dans la rade, la capitane toucha contre un banc de sable. Sur-le-champ Doria fit passer la moitié des rameurs d'un bord vers l'autre, et, par un effort général des avirons, il parvint à franchir l'obstacle.

L'empereur, doublant le promontoire de Carthage, courut le long de la côte de Marsa, où étaient alors situés les jardins du roi de Tunis, et où se voient encore les derniers restes de la ville célèbre de Didon. Le marquis Du Guast eut ordre de reconnaître La Goulette sous la protection de quelques galères, et d'explorer avec soin la côte à la hauteur de la tour de l'Eau, car ce point avait été désigné pour le lieu du débarquement. Par sa distance, par la nature du sol, par le bois et l'eau qu'il fournit, et par la commodité du mouillage, il offrait tous les avantages possibles. La reconnaissance s'approcha assez près du fort pour se trouver exposée à son feu, et engager un combat que la nuit vint terminer (1).

Tunis est située dans une plaine sur la côte du golfe qui porte son nom, et sur les bords d'un étang de forme oblongue qui n'a pas plus de trois lieues dans sa plus grande largeur. Cet étang est formé des eaux de la mer, qui s'y jettent par un canal long de cent pieds, mais si étroit, qu'une galère ne pourrait pas y entrer avec ses rames (2). Il a même si peu de fond et il est tellement encombré de bancs de sable, que

(1) Ms. de Granvelle; relation de l'expédition de Tunis, en latin.

(2) No puede andar en ella uno galera bogando. Sand., vol. 2, p. 167. — Ms. de Granvelle. — Paolo Jovio. — Marmol.

les galères, pour traverser et gagner l'étang, devaient être soulevées à force de bras ou par des machines. Une fois dans le lac, elles ne pouvaient naviguer que dans un espace très-limité où l'on avait creusé des canaux. Le rivage à l'ouest de l'étang est sablonneux, mais coupé de buissons et d'arbres : les jardins s'approchent jusqu'à un jet de pierre de l'eau. La rive Est, au contraire, est montueuse, rude et difficile.

Barberousse avait été instruit des armements de Charles-Quint, et quoique leur but eût été tenu caché, il n'ignora pas qu'ils étaient dirigés contre lui. Un prêtre florentin, envoyé secret de François Ier, l'en informa d'une manière certaine (1). On remarqua même, dans ce temps, qu'au moment où la flotte d'Espagne appareillait à Barcelone, un brigantin français sortait de Marseille et faisait voile pour Tunis. Il fut capturé par l'avant-garde de Charles-Quint, comme il cherchait à s'échapper de La Goulette (2).

Khaïr-ed-Dine expédia successivement deux galères à Constantinople pour informer le Grand Seigneur que, s'il ne recevait promptement des secours, il serait hors d'état de résister à des forces si considérables. Mais Soliman avait porté la guerre en Asie, et il ne restait à Constantinople ni troupes ni vaisseaux (3). Abandonné à ses propres ressources, le corsaire ne perd pas courage, le danger même semble

(1) El embaxador del rey de Francia, que se dizia Forestio, M. de la Floresta, etc. Sand., vol. 2, p. 164. — Marmol, vol. 2, p. 461, dit que cet ambassadeur était un prêtre florentin.

(2) Ms. de Vandenesse.

(3) Marmol, vol. 2, p. 461.

l'animer, et il pousse avec une incroyable activité les travaux de défense qu'il avait commencés à La Goulette après l'arrivée du prêtre florentin. Il se pourvoit d'armes, de munitions, de vivres, fait prévenir tous les corsaires du Levant, mande à Tunis les meilleurs soldats d'Alger et des autres places de Barbarie, envoie chez les Arabes solliciter des secours, exciter les tribus et les gagner par des largesses. Il avait été informé que l'entreprise de Charles-Quint se faisait à la prière et en faveur de Muley-Hassem. Ce fut pour lui un motif de plus de tenter les plus grands efforts pour saisir ce prince, mort ou vif; la fidélité des Arabes, au milieu desquels il s'était retiré, fut un obstacle dont il ne put triompher.

Les travaux exécutés à La Goulette étaient considérables, mais incomplets. Ils consistaient en une muraille qui allait de la mer à l'étang dont elle couvrait l'entrée. Protégée par un fossé, elle était encore flanquée d'un bastion et défendue par des traverses; mais elle ne put être achevée dans toute sa longueur. Entre la tour de La Goulette et la mer, on établit un rempart qui battait toute la côte et cachait douze galères que Barberousse tenait hors du canal. On avait encore tiré sur le rivage un grand nombre de petits bâtiments dans l'intervalle desquels on établit du canon. Le fort, d'une faible résistance et formé de mauvaises murailles, contenait une garnison de sept mille hommes, au nombre desquels on remarquait mille Maures de Tunis; tous les autres, excepté quelques renégats, étaient Turcs ou janissaires.

Quant à la ville, elle n'était entourée que d'une chétive muraille. Dominée de plusieurs côtés, son importance ne consistait guère, suivant l'expression de Marmol, que dans le nombre de ses habitants : pauvre ressource contre une armée puissante et bien commandée !

On peut s'étonner de voir un homme aussi habile que Barberousse s'enfermer dans un lieu si faible ; mais le pacha douta longtemps, malgré les avis qu'il recevait, qu'il fût attaqué par des forces considérables ; il ne crut même qu'au dernier instant que l'empereur se fût mis en personne à la tête de son armée (1).

Les rapports de quelques prisonniers tombés aux mains de ses corsaires avaient contribué à maintenir dans cette erreur Barberousse : tel était l'heureux résultat du mystère dont Charles-Quint avait couvert le but de son expédition. Quand la flotte parut, il ne manifesta néanmoins aucune émotion. On rapporte que Hascen-Aga étant alors accouru auprès du pacha, lui décrivait avec admiration et terreur le nombre des bâtiments, leur grandeur et le bon ordre dans lequel ils s'avançaient. Le corsaire l'écouta avec tranquillité, et quand il eut fini : « Que te semble, « lui demanda-t-il, de tout ceci ? — Que nous de- « vons apprêter nos courages, et qu'il en est bien

(1) Jamas pensó Barbaroxa, si bien fue de diversos avisado, que el emperador en persona hiziera esta jornada, etc. Sand., vol. 2, p. 165. — Le barbare, insolent, et méprisant nos puissances, n'avait point pensé que l'empereur se voulust hazarder par donteuse guerre, ou périlleuses avantures d'une mer non par lui hantée. Paolo Jovio, vol. 2, p. 414.

« temps.—Tu crois donc qu'il ne se trouvera pas un « homme pour détruire cette armée, quelque puis« sante qu'elle soit? — Je crois que non, répondit « Hascen-Aga.—Imbécile! reprit Barberousse, lais« sant échapper un rire moqueur, tu ne seras donc « jamais qu'un chrétien (1)! Je te promets, moi, « que cette flotte que tu me dis avoir aperçue, tu ne « la verras pas repartir; et plus tu me la dépeins « grande, plus j'en attends de riches dépouilles! »

Cependant il se hâta d'appeler auprès de lui ses principaux officiers. Entre tous on remarquait Sinam de Smyrne, surnommé le juif; Haidine Cacchi-Diablo, ainsi nommé à cause de son impétuosité dans les combats; Salec d'Ionie, et Giaffer, capitaine des janissaires. Un moment ils songèrent à prendre la fuite; mais cette idée fut promptement abandonnée. La difficulté de mettre les galères à flot et de franchir l'entrée du goulet la rendait inexécutable. Il ne fut donc plus question que de se défendre.

Le lendemain (2), la flotte chrétienne doubla le cap de Carthage, et jeta l'ancre avant d'arriver à la hauteur de la tour de l'Eau. Les embarcations légères s'occupèrent aussitôt de débarquer les troupes.

Francesco Sarmiento, à la tête des vieilles bandes espagnoles, prit terre le premier. Il était soutenu par plusieurs pièces de campagne et par quelques chevau-légers.

(1) O cornudo, tota via eres christiano! etc. Sand., vol. 2, p. 165.

(2) Otro dia de mañana, miercoles, à diez y seys de junio, con muy buen orden mandó salir à tierra, etc. Sand., vol. 2, p. 164. —Le Ms. de Vandenesse donne la même date.

L'empereur, accompagné de l'infant don Louis et de toute sa noblesse, le suivit immédiatement. Ils n'éprouvèrent aucune résistance; on vit seulement quelques Arabes courir sur la grève en poussant de grands cris, suivant leur usage; mais les premiers coups d'arquebuse les mirent en fuite. Après les vieilles bandes espagnoles, débarquèrent les Italiens, et ensuite les lansquenets. L'armée resta toute la nuit sous les armes. Le lendemain, on mit à terre les troupes nouvelles d'Espagne, et l'on débarqua les chevaux de l'artillerie et une partie des munitions. Pendant ce temps André Doria enlevait la tour de l'Eau, où l'on trouva des puits; mais l'eau n'en était pas très-bonne. L'armée poussa aussi diverses reconnaissances pour éclairer le terrain, chercher des citernes ou des fontaines, et occuper les petites habitations qui se voyaient à peu de distance, sur le penchant et sur le sommet des collines. Au point culminant de la montagne, on remarquait des ruines au milieu desquelles s'élevait une tour d'où l'on découvrait tout le pays. L'empereur y jeta une garnison d'une trentaine d'hommes (1). Non loin de là se voyaient les restes d'un magnifique aqueduc, seul monument qui dépose encore aujourd'hui de l'existence de Carthage. Les tentes de l'empereur furent dressées au milieu de l'armée, sur une petite colline,

(1) Estava una torre al cabo del monte, que dezian haver sido fortaleza de Cartago, agora se llemava roca de Mastisanes, en loqual pusió el emperador trecientos soldados. Sand., vol. 2, p. 165. — Marmol, vol. 2, p. 465.

entre la tour de l'Eau et les ruines de l'ancienne rivale de Rome (1).

Deux cent soixante-cinq années auparavant, les vaisseaux de Gênes, chargés des soldats de saint Louis, abordaient à cette même côte, et Pierre de Condé, aumônier du roi, en proclamait la prise de possession par ces mémorables paroles : « Je vous « dis le ban de notre Seigneur Jésus-Christ et de « Louis, roi de France, son sergent! » Peu de jours après le monarque français expirait sur la cendre! A son tour l'empereur était porté par le souffle de la guerre vers ces rives où abordèrent aussi Scipion, César, Caton, Bélisaire. Quand il les foula de son pied vainqueur, quand ses soldats, en passant, renversèrent les tristes restes de Carthage, si la victoire enfla son orgueil, il dut comprendre jusqu'où Dieu peut abaisser en un jour la puissance et la gloire.

Ce fut alors qu'un cavalier frappé du spectacle imposant que présentait la terre frémissant sous les pas d'une si puissante armée, et la mer couverte de vaisseaux, s'écria : « Qui donc sera le chef de cette « entreprise ? — Celui, répondit l'empereur en mon« trant un crucifix, celui dont je ne suis que l'en« seigne (2) ! » Nobles paroles, dignes d'un aussi grand homme et d'une aussi grande terre!

Un atroce et sanglant épisode prend place à côté

(1) Sa tente capitainesse fut dressée en lieu propre, entre deux tours; l'une s'appelait *torre del aqua*, l'autre *torre del saline*. Paolo Jovio, vol. 2. page 416. — Entre Cartago y la torre del agua. Sand., vol. 2, p. 15. — Voyez aussi Marmol, vol. 2, p. 465.

(2) Don Juan de Vera, p. 192, et Sand., vol. 2, p. 163.

de ces événements. Quand les chrétiens touchèrent la grève, ils la trouvèrent teinte du sang de cinq petits enfants égorgés par des magiciens, au milieu d'imprécations destinées à conjurer les menaces d'une prophétie fatale au pays. Tunis, disait-elle, serait subjugué par un grand monarque, dont les tentes devaient se dresser aux lieux mêmes où Charles-Quint établit en effet les siennes (1).

On ne pouvait alors, comme aujourd'hui, aborder à la terre d'Afrique et aux pays des Musulmans, sans y trouver l'ignorance, la superstition et la cruauté.

En se portant en avant, l'armée retrouva l'ennemi qui semblait avoir disparu au débarquement. « Les piétons africains, dit Paolo Jovio, et principalement les « cavaliers arabes, qui sont soldats pleins de vitesse et « d'aguets, à toute heure et en tout lieu s'affrontoyaient « à nos gens soudainement et fâcheusement, et, « se confiant en la connaissance du pays, avec ce « qu'ils sont sans charge d'arme, et fort agiles, les « environnaient souvent, ainsi qu'ils ne s'en don- « naient garde; tellement qu'ils les assaillaient de « flèches, de dards, de pierres par si grand cruauté, « qu'ils n'y pardonnaient à nul, encore qu'il se « rendît; et, descendant vistement de cheval, leur « coupaient la tête devant qu'ils pussent être secou- « rus. » Les Arabes, dont le nombre s'élevait à quinze mille, étaient à la solde de Khaïr-ed-Dine. Ils marchaient précédés de trompettes et de tymbales, et poussaient, au milieu d'une musique discordante, des

(1) Marmol, vol. 2, p. 465.

cris effrayants (1). Ils combattaient avec courage entre les arbres et les vergers, mais ils ne s'éloignaient pas des ruines de Carthage. L'empereur ordonna que les troupes fussent maintenues en masse, et il dut à cette sage précaution de n'éprouver que des pertes insignifiantes. Quelques hommes seulement qui s'écartèrent des rangs payèrent de leur vie leur indiscipline.

L'empereur avait appris par des transfuges que La Goulette était parfaitement approvisionnée, et qu'elle renfermait une nombreuse garnison. Il assembla le conseil de guerre, et mit en discussion s'il ne vaudrait pas mieux négliger le fort et se porter immédiatement sur Tunis. Les avis furent partagés; cependant on finit par arrêter le siége de La Goulette. Cette opération devait être longue et difficile, mais la prudence parut l'exiger.

L'armée se rapprocha du fort, et ne laissa sur la colline où étaient les tentes de l'empereur, que les nouvelles levées espagnoles, avec une partie des Italiens et quelques pièces de campagne. Les troupes furent distribuées de la manière suivante: les vieilles bandes d'Espagne à l'avant-garde; derrière elles, et vers l'étang, les Allemands; une partie de l'infanterie italienne, sous les ordres du marquis de Fural, vint occuper la droite des Espagnols, entre l'ennemi

(1) Salieron con sus atabales tan grandes que se oyan bien en el campo. Eran tan grande su grita que al principio ponian espanto..... Sonavian unos instrumentos de viento como chirimas. Sand., vol. 2, p. 166. — Le premier jour qu'ils vinrent escarmoucher, ils avaient quantité de trompettes et de timbales, etc. Marmol, vol. 2. p. 465.

et le canal que Barberousse avait commencé pour donner une autre issue à ses galères. Elle se couvrit en avant avec des tonneaux pleins de sable; ses derrières étaient protégés par le canal, et sa droite s'appuyait sur l'étang. Une autre partie de l'infanterie italienne vint s'établir derrière le marquis de Fural, de l'autre côté du canal; enfin le reste se porta audacieusement entre la mer et l'étang, à cinq cents pas environ de l'ennemi. Le comte de Sarno commandait ce corps qui se trouvait un des plus avancés de l'armée. Toutes ces troupes se couvrirent et se fortifièrent avec soin.

Après ce premier établissement, le marquis Du Guast s'occupa des travaux du siége. Il ordonna de creuser des tranchées qui permissent aux troupes et à l'artillerie de s'avancer pour l'attaque, sans s'exposer au feu de la place. Mais les esclaves et les forçats n'y travaillèrent pas seuls; l'armée les seconda avec une incroyable ardeur. Les officiers eux-mêmes mettaient la main à l'ouvrage, et l'empereur était présent partout. Des tonneaux défoncés tenaient lieu de gabions, et les fascines se fabriquaient avec du bois que l'on tirait, par mer, de la côte de Nebel, à sept lieues environ de La Goulette. Les travaux de tranchée s'exécutaient de nuit, pour échapper à l'artillerie du fort.

Les assiégés résistaient avec opiniâtreté, et, pour se mettre à l'abri de leurs attaques, on ne pouvait donner trop de solidité aux fortifications. Dans leurs fréquentes sorties, ils s'avançaient audacieusement jusqu'au pied des lignes, où même il leur arriva plusieurs

fois de pénétrer. Un jour, c'était le 23 juin, le comte de Sarno vit l'ennemi se présenter, aux premières lueurs du matin, devant le fort qu'il avait fait construire pour abriter ses troupes (1) : excité par leurs provocations et n'écoutant que son ardeur, il sortit imprudemment, et se jeta sur eux accompagné d'un petit nombre des siens. Les Turcs, commandés par Saleć, se retirent avec précipitation; le comte les poursuit et en tue plusieurs; mais, dans l'ardeur de sa poursuite, il s'est trop engagé, les Musulmans font face, tombent sur lui, et, par l'impétuosité de leur attaque, jettent la terreur dans les rangs peu nombreux de ses soldats. C'est en vain que Sarno oppose une héroïque résistance; il paye de la vie sa témérité. Les Italiens le voyant tomber perdent courage, prennent la fuite et arrivent en désordre dans le fort. Les Turcs y entrent en même temps qu'eux ; ils tuent, égorgent les soldats qui, embarrassés dans les cordages des tentes, saisis de frayeur, se défendent à peine, et meurent au champ d'honneur d'une mort honteuse. Le pavillon du comte de Sarno fut pris, et sa vaisselle pillée. Les Espagnols, témoins de ce malheur, ne donnèrent aucun secours aux Italiens, quoiqu'ils fussent à portée de les soutenir. La haine et la jalousie l'emportèrent sur l'intérêt général, et, pour se venger du dangereux honneur accordé aux Italiens qui occupaient le poste le plus avancé, ils les laissèrent massacrer. La tête et la main du comte de

(1) « Vispara de san Juan, por la mañana, buena copia de gente de cavallo, y de apie, etc. » Lettre de l'empereur, apud Sand., vol. 2, p. 186.

Sarno, trophée sanglant, digne d'un peuple farouche, furent portées à Barberousse (1). Ce corsaire fit célébrer sa victoire par de nombreuses salves d'artillerie. Quant aux Italiens, plongés dans la tristesse, ils avaient le cœur navré de l'échec qu'ils venaient d'éprouver. Du Guast les consola : il leur dit que l'imprudence de leur chef avait seule causé un malheur qu'il fallait maintenant effacer par des succès et des victoires; puis il reprocha amèrement aux Espagnols d'avoir, pour un motif léger, compromis le salut de l'armée, donné naissance à des haines fâcheuses, fait craindre à leurs compagnons qu'ils ne pussent en attendre aucun secours, en s'exposant eux-mêmes à être abandonnés dans les moments critiques.

Encouragés par le succès de leur dernière sortie, les Turcs se présentèrent le surlendemain devant le quartier des Espagnols. Ils s'avancèrent, à la faveur de l'obscurité qui se dissipait à peine, jusque sur la tranchée, du haut de laquelle ils tuèrent plusieurs soldats qui se reposaient après avoir quitté leurs armes. Effrayés par cette irruption soudaine et par les cris sauvages des Turcs, les hommes de garde prennent la fuite. Alors les infidèles, maîtres des retranchements, s'emparent de l'enseigne de Francesco Sarmiento, enlèvent les outils des travailleurs, et ne se retirent que lorsqu'ils voient arriver de nombreux renforts. Cet événement répandit le tumulte dans le

(1) Embiaron la cabeça y mano derecho del conde de Sarno á Barbaroxa, etc. Sand., vol. 2, p. 176. — La teste fut portée à Barberousse avec sa main dextre. Paolo Jovio, vol. 2, p. 419.

camp, et l'empereur y accourut en personne. « Vous « avez, cria-t-il à ses soldats, tourné le dos à un « ennemi qui ne combat que lorsqu'on le fuit, et « qui n'aurait jamais osé vous approcher si vous « l'eussiez regardé en face! » Ce léger échec eut toutefois le résultat heureux d'effacer la mésintelligence qui régnait entre les Espagnols et les Italiens. L'orgueil de ceux-ci s'était relevé en même temps que celui des vieilles bandes avait été abattu. Les chrétiens reconnurent aussi qu'il était nécessaire d'opposer à l'activité de l'ennemi une vigilance continuelle, et, de ce moment, ils disposèrent tout avec plus d'ordre et de prévoyance.

CHAPITRE X.

Nouvelle sortie des Turcs. — Les chrétiens repoussent l'ennemi et pénètrent dans l'intérieur du fort. — Arrivée de Muley-Hassem au camp de l'empereur. — Son costume, ses manières. — Il visite le camp et se montre émerveillé de l'ordre et de l'abondance qui y règnent. — Barberousse tente une attaque sur les derrières des chrétiens. — Il échoue. — L'empereur fortifie ses flancs par de nouvelles lignes. — Usage mal entendu que les Turcs faisaient de leur artillerie. — L'empereur presse les opérations du siége. — Les Turcs profitent d'un grand vent et font une sortie de nuit. — Des hommes armés de pelles soulèvent le sable devant eux. — Les Espagnols sont ébranlés. — L'empereur ranime leur courage. — Le 14 juillet, les batteries de brèche sont construites. — Doria embosse les galéons sous le fort. — Dispositions de l'empereur. — Son discours. — Les batteries de brèche ouvrent leur feu. — La brèche est praticable. — L'assaut. — Le fort est pris. — Les Turcs essayent de le faire sauter. — Pertes éprouvées par les Musulmans. — Immense butin que font les chrétiens. — Les voiles et les boulets sont marqués d'une fleur de lis. — L'empereur pénètre dans le fort par la brèche. — Ses paroles à Muley-Hassem.

Peu de jours après cet échec, vers midi (1), au moment où le soleil laissait tomber ses rayons accablants sur la terre, et que les soldats languissaient, tourmentés par la soif et par la chaleur, les Turcs se jettent, au nombre de trois mille, sur le quartier des Espagnols. D'abord il y eut quelque désordre, plu-

(1) Sand., vol. 2, p. 189, donne pour date le 4 juillet.

sieurs hommes furent tués, et deux drapeaux furent enlevés; mais tout avait été prévu : au roulement du tambour qui servit de signal, les Scoupetiers, soutenus par un renfort de soldats armés de cuirasses, se précipitèrent sur l'ennemi par deux issues différentes. Assaillis au moment où ils comptaient attaquer, les Turcs perdent du terrain, mais ils ne reculent que lentement. Giaffer, qui les commande, encourage les uns, rallie les autres, et, par son exemple, excite chacun à faire son devoir. La valeur qui sert à braver la mort l'appelle souvent : Giaffer l'éprouva. En butte à tous les coups, il fut atteint de deux balles, et tomba. Une lutte terrible s'engagea sur son cadavre. Son héroïsme semble avoir passé dans l'âme des siens, et les infidèles tentent les plus grands efforts pour enlever le corps de leur chef. Plusieurs y perdent la vie. Épuisés, pressés de tous côtés, n'ayant plus pour les guider le terrible Giaffer, ils se découragent enfin et tournent le dos. Les Espagnols les serrèrent de si près dans leur fuite, que les Turcs de La Goulette, craignant pour le fort, en fermèrent précipitamment les portes. Les combattants, demeurés au dehors, se dirigèrent en toute hâte du côté de l'étang, et réussirent à rentrer dans la place par un point dont les fortifications n'étaient pas terminées. Les Espagnols les suivirent, et Diégo d'Avila, porte-enseigne, pénétra dans le fort, sur les remparts duquel il planta son drapeau (1).

(1) Diego de Avila avia prometido que la primera vez que los Turcos acometiessen, avia de poner su vandera sobre sus reparos, y complió assi.

Aussitôt cet intrépide guerrier tomba percé de coups; mais un soldat, brave comme son chef, releva son étendard et l'arracha des mains d'un Turc. Plusieurs autres combattants arrivèrent jusque sur la place de La Goulette, en criant : *Espagne! Espagne!* et s'ils eussent été soutenus, le fort était pris!

La retraite des chrétiens s'accomplit à travers les traits, les balles et les boulets dont les Musulmans les accablaient du haut des remparts. Ce fut alors seulement qu'ils perdirent du monde. Ils regrettèrent cent cinquante hommes et eurent environ trois cents blessés. Quatre-vingts Turcs restèrent étendus sur le sol; mais ce ne fut pas la seule perte des infidèles qui avaient l'habitude d'enlever leurs morts pendant le combat. Cette journée rendit le courage aux troupes de l'empereur et amollit au contraire celui des Musulmans. Les Impériaux reconnurent, en examinant de près les fortifications de La Goulette, qu'elles étaient peu redoutables, et qu'il serait plus aisé qu'on ne l'avait d'abord supposé d'emporter le fort. Les chrétiens reprirent donc avec ardeur le travail de la tranchée.

Dès les premiers jours de son arrivée en Afrique, l'empereur avait reçu un émissaire de Muley-Hassem, qui demandait à le rejoindre et qui le priait de lui envoyer treize galères pour lui et les siens (1). La

Sand., vol. 2, p. 189. — Diégo d'Avila, port' enseigne de fanterie, ayant osé ficher son étendard sur le rempart des ennemis, fut tué de plusieurs arcquebousades et flèches ensemble. Paolo Jovio, vol. 2, p. 421.

(1) Ms. Granvelle; relation de la prise de Tunis déjà citée. — Ms. de Vandenesse. — Tres Moros an venido á nos con una carta del rey de Tunez,

route de mer était la seule qu'il pût tenter, car les Arabes dévoués à Barberousse tenaient tout le pays. Le 29 juin, Muley-Hassem arriva suivi de trois cents cavaliers seulement. Charles-Quint le reçut dans sa tente, assis et entouré de ses principaux officiers. Au moment où le prince entra, il se leva, se découvrit et lui tendit la main (1) : le Maure la porta à ses lèvres, baisa l'empereur sur l'épaule et s'assit sur un tapis, les jambes croisées, suivant l'usage de sa nation (2). Il fit à l'empereur, par interprète, un discours dans lequel il le remerciait de sa protection, et renouvelait l'engagement de lui payer tribut; il s'excusa d'amener si peu de monde avec lui; mais il avait, disait-il, l'espérance d'être bientôt rejoint par six mille cavaliers arabes. Cette nouvelle fit grand plaisir à l'empereur, qui sentait chaque jour davantage le besoin de cavalerie. Toutefois il se hâtait trop d'ajouter foi à la parole d'un Africain, habile surtout dans l'art de tromper et de mentir.

Charles-Quint répondit que, suivant sa promesse, il le rétablirait sur son trône, mais il l'engagea à ne jamais perdre la mémoire d'un pareil bienfait. Il lui fit sentir, car il connaissait la mobilité des Maures, que, s'il manquait à l'amitié qu'il lui devait, il aurait la puissance de le renverser, comme il avait eu celle

pidiendo nos que le ambiassemos algunas galeras enque pudiesse venir, etc. » Lettre de l'empereur, apud Sand., vol. 2, p. 187.

(1) El emperador viendole venir se levantó en pie, y quitó el sombrero. Hasem lo besó en el embro, etc. Sand., vol. 2, p. 182.

(2) Puesto en cuclillas, sobre los coxines á su uzança. Sand., vol. 2, p. 182.

de le relever. Puis, tendant de nouveau la main à Muley-Hassem, il l'embrassa en signe d'affection.

Ce prince portait un turban et il était vêtu d'une longue robe de soie, de couleur changeante, verte et bleue. Sa taille était élevée et ses membres robustes; il avait de la dignité dans la contenance, et le visage mâle, quoiqu'il eût peu de barbe et qu'il louchât beaucoup d'un œil (1). Il se chargeait des odeurs les plus riches et les plus pénétrantes ; les mets qui paraissaient sur sa table étaient tellement couverts d'épices, que le parfum s'en répandait au loin. Cavalier consommé, il excellait encore dans le maniement de la lance et de l'épée. Il était instruit et discourait avec plaisir de l'astronomie, du mouvement des astres, et de leur influence sur l'homme. Avec les généraux de Charles-Quint, il se montra courtois, affable et généreux. L'empereur lui fit dresser une riche tente, abondamment fournie de tout ce qui pouvait lui être nécessaire. Le marquis Du Guast et tous les officiers témoignèrent les plus grands égards à ce prince, avec lequel ils s'entretinrent avidement de la guerre présente, de Tunis, de ses fortifications, de ses abords, et de l'armée de Barberousse ; ils en obtinrent de précieux renseignements.

Muley-Hassem ayant exprimé le désir de visiter le camp, on le lui fit parcourir le lendemain. Il fut

(1) Era Hazem á buena estatura, de cuerpo gruesso, color moreno, rostro abultado, mal barbado, y el mirar aviesso, que le ponia gravedad, etc. Sand., vol. 2, p. 181. — Voyez aussi Paolo Jovio, vol. 2, p. 486, et Marmol, vol. 2, p. 472.

alors frappé de l'immense développement des fortifications, du grand nombre de pièces d'artillerie, du bon ordre qui régnait partout, de la beauté et de la quantité des troupes; son attention se porta aussi sur l'abondance des provisions de toute espèce dont le camp était pourvu. Elles remplissaient toute une ligne de boutiques, depuis la tour de l'Eau jusqu'auprès de La Goulette; chaque jour il arrivait de Sicile, de Majorque, d'Italie ou de Sardaigne des vaisseaux chargés de pain frais, de viande et de fruits; aucune ville ne pouvait offrir un marché mieux approvisionné. Le roi maure fut surtout étonné de la tranquillité des soldats qui se promenaient au milieu des marchands, pour acheter les choses dont ils avaient besoin. Cette image d'une paix profonde sur une plage ennemie, au sein d'une guerre acharnée, l'émerveilla tellement, qu'il ne douta plus du succès de l'empereur. Muley-Hassem racontait volontiers les différents dangers qu'il avait courus depuis sa fuite de Tunis, et quelle peine il avait eue pour échapper aux embûches de Barberousse. Le corsaire achetait tous ses amis et l'avait souvent réduit aux dernières extrémités. Les principaux d'entre les chrétiens ayant paru désirer qu'il s'exerçât devant eux au maniement des armes, il le fit avec empressement, et les surprit par l'adresse incroyable qu'il y déploya.

Quoique abattus par leur dernier échec, les Turcs se ranimèrent bientôt. Dès la nuit suivante, Sinam de Smyrne, aussi actif qu'intrépide, fit clore le point par lequel les chrétiens avaient pénétré dans le fort;

il éleva rapidement une palissade avec des rames fichées en terre et liées entre elles par des cordes, et il acheva de donner quelque importance à ces ouvrages en les munissant de traverses et d'un petit fossé. Quant à Barberousse, voulant reconquérir l'honneur perdu, il résolut de tenter une attaque formidable sur les derrières de l'armée chrétienne (1). Il ordonne donc à toute la cavalerie et à toute l'infanterie arabe de venir prendre secrètement position dans un bois d'oliviers, auquel était adossée l'armée de l'empereur. Il fait soutenir ces forces par six pièces de canon, et leur recommande de se tenir en embuscade jusqu'au moment où il donnera lui-même le signal du combat. Heureusement averti de ces dispositions par les espions qu'il entretenait à Tunis, Charles-Quint rassemble son armée, et la tient pendant toute la nuit sous les armes, les canons pointés du côté de l'ennemi. Le jour ayant paru sans que les infidèles se fussent montrés, l'empereur ordonna à ses troupes de retourner à leurs quartiers pour y prendre quelque repos ; mais elles s'étaient à peine ébranlées, que les Arabes sortent du bois d'oliviers, démasquent leur artillerie, et ouvrent le feu sur les chrétiens. Au même instant, quelques bateaux armés de canon s'avancent sur l'étang, et cherchent à prendre à revers les troupes de Charles-Quint. Le prince veut se débarrasser d'un ennemi dont l'audace semble croître, et il commande au marquis de Mondé-

(1) Sand., vol. 2, p. 177, donne pour date le 26 juin : « Sabado, *veynte y seys de junio*, fue un dia terrible. »

char de marcher en avant, à la tête de deux cent cinquante cavaliers espagnols, portant chacun un mousquetaire en croupe. Il fait appuyer ce corps par six mille combattants, Allemands, Espagnols ou Italiens. Les Arabes, armés de lances ferrées des deux bouts, et couverts des plis flottants de leurs grandes robes, se jetèrent sur les chrétiens avec une furie capable d'effrayer des soldats moins aguerris. Le marquis de Mondéchar chargea courageusement les Barbares, et tua de sa propre main le général de la cavalerie ennemie. Mais blessé au même instant de deux coups de lance qui traversèrent sa cuirasse, il courut le plus grand danger et ne dut la vie qu'au dévouement de plusieurs des siens qui périrent pour le sauver. A la vue de ce danger, l'empereur accourut accompagné de quatre cents chevaux, tomba brusquement sur les Maures, les mit en fuite et leur enleva trois pièces d'artillerie.

La garnison du fort devait, pendant ce combat, tenter une sortie; mais voyant la tranchée bien garnie, et les soldats sur leurs gardes, elle se contenta de diriger le feu de son artillerie sur les points où elle pensa qu'elle pourrait produire quelque effet.

Cette rencontre, qui ne fut, à proprement parler, qu'un engagement de cavalerie, prouva que celle de l'empereur n'était ni assez bien montée ni formée de soldats assez expérimentés pour combattre avantageusement contre les Arabes. Recrutée, comme nous l'avons dit, parmi les vassaux des grands seigneurs, elle était composée d'hommes qui, depuis la chute de Grenade, avaient cessé de s'exercer aux armes. Ils

n'étaient donc point en état de lutter contre les Barbares qui se précipitaient sur eux avec furie, qui tournaient bride, s'échappaient et revenaient de nouveau avec une effrayante rapidité et des cris sauvages. Forcés à la retraite, les Espagnols étaient poursuivis jusqu'auprès de l'armée, et, dans leur fuite, ils perdaient toujours beaucoup de monde. Les hommes d'armes de l'empereur avaient au contraire une supériorité marquée sur les Arabes. Défendus par de bonnes cuirasses et armés de longues lances, jamais ils n'étaient entamés par les infidèles, qui même ne les approchaient qu'avec crainte (1).

Quelques cavaliers grecs, conduits par Lazaro Coroneo, se comportèrent parfaitement dans cette action; ils avaient l'habitude de ces sortes de guerres, et ne furent ni étonnés ni effrayés de la manière de combattre des Maures.

Peu de jours après, les Musulmans tentèrent une attaque sur la tour de Carthage, où, comme nous l'avons dit, l'empereur avait établi une garnison de trois cents hommes. Une immense multitude d'Arabes assaillit ce poste. Ils étaient guidés au combat par un magicien qui poussait des hurlements lugubres, et jetait au vent des billets sur lesquels étaient écrites des paroles cabalistiques, sorte de talisman où les chrétiens étaient voués à l'exécration (2). L'empereur

(1) Paolo Jovio place cet engagement après la prise de La Goulette, mais c'est certainement une erreur. Nous avons suivi l'ordre adopté par Marmol et Sandoval.

(2) Devant la troupe des Barbares marchoyt certain prestre magicien alarbe, faisant quelque superstitieux hurlement, et épenchant de tous les

fit avancer plusieurs bandes d'infanterie et quelques compagnies de cavaliers, qui se jetèrent vaillamment sur l'ennemi, tuèrent le magicien, et mirent le reste en fuite.

Ces attaques successives firent comprendre qu'il était bon d'assurer les flancs de l'armée. Une ligne fortifiée couvrit donc le camp depuis le canal de Barberousse jusqu'aux ruines de Carthage, et le mit à l'abri des incursions des Arabes cachés dans le bois d'oliviers.

Chaque jour néanmoins il y avait quelques escarmouches dans lesquelles on ne laissait pas de perdre des hommes. La garnison de La Goulette tentait également de fréquentes sorties, et tenait toujours les assiégeants sur pied. Quant à l'usage que les Barbares faisaient de leurs nombreux canons, il était assez mal entendu. Deux fois par jour, le matin et le soir, et pendant deux heures seulement, un feu très-vif tonnait contre les assiégeants, après quoi tout rentrait dans le repos. Les travaux de la nuit n'étaient point inquiétés, et la garnison négligeait les plus importantes ressources de la défense; mais la nature, en resserrant le front de l'attaque, avait enlevé à l'assiégeant un de ses premiers avantages, celui de la supériorité du feu, car, dans un siége, la véritable force de l'assaillant vient de son plus grand développement.

côtés je ne sais quels billets par lesquels il souhaitoyt exécrable ruine aux soldats du parti chrétien, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 430. — Sandoval, qui donne une version un peu différente, dit : « En las escaramuças salian delante de los Barbaros Moras viejas hechizeras que derramaban en el ayre y en la tierra papelillos, etc. Sand., vol. 2, p. 180.

Cependant les premiers travaux des chrétiens avaient pris du temps et fatigué les troupes. La grande chaleur de la journée, qui rendait plus cruels le froid et les rosées excessives de la nuit, avait engendré des maladies parmi les soldats (1). Les dysenteries devenaient chaque jour plus communes. Quoique l'abondance fût au camp, les troupes ne vivaient guère cependant que de biscuits ou de choses salées ; et quand, dévorés par la chaleur, les soldats cherchaient à éteindre leur soif au moyen des fruits acides, ils rendaient plus certaines encore les atteintes du mal. L'eau ne manquait pas, il suffisait de creuser partout de quelques pieds pour en trouver, mais elle n'était ni très-fraîche, ni très-bonne, et elle contribuait autant que tout le reste à altérer la santé des troupes. Le biscuit même commençait à se gâter à bord des vaisseaux. L'empereur sentit donc la nécessité de presser les opérations du siége : et rien ne fut négligé pour hâter le moment de l'assaut.

Les Turcs, de leur côté, voyant l'ennemi s'approcher chaque jour davantage, redoublèrent de soins pour retarder ses progrès. Une nuit, contre leur usage, ils tentèrent une attaque vigoureuse sur les tranchées ; profitant d'un grand vent qui donnait au visage des chrétiens, ils s'avancèrent, au nombre de plus de quatre mille, précédés par des hommes, munis de pelles, qui soulevaient le sable et lançaient

(1) Enfermavan muchos por la destemplança del ayre, que de dia se derretian con el sol, y de noche casi se elovan con el rozio, etc. Sand., vol. 2, p. 194.

sur l'ennemi, à l'aide de la tempête, cette arme terrible. Leur terre inhospitalière semblait encore, comme au temps de saint Louis, se lever pour leur défense! Incommodés par le vent, étouffés au milieu de ces tourbillons de poussière, et pouvant à peine se reconnaître dans l'obscurité, les soldats éprouvèrent d'abord de l'hésitation. Mais Charles-Quint se précipite au milieu d'eux : « O mes soldats, s'écrie-« t-il, ô mes lions espagnols (1)! » Sa voix seule les ranime ; ils se rallient, garnissent les tranchées, se jettent sur l'ennemi, lui font subir une perte considérable, et le forcent à la retraite.

Cependant, dès le 15 juillet (2), les batteries étaient armées, et les canonniers n'attendaient que le signal pour commencer le feu. La première batterie, forte de vingt-quatre canons, était servie par les vieux soldats espagnols : elle battait la tour de La Goulette et le bastion de la marine, situé entre la mer et la tour. Cent pas plus à droite, une batterie de six pièces devait ouvrir la brèche dans le nouveau mur. Enfin à l'extrême droite se dressait une troisième batterie de seize pièces, destinée à ruiner les défenses que les Turcs avaient élevées dans l'intervalle qui séparait le mur de l'étang. Comme le temps était calme, Doria fut chargé d'attaquer par mer. Il embossa ses galéons près des murs, et du haut des vergues et du château derrière, les arquebusiers inquiétèrent l'ennemi jusque dans l'intérieur des fortifications.

(1) Juan de Vera, p. 195.
(2) Paolo Jovio, p. 423.

Les galères eurent ordre de défiler successivement à la hauteur du fort pour le battre en passant. Celles du pape, ainsi que celles des chevaliers de Malte et d'Antoine Doria, furent chargées d'attaquer les douze galères que Barberousse tenait hors du canal pour en défendre l'entrée.

Les troupes commandées pour l'assaut furent divisées, par nations, en trois corps différents, et à chacun d'eux on assigna la batterie servie par leurs compatriotes; la plus forte, celle de gauche, échut ainsi aux Espagnols, plus intéressés, disait l'empereur, que tous les autres à cette entreprise.

Pour protéger les derrières de l'armée contre les attaques des Arabes, on laissa dom Alvare Bassan avec vingt-quatre galères à la hauteur du cap de Carthage, sur lequel on établit un poste de cavalerie. Une partie des troupes se rangea en bataille entre le camp et les oliviers, le reste fut distribué sur les retranchements. Toutes ces dispositions prises, l'empereur parcourut les batteries, et encouragea les troupes par le discours suivant :

« Je sais, soldats, qu'un général doit parler « en peu de mots à des vétérans; et comme il est « inutile de vous exciter à ne point oublier votre an- « cienne conduite dans les combats, je vous demande « seulement que ce que vous avez fait en mon ab- « sence, vous le fassiez encore en la présence de votre « empereur et de votre compagnon d'armes, certain, « s'il en est ainsi, de remporter la victoire (1). »

(1) Non ignoro, milites, novo imperatori apud veteranos pauca verba

Ce discours fut interrompu par les acclamations des soldats, jurant qu'ils iraient partout où on les conduirait, fût-ce à la mort! Ayant obtenu le silence, l'empereur ajouta que le premier enseigne qui planterait son étendard sur le fort de La Goulette recevrait une pension de 400 ducats d'or, et le second une pension de 300 ducats. Il promit encore 300 ducats au simple soldat qui entrerait le premier dans le fort, 200 au second et 100 au troisième (1).

On ouvrit le feu à la pointe du jour, et au même instant l'artillerie de terre et de mer tonna contre le fort. Un bruit formidable remplit l'air, la fumée obscurcit le soleil, et la mer, agitée jusque dans ses profondeurs, se couvrit d'écume et changea de couleur. On vit alors les vagues se former et s'agiter comme si elles eussent été soulevées par la tempête (2); jamais encore on n'avait entendu une canonnade aussi terrible. Les Turcs effrayés, attaqués de tous les côtés à la fois, ne savent où faire tête et comment résister. Ils abandonnent bientôt les galères et se réfugient dans le fort, qui lui-même ne soutient pas longtemps les coups d'une artillerie aussi puissante. La tour de brique, percée et ruinée par les boulets, s'écroule en partie, et couvre de ses débris les pièces et les canon-

facienda esse..... unum vos rogatos velim ut quem animum in prœliis me absente feliciter huc usque gessistis, eumdem nunc me presente, etc. Ms. de Granvelle, vol. 2, p. 312.

(1) Ms. de Granvelle, vol. 2, p. 312.

(2) On vit alors la mer s'enfler en tourbillons de plus grands flots, et se troubler en jaunastre escume, et bouillonner largement. Paolo Jovio, vol. 2, p. 422.

niers qui sont sur le rempart. Vers midi, la brèche des Espagnols fut jugée praticable, et les soldats envoyèrent vers l'empereur pour demander la permission de donner l'assaut (1). Elle leur fut accordée, et aussitôt on distribua six échelles par enseigne. L'empereur exhorta de nouveau les troupes, les recommanda à Dieu et à saint Jacques, patron de l'Espagne, et fit donner le signal de l'attaque. On tira un coup de canon, les trompettes sonnèrent la charge, et les vieilles bandes espagnoles s'élancèrent à la brèche. Un moine, *qui portait une image de bois, représentant notre Seigneur Jésus crucifié*, les précédait (2); quelques gentilshommes les guidaient au combat. En vain les Turcs essayent de résister, en vain ils font pleuvoir une grêle de traits et d'artifices enflammés, rien ne peut arrêter ce torrent de guerriers; ils montent, envahissent la brèche, l'emportent, et ceux qui la disputaient ne sont plus!

Les Turcs rassemblés sur la place, perdant alors tout espoir de repousser une attaque si terrible, déchargent leurs armes contre les chrétiens, et prennent la fuite. Deux mille hommes franchirent le pont qu'ils démolirent derrière eux, et une colonne de quatre mille combattants opéra sa retraite à travers l'étang, en suivant un gué qui était indiqué par une ligne de piquets.

(1) Ms. de Granvelle, relation de l'expédition de Tunis.

(2) Animando los un frayle Francisco con un crucifixo en la mano. Sand., vol. 2, p. 196.—Pour les encourager, certain moyne portait une image de bois représentant notre Sauveur Jésus crucifié. Paolo Jovio, vol. 2, p. 422.

Les infidèles avaient tout préparé dans le fort pour le faire sauter au moment où les Espagnols s'en rendraient maîtres; l'impétuosité des chrétiens rendit ces précautions inutiles. Un Turc cependant mit le feu à deux barils de poudre, au moment même où quelques gentilshommes espagnols pénétraient dans la tour; l'explosion enleva l'étage supérieur et fendit les murs en plusieurs endroits. Un instant après, un second baril de poudre éclata. Mais ces explosions redoutables, le feu, les ruines, l'obscurité qui voile un instant l'éclat du jour, rien n'arrête, ne retarde les Espagnols; ils s'élancent, pénètrent dans la tour, massacrent les Turcs qu'ils y trouvent, et arborent au plus haut des murs leur glorieux étendard.

Les Italiens firent plus difficilement brèche dans le retranchement construit entre le mur et l'étang, car les Turcs y avaient placé des ballots de laine qui amortissaient les coups de l'artillerie. Emportés par leur ardeur, ils se présentèrent cependant à la brèche pour donner l'assaut: elle était impraticable, et ils refluèrent vers les Espagnols, pour se jeter avec eux dans le fort.

Les chrétiens atteignirent les Turcs qui, après avoir traversé le pont, fuyaient le long de l'étang: ils en tuèrent environ trois cents, et forcèrent le reste à se jeter à l'eau où beaucoup se noyèrent (1). Ils poursuivirent sur des barques ceux qui suivaient le gué et en firent un grand carnage. Les Musulmans

(1) Ahogados fueron mas de mil y quatro cientos. Sand., vol. 2, p. 197.

eurent plus de quinze cents morts, presque tous tués pendant la retraite. L'empereur ne perdit au contraire que trente hommes; la plupart étaient Italiens(1).

Les trophées de cette victoire furent trois cents pièces d'artillerie en bronze, sans compter celles de fer, et trente vaisseaux de différentes grandeurs, au nombre desquels se trouva la capitane de Portondo.

On s'aperçut que les voiles et même les boulets à bord des bâtiments étaient marqués d'une fleur de lis (2), signe certain que François Ier n'avait point abandonné Barberousse dans les circonstances présentes.

Charles-Quint entra dans le fort à deux heures après midi; il était accompagné de dom Louis de Portugal et de Muley-Hassem; se tournant vers ce prince, et lui montrant la brèche : « Voilà, dit-il, le « chemin qui vous conduira dans votre royaume.» Le roi de Tunis s'inclina en le remerciant : il avait craint jusque-là que l'empereur, mécontent de ne voir arriver aucun des secours qu'il avait promis, ne le rétablît point sur son trône. Mais par générosité, ou plutôt par politique, Charles-Quint était résolu de tenir ses engagements.

(1) Samdoval, vol. 2, p. 196, dit : « Murieron hasta veynte y seys christianos. » — Et l'empereur, dans une lettre : « Perdida de los nuestros fue tan poca que no passaron de 30 hombres. » — La relation de la prise de Tunis, que l'on trouve dans le Ms. de Granvelle, dit aussi que l'on ne perdit pas plus de trente hommes.

(2) Sand., vol. 2, p. 198.

CHAPITRE XI.

L'empereur laisse un jour de repos à son armée, après la prise du fort de La Goulette. — Il assemble son conseil de guerre pour décider s'il faut se porter sur Tunis. — Les opinions sont partagées. — L'empereur décide qu'il marchera sur Tunis. — Dispositions pour cette expédition. — L'armée s'ébranle. — Son ordre de marche. — Coup d'œil sur la situation de Barberousse. — Sa fureur en apprenant la prise du fort. —Il fait taire ses chagrins et cherche à ranimer le courage des siens.— Il rassemble les cheiks et les principaux de la ville, et s'efforce de leur démontrer que la perte de La Goulette est sans importance, et que les véritables dangers vont seulement commencer pour Charles-Quint. — Pendant la nuit, il tient conseil avec les chefs turcs. — Il veut mettre à mort vingt mille esclaves enfermés dans la citadelle. — Sinam le Juif s'oppose à cet horrible projet. — Khaïr-ed-Dine réunit ses troupes en avant de Tunis et se dispose à recevoir les chrétiens. — Son ordre de bataille. — Le combat s'engage. — Les chrétiens, accablés par la chaleur et le manque d'eau, souffrent de la soif. — L'empereur attaque plus vivement et s'empare des citernes qui avoisinent la ville. — Le désordre se met dans l'armée; les soldats quittent leurs rangs et courent vers les puits. — Les Arabes reparaissent et menacent de profiter de cette confusion. — L'empereur fait marcher contre eux un bataillon de lansquenets allemands. — L'ennemi disparaît. — Barberousse fait charger ses trésors sur des mulets. — Il établit des barils de poudre sous les cachots où sont enfermés les chrétiens. — Apprenant que déjà les Tunisiens s'échappent de la ville, il s'élance au galop sur la route qu'ils prennent pour les retenir. — Les Turcs préposés à la garde du château le suivent et ne laissent dans le château qu'une faible garde avec les hommes qui doivent mettre le feu aux poudres. — Effroi de Barberousse en les apercevant. — Il revient en toute hâte auprès de la citadelle. — Il la trouve au pouvoir des esclaves, qui se sont révoltés. — Sa vaine fureur. — Les esclaves font aux chrétiens des signaux qui d'abord ne sont pas compris. — Charles-Quint s'approche de la mer. —

Les principaux habitants viennent à sa rencontre et le supplient de leur épargner le pillage. — Les troupes, mécontentes, s'ébranlent, envahissent la ville et y commettent mille excès. — Horrible massacre des habitants. — Le sac dure trois jours. — L'empereur entre dans le château et délivre les esclaves chrétiens. — Description donnée par Paolo Jovio des effets précieux dispersés dans le pillage. — Monuments, livres, armes anciennes. — Retraite de Barberousse. — Comment il se débarrasse des Arabes qui le poursuivent. — Hali-Cacchi-Diablo meurt au passage de la Medjerda. — Khaïr-ed-Dine arrive à Bone et laisse deux jours de repos à ses gens. — Il cherche à ranimer leur courage. — Confiance extraordinaire que lui témoignent les Turcs. — Il remet à flot dix galères qu'il avait cachées dans le fleuve. — Il fortifie et arme l'entrée du port. — Adam, capitaine génois, se présente avec quatorze galères devant Bone. — Il n'ose pas attaquer les corsaires. — Barberousse hésite s'il n'engagera pas lui-même la bataille. — Au retour d'Adam, l'empereur, vivement contrarié, fait partir trente galères sous les ordres de Doria; mais Barberousse avait disparu. — Soins de l'empereur pour tirer parti de la nouvelle conquête. — Sa lettre à la reine de France. — Il rétablit Muley-Assem sur le trône et signe avec lui un traité de paix. — Principales dispositions de ce traité. — Départ de l'empereur. — Doria jette une garnison dans Bone. — Deux mois après la prise de Tunis, Barberousse surprend Mahon. — Il emmène tous les habitants en esclavage. — Il dépose son butin à Alger et regagne Constantinople.

L'empereur laissa reposer ses soldats pendant le reste de la journée, et lui-même agita dans le conseil si l'on devait attaquer Tunis. Les opinions étaient partagées (1); plusieurs inclinaient pour que l'on terminât ici la guerre. « Son but principal, disaient-ils, est atteint, puisqu'on est maître de la ma-

(1) Avia varios pareceres, porque dezian algunos que bastava para seguridad del mar, etc. Sand., vol. 2, p. 199. — Aucuns personnages de gravité et de robes longues tenaient souvent propos qu'il ne fallait point mener cette guerre à chef, parce que l'empereur sembloyt avoir assez profité par la prise de La Goulette, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 431.

rine des Barbares, de leurs canons et de leurs approvisionnements : d'ailleurs, en gardant le fort de La Goulette, n'amènera-t-on pas forcément Tunis à composition? » Ils ajoutaient que l'on manquait de cavalerie; que l'on n'avait de chevaux ni pour l'artillerie ni pour les convois, et qu'il serait ainsi difficile de conduire le canon dans des chemins sablonneux et impraticables; que, d'ailleurs, le pays, couvert de vignes et d'oliviers, serait facile à défendre contre une armée accablée par la chaleur et la soif; qu'on ne trouverait d'eau nulle part, car l'ennemi ne manquerait pas de ruiner les puits qui existaient près de Tunis.

On avait parlé du lac pour approvisionner l'armée, mais ils répondaient que c'était un moyen douteux, Tunis n'étant pas au pouvoir des chrétiens. A toutes ces raisons, ils ajoutaient que Barberousse avait reçu de puissants renforts, tandis que l'armée s'affaiblissait de jour en jour par les dyssenteries. Le marquis Du Guast lui-même était de cet avis, et ces discours, en circulant parmi les troupes, tendaient à les décourager. Mais l'empereur répondit qu'il voulait que l'on fût plus soigneux de sa gloire; qu'il n'avait entrepris cette guerre que par des motifs importants (1), et qu'il fallait qu'il y perdît la vie ou qu'il remportât une victoire complète. « Ne serait-il pas honteux, ajoutait-il, d'abandonner des choses si heureusement commencées, et de laisser sans secours tant d'esclaves

(1) Que pour très-importantes causes, comme ils savaient très-bien, on était arrivé en ce lieu-là, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 431.

chrétiens qui tendent vers nous leurs mains chargées de chaînes? Qu'on mette donc de côté des craintes exagérées, que chacun fortifie son courage, car je suis résolu de marcher contre Tunis! »

On retrouve ici cette persévérance si remarquable chez tous les grands hommes. Voir le but et y tendre est le propre du génie.

Ayant ainsi exprimé sa volonté, il ordonne qu'on répare, en les resserrant, les fortifications de La Goulette, et il fait embarquer les canons enlevés à l'ennemi; ceux qu'on laissa dans le fort furent montés sur des affûts espagnols, car les Turcs s'étaient contentés de les enchâsser grossièrement dans des pièces de bois. Le canal étant encombré par les galères de Barberousse, on fut obligé de transporter par terre dans l'étang, au moyen de rouleaux, de grandes barques destinées à conduire les vivres, l'eau et les munitions. On reconnut le chemin que l'armée devait suivre, entre les oliviers et l'étang, et l'empereur fit donner aux troupes l'ordre de prendre des vivres et de l'eau pour trois jours.

Le 20 juillet (1), à la pointe du jour, l'armée, composée de vingt-deux mille hommes, s'ébranla, emmenant six pièces de gros calibre et six pièces de campagne, traînées par des esclaves de la chiourme.

L'ordre de marche fut établi de la manière sui-

(1) Et, le mardi XXe de ce mois, commença marcher notre armée dès le bon matin, avec six grosses pièces et six moiennes d'artillerie, etc. Ms. de Granvelle, p. 252. Relation envoyée à ses ambassadeurs par Charles-Quint. — A veynte de julio, una hora antes del dia tocaron las trompetas, etc. Sand., vol. 2, p. 201.

vante : en tête s'avançaient deux colonnes d'infanterie, fortes l'une et l'autre de quatre mille hommes; celle de gauche, composée des Italiens, longeait le lac, éclairée en avant par cent chevau-légers; celle de droite, formée des vieilles bandes espagnoles sous les ordres du marquis Du Guast, appuyait son flanc droit aux oliviers, et était couverte de ce côté par les arquebusiers qui flanquaient également l'aile gauche des Italiens. Au centre de chacun de ces corps étaient leurs enseignes et leurs tambours; entre les deux marchaient les douze pièces d'artillerie servies par les Allemands; derrière ces pièces venait un escadron de quatre cents seigneurs et gentilshommes de marque, à la tête desquels étaient l'empereur et l'étendard impérial. A cent ou cent cinquante pas en arrière, un corps de six mille Allemands marchait en bataille et tenait le même front que les deux autres; puis venaient les bagages, flanqués à main droite par de la cavalerie; à l'arrière-garde suivait le duc d'Albe avec le reste des Espagnols et deux compagnies de gens d'armes, l'une du côté des oliviers, l'autre du côté de la mer.

Barberousse avait vivement ressenti la perte de La Goulette. D'abord il s'emporta contre Sinam qui commandait la garnison, il l'accusa de lâcheté, l'accabla d'injures et lui reprocha de s'être retiré sans combattre (1). Sinam répondit que l'attaque avait

(1) Barberousse reçut le Juif, venu vers lui avec les autres, de tant mauvais et courroucé visage, qu'à tous reprocha couardise et vilaine paour, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 425.—Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 199.

été si violente, qu'on pouvait douter qu'ils eussent eu affaire à des hommes; que jamais forteresse n'avait été assaillie par une si puissante artillerie, et qu'au demeurant, puisque le fort était ruiné, il avait cru mieux agir en sauvant la garnison qu'en la sacrifiant. « Je te ramène, ajouta-t-il, des hommes pleins de courage, qui n'ont rien pu contre la fortune, mais que tu trouveras toujours prêts à combattre parmi les plus vaillants; ils te seront plus utiles que les cadavres que j'aurais laissés sur les murs de La Goulette. Au milieu des Arabes et des Tunisiens, sur qui peux-tu compter, si ce n'est sur les Turcs? »

Khaïr-ed-Dine, faisant alors taire son chagrin, prit un ton plus doux, et, quoiqu'il vît bien qu'il se trouvait dans la position la plus critique, il ne laissa pas d'encourager les siens en leur tenant des discours capables de relever leurs esprits. Il redoubla d'activité, répandit de l'argent, annonça des renforts, et fit circuler parmi les Arabes des paroles propres à ranimer leur haine contre les chrétiens. Enfin il rassembla les cheiks, les principaux de la ville, et leur tint un long discours (1) où il s'efforça de prouver que la perte de La Goulette était peu importante, et que les véritables dangers allaient commencer pour l'empereur. « Maintenant, s'écria-t-il, il ne pourra plus se défendre derrière des lignes où venaient échouer le courage et l'impétuosité des Arabes; et, s'il s'avance sur Tunis, il trouvera des sables stériles et brûlants, où son armée souffrira de la

(1) Hizó les una larga platica, etc. Sand., vol. 2, p. 199.

soif, et sera vaincue avant de combattre (1). Entourés de toutes parts par les Arabes qui leur sont aussi supérieurs en nombre qu'en vaillance, les chrétiens ne peuvent manquer d'être écrasés! » A peine eut-il cessé de parler, qu'une rumeur favorable s'éleva dans l'assemblée, et Barberousse reçut aussitôt le serment des chefs qui renouvelèrent l'engagement de lui rester fidèles.

Khaïr-ed-Dine songe ensuite aux dispositions qu'il doit prendre. Il mande secrètement durant la nuit les chefs turcs dans la citadelle, et propose d'abord de se défaire des vingt mille esclaves chrétiens qu'il tient renfermés. Plus d'un motif semblait à ses yeux exiger un acte aussi barbare. Muley-Hassem avait fait répandre à profusion dans la ville des proclamations qui excitaient les Tunisiens à la révolte. Déjà le peuple laissait percer le désir de rappeler ce prince, et des paroles hostiles s'étaient élevées dans la foule. Il ne voyait donc que danger autour de lui : l'ennemi était aux portes, dans son armée, dans la citadelle, partout; une fois délivré des esclaves, il eût été plus rassuré; un si terrible exemple devait effrayer les Tunisiens et les maintenir dans le devoir (2). Sinam le juif ne partagea point l'avis du

(1) Que si mas quisiesse le estorvarion la falta de vastimentos, y de la del agua. Sand., vol. 2, p. 199.

(2) Barberousse, devenu plus maupiteux que paravant, prit un conseil d'inusitée cruauté, c'est à savoir de tuer tous les esclaux du parti chrestien, en les environnant tellement de poudre à canon et mettant le feu dedans, qu'il les bruslast tous, jusqu'au dernier, dedans leur prison. Paolo Jovio, vol. 2, p. 435. — Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 202; le Ms. de Granvelle et le Ms. de Vandenesse.

pacha. Il représenta que cette action atroce le rendrait un objet d'exécration pour le monde entier, et lui mériterait la haine de Soliman; que, d'ailleurs, les esclaves formaient leurs principales richesses, et qu'il n'était pas temps de les sacrifier quand tout n'était pas encore désespéré; enchaînés et gardés exactement, ajouta-t-il, il leur est extrêmement difficile, sinon impossible, de tenter une révolte.

Barberousse, cédant à ces observations, abandonna, mais à regret, sa résolution.

Après avoir arrêté ce que l'on ferait en cas de défaite, il employa le reste de la nuit à tout disposer pour la bataille qu'il voulait livrer le lendemain. Il réunit à une lieue de la ville, dans la plaine de Caçar-Mexévi, où l'on voyait des vergers et les seuls puits qui existassent de ce côté, une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, tant Turcs que Maures et Arabes. Il mit à l'avant-garde neuf mille Turcs avec douze pièces d'artillerie, et jeta sur le bord de l'étang mille cavaliers arabes, avec ordre d'entrer dans l'eau, et de chercher à prendre les Italiens en flanc. A son aile gauche, il plaça en potence douze mille cavaliers berbères, et autant de gens à pied, tous mousquetaires ou arbalétriers, qui devaient combattre ensemble; le reste de ses troupes formait une seconde ligne. La nuit entière fut employée à prendre ces dispositions. Il visita lui-même les différentes parties de la ville, des faubourgs, et s'assura que des garnisons suffisantes avaient été placées dans la citadelle, dans les tours, aux portes de la ville et sur les murailles. Le lendemain, le jour paraissait à

peine, qu'on le vit, monté sur une jument baie de haute taille et d'une vitesse remarquable, franchir les portes de la ville et prendre le chemin du camp. Sur ses épaules était jeté, suivant la coutume des Maures, un burnous de soie; de la main droite il tenait une pertuisane dorée, et à son bras gauche était suspendu son bouclier : un cimeterre brillait à sa ceinture (1). Autour de lui se pressait la troupe nombreuse de ses principaux officiers, des alcaydes maures, et des cheiks arabes. Arrivé sur le champ de bataille, il acheva de prendre les dernières dispositions. Son armée offrait, aux premiers rayons de l'aurore, un coup d'œil aussi varié qu'imposant. De tous côtés on voyait les Arabes, armés de leurs longues lances, couverts de burnous flottants, la tête ceinte d'une corde noire semblable à un diadème, pousser des cris de guerre et lancer au galop leurs chevaux légers comme l'air. Derrière eux brillait dans les rangs des janissaires, au milieu de la cavalerie, une innombrable quantité d'étendards verts, rouges, jaunes, parmi lesquels on reconnaissait les trois grandes bannières des Turcs, moins aux couleurs éclatantes de la soie qu'à la queue de cheval dont leur lance était surmontée.

Le mouvement de l'armée chrétienne avait été ralenti par l'artillerie qui n'avançait qu'avec peine dans les sables. Cependant elle approchait de Tunis, et Charles-Quint fut informé par un transfuge que l'ennemi s'était saisi des puits et occupait la plaine

(1) Vestido de un albornoz de seda, etc. Sand., vol. 2, p. 202.

avec des forces considérables; il apprit en même temps qu'un corps de cinq mille cavaliers choisis se tenait en embuscade dans un petit bois d'oliviers où l'armée chrétienne devait nécessairement passer. L'empereur parcourut alors les rangs de son armée, dit quelques mots aux soldats et les encouragea à bien faire (1). A peine a-t-il ranimé l'ardeur de ses troupes, que les Arabes s'ébranlent et fondent sur les chrétiens; mais un feu d'arquebuses les arrête, les renverse et les force à plus de circonspection. De ce moment, ils se contentèrent d'escarmoucher de loin et de voltiger sur les flancs de l'armée qui continua sa marche.

Mais déjà les soldats commençaient à ressentir les ardeurs de la soif. Ils avaient négligé, malgré l'ordre de l'empereur, de se munir d'une petite provision d'eau, et l'on en vit plusieurs se précipiter vers le lac, en porter l'onde amère à leur bouche et tomber morts sur le sable. L'empereur comprend alors qu'il faut attaquer sur-le-champ et débusquer l'ennemi qui tient les citernes, que le salut de l'armée est là! Il commande à l'artillerie et à deux bataillons de marcher en avant. Les Turcs ouvrent le feu de leur batterie, et l'artillerie chrétienne lui répond; mais ce fut avec peu de succès de part et d'autre. Quelque temps après, quoique l'on fût encore trop éloigné, la mousqueterie turque fit une décharge qui ne

(1) En brevez razones el Cesar armó sus gentes de brió, etc. Sand., vol. 2, p. 203. — L'empereur, chevauchant tout armé, visitayt tous les rangs avec un visage alaigre et plein d'asseurance, en leur remémorant la victoire du temps passé, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 432.

causa aucun dommage aux chrétiens : ceux-ci continuent leur mouvement, et quand ils sont plus près, leurs arquebusiers font feu et couvrent le terrain de morts (1). Soutenus par les piquiers, ils mettent alors l'épée à la main, se jettent sur les Turcs, les poussent, les pressent, les culbutent et enlèvent leur artillerie. La victoire est décidée ! Cette déroute entraîne la retraite de l'armée, et il est impossible à Barberousse, malgré tous ses efforts, de rétablir le combat. Cependant les infidèles se retirèrent sans confusion et sans grande perte, car les chrétiens étaient tellement accablés par la chaleur et la soif, qu'ils ne les poursuivirent point. Au moment où l'armée arriva près des puits, elle se débanda et courut y chercher de l'eau. Ils étaient remplis de cadavres. En un instant ils sont déblayés, et les soldats s'abreuvent sans dégoût d'une eau épaissie par le sang. Une foule immense encombrait les abords des citernes et s'y pressait avec tant d'ardeur, que plus d'un homme y fut étouffé : un capitaine italien même y perdit la vie.

Cet affreux désordre inquiétait Du Guast, mais tous ses efforts étaient inutiles. L'empereur lui-même fut à peine écouté ; et, pour se faire obéir, il

(1) Encores fut telle la tempeste des plombés de nostre costé, que plus de trois cents Barbares en furent abattus. Paolo Jovio, vol. 2, p. 434. — Fueron tan gruessas las rociadas del arcabuzerio imperial, que en breve tiempo derribaron mas de quatro cientos Turcos. Sand., vol. 2, p. 204.— Et au dit rencontre furent tués des ennemis de trois à quatre cents hommes, la pluspart et quasi tous Turcqs. Ms. de Granvelle, p. 252, année 1535.

frappa plusieurs soldats du bois de sa lance. Ces malheureux étaient tourmentés d'une soif si ardente, qu'ils ne songeaient qu'à l'apaiser, et qu'une gorgée d'eau fut payée jusqu'à deux ducats.

Mais déjà l'on voyait courir, entre les oliviers, des Arabes qui semblaient épier le moment de se jeter sur l'armée : l'empereur fit marcher contre eux le bataillon des Allemands. A son approche ils disparurent et rejoignirent Khaïr-ed-Dine, à une petite distance de la ville. Les Musulmans perdirent en cette journée trois ou quatre cents hommes, et les chrétiens seulement dix-huit (1). L'empereur campa sur le champ de bataille.

Un de ses premiers soins, quand l'ennemi eut disparu, fut de courir aux citernes, craignant qu'elles ne fussent empoisonnées, et d'y plonger un morceau de bois de licorne qu'il portait à son cou. L'histoire peut rapporter, sans descendre au-dessous de sa dignité, une action honorable pour l'empereur, quoiqu'elle puisse être considérée de nos jours comme obscurcie par trop d'ignorance et de simplicité.

Barberousse passa une partie de la nuit sous les murs de la ville; mais ayant bientôt appris que les Maures commençaient à s'échapper pour rejoindre leurs familles et mettre leurs richesses à l'abri, il fit rentrer les Turcs; et lui-même, après avoir recommandé aux Arabes de se préparer à un nouveau combat, prit la direction du château. Sans perdre un

(1) Ms. de Granvelle, relation de l'expédition de Tunis.—Lettre de l'empereur à son ambassadeur en France.—Sand., — Marmol.

instant ; il fit charger sur des mules ses trésors ainsi que toutes les choses de prix qui lui appartenaient, et il ordonna de rouler des barils de poudre sous les voûtes où étaient enfermés les esclaves chrétiens. Pendant qu'il était occupé de ces différents soins, on vint lui annoncer que la plus grande partie du peuple avait quitté la ville pour se retirer dans les montagnes, et que les Arabes eux-mêmes se dispersaient. Tant de précipitation contrariait ses projets; et, soit qu'il voulût résister aussi longtemps que possible, soit qu'il voulût, en occupant l'un par l'autre les Arabes et les chrétiens, rendre sa retraite plus facile, il s'élança sur un cheval et courut sur la route par laquelle le peuple se retirait. Les Turcs préposés à la garde du château, ayant vu Barberousse donner tous ces ordres qui annonçaient son prochain départ, le suivirent et ne laissèrent dans le fort qu'une faible garde et les hommes chargés de mettre le feu aux poudres. Ils rejoignirent le corsaire au moment où il discutait avec les chefs turcs et arabes s'il valait mieux livrer une seconde bataille, ou si l'on devait se borner à défendre la ville. A leur aspect, Barberousse fut saisi d'effroi. « Tout est perdu, s'écria-t-il, le château est au pouvoir des chrétiens! » Et, piquant son cheval, il arriva au galop au pied de la citadelle. Le jour, qui se levait alors dans tout son éclat, lui en montra les portes fermées. A cette vue, le désespoir et la colère s'emparent de son âme, il s'arrache la barbe, et, l'œil enflammé, la voix furieuse, il appelle de leurs noms quelques renégats qu'il connaissait. Les esclaves chrétiens eux-

mêmes parurent sur les murailles; alors il descendit aux plus humbles supplications, et demanda avec larmes qu'ils lui ouvrissent les portes, jurant qu'il leur pardonnerait et leur rendrait la liberté (1). Pour toute réponse, ils l'accablèrent d'injures et lui jetèrent des pierres. Rien ne pourrait peindre la colère de Barberousse. Dans ce moment il lance de sa main plusieurs traits contre la citadelle et s'éloigne en rugissant (2). Vaines menaces, colère impuissante, image de la lutte inégale d'un homme contre la fortune !

Les craintes de Khaïr-ed-Dine s'étaient vérifiées : quand les Turcs eurent abandonné la citadelle, les renégats, à qui l'on avait donné l'ordre de mettre le feu aux poudres, furent émus de pitié, et se rappelant qu'ils étaient eux-mêmes les compatriotes et les frères de ces malheureux esclaves, ils résolurent de rompre leurs chaînes. Les trois qui prirent le plus de part à cette action furent Francesco de Metelin, Giafferagas, originaire d'Espagne, et Vicencio, de Catharo, en Dalmatie (3). Le premier était chéri de Khaïr-ed-Dine qui lui avait fait apprendre les lettres arabes, et lui donnait le nom de Mémis. Dès que les esclaves virent les portes de leur prison ouvertes, ils se précipitèrent dans l'intérieur de la citadelle, s'armèrent de tout ce qui leur tomba sous la main, et se

(1) Rogó que le abriessen con palabras amorosas, africiendo les vida y libertad, etc. Sand., vol. 2, p. 205.

(2) Y como no quisieron flechó su arco á los que le respondieron, etc. Sand., vol. 2, p. 205.—Furieux de dépit et de courroux, il tira quelques flèches sur ceux qu'il avisoyt. Paolo Jovio, vol. 2, p. 437.

(3) Paolo Jovio, vol. 2, p. 436, et Sand., vol. 1, p. 205.

jetèrent sur les Turcs. Ramadan, renégat espagnol qui commandait le fort, réunit à la hâte les Turcs qu'il put rencontrer. Mais reconnaissant bientôt qu'il lui était impossible de résister à un si grand nombre d'hommes, rendus furieux par la crainte de la mort et l'espérance de la liberté, il se retira, emmenant avec lui les trésors qu'il trouva chargés sur des bêtes de somme. Il sauva aussi sa femme et sa fille : plus tard Khaïr-ed-Dine lui reprocha d'avoir abandonné son harem, et il lui fit trancher la tête. Cependant les esclaves s'étaient rendus maîtres de tout le château, ils enfonçaient les portes de l'arsenal, s'armaient et montaient sur les points les plus élevés du fort. De là, ils s'efforçaient d'avertir les chrétiens par des signaux multipliés. Ils brûlaient de la poudre, tiraient des coups de canon, agitaient des manteaux et des étendards (1). Ces signaux excitaient la surprise de l'empereur et de toute l'armée, et personne ne pouvait en saisir le sens. Comme on voyait en même temps quelques cavaliers courir sur les élévations qui étaient de l'autre côté de la ville, l'empereur ordonna à sa cavalerie de pousser une reconnaissance aussi loin que possible, afin d'apprendre la cause de tout ce tumulte ; mais elle revint sans avoir rien pu découvrir. Alors Charles-Quint s'avança avec quelques gentilshommes jusqu'auprès de la porte

(1) Hazian de muchos humos en el alcaçava y con la vandera que Tabac ganó á francesco sarmiento, etc. Sand., vol. 2, p. 206. — Ils avertirent les chrétiens de leur victoire tant par feu que par fumée, faicts de poudre à canon, et finalement élevant l'enseigne de sarmento, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 437.

Bab-el-Madara; là, il trouva plusieurs Maures qui venaient à la rencontre du roi Muley-Hassem; ils lui apprirent que les signaux que l'on apercevait étaient faits par les esclaves chrétiens, maîtres de la citadelle. « La moitié des habitants de Tunis, ajou-« tèrent-ils, a pris la fuite, et Barberousse lui-même « attend, campé de l'autre côté de la ville, ce que de-« viendront les événements. »

Charles-Quint, ordonnant aussitôt au marquis Du Guast de se porter sur le château, avec les mousquetaires espagnols, fit approcher le reste de son armée. Khaïr-ed-Dine se retira sans combattre, et les chrétiens furent accueillis dans la citadelle, avec des transports de joie. L'empereur en avait à peine reçu l'avis qu'il vit se présenter les principaux habitants de Tunis; ils lui remirent les clefs des portes, s'abandonnèrent à sa discrétion, et demandèrent seulement que la ville ne fût pas livrée au pillage. Ils s'adressèrent aussi à Muley-Hassem, qui joignit ses prières aux leurs; mais on avait promis le sac aux troupes, et le bruit de cette négociation s'étant répandu, on entendit des murmures s'élever dans l'armée. « N'avaient-ils pas, s'écriaient les soldats, assez « souffert de fatigues et couru de dangers pour qu'on « tînt les promesses faites dans le temps où ils étaient « tellement accablés de souffrances, qu'il n'y avait plus « que l'espoir de retrouver dans Tunis l'abondance « et la fortune qui pût les soutenir (1). » Quand ils

(1) Peró davan vozes los soldados por el saco, y tenian razon, etc. Sand., vol. 2, p. 206.—Les soldats, murmurant, alléguoient qu'eux qui avoyent

apprirent que la citadelle était au pouvoir des Espagnols, rien ne put les arrêter, et, s'élançant vers la ville, ils entrèrent dans les maisons, et répandirent partout l'horreur, la mort, le viol et le pillage. Pendant ce temps, les Tunisiens s'étaient précipités sur le passage de Muley-Hassem, et par leurs acclamations, leurs marques de respect et de joie, ils pensaient montrer assez de soumission pour échapper à une aussi affreuse vengeance. L'irruption des chrétiens fut terrible : ils massacrèrent tout ce qui se présenta devant eux, sans distinction d'âge ni de sexe : les rues étaient pleines de cadavres, les seuils des portes en étaient encombrés, et le pavé des mosquées ruisselait de sang. Après cette horrible boucherie, les soldats se calmèrent et commencèrent à faire des esclaves ; mais, par malheur, Charles-Quint ayant, à la prière de Muley-Hassem qui voyait avec chagrin le dépeuplement de sa ville, défendu que l'on réduisît les citoyens en captivité, les massacres recommencèrent, et l'on ne put en arrêter le cours qu'en se hâtant de lever cette défense. Au reste, Muley-Hassem supporta le pillage de Tunis avec plus d'indifférence qu'on n'eût pu le croire, tant il était irrité du peu de bonne volonté que le peuple avait montré pour lui (1). Ce ne fut que lorsqu'il vit à quels excès se

enduré les extrêmes mésaises de tant de navigations et chemins, étoient très-iniquement et ingratement fraudés du juste loyer de la victoire, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 438.

(1) La ville a été saccagée et pillée par les soubdars de notre armée, assez du consentement du roi de Tunez. Lettre de l'empereur. Ms. de Granvelle, vol. 2, p. 252. — Voyez aussi Marmol et Paolo Jovio.

portaient les vainqueurs, qu'il eut enfin pitié des maux de ses sujets, et qu'il témoigna le désir de les voir cesser. Le sac dura trois jours et trois nuits; mais comme on s'aperçut alors que les soldats, dans l'espoir de trouver l'argent caché, démolissaient et ruinaient les maisons, on ordonna aux troupes de sortir de la ville et de se rassembler dans les faubourgs. Il périt dans cette occasion peu de chrétiens de la main des infidèles, mais beaucoup s'entretuèrent en se disputant le butin, et plusieurs des malheureux esclaves qui s'étaient soulevés dans le château furent massacrés et dépouillés des richesses qu'ils avaient amassées. Dans ces fatales journées, les Allemands se montrèrent les plus cruels et les plus avides de sang.

Les guerres de cette époque se faisaient avec férocité, et nous voyons se renouveler ici les scènes sanglantes d'Oran. L'usage de livrer au pillage les villes ennemies donnait naissance à toutes les atrocités. L'amour de l'or et de la volupté, le désordre qui règne partout, la licence qui semble autorisée, le sang qui coule, le vin, portent dans l'esprit des hommes une ardeur, une ivresse qui ne peut s'assouvir que dans les plus horribles excès. Le crime paraît avoir perdu de son infamie, car il n'est plus menacé d'aucune punition. La voix, l'autorité, l'exemple des officiers le perdent, et les plus humains sont forcés de dévorer les larmes, qu'arrache à leurs yeux ce spectacle douloureux. Réunis, les hommes sont meilleurs si l'ordre règne, mille fois pire si l'anarchie l'emporte.

Près de quarante mille Tunisiens furent réduits en

captivité, sans compter un grand nombre d'enfants et de femmes. Le roi put en racheter autant qu'il le voulut, pour un prix très-modique, et l'on donne comme certain qu'au nombre des esclaves se trouvait celle de ses femmes qu'il avait autrefois le plus aimée (1). Les malheurs de Tunis ne se bornèrent pas à ces massacres : au rapport de Muley-Hassem lui-même, plus de soixante-dix mille personnes périrent de soif et de chaleur en fuyant à travers la campagne, les chemins étaient encombrés par des monceaux de cadavres; les femmes et leurs malheureux enfants succombaient les premiers.

L'empereur entra dans le château accompagné de l'infant dom Louis : il y trouva rassemblés les esclaves chrétiens, dont il loua la conduite. Il leur promit de les faire transporter dans leur patrie, et distribua à chacun d'eux une petite somme d'argent. Il se fit amener Mémis et Giafferragas, les combla d'éloges et leur fit de riches présents en robes et en argent.

« En ce saccagement de la Roque, dit Paolo Jo-
« vio (2), Muley-Hassem regretta trois dommages
« d'incomparable perte; c'est à savoir : première-
« ment quelques livres arabics qui périrent en estant
« la bibliothèque destruite et pillée. Et y étoient
« gardés de très-anciens volumes contenant non-seu-

(1) Il fut permis à Muleasses de retirer en liberté, hors des mains des butineurs, à peu de prix, ceux qu'il avait cognus, tellement qu'il est certain qu'une de ses femmes, que l'on disoyt avoir été paravant l'une de ses mieux aimées, fut rachettée de deux ducats. Paolo Jovio, vol. 2, p. 639.— Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 207.

(2) Paolo Jovio, vol. 2, p. 439.

« lement les préceptes de toute science, mais encore « les gestes de ses prédécesseurs roys et l'interpréta-« tion de la superstition de Mahommet, lesquels le « roy eut fort volontiers racheptés, s'il eut esté pos-« sible, de la valeur d'une ville, comme j'ai depuis « ouï dire à lui-même. En second lieu, fut une bou-« tique d'onguens, d'odoriférentes drogues d'Inde, « en laquelle boutique il avoit assemblé des singula-« rités d'Orient, en somptuosité admirable et en su-« perfluité inusitée, car il avoit fait serrer en des « boistes de plomb et en petits coffres d'ivoire, « telle abondance d'ambre, de musc et de civette, « pour en user tous les jours en ses bains et pour « parfumer ses chambres de jour et de nuit, que cela « excédait le prix d'un-très grand poids d'or. Barbe-« rousse, après être victorieux, avait réprouvé et « grandement méprisé telles drogues, comme endurci « ès mésaises de la guerre. Finalement divers et fort « précieux genres de peinture furent sottement aban-« donnés et dissipés par les ignares esclaves et sol-« dats, cherchant seulement dépouilles de gaing pré-« sent et manifeste. Ils trouvèrent donc dedans des « armoires plusieurs morceaux de ce bleu transma-« rin qui fait la couleur perse, et est appelé *Lazu-« rium* par les auteurs grecs, et avec cela plusieurs « sacs de cuir pleins de graine d'escarlate et de lacque « indienne, qui donnent la couleur de pourpre et « sont acheptés à grand prix par les plus excellents « peintres et teinturiers de laine et de drap de soie.

« Aussi fust illec trouvé fort grand équipage d'ar-« balettes, d'armes à nostre mode et de harnois;

« principalement de cuiraces à lames et d'habille-
« ments de tête, et y cognut-on des heaumes, des
« grèves et des cuissarts de chevaliers françois, gai-
« gnés par les Mores dès le temps que Louis, roi de
« France, avait assiégé Tunes, trois cents ans y avait. »

Trois cents ans aussi après cette expédition, la France planta son drapeau sur la cité royale d'Alger, et recueillit à son tour les dépouilles de Charles-Quint lui-même. Tels sont les jeux de la fortune!

On trouva dans la citadelle, outre toutes les richesses dont Paolo Jovio nous a conservé l'énumération, trente mille ducats d'or, cousus dans des sachets de cuir, que Barberousse avait fait jeter au fond d'une citerne. L'empereur en fit don à Du Guast (1).

Barberousse, en se retirant, prit d'abord le chemin de Méhédia. Il fit environ quatre milles dans cette direction, marchant sous un soleil accablant, et perdant quelques hommes, tant par la chaleur que par le fer des Arabes. A peine vaincu, il ne trouva plus en eux que des ennemis; Muley-Hassem les mit à sa poursuite, et il chargea surtout du soin de le harceler les Beni-Dorax qui, entre tous les Arabes, étaient les plus acharnés contre les Turcs. Barberousse faillit tomber entre leurs mains, et des renégats, qui l'abandonnèrent à quelques lieues de Tunis, apprirent qu'il était alors vivement pressé. Mais Khaïr-ed-Dine, rappelant à lui un de ces éclairs soudains de

(1) Barberousse avoit plongé au fond d'une cisterne trente mille ducats d'or, cousus en plusieurs sachets de cuir, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 438. — El marques, por aviso de un Genevos, sacó treynta mil ducados de un cisterna, etc. Sand., vol. 2, p. 206.

courage et de génie qui ne le laissaient jamais sans ressource, change subitement de direction, se dégage des Arabes, passe à gué la rivière de Bagrada, assure ses derrières ainsi que ses flancs au moyen des arquebusiers et des arbalétriers, et marche dans le plus grand ordre du côté de Bone; intimidés par une contenance aussi fière, les Arabes n'osèrent plus l'approcher. Il perdit, au passage de la Medjerda, un des chefs les plus distingués de son armée, Hali Caccidiablo, qui périt en se baissant pour boire (1).

A la guerre, le courage des soldats, la valeur et l'expérience du général ne suffisent pas : la tactique et la discipline forment la véritable force des armées; nous en avons ici des preuves répétées. Barberousse, malgré le nombre supérieur, fut promptement vaincu par Charles-Quint; mais, de fugitif, il devient presque victorieux quand il n'a plus devant lui que des Arabes indisciplinés. Les Turcs étaient armés d'arquebuses, ils obéissaient à un seul chef, et savaient combattre en ligne, tandis que les Arabes n'avaient que des lances, des arcs, et se présentaient en désordre devant l'ennemi. Tels nous les voyons encore aujourd'hui; incapables d'une résistance sérieuse, ils sont plutôt préparés à la fuite que disposés pour le combat.

Khaïr-ed-Dine franchit rapidement la distance qui séparait Tunis de Bone; il laissa ensuite deux jours de repos à ses gens. Ce temps écoulé, il les réunit,

(1) En este rio murió Caccidiablo, etc. Sand., vol. 2, p. 206. — Vray est qu'il perdit Haydin de Smyrne, coursaire de fort gran renom, en passant le fleuve Bagrade, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 440.

leur parle, cherche à les consoler, relève leur courage, leur apprend qu'il va remettre à flot des galères cachées dans la rivière, et qu'il s'élancera de nouveau sur la mer pour punir les chrétiens des pertes qu'ils viennent de lui faire éprouver. Les Turcs s'écrièrent qu'ils étaient prêts à lui obéir et à le suivre partout. Jamais, dit-on, chef vaincu ne trouva des soldats aussi confiants et aussi bien disposés (1). Sans perdre de temps, il retire donc du fleuve dix galères qu'il équipe avec une incroyable célérité, et il réunit encore à cette flotte trois galères et deux fustes qu'il trouve dans le port. Ce travail fut exécuté en deux jours : il construisit en outre un boulevard, qu'il arma de pièces de canons, pour défendre l'entrée du port (2).

L'empereur, prévenu que Barberousse se retirait vers Bone et devinant ses projets, avait ordonné qu'on envoyât un nombre de galères suffisant pour arrêter sa fuite. Doria confia à Adam, capitaine génois peu expérimenté, suivant Paolo Jovio, le soin de remplir cette mission. Il partit à la tête d'une escadre composée de quatorze galères bien armées, et l'on jugea que ces forces devaient suffire contre Barberousse que l'on croyait surprendre au milieu de ses apprêts.

(1) L'on dit que jamais ne fust respondu à nul chef de guerre, abattu et subjugué par adverse issue d'affaires, en plus alaigre courage de l'assemblée des soldats, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 441.—Voyez aussi Sand., vol. 2. p. 210.

(2) Hizieron un valvarte fuera del rio, y puseiron le algunas pieças, etc. Sand., vol. 2, p. 210. — Aussi dreça il un rempart sur le bord de l'estan, et, y ayant ettendu une fortification, assit de l'artillerie dedans, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 441.

Mais quand Adam se vit en face d'un ennemi disposé à le recevoir, et d'une flotte attendant fièrement le combat, il ne crut pas prudent d'attaquer, et il se retira. Khaïr-ed-Dine, dit-on, hésita lui-même s'il n'engagerait pas la bataille; l'occasion était favorable, il pouvait mettre en ligne autant de galères que les chrétiens, et il l'emportait par le nombre de ses hommes; mais ses principaux officiers l'en détournèrent (1).

A peine Adam fut-il de retour à Tunis, que l'empereur, vivement contrarié, fit partir pour Bone Doria lui-même avec trente galères et deux mille Espagnols. Mais quand il arriva, la ville était déserte, les habitants s'étaient sauvés dans les montagnes, Khaïr-ed-Dine avait fait voile pour Alger, et quelques Turcs seulement gardaient la citadelle. L'amiral génois saisit deux ou trois barques qu'il trouva dans le port et se retira, ne laissant de garnison ni dans la ville ni dans le château.

La fuite de Barberousse priva l'empereur du principal trophée de cette guerre, et il le sentit vivement. Doria fut toujours soupçonné de n'avoir point alors servi fidèlement les intérêts de Charles-Quint, et l'on supposa qu'il avait habilement ménagé la fuite d'un corsaire dont la destruction lui eût enlevé une partie de sa propre importance.

(1) Quisó seguir las galeras de Adan, como los sintió melrosas, etc Sand., vol. 2, p. 237. — Barberousse, comme l'on cognut depuis, fut long-temps incertain s'il poursuivrait cette partie de notre armée. sous espérance de victoire, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 442.

Cependant Charles-Quint ne négligea rien pour faire tourner sa nouvelle conquête au profit de ses vues politiques. Son premier soin fut de rendre la liberté à tous les chrétiens, et, voulant agir généreusement avec François I[er], il lui envoya soixante-onze captifs français qu'il trouva dans la citadelle. Tunis était tombé entre ses mains dans la journée du 21 juillet 1535; dès le 23 il s'empressait d'écrire au roi et à la reine de France pour les informer du glorieux succès de ses armes, et il envoyait à tous ses ambassadeurs une relation détaillée de son expédition. Au bas de sa lettre à la reine, sa sœur, on remarquait quelques lignes de sa main, consacrées à ceux de ses sujets retenus en servitude sur les galères de France : noble soin, admirable sollicitude qui honore ce prince autant que sa victoire!

« Madame, ma meilleure sœur, dit-il, j'ay fait « délivrer les serviteurs du daulphin que j'ay pu « trouver et autres Français. Je ne sais si encore cela « suffira pour que le roi me rende mes vassaux, qu'il « tient en ses galères, et sans y prendre plus de dé- « lais ni longueurs, faire visiter les galères les uns des « autres; c'est de bien meilleurs frères (1). »

Charles-Quint prit ensuite, de concert avec Muley-Hassem, qu'il rétablit sur son trône, des mesures propres à ramener l'ordre dans la ville : il ordonna que les fortifications de La Goulette fussent réparées d'après de meilleurs plans, et que l'on fît venir de Sicile les pierres, les briques et la chaux nécessaires.

(1) Ms. Granvelle, vol. 2.

Il désigna, pour former la garnison de ce fort, un corps de mille hommes, dont il donna le commandement à don Bernardin de Mendoce.

Le jour de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, l'empereur entendit la messe (1) dans un petit monastère de Cordeliers, situé dans un des faubourgs de Tunis, et, le 28 au soir, l'armée vint coucher à Arradez, non loin de La Goulette. A la demande expresse du roi maure, l'empereur laissa dans la citadelle une garnison de quelques centaines d'hommes, car le pays n'était pas entièrement soumis, et Muley-Hassem craignait encore pour sa sûreté.

Le 1er août, toute la cavalerie, l'artillerie et les provisions furent embarquées, et l'empereur regagna son ancien camp près de la tour de l'Eau; il y attendit le retour de Doria. Ce fut là qu'eut lieu, le 6 du mois d'août, la signature du traité qu'il conclut avec Muley-Hassem et dont voici les principales conditions (2) :

1° Tous les chrétiens, hommes et femmes, qui seront trouvés en servitude dans toute l'étendue du royaume de Tunis, seront rendus immédiatement à la liberté, sans qu'on puisse exiger d'eux aucune rançon.

2° Le roi de Tunis et ses successeurs ne pourront jamais réduire en captivité et garder comme esclave aucun chrétien appartenant soit à l'empire romain,

(1) Quisó el emperador solemnisar aqui la fiesta del apostol Santiago, etc. Sand., vol. 2, p. 210.

(2) Voyez, aux Pièces justificatives, le traité complet extrait des Mss. de Granvelle.

soit à l'Espagne, à la Sicile, à l'Allemagne ou à la Hongrie. L'empereur s'engage à son tour à ne jamais réduire en servitude aucun sujet du roi de Tunis.

3° Les chrétiens pourront librement commercer et s'établir à Tunis ainsi que dans les autres parties du royaume; ils pourront y exercer publiquement leur religion et y élever des temples.

4° Le roi de Tunis ne permettra à aucun des Maures nouvellement convertis, de Valence et de Grenade, de s'établir dans son royaume et même d'y commercer, sans une patente spéciale de sa majesté l'empereur.

5° Les forts ou places maritimes, tels que Byserte, Bone, Afrique, encore sous la puissance des Turcs, resteront entre les mains des Espagnols, s'ils en font la conquête, « afin d'obvier aux inconvénients « que aultrement pourraient en advenir pour la « chrétienté. »

6° Le fort de La Goulette, avec une étendue d'un mille au dehors restera au pouvoir de l'empereur qui pourra à volonté en augmenter les fortifications.

Les sujets de l'empereur pourront librement naviguer dans le canal et l'étang jusqu'à Tunis, et ils auront droit de voyager dans toute l'étendue du royaume pour y acheter les vivres nécessaires à la garnison de La Goulette, sans qu'on puisse les grever d'aucune contribution ou leur faire payer aucun droit.

La douane de La Goulette restera au pouvoir

du roi de Tunis, et, sur les fonds provenant de ses produits, sera annuellement prélevée la somme de douze mille ducats d'or, payable en deux termes.

La pêche du corail demeure acquise à l'empereur.

Un consul nommé par l'empereur connaîtra de tous les délits commis par les chrétiens et aura seul le droit de les punir.

7° Le roi donnera comme un témoignage éternel de sa reconnaissance, chaque année, le jour de la Saint-Jacques, six bons chevaux et douze faucons, sous peine d'une amende de cinquante mille ducats d'or pour la première fois, de cent mille pour la seconde, et sous peine, pour le troisième terme non payé, de forfaiture et de perte de son royaume, qui écherrait alors à l'empereur, ou à ses successeurs, les rois d'Espagne.

8° Le roi de Tunis ne fournira ni vivres, ni eau, ni refuge aux corsaires ou autres ennemis de sa majesté, mais il les combattra au contraire toutes les fois qu'il en trouvera l'occasion.

Tout ayant été ainsi réglé et disposé de la manière la plus satisfaisante, l'empereur eut un instant le désir de se porter rapidement sur Alger, et d'attaquer Barberousse sans lui donner le temps de se reconnaître (1). Ce projet était plein de sagesse, et

(1) Quisiera el emperador yr en seguimiento del cossario Barbarroxa, etc. Sand., vol. 2, p. 213. — Voyez aussi la lettre de l'empereur, apud Sand., vol. 2, p. 214, et les Mss. de Granvelle.

ce fut une grande faute de ne pas l'exécuter; les succès passés de Pierre de Navarre sur les côtes d'Afrique avaient assez appris combien il était important d'agir contre les Maures avec vigueur et promptitude, et il est probable qu'Alger, intimidé par la victoire brillante de l'empereur, n'eût point osé résister.

Mais Charles-Quint rencontra dans son conseil une opposition à laquelle il céda trop facilement. On lui exagéra le danger de la saison, les fatigues de ses soldats, et le manque de vivres qui commençait à se faire sentir. Enfin, ajoutait-on, il serait imprudent de compromettre par une expédition hasardée la gloire dont il venait de couvrir ses armes. Conseils timides et lâches, qui préparèrent le désastre que l'empereur essuya, quelques années plus tard, devant cette même ville qu'il ne voulut pas prendre quand la fortune la lui offrait, et que la fortune lui refusa quand il voulut s'en saisir. Dans les affaires publiques ou privées, la plus grande faute que l'on puisse commettre, c'est de laisser échapper l'occasion.

L'empereur mit à la voile le 17 du mois d'août, et se dirigea avec une partie de sa flotte sur Méhédia qu'il comptait emporter; mais le vent ayant dispersé ses galères, il se contenta de canonner cette ville en passant, et il reprit la route de Trapani en Sicile. Il y arriva le 22 août.

Le reste de la flotte se porta sur Byserte, qu'elle prit, et sur Bone, où elle jeta une garnison de mille hommes d'infanterie et de vingt-cinq chevaux. Alvare Gomez commandait ces forces. Il se montra plein de

talent et d'activité; il inquiéta les Arabes par des courses fréquentes, leur enleva leurs troupeaux, les battit en plusieurs rencontres, et leur fit un grand nombre de prisonniers. Les Turcs de Constantine voulurent s'unir aux Maures et dresser des embuscades jusqu'aux portes de Bone, ils partagèrent les revers des Arabes. Les grandes qualités du gouverneur furent malheureusement ternies par ses dérèglements, par une avarice extrême, et enfin par une mort honteuse, car il s'étrangla. Après cet événement, on retira la garnison qu'il aurait fallu nécessairement augmenter, si on eût voulu garder Bone : on aima mieux en ruiner les fortifications. La citadelle avait été construite depuis peu par les rois de Tunis; elle fut rétablie par les Turcs, qui y rentrèrent dès que les chrétiens l'eurent abandonnée.

Quant à Barberousse, il ne garda pas un long repos. Vaincu, il songeait à remporter une victoire. Vers la fin de septembre, deux mois à peine après la chute de Tunis (1), il reparaît en mer à la tête d'une nouvelle flotte, et se présente inopinément en vue du

(1) Paolo Jovio place cet événement à l'époque du séjour de l'empereur à Naples, c'est-à-dire vers le 24 novembre au plus tôt. Vandenesse paraît s'accorder avec Paolo Jovio, mais il est ici d'une grande confusion. Les Mss. de Granvelle nous ont fourni un document d'où nous avons pu conclure, en tenant compte du temps nécessaire pour que la nouvelle soit allée à Paris et revenue de là en Italie, que la prise de Mahon avait eu lieu dans les derniers jours du mois de septembre, ou tout à fait dans le commencement d'octobre. Ce document est une lettre écrite de Messine, par l'empereur, le 24 octobre 1535. On la trouve vol. 2, p. 225. — Martin du Bellay, vol. 18 de la *Collection des Mémoires*, p. 375, paraît d'accord avec le Ms. de Granvelle.

port de Mahon. Ses vaisseaux étaient pavoisés des couleurs d'Espagne, et les insulaires, trompés, les prirent pour une partie de la flotte chrétienne qui revenait de Tunis. Aussitôt les cloches s'ébranlent et sonnent en signe de réjouissance; une allégresse générale se répand dans la ville, et les habitants arrivent sur le port, sans armes et parés comme dans un jour de fête. Un navire portugais, que le mauvais temps avait obligé de relâcher à Mahon à son retour de Tunis, partagea l'erreur commune, et retira de ses canons, pour des salves d'honneur, les boulets dont ils étaient chargés (1). L'attaquer, le prendre, ne furent qu'une même chose. Le capitaine, qui voulut se défendre, paya de sa vie son généreux courage, et l'équipage entier fut massacré. Les Mahonais eurent à peine le temps de rentrer dans la ville et de courir aux remparts. Sans perdre un moment, le corsaire fait amener du canon; mais les murailles résistaient, les citoyens paraissaient pleins de courage, et Barberousse allait se retirer, quand le gouverneur, traître ou lâche, se déshonora par une indigne capitulation. Il sauva sa vie, sa liberté, celle de sa femme, de ses enfants, et livra pour ce prix ses concitoyens à la fureur des Barbares. Tous les habitants de Mahon, jusqu'au dernier, furent chargés de chaînes et emmenés captifs. Le commandant ne

(1) Lo mismo hizó y creyó Gonzalo Pereyra que por tormenta surgiera dentro con su caravella, etc. Sand., vol. 2, p. 228. — Le capitaine Gonsalvo Pereglia, déçu par cette représentation, avait commandé que les boulets de fer fussent ostés hors des artilleries, et qu'elles fussent déchargées en frivole son pour signe de joye. Paolo Jovio, vol. 2, p. 448.

porta pas loin la peine de son crime, il fut pendu par ordre du gouverneur (1).

Barberousse regagna le port d'Alger, où il déposa le produit de ses pillages, et de là, malgré le mauvais état de la mer, il fit voile pour Constantinople.

La nouvelle de ce malheur se répandit promptement; on en augmenta même l'importance. En France, le bruit courut que Barberousse avait repris Tunis ainsi que La Goulette, et Charles-Quint crut devoir faire démentir cette nouvelle par son ambassadeur (2). Il est vrai cependant qu'en apprenant les succès et les ravages de Barberousse, plusieurs villes du royaume de Tunis, qui avaient reconnu l'autorité de Muley-Hassem, se révoltèrent et rappelèrent les Turcs. Ils préféraient la domination des corsaires qui leur procurait de grands avantages par la vente du butin et des esclaves.

(1) Néantmoins, non guère après reçut punition de son crime commis, lorsque Martin Durrea, gouverneur de l'isle, le fit pendre et estrangler. Paolo Jovio, vol. 2, p. 449.

(2) Touchant la nouvelle de ce que Barberousse a fait à Masorea, il est vrai qu'il a pris Maho, et depuis l'a délaissé...... Les nouvelles de La Goulette et de la perdition de Tunis sont mensongères. — Lettre de l'empereur à son ambassadeur en France, écrite de Messine, le 24 octobre 1535. Ms. de Granvelle, vol. 2, p. 225.

CHAPITRE XII.

Situation de l'Europe. — L'empereur apprend la mort de Sforce, duc de Milan.—Le roi avait envahi le Piémont.—Charles-Quint a recours aux négociations. — Pendant ce temps, il organise une puissante armée et enlève à la France ses plus fidèles alliés. — La Suisse, l'Allemagne, éblouies par son expédition de Tunis, se soumettent à ses vues. — Venise est entraînée à une alliance désastreuse. — L'empereur rompt alors les négociations, culbute l'armée française du Piémont, et pénètre en Provence. — Il est bientôt obligé de se retirer. — Le roi reprend l'offensive. — Saint-Blacard, à la tête de douze galères, se joint aux corsaires de Barberousse. — Situation de l'empire ottoman. — Soliman veut anéantir la puissance des Portugais dans l'Inde. — Il arme une flotte sur la mer Rouge. — L'expédition échoue. — Jean de Laforest, ambassadeur du roi, excite le sultan à porter la guerre en Italie. — Politique de François Ier. — Utilité de son alliance avec la Porte. — Le sultan se décide à attaquer l'Italie. — Traité conclu à cette occasion entre le roi de France et Soliman. — Khaïr-ed-Dine partage le commandement de la flotte avec Lufti-Bey. — Il se présente en vue d'Otrante. — La ville et la citadelle de Castro se rendent. — Des cavaliers turcs traversent le canal d'Otrante sur des palandries et portent la terreur dans le pays. — Le sultan n'ose pas se hasarder en Italie, où il n'a pu nouer aucune intelligence. — La lenteur de François Ier contribue à compromettre le sort de la guerre. — Irritation du grand-seigneur. — Il se venge en déclarant la guerre à la seigneurie de Venise. — Il s'approche de Corfou. — Khaïr-ed-Dine est chargé de diriger les opérations du siége. — Il reconnaît la place et déclare qu'il n'a pas l'espoir de la réduire. — Soliman s'obstine à l'attaquer. — Mesures de défense prises par les assiégés. — Le sultan est obligé d'abandonner son entreprise. — Succès de l'empereur en Italie. — Le roi reprend l'offensive. — Trêve de trois mois. — Entrevue des deux princes à Aiguemorte. — Les Vénitiens, n'ayant pu négocier la paix avec la Porte, forment une ligue offensive et défensive avec l'empereur. — Doria est nommé amiral de l'armée impériale. — Vicencio Capello est mis à la tête de l'escadre vénitienne. — Préparatifs de la Porte. —

Khaïr-ed-Dine paraît devant Candie à la tête de cent trente vaisseaux. — Il essuie un échec devant Canea et se retire dans le golfe de Larta. — L'armée chrétienne envoie reconnaître sa position. — Elle paraît à la hauteur du golfe de Larta. — Barberousse sort du golfe. — Ordre de bataille de l'escadre turque. — Le calme survient. — Barberousse en profite pour attaquer l'armée chrétienne en désordre. — Pertes éprouvées par l'escadre chrétienne. — Le vent se lève, et Doria en profite pour prendre la fuite. — Il éteint ses fanaux. — Khaïr-ed-Dine vient braver l'escadre chrétienne devant Corfou. — Il se retire dans le golfe de Larta. — Les chrétiens attaquent Castel-Nuovo. — Description de cette place. — Elle est enlevée. — Doria y met garnison espagnole. — Réclamation des Vénitiens. — Doria refuse d'attaquer Barberousse, qu'une tempête vient d'affaiblir. — Il déclare qu'il va retourner à Gênes. — Fureur des Vénitiens, qui comprennent enfin la politique machiavélique de l'empereur. — Pertes éprouvées par les Vénitiens dans cette guerre fatale. — Le sénat se hâte de rompre une alliance désastreuse et demande la paix au sultan.

En remettant les pieds en Europe, l'empereur retomba au milieu de tous les embarras de la politique. Mais la conquête de Tunis avait répandu sur sa puissance un prestige qui l'aida à triompher de toutes les difficultés. Nous allons voir avec quelle habileté il sut exploiter les faveurs de la fortune, et quelle immense influence son expédition d'Afrique eut sur les affaires du monde.

Il apprit, à son arrivée à Naples (le 24 novembre 1535), la mort de Sforce, duc de Milan; par ses soins, Antoine de Leyva prit aussitôt possession du duché.

Le roi, qui n'avait point osé pénétrer en Italie pendant que Charles était devant Tunis, s'était cependant avancé jusqu'au pied des Alpes à la tête d'une puissante armée; il avait même envahi une portion

des États du duc de Savoie. A la mort de Sforce, l'empereur, frappé de l'imminence du danger, s'engagea immédiatement dans les voies tortueuses des négociations, et sut arrêter, au printemps suivant, la marche triomphante des armées françaises. Il gagna, sans tirer un seul coup de canon, plus qu'une grande victoire, le temps de mettre sur pied une armée formidable, et d'enlever à la France ses plus fidèles alliés. Tandis que le roi se berçait de l'espoir chimérique d'une paix dont l'investiture du duché de Milan, pour le dauphin son fils, serait le sceau, l'empereur détachait les Vénitiens de l'amitié de la France, et entraînait la seigneurie dans un traité qui devait être désastreux pour la république. Il s'était en vain efforcé jusque-là de l'y amener; mais l'expédition de Tunis venait de jeter un tel éclat sur sa personne et sur sa puissance, qu'il put enfin triompher d'obstacles insurmontables. Les Suisses, fidèles alliés de François Ier, que les affaires de Genève venaient encore de rapprocher de ce prince, furent conduits invinciblement à proclamer leur neutralité en Italie, et à défendre à François de soudoyer des troupes dans leurs cantons. L'Allemagne, cette pépinière de soldats où le roi savait recruter ses armées, plus encore par la protection qu'il accordait sourdement à la ligue des protestants, qu'au moyen de son or, fut sillonnée par les émissaires de l'empereur et les principaux capitaines de lansquenets engagés à son service. Enfin, Doria équipait à grands frais une flotte formidable, et masquait ses préparatifs sous le projet avoué d'une expédition contre Constantinople. Puis, quand tout fut

prêt, l'empereur rompit violemment les négociations, marcha contre l'armée française, la culbuta, et, franchissant les Alpes à la tête de quarante-cinq mille hommes, se présenta devant Marseille. Son projet était de traverser le Rhône, et de se porter sur Paris, qu'il menaçait en même temps au nord, par son armée des Pays-Bas. Ce plan respirait le génie et la hardiesse; mais il fut mal exécuté. Étonné d'avoir le pied en France, l'empereur s'arrêta à Aix, perdit du temps, vit son armée souffrir du manque de vivres, s'affaiblir par les maladies, et fut enfin obligé de se retirer le 12 septembre 1536, sans même avoir combattu.

Non content d'arrêter l'ennemi qui voulait pénétrer dans le sein de ses États, François songe à son tour à reprendre l'offensive, et tandis que Charles était en Provence, Saint-Blacard, s'échappant de Marseille à la tête de douze galères, se joint à Barberousse, et, de concert avec lui, inquiète les mers, et exerce les plus grands ravages sur les côtes de la Sicile.

Vers la fin de la saison, Khaïr-ed-Dine regagna Constantinople, et Charles-Quint, jugeant qu'il ne s'y était rendu que pour se préparer à de nouvelles entreprises, recommanda à son ambassadeur en France de recueillir avec soin les bruits qu'il pourrait surprendre sur ses projets et sur l'époque de son retour(1). C'est ainsi qu'au milieu de complications inextricables l'empereur ne négligeait rien; son regard savait

(1) Ms. Granvelle, vol. 2, p. 254.

se fixer sur tous les points à la fois. Cette faculté si rare n'appartient qu'au génie; seul il peut embrasser sans confusion, et les grands mouvements de la politique et ses moindres détails.

Tandis que la chrétienté était tourmentée par les guerres continuelles de François et de Charles-Quint, l'empire ottoman, plein de séve et de vie, s'accroissait encore de nos querelles. Un coin de terre était la cause ou le prétexte de tous ces dissentiments, et un monde nouveau ouvrait à l'ambition et à la cupidité des princes ses trésors et ses déserts! Mais les deux grands rois des chrétiens oubliaient les terres lointaines, et laissaient à un État inaperçu en Europe, à des hommes ignorés, la gloire de créer des voies nouvelles au commerce et à la civilisation.

Soliman, à la tête d'un empire où la civilisation avait jeté de moins profondes racines, n'éleva pas sa puissance au degré de splendeur où il aurait pu la conduire, mais cependant il montra de l'habileté; si ses guerres ne furent pas toujours heureuses, elles furent du moins bien conçues. Ce prince, portant un œil attentif sur les grands événements de cette époque fameuse, aperçut que ce n'était pas seulement en Europe qu'il avait à lutter contre les chrétiens, mais qu'il recevait de leur génie et de leur activité un plus grand échec dans l'Asie.

Vasco de Gama, en ouvrant, en 1498, les portes de l'Inde au commerce maritime, avait porté un coup plus sensible à la fortune et à la puissance de l'empire ottoman que l'empereur avec toutes ses guerres et toutes ses batailles gagnées. Jusque-là, le commerce

de l'Inde s'était fait par le golfe Arabique et par la mer Rouge; Alexandrette, le Caire et Alexandrie en étaient les entrepôts; les Vénitiens venaient y puiser les produits de l'Asie pour les porter ensuite dans le nord. Mais après qu'on eut découvert la route par le cap de Bonne-Espérance, les Portugais formèrent des établissements dans l'Inde, absorbèrent le commerce de ces régions, et établirent leurs magasins en Espagne, qui hérita ainsi des richesses et de la puissance de Venise et d'Alexandrie. Soliman voulut essayer de détruire un état de choses aussi fâcheux, et il prépara, à l'exemple de Campson, soudan du Caire sous Sélim, une expédition contre les Portugais dans l'Inde. Des bois furent amenés de la Caramanie au Caire; là on construisit environ quatre-vingts bâtiments de différentes grandeurs dont toutes les pièces pouvaient être facilement démontées et assemblées de nouveau, et que des chameaux traînèrent séparément jusqu'à Suez. Le commandement de l'armée fut donné à l'eunuque Soliman, Albanais de nation, élevé à la dignité de pacha. Il arriva en 1539 devant la ville de Diu dont il fit le siége; mais il ne put pas s'en emparer, et l'expédition échoua.

Pendant que le grand-seigneur songeait à cette guerre lointaine, il disposait tout pour porter les hostilités jusque sur les côtes d'Italie, où Jean de Laforest, ambassadeur du roi, cherchait à l'attirer. Il est pénible de voir un grand prince appeler l'ennemi de sa religion, de l'Europe et du monde chrétien, au sein de l'Europe même, contre les peuples qu'il aurait dû protéger et défendre. Tel est le funeste

effet d'une ambition trop violente, et dont l'empereur doit porter le blâme autant que le roi de France! Seul en Europe, rongé de tous les côtés par les attaques de Charles-Quint, comptant peu d'alliés parmi les peuples chrétiens, n'ayant pas à sa disposition les trésors des deux Indes, il eût été difficile à François de résister, s'il n'eût pas appelé les Turcs à son secours. Il vit son allié naturel dans Soliman, prince ambitieux, impatient du repos, qui se disait le roi de la terre, et qui voulait en effet la conquérir. Ses guerres en Hongrie recommençaient chaque année, et ses expéditions maritimes contre les chrétiens étaient continuelles. L'esprit de Mahomet, le prosélytisme par la conquête, l'animait au plus haut degré; tous les peuples qui n'étaient ni Musulmans ni soumis à ses armes devenaient ses ennemis. François profita avec habileté de ces différentes circonstances, et, menaçant sans cesse l'Allemagne par Constantinople, il jeta dans la balance politique un poids que la France s'est toujours montrée jalouse d'y laisser. Excités par Laforest, les principaux ministres de Soliman représentèrent à ce prince qu'il avait poussé assez loin ses conquêtes en Perse, et assez combattu les Musulmans; qu'il était temps de tourner ses armes contre les chrétiens, car ses ancêtres n'avaient pas coutume de les laisser si longtemps en paix, et que tous ses sujets, prêtres, capitaines et soldats, désiraient qu'on renouvelât des guerres dont ils revenaient toujours riches et victorieux. Ils ajoutaient qu'on s'emparerait avec facilité du pays d'Otrante, qu'une mer étroite séparait à peine de l'Albanie, et qu'il ne se-

rait pas impossible alors d'étendre l'empire musulman jusqu'en Italie. Des intelligences secrètes ménagées en Calabre, où le mécontentement contre Charles-Quint était porté au comble, rendaient certain, disaient-ils, le succès de cette entreprise. Soliman se laissa persuader, et la puissante diversion que François Ier avait recherchée avec tant d'ardeur lui fut enfin assurée. Il pouvait maintenant attaquer sans crainte l'Italie par le nord, tandis que les Turcs la presseraient du côté du midi.

Par le traité que conclurent à cette occasion le roi et le sultan, le premier s'obligeait à porter une armée de cinquante mille hommes dans le Milanais, et le second à conduire cent mille combattants dans le royaume de Naples ; ils se garantissaient mutuellement leurs conquêtes. Fidèle à sa parole, Soliman rassembla plus de cent mille hommes, traversa la Macédoine où il s'arrêta un instant, sans qu'on pût savoir quel pays il menaçait, puis, se portant vers l'Albanie, il se montra inopinément sur les côtes de la mer Ionienne à Valona ; il y fut rejoint par une flotte puissante, sortie en même temps que lui de Constantinople, et dont Lufti-Bey partageait le commandement avec Barberousse (1). Les Vénitiens avaient rassemblé à la hâte une escadre à Corfou, afin d'observer les mouvements de cette armée formidable, et quand les vaisseaux turcs passèrent, ils les

(1) Non guères après, Lufti-Bey et Barberousse estant partis de l'Hellespont..... mirent partie de leur navire à la Velone. Paolo Jovio, vol. 2, p. 536.

saluèrent par de nombreux coups de canon. Soliman, sans perdre de temps, donna l'ordre à Barberousse de se présenter en vue d'Otrante pour sonder la volonté des habitants, décidé, si elle était favorable, à se jeter avec toute son armée en Italie (1). Il avait amené avec lui Troïlo Pignatello, Napolitain d'une naissance distinguée, qui s'était retiré à Constantinople après que son frère eut perdu la vie par ordre du vice-roi; cette injure l'avait animé d'un désir de vengeance tel, qu'il offrit de servir lui-même de guide pour conduire Soliman en Italie; il accompagna Barberousse, et sachant que les villes de Brendisi et d'Otrante étaient bien fortifiées et défendues par une bonne garnison, il engagea le corsaire à se présenter devant Castro, petite ville dominée par une citadelle. Le gouverneur, dépourvu de tout moyen de défense, épouvanté de se voir menacé par des forces si considérables, se laissa entraîner par Troïlo à remettre la place, sous condition que les Turcs respecteraient la fortune et la vie des habitants. Les citoyens de Castro se soumirent d'autant plus facilement à cette capitulation, qu'ils pensaient que l'exécution du traité serait garantie par la présence de l'ambassadeur du roi (2); mais Laforest était tombé

(1) Embió el Turco desde alli á Lufti y á Barbarroxa, y á Troylo Pignatello con ochenta galeras para que tentassen la costa de Pulla, etc. Sand., vol. 2, p. 240. — Alors Soliman, estimant qu'il fallait incontinent entrer en Italie, commanda que Lufti-Bey et Barberousse passassent outre la mer pour sonder les voulontés des habitants du pays d'Otrande, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 537.

(2) Los del lugar halgaron del partido..... creyendo que venia Juan Forezio, etc. Sand., vol. 2, p. 242. — Comme aussi les habitants de la

malade à Valona, où il mourut peu de jours après. Les Barbares eurent à peine occupé les portes de la ville, que, ne tenant aucun compte des prières de Troïlo et des ordres de Barberousse, ils se précipitèrent, en poussant de grands cris, à travers les rues, pillèrent les maisons, et traînèrent à bord de leurs galères les femmes et les jeunes gens. Le gouverneur lui-même fut réduit en captivité, mais Lufti-Bey lui rendit la liberté. Pendant que ces choses se passaient à Castro, des cavaliers turcs traversèrent le canal d'Otrante sur des palandries, espèce de bâtiments propres à porter la cavalerie. Ils ravagèrent au loin la côte, enlevèrent le bétail et firent une multitude de prisonniers. Ces événements jetèrent la terreur dans toute la province jusqu'à Tarente, mais ils contribuèrent à compromettre le sort de la guerre, car Soliman craignit alors de se hasarder dans un pays où il ne pouvait plus désormais se flatter de trouver des intelligences. Le roi, d'ailleurs, occupé sur les frontières de Flandre, n'avait point encore franchi les Alpes; ses troupes étaient sur la défensive en Italie, la saison s'avançait, et le sultan, taxant François I[er] de légèreté, fut obligé de renoncer à ses projets de conquête.

On doit s'étonner de voir le roi oublier, pour une guerre aussi insignifiante que le fut celle de Flandre, la poursuite d'un plan habilement conçu, et dont l'exécution bien conduite pouvait jeter l'empereur

Vilette craient facilement en ceste promesse d'autant qu'ils estimoyent que la Forest, ambassadeur du roi en France, y fut présent. Paolo Jovio, vol. 2, p. 537.

dans une grande perplexité. Mais, instruit par les événements de l'année précédente, il n'avait pas jugé prudent de dégarnir son royaume de troupes, avant d'avoir pris sur la frontière du nord les précautions nécessaires pour arrêter l'ennemi, et lui fermer le chemin de Paris : il espérait que les opérations de cette campagne préliminaire seraient promptement terminées, mais il se trompa : des difficultés imprévues firent traîner ses affaires en longueur, et il se trouva hors d'état de franchir les Alpes en temps utile. Cette circonstance fut peut-être cause du peu de succès de Soliman, qui aurait sans doute agi avec plus de vigueur, s'il eût reçu des nouvelles favorables du nord de l'Italie.

Le sultan éprouva une irritation extrême en voyant son expédition de Calabre se terminer par le massacre des troupes qui avaient franchi la mer, et par la perte de quelques galères que lui enleva Doria. Comme ce général s'était servi du pavillon vénitien pour tromper la marine turque, Soliman feignit de croire que la seigneurie n'était point étrangère à cet événement, et lui déclara brusquement la guerre. Il espérait trouver ainsi l'occasion d'effacer par quelques succès éclatants l'échec qu'il venait d'éprouver : il ordonna donc l'attaque de Corfou, et transporta son camp à Butrinto en face de cette île.

Barberousse, qui courait la mer dans l'espoir de rencontrer Doria, fut rappelé pour diriger les opérations du siége, et il vint jeter l'ancre dans la passe de Corfou à la hauteur de l'armée du sultan.

Mais déjà l'amiral de l'escadre vénitienne, Pesaro, s'était hâté d'introduire quelques troupes dans la ville et de quitter son mouillage pour se réunir à une seconde flotte destinée à protéger les côtes de la seigneurie; Soliman débarqua des soldats dans l'île de Corfou qui fut pillée, dévastée, et soumise à toutes les horreurs qui déshonoraient alors les guerres des Barbares.

Suivi des deux principaux officiers de l'armée, et monté dans une embarcation légère, Khaïr-ed-Dine s'approcha de la ville pour en examiner l'assiette. Après cette reconnaissance, il ne dissimula point au sultan, que, défendue par une bonne garnison, la place était imprenable. Soliman voulut néanmoins en tenter le siége.

Deux gentilshommes vénitiens étaient chargés de défendre Corfou; ils ne négligèrent rien pour mettre la ville en état d'opposer une longue résistance. Craignant d'abord que les Turcs ne s'approchassent des murailles à la faveur des faubourgs, ils les firent raser, ne se laissant arrêter ni par le nombre, ni par la beauté des édifices, ni par les plaintes des citoyens. Plus tard, craignant que le siége ne se prolongeât, ils expulsèrent tous ceux que l'âge et la faiblesse rendaient incapables de porter les armes; mais les Turcs les ayant repoussés à coups de canon, cette multitude de vieillards, de femmes et d'enfants, en proie à la terreur et à la souffrance, n'eut plus d'autre refuge que les fossés de la ville; assaillis par une pluie abondante, la plupart succombèrent la nuit suivante et couvrirent le sol de leurs cada-

yres. Mais ce qui déchirait le cœur, c'était de voir de pauvres enfants morts sur le sein de leurs mères dont ils tenaient encore le cou embrassé.

Soliman s'étant aperçu que, malgré tous ses efforts, le siége ne faisait aucun progrès, résolut enfin d'abandonner cette entreprise et de regagner Constantinople. Il signala son départ par un acte de justice et de politique en rendant la liberté à tous les prisonniers de Castro. Un prince qui aspire au rôle de conquérant commettrait une grande faute s'il traitait en ennemis ceux qui se soumettent volontairement à ses armes. La justice est la vertu que les faibles invoquent le plus souvent, c'est aussi celle qui honore le plus les forts.

Quoiqu'il eût échoué dans le siége de Corfou, Soliman se retirait gorgé de butin, et traînant après lui plus de seize mille prisonniers de tout âge et de toute condition. Pour dernier exploit, Barberousse s'était jeté sur Butrinto qu'il avait saccagé et dont il emmenait les habitants en esclavage. On voyait toujours ces Barbares réussir ainsi dans les coups de main qu'ils tentaient avec beaucoup de hardiesse et de vigueur contre des pays dépourvus de défense, mais échouer au contraire, s'ils essayaient de former une attaque longue et difficile, ou de conduire un siége en règle.

Pendant que ces choses se passaient devant Corfou, le roi suspendait par une trêve de trois mois les hostilités en Flandre. Mais le marquis Du Guast obtenait des avantages signalés en Savoie ; il avait repris Quiers et d'autres villes, et menaçait même Turin.

François Ier était à la chasse quand il apprit la situation critique de ses généraux. On le vit alors tomber dans une profonde rêverie pendant laquelle, suivant son usage, il portait la main à sa barbe et à son front ; mais bientôt il appelle ses principaux officiers et donne en quelques instants, et sans descendre de cheval, tous les ordres nécessaires pour mettre sur pied des secours considérables. Ce prince avait une telle mémoire et une connaissance si approfondie des ressources de son royaume, qu'il savait exactement ce que chaque ville pouvait lui fournir, et quels étaient les meilleurs moyens pour rassembler, et porter promptement vers les frontières les hommes, les chevaux et le matériel d'une grande armée.

Les troupes françaises se réunirent à Grenoble où le roi lui-même arriva le 6 octobre : le 10, l'avant-garde se mit en marche sous les ordres de Henri, dauphin de France, et de Anne de Montmorency, maréchal de France. Le passage des Alpes, par Briançon, s'effectua avec hardiesse et bonheur. Le fort de Suze, qui était gardé par dix mille hommes, fut enlevé, la ville fut prise, et le marquis Du Guast fut obligé de lever le siége de Pignerol et de se retirer derrière le Pô. Les affaires du roi prenaient une tournure favorable ; mais, craignant quelque trahison de la fortune, il la trahit lui-même, et conclut, le 28 novembre 1537, une trêve de trois mois, au moment où l'armée ennemie, découragée, était sur la défensive, où l'empereur manquait d'argent, et où la présence de Barberousse, qui ne s'était point encore

éloigné des côtes d'Italie, achevait de mettre ce prince dans la position la plus fâcheuse.

La trêve que l'on venait de signer avait été conclue sous le prétexte de s'entendre pour une paix définitive, et le pape Paul fit tous ses efforts pour amener les deux monarques à se réunir dans une ligue défensive contre les Musulmans. Ce projet entrait autant dans les vues de l'empereur, qu'il était éloigné de celles du roi. François, cependant, ne refusa point de se rendre à Nice, où devaient se traiter les négociations. Des conférences tenues à Locate, au mois de décembre 1537, n'avaient eu d'autre résultat que de prolonger la trêve jusqu'au mois de juin. Celles de Nice aboutirent à une trêve de dix ans; mais tous les esprits clairvoyants soupçonnèrent que les armes ne se reposeraient pas aussi longtemps, et le pape n'y fut point trompé. On remarqua avec surprise que l'empereur et le roi traitèrent constamment par l'intermédiaire du saint-père, sans même se voir, et l'on fut encore plus étonné, quand on sut que, les conférences rompues, les deux princes s'étaient abouchés à Aigues-Mortes où ils avaient eu une longue et mystérieuse entrevue. L'un et l'autre gardaient un secret qu'ils ne voulaient trahir devant personne; c'était celui de leur ambition et de leur peu de sincérité.

Pendant que les conférences pour la paix se tenaient à Nice, un événement assez singulier mit tout en mouvement dans le port de Villefranche, et signala d'une manière frappante la terreur dont Barberousse remplissait les esprits. Une épaisse fumée

s'élevait sur le sommet de la montagne à laquelle la ville est adossée; remarquée d'abord de quelques curieux, elle attira bientôt l'attention générale, et le bruit se répandit que ce signal annonçait l'approche de Khaïr-ed-Dine qui venait pour enlever le pape et l'empereur. Un affreux tumulte troubla la ville, et Doria lui-même, partageant l'erreur générale, se hâta de faire lever l'ancre aux galères mouillées dans le port. Le marquis Du Guast prit son épée et son bouclier, et, volant auprès de l'empereur, il l'engagea à se retirer dans les montagnes. Charles-Quint conserva plus de sang-froid, et ce fut heureux pour sa dignité, car on apprit bientôt, par les bâtiments sortis en éclaireurs, que l'on ne voyait rien à la mer. Les émissaires envoyés vers la tour d'où s'élevait la fumée, rapportèrent ensuite que ce n'était que de la poussière produite par les travaux de quelques paysans dans une métairie (1).

Nous avons vu les Vénitiens se détacher de l'alliance de François Ier, et se rapprocher de l'empereur après l'expédition de Tunis. Cette politique était contraire à l'intérêt de la république, qui déjà n'avait pas d'ennemi plus dangereux que l'empire d'Allemagne, et dont tous les soins devaient tendre à balancer, par une puissance rivale, celle de Charles-Quint en Italie. Le premier malheur qui en résulta pour la seigneurie, fut le pillage de l'île de Corfou, et tous ses établissements en Grèce compromis. On

(1) Uvo gran risa y passa tiempo entre soldados que son dezidores, despues que se supó el caso. Sand., vol. 2, p. 258.

doit supposer que ni François Ier, ni l'empereur, ne furent étrangers à ces événements, trop dans les intérêts de tous les deux; l'un y gagnait, contre les Turcs, un allié puissant, et d'autant plus dévoué qu'il était plus maltraité; l'autre, en se vengeant, pouvait espérer que les calamités de la guerre ramèneraient la république à se repentir d'avoir négligé son amitié. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Vénitiens firent alors de grands efforts pour obtenir la paix. Mais, après le siége de Corfou, voyant que les Turcs poursuivaient avec acharnement les hostilités, ils n'hésitèrent plus à abandonner la voie des négociations, et à former avec le pape et l'empereur une ligue défensive qui se présenta d'abord sous un aspect formidable. Le saint-père y déploya beaucoup d'activité, tant la terreur que lui avait inspirée la présence des Turcs sur les côtes d'Otrante lui faisait redouter d'autres invasions. Les courriers et les envoyés furent échangés durant tout l'hiver, et le pape tint, le 8 février 1538 (1), un consistoire où assistèrent les envoyés de l'empereur et de la seigneurie de Venise. Il fut alors convenu que Charles-Quint et la république vénitienne fourniraient chacun quatre-vingt-deux galères; que le pape en armerait trente-six, et que les vaisseaux de charge seraient au compte de Gênes et de l'empereur (2).

(1) Publicose esta en Roma, á ocho de hebrero año de 1538. Sand., vol. 2, p. 262.

(2) El papa dava treynta y seys galeras con el patriarca de Aquileia, y á Marco Grimaldo por capitan y legado; Venecianos ochenta y dos; el emperador otras tantas, etc. Sand., vol. 2, p. 262.—Voyez aussi Paolo Jovio, vol. 2, p. 580 et suivantes.

Doria fut nommé amiral de l'armée impériale; Vincentio Capello reçut le commandement de la flotte vénitienne, et Marco Grimani, patriarche d'Aquilée, celui des vaisseaux fournis par le pape; les troupes de débarquement obéissaient à Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il fut encore stipulé, d'une manière expresse, que les conquêtes faites par l'armée alliée seraient remises intégralement aux Vénitiens pour les dédommager des pertes qu'ils avaient éprouvées.

Le sultan, instruit de la ligue qui venait de se former, ordonna à ses ministres d'équiper promptement une flotte puissante. Khaïr-ed-Dine déboucha bientôt de l'Hellespont à la tête de cent trente vaisseaux, et, dans le courant du mois de juin 1538, il parut devant Candie. Canéa supporta ses premiers efforts, mais le podestat Gritti opposa une résistance énergique, devant laquelle vint échouer toute l'impétuosité des Barbares. Repoussés d'abord à coups de canon, assaillis ensuite par deux enseignes de troupes italiennes, les Turcs regagnèrent si précipitamment leurs galères, qu'ils abandonnèrent dans l'île plus de mille hommes qui furent pris ou massacrés.

Après avoir commis encore quelques ravages sur différents points de la côte, Barberousse disparut tout à coup, et se retira dans le golfe de Larta, dont l'entrée, défendue par le fort de Prévesa, ne pouvait être forcée que difficilement. Il venait d'apprendre que la flotte chrétienne avait enfin mis à la voile, et que Vincentio Capello était entré à Corfou avec la flotte vénitienne. Le 15 août, le patriar-

che Grimani parut à l'entrée du golfe pour reconnaître la position des infidèles. Ses galères s'avancèrent hardiment dans le détroit, mirent à terre quelques troupes avec trois pièces d'artillerie, et canonnèrent le fort. Mais les Turcs, arrivant bientôt en nombre supérieur, pressèrent si vivement les chrétiens, qu'ils les forcèrent de regagner leurs vaisseaux en abandonnant l'artillerie. Néanmoins le but de l'expédition ayant été obtenu, Grimani rentra triomphant à Corfou.

Après le retour du patriarche, Fernand de Gonzague émit l'avis de se saisir du château de Prévesa, et de fermer ensuite l'entrée du golfe en y échouant des bâtiments de charge pleins de pierre, et en embossant à son embouchure trois galéons des plus forts et des mieux armés. Doria répondit que le plan de Gonzague, quelque brillant qu'il parût, était malheureusement d'une exécution difficile et périlleuse; que d'abord il était douteux que l'on pût s'emparer du château, car les troupes auraient non-seulement à s'occuper du siége, mais encore à résister aux Turcs; et alors, s'il arrivait que l'infanterie fût battue, on courait le danger de perdre les vaisseaux de charge dont les galères ennemies s'empareraient sans difficulté au moment où ils seraient dégarnis de leurs défenseurs. Il ajouta qu'un péril plus grand était celui des mauvais temps, qui, dans cette saison avancée, obligeraient peut-être la flotte à prendre le large et à abandonner l'infanterie sans espérance de secours.

Doria regardait comme plus prudent de se diriger

sur Lépante et sur plusieurs autres petites villes mal fortifiées, où l'on ferait aisément un butin considérable. « Khaïr-ed-Dine, ajoutait-il, se décidera peut-être alors à sortir du golfe de Larta, et, s'il tente une bataille navale, nous sommes sûrs de la victoire. »

Cette opinion reçut l'assentiment du patriarche Grimani, et Capello lui-même y donna les mains, séduit par l'appât de conquêtes qui, d'après les conditions de la ligue, devaient demeurer aux Vénitiens. Les choses ainsi convenues, Doria quitta le détroit de Corfou, et fit voile vers le midi en passant à une petite distance de Prévesa; il était précédé d'un galéon éclairé lui-même par cinq galères qui marchaient parfaitement à la rame et à la voile, et qui tiraient de leur emploi le nom d'espionnes. Le galéon avait ordre de jeter l'ancre devant le goulet du golfe, afin d'observer l'ennemi pendant que la flotte défilerait à sa hauteur. Doria, voyant que les Turcs ne se montraient point, avait déjà fait porter vers l'île de Sainte-Maure, quand les vigies placées sur les hunes du galéon crièrent que la flotte barbare sortait du golfe, et que, tournant à gauche, elle commençait à côtoyer la rive. En renonçant à sa position, Barberousse avait voulu conserver l'avantage de combattre adossée à la terre, pour y trouver un refuge en cas de défaite.

Tant de prudence annonçait des craintes chez le corsaire, et, en effet, il ne s'était résolu que malgré lui à présenter le combat aux chrétiens. Un eunuque, favori de Soliman, l'y contraignit à force de cris et

de menaces. Aussi Barberousse se tournant vivement vers Salec : « Je vois, dit-il, qu'il faut tenter la bataille, malgré tous les dangers qu'elle offre, de peur que plus tard les faux rapports de ce demi-homme, aboyant contre nous., ne nous conduisent à la mort (1). »

La flotte turque déboucha du golfe de Larta dans un ordre parfait : l'avant-garde était composée d'une vingtaine de galères choisies parmi celles qui marchaient le mieux ; Barberousse, sur une capitane pavoisée d'étendards rouges, se tenait au centre de l'escadre (2); Tabac dirigeait l'aile gauche ; l'aile droite obéissait aux ordres de Salec ; l'un et l'autre étaient les anciens et fidèles compagnons de Khaïr-ed-Dine.

Jugeant que le corsaire voulait présenter la bataille, l'amiral génois expédia aux bâtiments les plus éloignés l'ordre de rallier la capitane, et fit prévenir chaque galère de tendre ses filets d'abordage, et de se tenir prête à combattre (3).

Doria se souciait peu d'engager l'action avant de pouvoir faire entrer en ligne ses galéons, et c'eût été au contraire tout le désir de Barberousse.

Les deux généraux se mirent donc à manœuvrer,

(1) Dixó á Selec : « Vamos à pelear, si bien nos tengan ventaja nuestros contrarios, no nos acuse este medio muger. Sand., vol. 2, p. 262. — A ce que je vois, il nous faut donc essayer, en désavantageux parti, fortune de bataille, afin que nous ne mourions par le faux rapport de ce demi-homme aboyant. Paolo Jovio, vol. 2, p. 599.

(2) Barbarousse tenayt la bataille du milieu, là où l'on voyait sa capitainesse parée de plusieurs estendarts rouges. Paolo Jovio, vol. 2, p. 600.

(3) Embió á dezir á los capitanes de galeras, con las fregatas, que luego se armassen, poniendo sus pavesadas para pelear, etc. Sand., vol. 2, p. 263.

l'un pour retarder l'engagement, l'autre pour le précipiter. Mais le calme qui survint fournit à Barberousse l'occasion d'un mouvement plein de vivacité et de hardiesse qui fixa le sort de la journée.

Dès qu'il s'aperçut que le vent diminuait, il réunit ses galères et se porta brusquement contre l'armée chrétienne encore disséminée. Deux bâtiments de charge, pleins d'infanterie espagnole, assaillis par plusieurs galères, perdirent beaucoup de monde, pendant que deux autres vaisseaux du même bord, appartenant à la seigneurie de Venise, devenaient la proie des flammes.

Salec surprit encore, vers la fin du jour, deux galères de Venise et un bâtiment espagnol, dont il se rendit maître sous les yeux de Doria. On ne sait où se seraient arrêtés ces désastres, sans l'approche de la nuit, et si un vent de sud, accompagné de pluie, ne se fût subitement élevé.

Ne voyant plus de salut que dans la fuite, Doria déploya ses voiles, et, suivi de toute son armée, prit en désordre la direction de Corfou. Barberousse donna la chasse aux chrétiens, mais ils éteignirent leurs fanaux et échappèrent à la faveur de l'obscurité que la pluie redoublait. Cette affaire fit le plus grand honneur à Khaïr-ed-Dine qui, naturellement sardonique et moqueur, plaisanta longtemps son illustre adversaire sur sa fuite nocturne (1).

(1) Barbarroxa dixó en español muchas vezes, y todas riendo á carcaxadas : « O como Andrea Doria mato las linternas por no ver por donde huye! » Sand., vol. 2, p. 264.

Enhardi par son succès, Barberousse se présenta bientôt devant Corfou, pour offrir la bataille aux chrétiens; mais ceux-ci, n'osant point tenter le sort des armes, se tinrent timidement renfermés dans le port. Vers le 9 octobre, le pacha, craignant le mauvais temps, reprit son ancienne position dans le golfe de Larta. Après sa retraite, les chrétiens songèrent à s'emparer de Castel-Nuovo, ville située à l'embouchure du golfe de Cattaro dont elle commande l'entrée; elle est bâtie sur le penchant d'une colline, au bord de la mer qui baigne ses maisons les plus basses; deux forts la protégeaient alors, l'un situé sur le bord de la mer, l'autre sur le sommet de la montagne, et ce dernier était mieux défendu par sa situation que par les travaux de l'art. Les habitants, originaires de Dalmatie, avaient, par suite de leur mélange avec les Turcs, oublié la foi chrétienne (1).

Cette place convenait aux Vénitiens à cause de Cattaro, dont Castel-Nuovo commandait la route par mer. Il n'y avait à cette époque que très-peu de Turcs dans la ville, et à l'approche de l'armée ennemie, ils se retirèrent dans la citadelle haute. La ville, défendue par les citoyens, fut bientôt enlevée, et les Vénitiens en escaladèrent les murailles, à l'aide de leurs rames, avant même que les troupes de débarquement eussent réussi à faire brèche. Tous les habitants, sans

(1) Los naturales son esclavones, pero Mahometanos, aunque algunos eran bautizados primero, etc. Sand., vol. 2, p. 264. — Les habitants sont de race en partie dalmatique et en partie albanaise; mais qui estant de longtemps meslés parmi les Turcs avaient renoncé à la foi chrétienne. Paolo Jovio, vol. 2, p. 604.

distinction d'âge ou de sexe, furent réduits en esclavage.

Les Turcs renfermés dans la citadelle se rendirent deux jours après, sous condition qu'on leur laisserait la vie et la liberté.

Ce succès fut la cause de violents dissentiments; car, malgré la convention qui stipulait que toutes les conquêtes seraient laissées aux Vénitiens, Doria, n'écoutant ni les représentations, ni les plaintes de Vincentio Capello, mit garnison espagnole dans Castel-Nuovo (1). La seigneurie de Venise, profondément irritée de cette conduite, renonça dès ce jour à l'amitié de l'empereur dont elle apercevait le danger, et se mit en devoir de négocier une trêve dans l'espérance de conclure prochainement la paix. Les événements qui survinrent bientôt après confirmèrent davantage la république dans ce dessein. Pendant que les chrétiens étaient occupés au siége de Castel-Nuovo, Barberousse se mit en mer pour secourir cette place; mais assailli par un violent orage, ses vaisseaux furent dispersés et plusieurs galères jetées à la côte couvrirent le rivage de leurs débris. A cette nouvelle, Capello voulut sortir du golfe pour chercher l'ennemi et achever ce que la tempête avait commencé; mais Doria hésita, parla du danger de la saison, et finit par déclarer qu'il allait retourner en Italie. En effet, appareillant brusquement, il fit voile pour Gênes,

(1) Andrea Doria y don Fernando de Gonçava metieron Españoles en los castillos, contradiziendo Vicente Capello, que lo pedia por virtud del concierto. Sand., vol. 2, p. 264.

sans tenir compte des reproches et de la fureur de Capello. Rassemblant ses officiers, le Vénitien tint devant eux les discours les plus violents, accusa Doria de lâcheté et de trahison, et les avertit de ne jamais se soumettre au commandement d'un étranger qui, pareil à ce Génois ennemi né de Venise, sacrifierait et déshonorerait leur patrie.

Après ce dernier événement, il n'y eut personne à Venise qui n'ouvrît enfin les yeux, et qui ne comprît l'odieuse politique de l'empereur. Habilement secondé par Doria, Charles-Quint avait entraîné la république dans une guerre ruineuse, et compromis tous ses intérêts. Napoli de Romanie et Malvoisie venaient de subir de vives attaques, et Candie, ainsi que les îles Cyclades, avaient éprouvé de notables dommages; mais le coup le plus sensible était celui qui frappait le commerce. Les marchands vénitiens, arrêtés non-seulement à Constantinople, mais encore sur les côtes de la Syrie et de l'Égypte, avaient vu leurs biens confisqués, et déjà les fortunes qui, dans cette république de marchands, ne se formaient que par le commerce, commençaient à s'affaiblir. Le trésor public même s'épuisait rapidement, et le but secret de l'empereur, la ruine de Venise, allait s'accomplir, si on ne se hâtait d'y porter remède. Le sénat envoya donc un ambassadeur à Constantinople pour demander une trêve, pendant laquelle on s'occuperait de négocier les conditions d'une paix durable. Laurent Gritti, chargé de cette mission, vit Rinçon, l'ambassadeur de France, et sollicita ses bons offices. Venise revenait alors franchement à une alliance dont

elle n'aurait jamais dû s'écarter. L'appui de la France ne lui manqua pas; la politique du roi était trop habile pour commettre une faute pareille; mais le sultan était irrité, et la trêve que sollicitait Venise ne lui fut accordée que l'année suivante.

Pour les états, comme pour les particuliers, une faute est souvent difficile à réparer, mais surtout il n'y a d'alliances solides que celles que fortifient des intérêts certains et puissants. Jamais la politique d'une nation ne doit subir l'entraînement de l'enthousiasme ou de la passion : Venise en fit la cruelle épreuve. De plus vastes empires ont aussi vu décroître leurs forces pour avoir substitué les brûlantes émotions de la politique aux froids calculs de la diplomatie; les peuples habiles sauront profiter de ces fautes, et s'en préserver.

Venise se trompa rarement; mais la faute qu'elle commit en cette occasion n'en est que plus frappante. On voit par là quel était le génie de Charles-Quint, et quelle influence l'expédition de Tunis, faite en apparence au nom des intérêts de la Chrétienté, exerça sur le sort du monde. Cette conquête changea le système politique de l'Europe, et la France fut un instant sans alliés. Mais, en voulant la dépouiller, l'ambition de Charles-Quint la força de chercher un appui dans l'ennemi naturel du nom chrétien : c'est de cette époque (janvier 1535) que date la première *capitulation* du sultan avec le roi. L'équilibre européen allait être rompu, François sut le rétablir.

CHAPITRE XIII.

Soliman ordonne de tout disposer pour faire le siége de Castel-Nuovo. — Khaïr-ed-Dine reçoit le commandement de la flotte. — Il arrive à l'entrée du golfe de Cattaro. — Le Perse Uleman paraît en même temps sur le rivage à la tête d'une armée de trente mille hommes. — Dragut pénètre dans le golfe pour reconnaître la côte. — La flotte turque mouille dans le golfe. — Activité des assiégeants. — Ils mettent en batterie cinquante pièces de canon. — Les murailles ne peuvent pas résister à leur feu. — Les Turcs s'emparent d'une tour. — Au même instant Uleman fait une nouvelle brèche dans la citadelle. — Le commandant espagnol, Sarmento, se montre résolu de s'ensevelir sous les ruines de la ville. — Après avoir mis ses blessés à couvert dans le fort du dessus, il rassemble ses soldats sur la place et attend l'ennemi. — Le combat s'engage. — Résistance désespérée des chrétiens. — La pluie éteint les mèches de leurs arquebuses, et ils restent exposés sans défense aux traits et aux flèches dont les Turcs les accablent de loin. — Les Musulmans les attaquent enfin le cimeterre au poing. — Action remarquable de Sarmento. — Tous les chrétiens sont massacrés. — Barberousse accorde la vie aux malades et aux blessés renfermés dans le fort du dessus. — Il fait chercher le corps de Sarmento pour envoyer sa tête à Constantinople. — Il est impossible de le reconnaître. — Khaïr-ed-Dine s'empare ensuite du château de Rezzano, au mépris de la trêve conclue avec Venise. — Il menace Cattaro, mais sans succès. — Il fait voile pour Constantinople et laisse à Dragut l'ordre de dévaster les côtes d'Italie et d'Espagne. — Jannetin Doria lui donne la chasse. — Il le surprend dans la cale de Giralate, près d'Ajaccio, et réussit à le faire prisonnier. — Désespoir de Dragut en voyant l'extrême jeunesse de son vainqueur. — Ses propos grossiers. — Fureur de Jannetin, qui l'accable de coups. — Naissance de Dragut. — Ses premières années. — Ses talents et le cas que Barberousse en faisait. — Il venait d'être créé chef des corsaires d'Alger — Cette année fut encore marquée pour les Algériens par un autre malheur. — Une flotte de seize navires, com-

mandée par Cara-Mami et Ali-Hamet, s'était dirigée sur Gibraltar, où elle avait fait un riche butin. — Le général des galères d'Espagne se met à sa poursuite. — Il l'atteint à Velez de Gomera. — Les Turcs acceptent le combat. — Ils sont vaincus, et perdent sept cents hommes. — De retour en Espagne, Mendosa se rend, avec son armée, en procession, à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire, où il remercie Dieu par de solennelles actions de grâces.

Les succès de Barberousse contre Doria, les premiers que la marine turque eût obtenus depuis longtemps, flattèrent l'orgueil de Soliman. La prise de Castel-Nuovo eût pu diminuer sa joie, mais elle ne fit qu'enflammer son ardeur, et il ordonna que des forces considérables fussent rassemblées pour assiéger cette place. Khaïr-ed-Dine, plus avant que jamais dans la faveur de son maître, reçut le commandement de la flotte (1). Il arriva, dans les premiers jours de juillet 1539, devant le golfe de Cattaro, et une armée de trente mille hommes, sous les ordres du Perse Uleman, parut en même temps sur les hauteurs qui bordent la mer.

Dragut (2) pénétra dans le golfe avec trente galères birèmes, reconnut la côte, et le pacha vint ensuite jeter l'ancre à l'endroit désigné, avec quatre-vingt-dix galères et trois bâtiments de charge munis de tous les objets nécessaires au siége. Dès le 23

(1) Mandó que fuessen sobre Castil-Novo Barbaroxa con flota, y Ulaman con exercito. Sand., vol. 2, p. 279. — Voyez aussi Paolo Jovio, vol. 2, p. 606.

(2) Mais devant que Barberousse entrast es premiers destroits du golfe, il envoya les coursaires Dragut et Corset découvrir devant avec trente puissantes birèmes. Paolo Jovio, vol. 2, p. 607.

juillet (1), les batteries étaient construites, quoiqu'on n'eût pu y travailler que de nuit, à cause du feu de la place qui fit éprouver des pertes énormes aux Turcs. Hadji-Hariaden, roi de Tachore, fut tué en cette occasion, et sa mort laissa de vifs regrets à Barberousse.

Les batteries furent armées de cinquante pièces de canon, parmi lesquelles on remarquait sept doubles coulevrines et quatre basilics qui lançaient des boulets du poids de cent livres. Les Turcs avaient toujours regardé comme redoutables ces pièces énormes, plus difficiles à manœuvrer que dangereuses pour l'ennemi. La place souffrit beaucoup du feu des assiégeants; les murs, quoique réparés avec soin, n'offrirent qu'une faible résistance à l'artillerie, et le gouverneur espagnol, Sarmento, n'était occupé qu'à relever les brèches ou à construire en arrière de nouvelles murailles. Les Turcs parvinrent, au bout de quelques jours, à se saisir d'une tour dont il fut impossible de les expulser, et, au même instant, le Perse Uleman ouvrait une brèche considérable dans la citadelle. Sarmento, pressé de toutes parts, comprend alors qu'il lui est impossible de résister plus longtemps; mais, résolu de périr les armes à la main, il rassemble les blessés, les met à couvert dans le fort du dessous, et se retire lui-même, avec le reste de son monde, sur la place, où il attend l'ennemi. Un combat terrible s'engage bientôt en ce

(1) A 23 de julio 1529, estava ya plantada la bateria, y á 24 començo el combate. Sand., vol. 2, p. 279.

lieu; les Turcs l'emportaient et par le nombre et par les armes, car la pluie avait éteint les mèches des Espagnols, qui n'avaient plus que la lance ou l'épée pour se défendre contre les Barbares qui les accablaient de loin par une grêle de traits. Bientôt les rangs s'éclaircissent, et ceux qui restent, blessés, tombant de fatigue, ne sont plus en état de résister. Alors les Turcs, couverts de leurs boucliers, s'élancent contre eux le cimeterre à la main. Les casques volent en éclats, les cuirasses sont percées par ces armes d'une trempe supérieure, et le courage ne peut plus servir aux chrétiens que pour mourir. On rapporte que Sarmento, ayant aperçu fuyant un officier dont il avait eu à se plaindre à Milan, et dont l'indiscipline avait encore reparu à Castel-Nuovo, il le saisit par la main, le ramena en face de l'ennemi, et, lui reprochant sa lâcheté, le força de partager son sort, mais non sa gloire (1). Le champ de bataille était couvert de morts; on combattait sur des cadavres, et tous les Espagnols furent tués jusqu'au dernier. Les courageux périrent en se défendant, quelques lâches en demandant grâce. Les blessés ou les malades, retirés au nombre de huit cents dans le fort du dessous, apprenant ces tristes nouvelles, se hâtèrent de faire leur soumission. Barberousse leur accorda la vie. On chercha en vain le corps de Sarmento, dont on voulait envoyer la tête à Constantinople : il fut impossible de le reconnaître. La fortune ne permit pas que l'in-

(1) Llamé el capitan Sancho de Frias, que buscava por donde huyr, y le afrentó teniendola del braço. Sand., vol. 2, p. 281.

sulte et l'affront vinssent déshonorer les restes d'un homme illustré par une mort si glorieuse.

Les Turcs sommèrent ensuite, au mépris de la trêve avec Venise, le château de Rezzano, situé à quelques lieues à l'est, dans l'intérieur du golfe. Effrayée du sort de Castel-Nuovo, la garnison se soumit sans résistance. Peu de temps après, Barberousse parut devant Cattaro, et menaça le podestat du traitement le plus rigoureux s'il résistait. Mais celui-ci répondit, en homme de cœur, que la cité de Cattaro appartenait à la seigneurie de Venise, et qu'il ne pouvait l'attaquer sans manquer à la foi jurée; que, du reste, il était prêt à se défendre. Barberousse ayant alors fait tirer sur la ville, le podestat répondit par un nombre égal de coups de canon, et rangea ses troupes sur les remparts. Perdant l'espoir de l'intimider, le pacha se retira à Castel-Nuovo, sans demander la preuve de la trêve qu'il exigeait auparavant.

Après ce succès, Barberousse reprit la route de Constantinople, laissant Dragut à la tête de plusieurs galères dans la Méditerranée, pour dévaster les côtes d'Italie ou d'Espagne. Ce corsaire commit alors tant de ravages, que l'empereur prescrivit à Doria de lui donner la chasse, et de le prendre mort ou vif. Doria confia le soin de le poursuivre à son neveu Jannetin Doria, qui fut assez heureux pour le surprendre, le 15 juin 1540 (1), dans la cale de Giralate, non loin d'Ajaccio, pendant qu'il était occupé à par-

(1) Fueron en su seguimiento el puerto de Giraleta..... Llegaron martes, quinze de junio 1540. Sand., vol. 2, p. 493.

tager le butin. On voyait épars sur le sable de l'or, de l'argent, une énorme quantité de vaisselle, et les riches ornements des églises qu'il avait saccagées (1). Dragut se défendit d'abord avec le plus grand courage; mais, ne pouvant gagner la haute mer dont Jannetin lui fermait l'accès, accablé par l'artillerie du fort qui dominait la rade, et voyant accourir sur le rivage les habitants de l'île, il comprit qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que d'entrer en négociation. Il arbora donc le pavillon blanc, et demanda à parlementer. Doria exigea qu'il se rendît sous condition de la vie sauve seulement. Au moment où Dragut fut amené devant son vainqueur, furieux de voir que c'était un si jeune homme, il s'écria : « Faut-il que je sois, à mon âge, vaincu et fait pri- « sonnier par une femme sans barbe! » ajoutant à ces paroles les injures les plus grossières. Emporté par la colère, Doria le frappa avec tant de violence qu'il faillit le tuer, et le traitant ensuite sans miséricorde, il le tint attaché pendant quatre années au banc de la chiourme. Ce corsaire, qui devint plus tard si redoutable, était précieux à Barberousse, autant par son courage et son intelligence, que par la connaissance parfaite qu'il avait de toutes les côtes de la Méditerranée. Ses commencements furent presque semblables à ceux de Khaïr-ed-Dine. Il était originaire d'un petit village, au pied du château de Sara-

(1) El Dragut estava bien descuydado de los que ivan en sus busca, y mucha de su gente en tierra, partiendo la ropa, y cotivos que avian robado, una gruessa quantitad de plata, y joyas de las iglesias que avian saqueado. Sand., vol. 2, p. 493.

balàz, en Natolie (1). Né de parents turcs, mais pauvres, et ne subsistant que du travail de leurs mains, Dragut les quitta à l'âge de douze ans, et s'embarqua sur les galères du grand-seigneur. Il y fut successivement mousse, matelot, canonnier et pilote. On assure même qu'il fut alors attaché à Barberousse, et qu'il servit à ses infâmes plaisirs (2). Ayant fait quelques profits, il devint à la longue en état d'armer, de concert avec d'autres pirates, un brigantin destiné à la course. Plus tard, il posséda à lui seul une galiote avec laquelle il fit des prises considérables, et bientôt il put augmenter ses armements. Comme Barberousse était alors amiral de Soliman, Dragut vint le trouver à Alger pour lui offrir ses services et s'attacher à sa fortune. Déjà instruit de sa valeur et de sa capacité, le pacha s'empressa de lui donner un commandement, et le chargea successivement de différentes expéditions dont il s'acquitta toujours avec gloire. Il venait enfin d'être créé chef des corsaires d'Alger, quand il fut pris par Jannetin Doria.

La prise de Dragut ne fut pas le seul malheur qui frappa, cette année, les corsaires de Barbarie. Une flotte de seize navires, montés par treize cents Turcs, était sortie d'Alger au mois de septembre, sous les ordres du jeune Cara-Mami et du vieux corsaire Ali-

(1) Fue Dragut natural de la Natolia..... de un pequeño lugar llamado Charabalac, y de parientes villanos, villes soezes, y pobres. Sand., vol. 2, p. 492. — Voyez aussi Marmol, vol. 2, p. 504.

(2) Vinó á poder de Barbaroxa que se servió del en muy malos y torpes officios. Sand., vol. 2, p. 492.

Hamet (1). Informé, par quelques Musulmans évadés de Carthagène, que Gibraltar, mal fortifié du côté de Notre-Dame-d'Europe, serait facilement surpris dans le moment des vendanges, Cara-Mami se dirigea sur ce point. L'homme qui veillait au sommet de la tour dite la Tour-du-Turc, prit d'abord les galères des corsaires pour celles d'Espagne, et ne conçut aucune inquiétude; mais il fut bientôt tiré d'erreur en voyant les bâtiments s'approcher du rivage et débarquer des troupes. Il descend alors en toute hâte, et parcourt la ville en criant : « Aux armes ! les corsaires sont aux portes ! » On s'attendait si peu à cette audacieuse attaque, que personne ne fit d'abord attention à ces cris; quelques habitants mirent la tête à la fenêtre, mais le prenant pour un homme ivre, ils rentrèrent tranquillement dans leurs maisons.

Cependant les corsaires avaient jeté à terre neuf cents hommes, divisés en deux colonnes : la plus forte se porta rapidement, par la montagne, vers le fort, pour couper la retraite aux fugitifs, et la seconde, où l'on comptait seulement quatre cents hommes, se précipita avec furie dans la ville, où régna bientôt le plus effroyable désordre. Les femmes, les enfants, les vieillards, les hommes, tout fuyait, tout était rempli de terreur, et les Turcs, se livrant à leur naturel farouche et à leur amour du pillage, saccageaient les maisons; mettant également la main sur les objets d'or et d'argent, sur les étoffes

(1) Voyez, pour tout cet épisode, Marmol, vol. 1, p. 494.

précieuses, sur les femmes et les enfants, car tout était butin pour eux. La seconde colonne fit aussi un grand nombre de prisonniers, et le commandant de la citadelle, qui d'abord avait reçu les fuyards, fut enfin obligé de baisser la herse et de fermer les portes; pendant un instant il craignit que les Turcs n'entrassent dans le fort en même temps que les citoyens. La multitude demeurée en dehors se réfugia dans les fossés.

Quand les corsaires virent les chrétiens, revenus de leur première terreur, se réunir à ceux de la campagne et se préparer à résister, ils effectuèrent leur retraite en bon ordre, emmenant leurs prisonniers et leur butin; mais avant de se retirer, ils eurent soin de mettre le feu à quelques maisons, pour attirer l'attention de l'ennemi et ralentir sa poursuite. Leurs ravages ne s'arrêtèrent pas ici : ils commirent encore mille dégâts sur différents points où ils débarquèrent, et ils gagnèrent enfin Tétuan pour y vendre leurs esclaves. Au bruit de ce désastre, le gouverneur de Grenade s'empressa d'envoyer des troupes à Gibraltar, et de prévenir le général des galères d'Espagne, Bernard Mendosa, de la présence des corsaires dans les eaux du détroit. Celui-ci partit d'Alicante, et se dirigea en toute hâte sur Oran, pour apprendre des nouvelles de l'ennemi et lui couper la route d'Alger. De là, il se rendit au cap d'Entrefolque, à peu de distance de Melilla; il y apprit que les Turcs étaient à Velez de Gomera, et un cavalier maure, qu'il surprit sur la côte, lui confirma cette nouvelle. Il en eut tant de joie, qu'il renvoya libre son prisonnier,

après lui avoir donné six aunes d'écarlate et huit couronnes d'or; présent somptueux pour un pareil barbare. Sans perdre de temps, Mendosa se prépare au combat; il prend des pierres dans un ruisseau voisin pour armer les forçats, met à la voile, et se dirige vers le couchant. Le vendredi matin, 1er octobre, à la hauteur de l'île d'Arbalon, la vigie placée sur la hune de la capitane signala la flotte algérienne à trois lieues au large. Mendosa donna subitement l'ordre de la retraite, comme s'il eût pris la fuite, et cacha ses bâtiments derrière l'île d'Arbolan. L'ennemi, trompé par cette ruse, compta seulement dix galères, et ne soupçonna pas qu'il y en eût davantage. Cara-Mami appela néanmoins les raïs à son bord et les consulta pour savoir s'il devait engager le combat; le divan fut partagé : quelques-uns des capitaines pensaient avec Cara-Mami que l'on ne devait point attaquer; d'autres, au nombre desquels se trouvait Ali-Hamet, étaient au contraire d'avis qu'aucune occasion plus favorable ne pouvait se présenter, et que la victoire était certaine. Les corsaires d'Alger n'avaient point encore perdu le souvenir de la victoire remportée sur Portondo, et Ali-Hamet, leur rappelant la gloire qu'ils en avaient retirée, jura qu'il donnerait seul avec ses quatre galiotes si les autres refusaient de combattre. L'autorité de son âge et la chaleur avec laquelle il exposa son opinion ébranlèrent les raïs et Cara-Mami lui-même; toutefois le prudent et superstitieux corsaire ne voulut consentir à l'attaque qu'après avoir consulté le sort : tel est l'usage des corsaires turcs avant

de tenter aucune entreprise sérieuse. Trois fois de suite le sort favorisa Ali-Hamet, et le combat fut décidé. Les corsaires firent leur prière, se rangèrent en croissant, placèrent la capitane au centre, entre deux galères, et s'avancèrent lentement au son guerrier des clairons et des trompettes. Chaque navire était pavoisé d'étendards jusqu'au sommet des mâts et à l'extrémité des vergues.

Don Bernard de Mendosa encouragea ses soldats, fit ôter les fers aux forçats chrétiens, leur distribua des pierres et des demi-piques, et leur promit la liberté s'ils faisaient bien leur devoir. L'arambade (1) dressée, les filets d'abordage placés, et les soldats rangés à leurs postes de combat, il arbora son pavillon. A ce signal, tous les bâtiments se pavoisèrent de banderoles; le son des trompettes, des fifres et des tambours éclata, et la flotte entière, divisée en quatre escadres, s'avança à la rencontre des infidèles. Dès que l'on fut à portée du canon, les Turcs firent leur décharge, et un boulet perça la capitane au-dessous de la ligne de flottaison, dans la chambre de la boussole, qu'on appelait par cette raison la chambre de l'aiguille. Une femme courageuse sauva le navire en bouchant d'abord l'ouverture avec ses vêtements, et en appliquant ensuite son matelas contre le bordage ; les autres boulets passèrent dans les agrès, mais ne causèrent aucune avarie sérieuse. Les chrétiens avaient réservé leur feu pour le moment où

(1) Galerie de bois haute de six pieds pour attaquer de plain-pied un vaisseau plus élevé.

les deux flottes seraient plus rapprochées, et Mendosa avait ordonné qu'on attendît, avant de tirer, le signal de la capitane; la décharge, qui ne se fit qu'au moment de l'abordage, fut donc meurtrière et causa de grands dommages aux Turcs. Dès que la fumée fut dissipée, les deux escadres se choquèrent, les Turcs criant Allah et Mahommet, les chrétiens invoquant Jésus-Christ et saint Jacques, patron de l'Espagne! Le combat fut acharné et le succès douteux pendant longtemps; la capitane turque, se sentant trop vivement pressée par Mendosa, demanda du secours. Ali-Hamet lui envoya des troupes fraîches qui repoussèrent les chrétiens, envahirent leur capitane et s'avancèrent jusqu'au pied du mât; un effort de plus, et la victoire demeurait aux infidèles! mais les Espagnols ne perdirent point courage; Mendosa combattit en héros, et, quoique grièvement blessé, il parut au premier rang, se jeta à la tête des siens et arrêta l'ennemi. La Victorieuse vint alors à son secours et changea la face des affaires. Repoussés, les infidèles fuient, regagnent leur vaisseau, et ne s'arrêtent qu'à la poupe, où le combat recommence avec plus d'acharnement. Cara-Mami, à son poste sur le château d'arrière, au pied du pavillon, excitait les siens, soutenait leur courage et balançait la victoire, lorsqu'une balle mit fin à ses jours. A cette vue, les corsaires éperdus se jettent à la mer, et les chrétiens, maîtres de la capitane, abattent le pavillon algérien. Bientôt des cris de victoire retentissent de tous les côtés, et l'ennemi ne songe plus qu'à fuir. Ali-Hamet gagna à la nage une fuste légère qui s'é-

tait tenue à quelque distance, et tenta de s'échapper, mais il fut attaqué et pris par une galère ; sept cents Turcs périrent dans ce combat qui ne dura pas plus d'une heure. Le reste des corsaires réussit à gagner Alger, abandonnant à l'ennemi neuf galiotes et une galère, où l'on trouva sept cent cinquante forçats chrétiens ; mais ce ne furent pas les seuls trophées de ce brillant combat ; des sommes considérables en argent, beaucoup de pierreries, une grande quantité de soie et d'autres objets précieux, que les corsaires avaient pillés sur les chrétiens, tombèrent encore aux mains du vainqueur.

Les Espagnols ne regrettèrent que deux cents morts, mais ils eurent plus de cinq cents blessés. Après avoir rendu grâces à Dieu de cette victoire, Mendosa dépêcha un brigantin pour en porter la nouvelle au gouverneur de Grenade, qui, lui-même, ordonna des processions et des réjouissances publiques dans toute l'Andalousie.

Il était rare d'obtenir de grands succès contre les corsaires; naviguant sur des bâtiments d'une marche rapide, bas et difficiles à découvrir en mer, ils se montraient à l'improviste, signalaient leur présence par les plus grands ravages, et disparaissaient ; c'était un ennemi à la fois inévitable et impossible à saisir. Les villes du littoral de la Méditerranée vivaient dans des alarmes continuelles ; les paysans ne cultivaient leurs champs qu'en tremblant, et, le soir, lorsqu'ils rentraient fatigués dans leurs chaumières, ils osaient à peine s'y livrer au sommeil. Une victoire contre les corsaires devait leur paraître le fait d'armes le

plus brillant qui pût illustrer l'épée de leur puissant empereur, et Charles-Quint lui-même, sans cesse tourmenté par ces brigands indestructibles, était comme le lion qui se débat sous la piqûre d'un insecte. Une immense joie se répandait donc en Espagne toutes les fois que les navires chrétiens obtenaient contre les corsaires un succès de quelque importance. On se flattait de les voir abattus et détruits; mais toujours ils renaissaient de leurs cendres, et souvent, avant que les chants d'allégresse eussent cessé, ils avaient vengé sur d'autres points leur dernier échec.

Mendoza fut reçu à Malaga au milieu d'un grand concours de peuple. Quant à lui, sa première action fut de distribuer des secours aux captifs qu'il venait de délivrer, et de se rendre, suivi de ses soldats, à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire : noble et touchante preuve de charité, de piété et d'humilité!

CHAPITRE XIV.

Politique profonde de l'empereur. — Il traverse la France au moment éclatent les troubles de Gand. — Motifs secrets de cette démarche téméraire. — Ses immenses résultats. — Conduite de Charles à l'égard des protestants d'Allemagne. — La diète de Ratisbonne achève de ruiner le parti du roi en Allemagne. — L'empereur rompt alors la diète et part pour l'Italie, où il précipite les armements nécessaires à l'expédition d'Alger. — Ses motifs pour entreprendre cette guerre. — Il apprend à Gênes que Rochandolf a été vaincu auprès d'Ofen. — Du Guast et Doria l'engagent inutilement à remettre à une autre année l'expédition d'Alger. — Réponse remarquable de l'empereur. — Composition de l'armée expéditionnaire. — Le fameux Fernand Cortez en fait partie. — L'île Majorque est désignée pour le point de rendez-vous général. — L'empereur met à la voile. — Différents accidents de sa navigation. — Il arrive à Majorque. — La flotte entière appareille. — Les galères doublent le cap Caxines; mais les bâtiments à voiles, surpris par le calme, sont retenus au large. — Janetin Doria, à la tête de huit galères, reconnaît la côte. — L'empereur fait sommer Hassan-Aga de rendre la ville. — Réponse du corsaire. — Une prophétie annonçait qu'une flotte considérable, commandée par un puissant empereur, périrait devant Alger. — Hassan-Aga la propage avec soin. — Faiblesse de ses moyens de résistance. — Il appelle les Arabes à son secours. — Manière de combattre des Arabes. — Le vent fraîchit, et Doria conduit les galères au cap Matifoux. — L'empereur perd deux jours, ce qui fut cause de la ruine de l'expédition. — L'armée s'approche du rivage et débarque. — L'empereur la divise en trois corps et se porte en avant. — A minuit, le camp est attaqué. — Au jour, l'armée chrétienne s'approche d'Alger et s'arrête à un mille de la porte Bab-Azoum. — Position occupée par les différents corps de l'armée. — Les Espagnols s'emparent de la montagne où fut depuis bâti le fort l'Empereur. — Jamais la tente de l'empereur ne fut dressée sur ce point. — L'empereur reconnaît que la place est incapable d'une résistance sérieuse, et il ordonne le débarquement du matériel de siége. — La pluie commence à tomber; le vent se lève. — Une horrible tem-

pête se déclare. — Les soldats, sans abri, passent une nuit cruelle. — Au point du jour, les Maures attaquent trois bataillons italiens. — Tombant de fatigue, engourdis par le froid, ces malheureux ne peuvent opposer aucune résistance. — Les infidèles les poursuivent jusque dans l'intérieur du camp. — Ils sont repoussés à leur tour, et pressés si vivement, que les Algériens ont à peine le temps de fermer les portes de la ville. — Les chrétiens, qui se sont engagés témérairement, sont accablés par l'artillerie de la ville. — Difficulté de la retraite. — Belle conduite des chevaliers de Malte. — Avantage des Barbares, qui avaient conservé l'usage des anciennes armes, tandis que la poudre et les mèches des arquebuses sont gâtées par la pluie. — Sang-froid et présence d'esprit de l'empereur. — L'ennemi est mis en fuite. — Effets désastreux de la tempête. — Plus de cent quarante vaisseaux sont jetés à la côte. — Les Arabes accourent sur le rivage et commettent d'horribles massacres. — Une jeune fille d'une ravissante beauté n'est pas même épargnée. — Désespoir de l'armée à la vue de ce désastre. — Charles-Quint fait preuve d'une force d'âme au-dessus de tous les malheurs. — Doria fait prévenir l'empereur qu'il a conservé assez de navires pour recevoir toute l'armée, et qu'il se rend au cap Matifoux, où il l'attendra. — L'empereur se met en marche pour gagner ce point. — Il campe sur les bords de l'Aratch. — L'armée souffre de la faim. — Elle franchit l'Aratch, traverse l'Hamiz, et arrive, après trois jours de fatigue, au cap Matifoux. — Fernand Cortez conseille de retourner à l'attaque d'Alger. — Son avis est repoussé. — L'armée se rembarque. — La moitié des soldats à peine était à bord lorsqu'une nouvelle tempête s'élève. — L'empereur s'embarque le dernier. — Il est porté à Bougie par la tempête. — Il y est retenu pendant quatorze jours par le mauvais état de la mer. — Il s'embarque une première fois et est obligé de rentrer au port. — Enfin il reprend la mer et arrive à Carthagène.

Tandis que ces événements se passaient en Afrique, les affaires se compliquaient en Europe; François Ier et Charles-Quint, que l'on vit toujours en guerre et toujours en négociations, s'observaient, et, déjà fatigués d'avoir gardé pendant quelques mois une trêve jurée pour dix ans, ils n'aspiraient l'un et l'autre qu'au moment de reprendre les armes.

L'empereur usait de toutes les ressources d'un génie fin et rusé pour aplanir les difficultés qui surgissaient de toutes parts; elles étaient de plus d'un genre : Soliman menaçait la Hongrie et l'Allemagne à la tête de forces considérables; la ligue protestante de Smalkade n'attendait que le moment pour secouer le joug de l'empereur et conquérir la liberté religieuse; et François, épiant les événements, se préparait en secret à envahir l'Italie. Mais Charles-Quint, déjouant tous ses calculs, arrive à Paris, et, pour atteindre Gand, qui venait de se révolter, traverse la France. Cette démarche hardie, mal appréciée par les historiens, jeta l'hésitation dans l'esprit du roi, la crainte dans celui de Henri VIII qui se détacha brusquement de son alliance, et inquiéta si sérieusement les Turcs, que Soliman fut sur le point de mettre à mort l'ambassadeur de François. Quant aux princes allemands qui pouvaient nourrir des vues hostiles ou des haines religieuses contre la maison d'Autriche, convaincus qu'ils devaient peu compter sur la protection de la France, ils rentrèrent dans une prudente inaction. Les choses ayant été amenées à ce point, Charles-Quint acheva de prendre toutes les mesures que comportait une politique profonde, en tenant successivement les diètes de Worms et de Ratisbonne. Cette dernière eut pour effet de porter atteinte au crédit de François Ier en Allemagne, d'atténuer les dissentiments religieux en leur promettant une solution prochaine, et, enfin, d'unir les princes allemands dans une même ligue contre les Turcs. Elle décréta en outre le rétablissement de Charles

de Savoie dans son duché dont François Ier l'avait expulsé, et défendit, sous les peines les plus sévères, qu'aucun soldat de la nation allemande s'engageât au service du roi.

Ces résultats immenses obtenus, l'empereur rompit la diète, le 29 juillet 1541, et partit pour l'Italie. Il allait y presser les préparatifs d'une expédition contre Alger qui formait comme le dernier anneau de cette longue et savante chaîne politique. Après avoir pris, avec une hauteur de génie vraiment remarquable, toutes les précautions possibles pour arrêter les dangers qui le menaçaient, il comprit qu'il était temps de lever une armée puissante et de saisir enfin, dans la guerre, la supériorité qu'il venait de préparer. Usant d'un artifice qu'il avait employé déjà lors de son expédition de Tunis, en 1535, il déclara que son projet était de porter la guerre en Afrique, contre les infidèles et les corsaires qui ravageaient les côtes de l'Europe, et il fit un appel à tous les rois et à tous les peuples de la chrétienté, pour les engager à contribuer à une aussi sainte entreprise. L'esprit des croisades s'éteignait; c'était le dernier jet d'une flamme, jadis si vive, que l'empereur cherchait à ranimer; mais tous ses soins ne purent exciter un enthousiasme pareil à celui qui avait transporté les peuples lors de sa première expédition. Ceci, au reste, lui importait peu; ce qu'il voulait surtout obtenir, c'était l'avantage d'armer en pleine paix, et de retarder, tout en se préparant d'une manière formidable au combat, une explosion qu'il prévoyait devoir être prochaine. Il n'ignorait pas, en effet, que le roi, qui

s'était vu joué d'une manière si cruelle relativement au Milanais, et qui demandait hautement satisfaction du meurtre de Rinçon, n'attendait que le moment favorable pour lui déclarer la guerre. Cette guerre, François comptait l'entreprendre de concert avec les Turcs dont il avait fait ses alliés secrets, et l'empereur sentit qu'il lui importait, avant tout, de ruiner le principal établissement des infidèles dans la Barbarie, s'il voulait apporter de sérieuses entraves au traité qui réunissait la France et la Turquie; car les Turcs, se trouvant alors sans ports dans la Méditerranée, oseraient à peine y paraître, et le roi perdrait à l'instant même une grande partie des avantages qu'il s'était promis de leur alliance. D'ailleurs Charles-Quint, en précipitant son expédition, attaquait isolé un ennemi que plus tard il eût eu à combattre réuni à la France. Sensible aussi à la gloire des armes, il comptait que sa réputation et son crédit s'accroîtraient de l'éclat d'une victoire qui allait mettre à l'abri les côtes de la chrétienté, et lui fournir une armée dont le courage, exalté par des succès récents, se montrerait d'une manière brillante dans les guerres qu'il prévoyait.

Telle fut la série des circonstances et des raisons qui déterminèrent l'expédition entreprise par l'empereur contre Alger : nous les avons exposées ici brièvement, mais elles demanderaient plus d'espace pour être mieux développées.

Quand on vit l'empereur se diriger vers l'Italie, ses ennemis ne manquèrent pas de présenter son expédition d'Afrique comme une véritable fuite.

« Pourquoi, disaient-ils, aller chercher outre-mer un ennemi qui vient le trouver jusqu'en Allemagne? » En ce moment, l'armée de Soliman s'avançait vers Bude. L'empereur méprisa ces vaines paroles : il n'était pas homme à sacrifier ses projets à une raillerie. Que lui importait au fond Bude et la Hongrie? il savait que Soliman était hors d'état de subjuguer l'empire en six mois, et il se plaisait à voir l'Allemagne inquiétée par la présence d'un si formidable ennemi, convaincu qu'elle songerait moins alors à s'éloigner de son obéissance. Mais son ennemi véritable à lui, celui qui était comme jeté au milieu de ses États, et qui semblait ne pouvoir faire un mouvement sans le menacer, c'était François Ier; il retournait en Italie pour le surveiller, et à Alger pour le combattre.

Reçu dans Milan avec une grande pompe, « il y « entra, dit Paolo Jovio, en manteau de drap noir et « avec un chapeau de peu d'estime, estant plusieurs « émerveillés de cet accoutrement de deuil, lorsque « la curieuse simplicité des femmes et du peuple « attendoyt qu'il portât quelque chamarre d'or bro- « ché, et sur sa teste une couronne resplendissante « de pierreries, en manière d'empereur. »

A Gênes, il apprit que Rochandolf avait été vaincu près d'Ofen, et que Soliman avait envahi en personne la Hongrie. Le marquis Du Guast et Doria s'efforcèrent alors de lui persuader de suspendre jusqu'au printemps son expédition, et de rester avec son armée en Italie, afin d'arrêter les progrès du sultan en menaçant ses flancs et ses derrières; il était pru-

dent, ajoutaient-ils, de ne pas tenter une pareille entreprise dans une saison avancée où l'on avait tant à craindre de la violence des vents; car s'il arrivait que l'expédition échouât, on ne pouvait pas douter que le roi de France ne profitât d'un si grand malheur pour se jeter de nouveau sur l'Italie (1). L'empereur ne se laissa point émouvoir, et, découvrant un coin de sa politique : « Il me plaist, répon-« dit-il, d'expérimenter par eau la fortune qui nous « abandonne par terre; pour ce qu'Alger peut faci-« lement estre pris de force, devant que les naviga-« tions soient empeschées par les tramontanes de « l'hiver. De laquelle entreprise si Dieu me fait heu-« reusement venir à chef, certes nous mépriserons « les menaces des Français, et au rebours de les « craindre, s'ils s'émeuvent à l'étourdi, rembarre-« rons leur audace, par les armées marines et gens « de guerre, à qui vous voyez les soudes parpayées à « grande dépense (2). »

Ce fut également en vain que le pape, malgré son grand âge, vint trouver Charles-Quint à Lucques pour le prier de porter ses forces au secours de la Hongrie (3); il échoua sur ce point comme sur celui

(1) Por esto le aconsejavan Andrea Doria, y el marques del Vasto, que dexasse la jornada de Argel, etc. Sand., vol. 2, p. 299. — Voyez aussi Villegagnon, Caroli V imperatoris expeditio in Africam ad Argeriam. Parisiis, 1542, et le Ms. de Vandenesse.

(2) Paolo Jovio, vol. 2, p. 702.

(3) Pontifex, quòd Africa minimè portuosa sit, hyemis navigationem non esse subeunda existimabat, atque cæsarem à viâ deterrebat. Villegagnon, Caroli V imperatoris ad Argeriam, etc.—Voyez aussi Paolo Jovio et Sandoval.

de la conclusion de la paix, qu'il tenta de négocier avec l'empereur. Le saint-père, néanmoins, ne laissa pas d'appeler les bénédictions de Dieu sur cette entreprise, et pour donner une dernière preuve de sa bonne volonté, il permit qu'Octave Farnèse, son neveu, fît ses premières armes dans cette expédition.

Cependant tous les préparatifs se poussaient avec activité; l'armée était de vingt-cinq mille hommes, au nombre desquels on comptait cinq cents chevaliers de Malte, et trois mille volontaires des premières familles d'Espagne ou d'Italie. Parmi tous les guerriers qui prirent part à cette expédition fameuse, on remarquait, avant tous, l'illustre Fernand Cortez. La flotte se composait de plus de trois cent soixante bâtiments de toutes grandeurs (1).

L'empereur assigna pour rendez-vous général l'île Majorque, et mit à la voile le 29 septembre. La mer ne tardant pas à se gâter, la tempête le repoussa sur l'île de Corse, qui appartenait aux Génois, et il atteignit avec difficulté, le 3 octobre, le port de Bonifacio, où il fut rejoint par les galères de Malte. Le 7, il se rendit au port d'Algara, en Sardaigne, et là une femme du peuple lui présenta un veau à deux têtes, né depuis quatorze jours. Cet incident, après

(1) El apparato y armada desta guerra en summa fue : sesenta y quatro galeras, dozientas naos de gabia, y cien navios chicos, si bien otros contavan mos entonces. Veynte y mil soldados, los seys mil Españoles, seys mil Alemanes, etc. Sand., vol. 2, p. 301. — Summa autem exercitus hæc erat : peditatus omnis numerum duorum et vigenti millium explebat, etc. Villegagnon. — Voyez aussi la *Relation de l'Expédition d'Alger*, dans le Ms. de Vandenesse.

une navigation pénible, parut d'un mauvais augure. En effet, comme si la mer se fût soulevée pour la défense des pirates d'Alger, une horrible tempête assaillit l'escadre au moment où elle quittait la Corse, et lui causa de notables avaries. Plusieurs bâtiments cassèrent leurs vergues ou virent leurs voiles emportées. Enfin l'empereur atteignit, le 13 octobre, le port de Majorque, où déjà le vice-roi de Sicile, Ferdinand de Gonzague, était heureusement arrivé avec ses galères. Il descendit à terre et fut reçu sous des arcs de triomphe, au bruit du canon. Le 17, il apprit que le contingent d'Espagne, qu'il attendait depuis quatorze jours, venait de toucher à l'île d'Yviça (1), et il lui fit donner l'ordre de partir le lendemain pour Alger, où tout le reste de l'armée allait se diriger. Le 18, avant le jour, les galères remarquèrent hors du port les vaisseaux à voiles, et la flotte se mit en marche. L'empereur arriva le 20 en vue d'Alger, et mouilla, vers sept heures du matin, à six ou huit milles de la ville (2). En cet instant, deux fustes algériennes, qui s'efforçaient de gagner le port en tenant la côte, vers le cap Matifoux, furent aperçues par le vicomte de Cicala, qui leur donna la chasse, et qui réussit à en couler une en l'abordant

(1) Paolo Jovio assure que le contingent d'Espagne se rendit directement à Alger, où Charles V le retrouva. Nous avons préféré la version de Vandenesse, qui s'accorde avec celle de Sandoval. Pourtant nous devons dire que Villegagnon est d'accord avec Paolo Jovio.

(2) Presque toutes les dates que nous donnons pour cette expédition ont été tirées de Sandoval. Le Ms. de Vandenesse, qui a servi de vérification, nous en a aussi fourni quelques-unes qui manquaient dans l'auteur espagnol.

par la pointe de sa galère. L'empereur n'était pas arrivé depuis une heure, que les galères d'Espagne doublaient le cap Caxines, et saluaient la capitane de toute leur artillerie. Charles-Quint apprit alors que les bâtiments de charge étaient retenus par le calme à trente milles de la côte. Une partie des navires à voiles avaient été également abandonnés par la brise avant d'avoir pu gagner la position du mouillage, et l'on s'occupa aussitôt de les remorquer avec les galères, ce qui fut terminé avant la fin du jour (1).

Cependant Janetin Doria s'était approché très-près de la ville et de la côte, avec huit galères, pour en faire la reconnaissance. Il accomplit sans difficulté la mission dont il était chargé; personne ne l'inquiéta: il aperçut seulement plusieurs Maures ou renégats à cheval, qui le suivirent pendant quelque temps en galopant le long du rivage (2).

Tant de calme, un ennemi si peu préparé, semblaient annoncer la guerre la plus facile. La mer elle-même, immobile et vaporeuse, paraissait abaisser ses flots, et prêter aux navires qui allaient s'approcher du rivage une vague complaisante. Hélas! tous ces pronostics flatteurs devaient promptement s'évanouir.

(1) Sa majesté envoya incontinent les galères pour aller remorquer et amener les naves venant de Majorque, etc. Ms. de Vandenesse. — Sur ces entrefaites, les galères, franchissant le cap Caxine, saluèrent l'empereur en déchargeant toute leur artillerie..... Les vaisseaux menés à voile ne pouvaient franchir le cap, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 708.

(2) Ms. de Vandenesse.

Après le retour de Janetin, l'empereur s'avança avec les galères à une portée de canon de la place, qu'il envoya sommer. Le gentilhomme chargé de porter à Hassan-Aga, renégat originaire de Sardaigne et gouverneur d'Alger, les propositions de Charles-Quint, se dirigea vers le port en agitant un drapeau blanc. Admis auprès de l'aga, il lui exposa que l'empereur Charles-Quint, maître de presque toute la terre, était venu en personne pour tirer vengeance des corsaires qui ravageaient les provinces maritimes de ses états, et qu'il était accompagné de forces si redoutables, qu'Alger ne pourrait opposer aucune résistance; que cependant, pour éviter les maux de la guerre, il offrait aux Turcs la liberté de se retirer partout où bon leur semblerait, et qu'il garantissait aux Maures habitants de la ville le libre exercice de leur culte et de leurs usages (1). Le parlementaire ajouta, dans l'espérance de séduire Hassan, que l'empereur savait qu'il était né son sujet et chrétien, et il lui fit envisager qu'il ne trouverait jamais une occasion plus favorable pour revenir à sa religion et se venger du honteux traitement que les infidèles lui avaient fait subir en le mutilant.

Les offres de l'envoyé de Charles-Quint commençaient à ébranler Hassan; mais un renégat juif, de race espagnole, nommé Cayd-Mohamet, qui fut de-

(1) Admis vers Asanagas, il le somma de rendre incontinent à l'empereur Charles, seigneur du monde terrestre, qui était venu pour chastier les cruels coursaires, la ville d'Alger, occupée de force et de fraude par Harroche Barberousse, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 709. — Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 302, et Marmol, vol. 2, p. 404.

puis roi de Tachora, remarqua son hésitation, et fit à l'instant prévenir plusieurs Turcs ou renégats, dont la présence détermina le gouverneur à repousser toute idée de capitulation. Alors, se tournant vers l'envoyé de Charles-Quint, Hassan lui dit en souriant : « C'est une folie de conseiller son ennemi, « mais c'est une folie plus grande encore d'ajouter « foi à ses avis. Et comment l'empereur prétend-il se « rendre maître de la ville ? — Avec cette armée puis- « sante au moyen de laquelle il a déjà chassé ton « maître de Tunis. — Je saurai me défendre mieux que « les autres, repartit aussitôt l'aga, et Alger, célè- « bre déjà par les pertes des Espagnols, verra croî- « tre encore sa gloire dans cette dernière expédi- « tion (1). »

Le bruit courait dans la ville qu'une vieille femme, d'autres disent un marabout, qui déjà avait prédit les naufrages de Diego de Vera et d'Hugo de Moncade, annonçait qu'un sort pareil et plus terrible était réservé à une flotte puissante commandée par l'empereur des chrétiens. Hassan-Aga propageait avec soin cette prophétie, afin de ranimer le courage des Musulmans (2). Il défendit aussi que l'on fît sor-

(1) A cela répondit Asanagas que celui qui suivait le conseil de son ennemi lui offroyt, lui sembloyt estre du tout hors du sens, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 709. — Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 302, et Marmol, vol. 2, p. 404.

(2) Une femme sorcière de la ville s'en alla trouver Hassam-Aga et l'assura qu'il verrait bientôt la ville délivrée du siége et toute l'armée ennemie dissipée. Le père Dan., *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1649, p. 106. — Hablava mucho con una viega hechisera que aviando adivinado la perdicion de Diego de Vera, y de don Hugo de Mon-

tir de la ville les femmes et les enfants, pour les mettre à couvert dans l'intérieur du pays, et il menaça de mort tout individu qui laisserait percer la crainte sur son visage, ou qui donnerait un conseil timide, mesures d'autant plus vigoureuses que cette attaque le surprenait au moment où ses forces, déjà affaiblies par les défaites récentes de Dragut et de Cara-Mami, étaient en grande partie occupées à faire la guerre dans l'empire de Maroc contre les Portugais, et qu'il avait à peine sous la main huit cents Turcs et cinq mille Maures originaires d'Alger ou réfugiés de Grenade. Les cavaliers turcs formaient ses meilleurs soldats. Ces forces étaient, il est vrai, augmentées d'une grande multitude d'Arabes qu'Assan avait attirés en distribuant des présents à leurs cheiks; mais ils étaient peu redoutables, et propres seulement à inquiéter et à tourmenter l'armée espagnole (1).

Les Arabes combattaient alors à pied ou à cheval, les piétons toujours mêlés parmi les cavaliers, dont ils suivaient avec la plus grande agilité les mouvements. Ils évitaient les rencontres sérieuses ou le choc des bataillons, et ils se contentaient d'escarmoucher et d'envelopper avec rapidité ceux qui s'é-

cada, agorava tambien la del emperador. Sand., vol. 2, p. 301. — Voyez aussi Paolo Jovio et Marmol.

(1) Mandó y pagó gruessas campañias de Alarabes, etc. Sand., vol. 2, p. 301. — Les chefs des Alarbes lui avaient fait un grand nombre de cavaliers et de piétons, lesquels, vagabondant hors la ville, en lieux ouverts, partroublerayent les troupes de nos gens, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 710.

cartaient des rangs. Les piétons se présentaient au combat à moitié nus et sans autres armes que des dards. Les cavaliers portaient de longues zagaies ferrées des deux bouts, pour frapper par devant et par derrière ; ils se servaient aussi de boucliers de cuir longs et légers, en forme de cœur, et ils les maniaient avec tant d'adresse pour recouvrir eux et leurs chevaux, lorsqu'ils avançaient ou reculaient, que, pour une faible récompense, ils ne craignaient point de s'exposer pour but aux traits, qu'ils détournaient sans efforts avec leurs zagaies, et qu'ils recevaient sur leurs boucliers (1).

Mais que pouvait une milice pareille contre des bataillons aguerris et bien armés? Peu confiant dans leur courage, Hassan prit pour la garde d'Alger toutes les précautions que lui suggéra son expérience. Il fit appeler le cheik de la ville (cheik-el-Medine), et lui ordonna de distribuer sur les remparts, d'après un plan régulier, les citoyens en état de porter les armes (2). Des étendards rouges, verts, jaunes, indiquaient les différents postes, et des compagnies de la milice, distribuées dans les endroits les plus importants, servaient à contenir les habitants et à ranimer leur ardeur. La porte Bab-Azoum, la porte Bab-

(1) Paolo Jovio, vol. 2, p. 713. — Le père Dan., p. 294. — Villegagnon. — Marmol.

(2) Hassan-Aga fit appeler aussitôt Sidi Saïd-el-Chérif, qui était alors Cheik-el-Medine, et il lui ordonna de distribuer les habitants dans les tours et sur les remparts, etc. — Relation de la descente de Charles-Quint à Alger, tirée des archives du Mehkemé d'Alger. Traduit par Venture. Ms. de la Bibl. roy.

el-Ouëd, la porte de la Marine, la Casaubah furent confiées aux joldachs les plus intrépides, et aux capitaines les plus renommés. Hassan-Aga se réserva la défense d'un fort qui battait à la fois la terre et la mer, et il y planta l'étendard que, dans leur langage hyperbolique, les Algériens appelaient le *drapeau de la victoire* (1).

Il prit encore une mesure d'une grande prudence en ordonnant que les arbres qui encombraient les abords de la ville fussent abattus, et il commença par son propre jardin. Préparatifs inutiles si les éléments eux-mêmes n'étaient venus prendre la défense des corsaires!

Vers le soir du jour où l'envoyé de Charles-Quint se rendit à Alger, le vent fraîchit, et Doria, craignant quelques catastrophes, conduisit les galères au cap Matifoux qui offrait une anse commode pour le mouillage (2). L'empereur y demeura deux jours, attendant que la mer se calmât et que les vaisseaux d'Espagne fussent tous arrivés; ces deux jours perdus causèrent la ruine de l'expédition. Il paraît que Charles-Quint ne voulut point effectuer le débarquement sans les Espagnols, pensant qu'il était plus prudent de n'agir qu'avec des forces considérables,

(1) Hassan-Aga se réserva la défense d'un des châteaux d'Alger..... Il s'y établit avec les soldats au son des instruments militaires. On voyait l'étendard de la victoire flotter au-dessus de sa tête, etc. Ms. du Mehkemé à la Bibl. roy. — Voyez la pièce entière aux pièces justificatives.

(2) Et sur la nuit le vent et la mer commencèrent à chanter, Sa Majesté fut contrainte de lever l'ancre, craignant fortune de mer, etc. Ms. de Vandenesse.

et voulant surtout laisser à l'Espagne l'honneur d'une guerre qu'elle avait sollicitée avec ardeur, et pour laquelle ses états avaient généreusement contribué. Mais l'importance de l'entreprise et le danger de la saison devaient être les seuls guides de l'empereur dans cette circonstance, et, comme il est certain que les forces dont il pouvait disposer permettaient, ainsi que l'état de la mer, de tenter le débarquement, il commit la plus grande faute en ne le faisant pas. La fortune trahit ceux qui méprisent ses faveurs; l'empereur en fit bientôt la cruelle expérience.

Le 23 octobre (1), au point du jour, les vaisseaux de transport, qui avaient mouillé à l'ouest d'Alger, passèrent à l'est, et s'approchèrent de l'embouchure de l'Aratche. L'empereur était placé en vue de toute l'armée, sur la poupe de sa galère; un crucifix lui servait d'étendard, et ses bannières étaient couvertes de croix.

De ce côté la plage est unie, sablonneuse, et s'enfonce, par une pente insensible, sous les eaux; elle offre donc, lorsque la mer est calme, une disposition commode pour un débarquement. Mais comme la rade d'Alger est ouverte, il arrive que la vague qui vient du large déferle avec violence contre cette rive, même par le beau temps, et rend souvent la descente difficile. Cependant les troupes furent heureusement mises à terre par les galères et les petites embarcations.

(1) A 23 de octubre, año 1541. Saud., vol. 2, p. 302. — Le 23, au point du jour, Sa Majesté fit débarquer les soldats, etc. Ms. de Vandenesse.

Les soldats avaient eu l'ordre de ne prendre que leurs armes, et ils apportèrent dans cette opération tant de bonne volonté et d'intelligence, qu'en un moment l'armée tout entière fut débarquée; l'ennemi n'opposa, il est vrai, qu'une résistance insignifiante (1). L'empereur, suivi de sa maison, descendit à terre à neuf heures du matin, et dès que les troupes eurent pris leur repas, il les divisa en trois corps de sept mille hommes chacun : les Italiens, auxquels on joignit les soldats et les chevaliers de Malte, formèrent le premier; le second était composé des Espagnols, presque tous des vieilles bandes; enfin les Allemands et les Bourguignons ou Comtois, augmentés d'un grand nombre de volontaires, composèrent le dernier. Charles-Quint donna à chacun d'eux trois pièces d'artillerie de petit calibre pour éloigner les Arabes, et il se porta à trois milles de là, où il assit son camp. A minuit, les Maures vinrent donner une alarme; ils s'étaient établis sur le revers de la montagne qui dominait le flanc gauche de l'armée, et de ce point ils tiraient des flèches et des arquebusades jusque sur le quartier de l'empereur. On distinguait, au milieu des cris et des hurlements féroces qu'ils poussaient, les sons d'une musette et d'un flageolet (2). L'escarmouche dura près d'une

(1) Començaron los Españoles á tomar tierra, con poca resistencia de los naturales. Sand., vol. 2, p. 302. — Les Musulmans de la campagne s'approchèrent pour empêcher la descente; mais les boulets des vaisseaux les forcèrent à demeurer spectateurs du débarquement, qui se fit sans peine. — Ms. arabe du Mehkemé, Bibl. roy.

(2) Ms. de Vandenesse. — Sandoval. — Marmol. — Ms. arabe du Mehkemé, Bibl. roy.

heure, et obligea d'éteindre les feux qui servaient de point de mire aux infidèles. Lorsque le jour parut, les chrétiens marchèrent du côté de la ville, et vinrent établir leur camp à un mille de la porte Bab-Azoum. L'armée, dans cette position, était couverte par un profond ravin qu'on passait sur un pont, où l'empereur jeta les Italiens, qui se trouvaient ainsi à l'extrême droite, du côté de la mer; les lansquenets allemands occupèrent le versant de la montagne, et l'empereur se logea près d'eux, dans le marabout de Cidi-Jacob, au milieu d'un terrain planté de vignes. Les Espagnols formaient la gauche de l'armée, et ils s'étendaient jusque sur les hauteurs (1); ils furent seuls engagés dans cette journée qui s'écoula, pour eux, en escarmouches continuelles. Les Arabes combattaient de loin, et profitaient adroitement des accidents du terrain et de la connaissance qu'ils avaient des lieux pour se précipiter sur les chrétiens et s'évader ensuite avec la plus grande vitesse. Leurs

(1) Le 24, Sa Majesté et son camp vinrent loger à un mille vers la ville. Sa Majesté en des vignes, les Espagnols sur la montagne, les Italiens vers un pont contre la ville, partie des Allemands en bas, le reste sur une autre montagne. Ms. de Vandenesse. — Occupatis montibus, seconda acies consedit in collibus, quos montibus subesse diximus, et paulò infrà, secundùm litus, acies tertia constituta est. Villegagnon. — L'empereur campa à un ermitage qu'on nomme Cidi-Jacob, et, faisant trois quartiers des trois nations, il mit l'infanterie espagnole au plus haut, près de la montagne du fort, les Allemands sur des collines, près de lui, et les Italiens dans la plaine, vers la mer. Marmol, vol. 2, p. 406. — Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 303, et Paolo Jovio, vol. 2, p. 712 et 713. — Les infidèles établirent leur camp près de Ras-Tafoura (cap Tafoura), et « ils « occupèrent tout l'espace compris entre le bord de la mer et le haut des « collines. » Ms. arabe du Mehkemé, Bibl. roy.

mouvements étaient si rapides, qu'on ne pouvait jamais les joindre; mais si un soldat s'éloignait des rangs, il était aussitôt enveloppé et percé de coups. Don Alvare de Sandéo et Louis Perez de Vargas, à la tête de deux régiments, les poussèrent avec vigueur, les débusquèrent des maisons de campagne où ils se fortifiaient, gravirent les pentes roides et difficiles de la montagne, et arrivèrent jusqu'à la pointe d'une colline qui s'élève elle-même sur le sommet de la montagne et commande la citadelle d'Alger. Ils s'y établirent, et, quoique pressés par une multitude d'ennemis, ils s'y maintinrent aisément, car les piquiers, couverts d'excellentes armures, redoutaient peu les traits des Arabes, que les scoupétiers tenaient à distance à coups d'arquebuse. Cette colline, dont les Turcs apprirent alors à connaître l'importance, fut couronnée, peu de temps après l'expédition de Charles-Quint, par un fort à quatre bastions, capable de tenir une garnison de mille hommes, et armé de plusieurs pièces en bronze. C'est le fort l'Empereur.

Plusieurs auteurs, dont aucun ne fut contemporain, ont écrit, sur la foi d'une tradition erronée, que ce fort était construit à la place même où furent dressées les tentes de Charles. Ce qui précède montre que cette opinion, quoique très-répandue, est absolument fausse (1).

(1) Le Ms. arabe du Mehkemé dit, il est vrai : « L'ennemi abandonna « les retranchements qu'il avait commencés à El-Tafoura, et alla s'éta- « blir sur la colline nommée Coudiet-el-Saboun, où depuis fut établi « le château de l'Empereur. » Ce passage, rapproché de la tradition, lui

Cependant l'empereur jugeait avec joie que les murailles de la ville seraient promptement ruinées par l'artillerie, et qu'il pourrait en outre se procurer l'avantage immense de prendre les défenseurs en flanc au moyen des galères et des vaisseaux qui s'établiraient sous la place, et enfileraient, dans sa longueur, le rempart que l'on découvre tout entier depuis la mer. Certain du succès, il ordonna qu'on s'occupât sur-le-champ de débarquer le matériel de siége.

C'est au moment où il croyait toucher à un magnifique triomphe, quand déjà les plus grands obstacles paraissaient vaincus, à l'instant où son armée couronnait les hauteurs et pressait de tous côtés une place dont il venait de reconnaître la faiblesse, qu'un revers accablant lui arracha une victoire assurée, et replongea dans le néant les vastes espérances que sa politique avait fondées sur cette dangereuse expédition.

A neuf heures du soir, la pluie commença à tomber et le vent du nord-est se leva; dans le milieu de la nuit, le temps acheva de se gâter, et, vers le matin, le tempête devint horrible; les nuages amoncelés

donnerait une espèce de force. Mais le mouvement que l'auteur arabe attribue à l'armée chrétienne n'eut pas lieu. Il est trop important pour qu'aucun auteur chrétien ait pu l'oublier. C'est évidemment une erreur, et cette erreur est si grande, qu'elle détruit toute la valeur du passage. D'ailleurs le Ms. du Gazewat, lui-même, n'indique point ce mouvement. Il dit : « Le roi d'Espagne fit transporter l'artillerie sur la colline qu'on « nomme Coudiet-el-Saboun, et il commença à foudroyer la ville. » Ce passage renferme lui-même une assertion fausse, et ne confirme point, comme on le voit, la version du Mehkemé.

laissaient échapper des torrents d'eau, la mer se soulevait, et la flotte entière était en danger de périr. Les soldats, dont on n'avait pas encore débarqué les tentes, passèrent une nuit cruelle, car la terre était tellement détrempée, qu'ils enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans une boue grasse et fangeuse où ils ne pouvaient ni s'asseoir ni se coucher. Accablés de fatique, glacés par l'eau qui pénétraient leurs habits, à peine s'ils étaient capables de soulever et de manier leurs armes.

Au point du jour, un corps de piétons maures et cavaliers turcs sort d'Alger (1), et se jette à l'improviste sur trois bataillons d'infanterie italienne que Prosper Colonne avait poussés au delà du pont, à la moitié de la distance qui séparait la ville du camp. Ils s'étaient établis à droite et à gauche de la route, sur quelques tertres plantés d'arbrisseaux et de figuiers; mais, accablés par la fatigue de la nuit, transis de froid, ils ne peuvent opposer qu'une faible résistance à cette attaque soudaine. La pluie avait éteint les mèches, gâté la poudre et rendu inutiles les arquebuses des scoupétiers; c'est donc en vain

(1) Hanc impugnandi nostri occasionem hostes prætermittendam non putarunt. Tum enim magno numero et summo silentio egressi, adventu suo nostras vigiles oppressēre, etc. Villegagnon. — Ce voyant, les Turcs et Maures, estant dedans la ville, sortirent au point du jour, etc. Ms. de Vandenesse. — Conosciendo esto en Argel, salieron muy de mañana, etc. Sand., vol. 2, p. 303. — A la pointe du jour, le mardi, les Algériens firent une sortie générale avec cette confiance que leur inspirait la protection du ciel. Ms. arabe du Mehkemé. — A la fin le Tout-Puissant jeta un regard de bonté sur son peuple fidèle. Les vents se déchainèrent, le tonnerre gronda, etc. Ms. arabe du Gazewat.

que quelques piquiers essayent de faire face à l'ennemi; ils sont bientôt accablés sous une grêle de traits et de pierres. Les plus braves veulent résister et sont massacrés; un porte-enseigne est tué et son étendard est insulté, déchiré par les infidèles qui poursuivent les fuyards avec tant d'ardeur, que quelques-uns pénètrent jusque dans l'intérieur du camp (1). Au premier bruit de cette attaque, l'empereur envoya plusieurs enseignes d'infanterie au delà du pont, et l'ennemi se retira en tumulte. Alors survint Fernand de Gonzague; il exhorta les soldats à effacer, par une action vigoureuse, le déshonneur de leur fuite, et commanda la charge. Prosper Colonne fit quelques représentations sur le danger qu'offrait cette manœuvre, mais Gonzague n'en tint point compte, et l'infanterie, guidée par Augustino Spinola, se porta si vigoureusement sur l'ennemi, qu'elle le refoula jusque dans la ville où les soldats chrétiens seraient infailliblement entrés si les Algériens n'eussent fermé subitement les portes, laissant en dehors un bon nombre des leurs qui s'échappèrent par le fossé et gravirent la montagne. Les Italiens s'approchèrent si près, que plusieurs d'entre eux touchèrent les battants de la porte; on rapporte même qu'un chevalier de Malte, de nation française, nommé Savignac, y planta son poi-

(1) Peu de piquiers soustindrent l'impétuosité des assaillants, et que tout le reste des autres fut tourné en fuite. Mais les Turcs mirent incontinent en pièces ceux qui s'étoient osé arrêter, ainsi que vraiment ils estoient demy morts de longue veille et de faim, et tremblans de grande froidure. Paolo Jovio, vol. 2, p. 714.

gnard (1). La situation des chrétiens devint alors critique, car tandis que les Turcs, du haut des remparts, les accablaient de traits et de pierres, ceux qui s'étaient échappés le long du fossé reparurent sur leurs flancs. Pris de tous les côtés à la fois, il leur était également difficile de tenir ferme ou de battre en retraite. Mais ce qui augmenta le désordre, c'est que les troupes engagées dans le combat étaient formées en grande partie de nouvelles levées qui ne connaissaient pas encore leurs officiers, et qui n'étaient point habituées à se rallier au milieu du danger. En cet instant, Hassan-Aga, que l'on reconnaissait à l'éclat et à la richesse de son costume, sortit de la ville et lança sur les chrétiens une nouvelle troupe de cavaliers et de piétons (2); à l'instant tout sembla plier, et les sentiers qui conduisaient au camp se remplirent de fuyards. Mais la plupart de ceux qui cherchaient lâchement leur salut dans la fuite tombèrent entre les mains des Arabes qui les massacrèrent sans pitié. Quelques vieux routiers, à la tête desquels combattait Spinola lui-même, s'arrêtèrent sur un pont de bois à peu de distance de

(1) On l'attaqua de si bonne façon que l'armée alla jusques aux portes, où le chevalier de Savignac, Français de nation..... planta son poignard et l'y laissa fiché bien avant. Le père Dan., p. 105. — Pons de Balagner, dit : « Savignac, qui portoit l'enseigne de la religion, laissa pour mémoire « de cette action son poignard fiché dans la porte. » Baudoin, *Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, vol. 1, p. 292.

(2) Sobrevino Azan-Aga muy luzido, con muchos cavalleros y peones... Sand., vol. 2, p. 303. — Asan-Aga, que l'on pouvoit facilement cognoistre par la contenance de son visage et par son brave équipage, saillit très-opportunément. Paolo Jovio, vol. 2, p. 715.

la ville, et on les vit présenter à l'ennemi leur front hérissé de lances, donner la mort à tout ce qui osait s'approcher, et renvoyer intrépidement aux infidèles les traits qu'ils arrachaient de leurs casques ou de leurs corselets. Les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, que l'on reconnaissait dans la mêlée à leurs cottes d'armes violettes chargées d'une croix blanche, se distinguèrent particulièrement dans cette journée (1). Pressés autour d'une enseigne navale, couverts de leurs boucliers, ils opposèrent au danger un courage intrépide, continrent ou repoussèrent l'ennemi, et reculèrent pas à pas, au milieu d'une grêle de traits et des hurlements des Maures, dont la vaine fureur s'exhalait en menaces, en cris, en exécrations. Osant à peine approcher de ces hommes redoutables, les Arabes fuyaient, s'avançaient, fuyaient encore, semblables, sous leurs grandes robes blanches, à l'écume de la mer qui bat un roc immobile. Les chevaliers comptèrent trente blessés et huit morts, au nombre desquels était le brave Savignac, enseigne de la religion, le même qui avait planté son poignard dans la porte d'Alger. Atteint d'un coup d'arbalète, il s'appuie sur un soldat,

(1) Les cavaliers de Rhodes, qui combattoyent à pié sous une enseigne navale, presque seuls d'entre tous, en résistant vaillamment, se retirèrent très-constamment par combles tortues, après avoir perdu leur porte-enseigne, et quelques fort chevaleureux personnages qui, portant salades et cuirasses sous cotes d'armes violettes, marquetés de croix blanches, s'estoyent arrêtés sur la queue. Paolo Jovio, vol. 2, p. 716. —..... Quorum fuga Rhodii equites, soli ad portas civitatis restiterunt, aliquot italis viris fortibus adjunctis, etc. Villegagnon.

élève encore de sa main défaillante son étendard, et ne l'abandonne qu'en mourant. Le courage de ces hommes héroïques sauva l'honneur des armes chrétiennes, et empêcha seul que cette retraite ne dégénérât dans une horrible déroute. Un chevalier français, qui rendit par la suite son nom célèbre, Nicolas de Villegagnon, se fit aussi remarquer en cette occasion par un trait plein d'audace. Blessé au bras d'un coup de lance tandis qu'il combat audacieusement au milieu des cavaliers arabes, il profite du moment où l'ennemi contre lequel il lutte cherche à tourner son cheval, s'élance contre lui, le tire par terre et le poignarde dans la boue (1).

Les Barbares avaient sur les chrétiens, outre l'avantage du nombre, celui de la connaissance exacte des sentiers et des ravins dont le terrain était couvert, en sorte qu'ils se présentaient sur tous les points et de tous les côtés à la fois, remplissaient l'air de leurs cris, et se multipliaient à l'œil par leurs mouvements tumultueux et rapides. Mais ce qui assurait leur supériorité, c'est qu'ils avaient conservé l'usage des arbalètes et des arcs, dont ils pouvaient se servir malgré la pluie, tandis qu'il était impossible aux chrétiens de tirer aucun parti de leurs arquebuses (2). Le chemin qui conduisait au camp était

(1) En cette meslée, Nicolas de Villegagnon fut atteint au bras d'un coup de lance, ayant son coup de pique failli. Néanmoins il ne perdit point courage, mais voyant le cheval de son ennemy empesché à tourner dans la fange, comme il étoit de haute stature, se lança sur lui, et, lui empoignant un bras, le tira par force en terre, et le tua à coups de poignard. Baudoin, vol. 1, p. 201.

(2) L'arc et la fronde étaient les seules armes dont on pût faire usage

semé de morts sur une longueur de près d'un demi-mille, et il n'échappa presque aucun des soldats qui prirent la fuite du côté de la mer. Dans cette extrémité, les officiers eux-mêmes perdaient courage, et beaucoup déjà pensaient que tout était perdu. Mais l'empereur ne se laissa ni abattre, ni épouvanter, et il remplit en ce jour le devoir d'un vaillant capitaine. Voyant le désordre de cette retraite, il fit d'abord avancer trois enseignes de lansquenets, qui, dès la première alarme, s'étaient rangées auprès de ses tentes, et il les appuya de sa personne avec les gentilshommes de sa maison. La terreur des fuyards et l'impétuosité des Turcs étaient si grandes, que les lansquenets eux-mêmes se laissèrent entraîner et tournèrent le dos. Alors Charles-Quint, piquant son cheval et mettant l'épée à la main, s'élance au milieu des fuyards, leur reproche leur lâcheté, et s'adressant aux lansquenets : « Soldats, leur dit-il, c'est aujourd'hui qu'il faut combattre pour le salut de tous, « et pour l'honneur du nom allemand; votre empereur vous regarde! » Après ce peu de mots, il fait sonner la charge; les lansquenets, encouragés, pleins d'ardeur, se portent au-devant de l'ennemi qui fuit et disparaît (1).

dans cette journée, à cause de la pluie qui ne cessa de tomber à grands flots. Ms. arabe du Mehkemé. — Voyez aussi tous les auteurs chrétiens.

(1) Aussitôt le maudit de Dieu prit ses armes, ses gardes l'entourèrent, et il s'avança pour arrêter les progrès des Algériens. Les Musulmans reculèrent. Ms. du Mehkemé. — Voyez aussi Ms. de Granvelle, à la Bibl. de Besançon. — Ms. de Vandenesse, *id.* — Villegagnon. — Sandoval, etc.

Cependant la tempête, dont la violence était toujours allée en croissant, avait occasionné les plus grands désastres parmi les bâtiments de charge ; mal assurés dans leur mouillage, et fatiguant beaucoup à cause de leur volume, ils chassaient sur leurs ancres, se choquaient, se brisaient les uns contre les autres, et finissaient par sombrer ou par se perdre sur les rochers. En quelques heures, il en périt environ cent quarante. Toute la côte, depuis Alger jusqu'à Cherchell, était couverte de mâts, de pièces de bois, de cadavres d'hommes et de chevaux (1). Les Arabes, accourus des montagnes, égorgeaient sans pitié les malheureux que la tempête avait épargnés, ne faisant grâce ni aux femmes ni aux enfants. Ulloa rapporte qu'une jeune fille, d'une ravissante beauté, maîtresse de don Antonio Carriero, capitaine de marine, tomba entre les mains d'un Arabe qui, après l'avoir dépouillée de ses riches habits et des pierreries dont elle était couverte, la mit impitoyablement à mort, ne se laissant toucher ni par ses pleurs ni par ses charmes. On reconnaît ici l'empire d'une religion encore plus sanguinaire que voluptueuse.

Malgré la tempête, les galères avaient réussi à se maintenir sur leurs ancres, autant par le travail des rameurs que par l'habileté des capitaines ; néanmoins,

(1) Ita vis ventorum mare commoverat ut quum naves incuteret neque anchoræ, neque funes obstarent, etc. Villegagnon.—Sobrevino un valiento cierço que propriamente llaman nordeste que puso toda la flota en terminos de perdese, etc. Sand., vol. 2, p. 304. — Voyez aussi le Ms. de Vandenesse. — Paolo Jovio, vol. 2, p. 717. — Baudoin, vol. 1, p. 292. — Marmol, vol. 2, p. 406.

lorsque le jour parut, les marins, voyant que la fureur du vent ne diminuait pas, commencèrent à perdre courage, et quelques-uns laissèrent porter sur la rive. Mais ce fut la mort et non la vie qu'ils y trouvèrent; tous furent massacrés par les cavaliers arabes au moment où, sortant de l'eau, ils se croyaient sauvés (1). Il était déchirant de voir ces malheureux demander à genoux leur grâce, se traîner aux pieds des forçats de la chiourme, et les prier, les larmes aux yeux, de les recevoir pour esclaves, eux leurs maîtres! L'inhumaine cruauté des Arabes évita de plus grandes calamités, car beaucoup de galères, qui déjà avaient fait un mouvement pour s'approcher de terre, changèrent de projet en voyant le sort horrible des naufragés. Cependant Janetin Doria avait été affalé à la côte; l'empereur reconnut sa galère au moment où, échouée sur un banc de sable, elle était battue par d'autres navires que la violence de la mer poussait sur elle; ne pouvant se résoudre à le laisser périr à la vue de l'armée et sous les yeux de son oncle, il envoya sur le rivage Antoine d'Aragon à la tête de trois enseignes d'infanterie italienne

(1) Enfin no pudiendo mas, y por no perecer ahogados, hizaron bela y investieron en tierra algunas galeras, fue gran lastima, etc. Sandoval, vol. 2, p. 304. — Quand les galères eurent toujours demeuré aux ancres, depuis la minuit jusques au grand jour, ceux du dedans voyant qu'ils ne pouvoient plus longuement endurer les injures de la tempête et craignant d'estre engloutis dedans l'eau, ne doutèrent davantage à faire perte des vaisseaux, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 718. — Les esclaves musulmans recouvrèrent alors leur liberté, et les Arabes de la campagne massacrèrent tous les chrétiens que les flots avaient épargnés. Ms. du Mehkemé, Bibl. roy.

pour repousser les Arabes et le recueillir. André Doria opposa au danger sa fermeté d'esprit accoutumée; il réprima avec indignation quelques conseils timides, et fit jeter à fond de cale les moins courageux. Beaucoup d'autres capitaines s'étant conduits avec la même vigueur, on n'eut à regretter que quinze galères, savoir : onze de celles qui appartenaient au prince Doria, deux d'Espagne, et la capitane de Naples; mais, ainsi que nous l'avons dit, on perdit plus de cent quarante bâtiments de charge de toutes grandeurs (1).

Le spectacle déchirant de tant de calamités avait affaibli l'âme des plus vieux guerriers. Mourant de froid, de faim, de fatigue, ils ne songeaient qu'aux désastres de la marine, et désespéraient de revoir jamais les bords de l'Europe. Mais Charles-Quint faisait preuve d'une force au-dessus de tous les malheurs : il encourageait les siens, et se montrait partout avec un visage tranquille et assuré; il consolait les blessés, veillait à ce qu'ils fussent transportés sous les tentes que l'orage avait laissées debout, et, toujours armé, toujours exposé à la pluie, au vent, à la grêle, il paraissait songer moins à lui qu'au dernier soldat. Gonzague, l'illustre Cortez et le duc d'Albe partageaient ses soins, ses fatigues et sa noble constance.

(1) Il y périt, en très-peu d heures, environ cent quarante vaisseaux qui estoyent menés à voiles quarrées, sans rames..... On ne regretta seulement que quinze galères perdues. Paolo Jovio, vol. 2, p. 718 et 719. — Hâc tempestate centum et trigenta naves desideratæ sunt. Villegagnon. — Voyez aussi Ms. de Vandenesse et Sandoval, etc.

Les grands périls éprouvent les grandes âmes; victorieux, on aurait pu douter du courage de Charles-Quint; vaincu, il montra une fermeté dont l'esprit le plus vigoureux était seul capable.

Le 26, l'empereur se rendit en personne sur le rivage dans l'espoir de recueillir des vivres et des munitions; mais, voyant qu'il devait y renoncer, que la tempête durait toujours, et que la disette était dans le camp, il concentra son armée pour l'éloigner de la ville, et il rétrograda de trois milles en suivant le bord de la mer (1).

Le lendemain la tempête avait perdu de sa force, et Doria put expédier, non sans un grand danger, une embarcation auprès de l'empereur, afin de le prévenir qu'il avait conservé assez de vaisseaux pour recevoir toute l'armée, mais que la mer étant encore très-mauvaise, il pensait devoir conduire les débris de l'escadre au cap Matifoux, lieu commode pour l'opération délicate du rembarquement qu'il était impossible d'effectuer en cet instant sur aucun point de la rade. L'empereur approuva ce projet, et se disposa aussitôt à conduire l'armée, jusqu'au cap, qui n'était pas éloigné de plus de six lieues, mais qu'on ne pouvait atteindre que difficilement à cause des rivières et du mauvais état des chemins. Comme on manquait de vivres, on commença par tuer plusieurs che-

(1) Lorsque le roi d'Espagne, que Dieu confonde! vit le courroux du ciel, ses vaisseaux brisés, son armée épuisée par les veilles, mourant de faim et de froid, ses troupes massacrées par les Algériens, il prit le parti de retourner à Temandfous, etc. Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

vaux de trait que l'on avait débarqués dès le premier jour, et l'on en distribua la chair aux soldats; ils la firent cuire avec le bois dont la tempête avait encombré le rivage, et trouvèrent ainsi, dans leur malheur même, quelque soulagement à leurs misères. Le lendemain les blessés furent placés au centre de trois bataillons chargés de les protéger, et l'armée se mit en marche. Elle arriva, toujours poursuivie par la cavalerie turque et par des nuées d'Arabes, sur les bords de l'Aratche (1), dont les eaux étaient tellement enflées qu'il était impossible de la passer même à cheval, tandis que dans les temps ordinaires on la franchit aisément à pied vers son embouchure. Plusieurs soldats qui voulurent tenter de gagner l'autre rive ayant été emportés par la violence du courant, on campa en cet endroit. L'armée présentait la forme d'un triangle dont un côté seulement faisait face à l'ennemi, les deux autres étaient défendus par la mer et par le fleuve. Ne voulant pas perdre, en remontant l'Aratche, l'avantage d'une position aussi forte, l'empereur s'occupa de construire promptement avec les débris des vergues, des mâts et des planches dont le rivage était couvert, un pont

(1) Quand il eut fait sept milles de chemin, ayant retiré les malades et les blessés au milieu de trois bataillons poursuivis de la cavalerie des Barbares épandus de toutes parts, arriva au torrent qu'ils nomment Al-Carran, en langue mauresque. Paolo Jovio, vol. 2, p. 720. — On arriva ce jour-là à une rivière qui est à deux lieues d'Alger, du côté du levant, mais elle était si enflée, qu'on ne put la passer ni à gué ni à cheval, etc. Marmol, vol. 2, p. 407. — Il arriva à l'entrée de la nuit sur les bords de l'Harach. Les eaux de cette rivière avaient extraordinairement augmenté par les pluies continuelles, etc. Ms. du Mehkemé, Bibl. roy.

au moyen duquel il put gagner l'autre rive. Mais le lendemain les eaux ayant diminué, les Espagnols trouvèrent plus haut un gué où ils passèrent le fleuve; quant à l'empereur, il le franchit à son embouchure, entouré du duc d'Albe, du duc de Sesse, de Fernand Cortez, de don Fernand de Gonzague, et entre deux lignes de mousquetaires qui avaient de l'eau jusque sous les bras. A partir de cet instant, Hassan-Aga se retira avec les Turcs, et l'armée ne fut plus inquiétée par les Arabes que l'on tenait facilement en respect par l'artillerie et les arquebuses; cependant ils commirent d'horribles excès sur les malades et les blessés qui furent abandonnés par les soldats dont le cœur s'était endurci dans ces terribles extrémités, car alors chacun ne songeait qu'à soi, tant était grand l'abattement de tous les esprits (1).

Le jour suivant on rencontra l'Oued-el-Hamiz, rivière profonde et fangeuse où les hommes et les chevaux enfonçaient et disparaissaient subitement. On fut donc obligé de construire un pont, et le rivage fournit heureusement encore les mêmes ressources que pour celui de l'Aratche. Enfin, le 30 octobre, l'empereur atteignit le cap Matifoux; l'armée s'abrita et se fortifia dans les ruines de l'ancien Rustonium, où elle reçut de la flotte les vivres dont elle manquait

(1) Les Mores et les Alarbes cruélisoient très horriblement par espicial sur les malades et débilés de playes, abandonnés par nos gens, ainsi qu'il n'y avoit nul d'eux qui eust pitié de la calamité d'autruy, se trouvant chascun surpris de sa propre peur, entre si froides espérances de sauveté. Paolo Jovio, vol. 2, p. 721.

depuis plusieurs jours, pendant lesquels les soldats furent réduits à ne subsister que de racines et d'oignons sauvages.

Fernand Cortez ouvrit alors l'avis de retourner à l'attaque d'Alger, se chargeant de prendre la ville avec les seules ressources qui avaient échappé à l'orage. Ce conseil hardi, auquel l'immense réputation de son auteur devait donner un grand poids, ne fut point adopté, et même les courtisans le tournèrent en ridicule (1). Quant à l'armée, elle était si démoralisée, qu'elle ne songeait qu'à fuir et à regagner l'Europe.

Le 1er novembre, la mer s'étant calmée, l'empereur ordonna que les troupes fussent embarquées de la manière suivante : d'abord les Italiens, ensuite les Allemands, et enfin les Espagnols. Pour faire place à toutes les troupes, on fut obligé de jeter à la mer les chevaux que portaient les vaisseaux de charge. Les gentilshommes et les barons, à qui ils appartenaient, ne pouvaient se consoler de les perdre; c'était pitié, en effet, de voir ces pauvres animaux nager autour des navires, au pied des rochers, et s'épuiser en vains efforts pour échapper à la fureur des vagues qui finissaient par les engloutir.

Cependant, comme l'embarquement marchait avec lenteur à cause de la disette des petites embarcations, la moitié de l'armée à peine était à bord, lorsque le vent fraîchit de nouveau, et qu'une seconde tempête

(1) No le quieron oyr y aun dizen que uvo algunos que hisieron burla del. Sand., vol. 2, p. 306.

s'éleva, aussi terrible que la première. Les bâtiments qui avaient reçu leurs hommes, craignant de nouvelles infortunes, mirent alors à la voile, gagnèrent la haute mer, abordèrent dans les différents ports d'Italie, et répandirent partout la nouvelle de cette grande calamité.

L'empereur ne s'embarqua que le 3 novembre, quittant ainsi le dernier cette terre où il avait été trahi de la fortune, mais où il ne voulait pas trahir sa gloire. Il ne laissa au cap Matifoux que cinq galères pour opérer le sauvetage de quelques bâtiments échoués, et le 4 (1) il arriva, par un très-gros temps, à Bougie où il resta quatorze jours, attendant que la mer se calmât; mais, pendant tout ce temps, la violence de l'orage fut telle, qu'une caraque se brisa sur ses ancres et se perdit corps et biens; les galères coururent aussi dans le port de grands dangers. « Voyant alors Sa Majesté, dit Vandenesse, le temps « estre tant contraire, et la grosse nécessité qu'il « y avait de vivres, le remède principal fut de recou- « rir à la miséricorde de Dieu, et les 11, 12, 13, se « firent processions générales, où Sa Majesté fut en « personne, estant chacun communié, lui deman- « dant miséricorde et le priant vouloir envoyer le « temps propice pour pouvoir partir dudit lieu. »

Le 17, le temps s'étant un peu calmé, l'empereur s'embarqua; mais, assailli de nouveau par la tem-

(1) Sa Majesté, avec grande tourmente, navigea toute la nuit, vint, par l'aide de Dieu, le 4, au port devant la ville de Bugie. Ms. de Vandenesse.

pête, il fut heureux, après deux jours de lutte en pleine mer, de pouvoir rentrer à Bougie. Enfin, le 23 novembre, à dix heures du soir, il remit à la voile et put atteindre l'île Majorque, d'où il était parti, cinq semaines auparavant, plein d'espoir et de confiance dans sa fortune. De là il se rendit au port Saint-Antoine d'Iviça, qu'il quitta le 30 novembre, à minuit, pour se diriger sur Carthagène, où il arriva le 1er décembre vers la fin du jour.

Les orages perpétuels dont fut assaillie l'expédition de l'empereur causèrent des maux infinis à l'armée; les soldats, déjà fatigués des souffrances qu'ils avaient endurées, gagnèrent, sur les vaisseaux où on les avait accumulés, des maladies cruelles qui, se joignant aux dyssenteries dont ils étaient généralement atteints, en enlevèrent près d'un tiers. Plusieurs navires furent encore engloutis par les flots ou jetés à la côte; on remarqua surtout un naufrage qui se passa à la vue de l'armée. Au moment où les premiers bâtiments appareillaient pour quitter le cap Matifoux, deux vaisseaux de charge, poussés par la tempête, vinrent échouer à peu de distance de la ville et se fracassèrent. A cette vue, les cavaliers arabes accoururent, suivis d'une foule de Maures, pour égorger les naufragés (1); mais les chrétiens, reprenant courage à l'aspect du danger, se pelotonnent, font face de tous les côtés à la fois, présentent partout à l'en-

(1) Pour lors la cavalerie des Alarbes estoit accourue au rivage, estant sursuivie de la multitude des Mores, afin de massacrer ces pauvres gens déjettés et abandonnés de la fortune, car ces Barbares ne les vouloyent recevoir à merci. Paolo Jovio, vol. 2, p. 722.

nemi leurs longues et terribles piques, et s'acheminent audacieusement vers la ville en forçant la foule des Arabes à s'ouvrir devant eux. Hassan-Aga, prévenu qu'ils désiraient se rendre à lui, sortit à leur rencontre, et, touché de pitié et d'admiration, il leur accorda la vie.

Telle fut l'issue désastreuse de cette fameuse entreprise : les nations en ont gardé le souvenir, et depuis on a cru que des tempêtes défendaient les côtes inhospitalières de l'Afrique.

L'expédition d'Alger n'avait point été annoncée avec la même pompe que celle de Tunis; elle ne produisit pas non plus, au moment où elle se préparait, autant d'effet sur l'esprit des peuples. Ce n'était plus une nouveauté dans le règne de l'empereur, et ce monarque n'avait pas cru que les circonstances politiques fussent telles qu'il dût travailler avec le même soin qu'en 1535 à enflammer la chrétienté tout entière du zèle des croisades. Pour enchaîner ses ennemis prêts à se lever, sa politique avait trouvé d'autres ressources; tout obéissait à sa voix, il était le maître! Un coup à frapper lui restait pour intimider Soliman, rendre plus difficile le brigandage des corsaires, diminuer les ressources de Barberousse, atténuer les effets de l'alliance de François Ier et du sultan; il fallait prendre Alger. Il le pouvait; la France n'était point encore en mesure de l'attaquer en Italie, et aucune escadre turque ne contrariait ses desseins par sa présence dans la Méditerranée; mais il devait se hâter, car déjà le tonnerre grondait dans le lointain. Plein de ses hautes idées politiques,

il partit malgré l'époque avancée de l'année, et les orages si communs en automne sur les côtes d'Afrique. Mais il apprit alors que l'homme qui peut quelquefois conjurer les tempêtes que soulève la colère des mortels ne peut rien contre celle de Dieu; il succomba. Ce succès inespéré combla les Algériens de la joie la plus vive, enflamma leur confiance, augmenta leurs richesses, doubla leurs ressources maritimes et les rendit véritablement redoutables. L'orgueil naturel au cœur des Barbares leur fit envisager la défaite des chrétiens comme leur propre victoire. Trois fois déjà les flottes espagnoles étant venues se perdre en face de la ville, ils crurent Alger inexpugnable, et lui donnèrent le nom glorieux de *cité victorieuse*. Les pirates reprirent leurs courses, et, devenus puissants par les débris de la puissance chrétienne, ils causèrent sur mer des maux infinis. Le désastre de l'empereur ne sortit jamais de la mémoire des Algériens : plusieurs relations, des poëmes, des chants populaires en conservèrent le souvenir. Hassan-Aga adressa à la Porte un compte détaillé de cet événement fameux, et Khaïr-ed-Dine, lui-même, remit au sultan les dépêches de son lieutenant. Le grand seigneur se montra vivement touché d'un succès si inattendu : il loua hautement la valeur d'Hassan-Aga, lui fit remettre une magnifique pelisse, et, par un khati-shérif, lui conféra le titre de vizir. Les chefs de la milice et les habitants d'Alger, qui s'étaient distingués par leur zèle et leur courage, reçurent aussi un cafetan d'honneur. « Alger, dit le Gazewat, depuis ce glorieux

événement, semblable à une jeune épouse qui contemple avec complaisance sa beauté et ses ornements, jouit d'un bonheur inaltérable ; la renommée publia sa gloire d'un pôle à l'autre, et la terreur du nom musulman resta gravée dans le cœur des infidèles (1). »

Le marabout dont les prières avaient, au dire des Algériens, excité la tempête qui ruina la flotte de Charles-Quint, fut regardé comme un personnage de la plus grande sainteté, et ses restes mortels furent ensevelis dans un monument érigé non loin de l'ancienne maison consulaire de France. Sa mémoire est encore en vénération à Alger. « Que dirons-nous, s'écrie un poëte arabe, du grand Ouèli-Dédé ? Les chrétiens vinrent autrefois avec une nombreuse flotte, méditant la perte d'Alger. Ouèli-Dédé s'approche de la mer et ordonne aux vagues de s'agiter. Aussitôt les flots se déchaînent, les vaisseaux des infidèles se brisent, et la surface des eaux est couverte de planches et de mâts flottants (2) ! »

Son tombeau, ainsi que celui de plusieurs autres saints personnages, servaient d'asile inviolable aux criminels, et les Algériens croient encore qu'il suffirait aujourd'hui de battre la mer avec les ossements du pieux marabout pour soulever une tempête.

Mais au milieu de tout cet orgueil et de toute cette joie, le courage que les chrétiens avaient montré dans plus d'une rencontre, leur supériorité à la

(1) Ms. du Gazewat, Bibl. roy.

(2) Poëme sur le bombardement d'Alger par les Danois, en 1770, traduit de l'édition barbaresque, par Venture. Ms. de la Bibl. roy.

guerre, le danger extrême dont Alger fut menacé, causèrent une grande impression dans l'esprit des Barbares, et, peu de temps après, une prophétie annonçant qu'Alger succomberait un jour devant des soldats vêtus de rouge circula dans la ville. L'action héroïque de Ponce de Savignac, l'audace qu'avaient montrée les chevaliers de Malte, faciles à reconnaître dans la mêlée par la couleur éclatante de leur cotte d'armes, donna naissance à cette prophétie que le courage de nos soldats se chargea naguère de vérifier.

CHAPITRE XV.

Joie qu'on éprouve en France en apprenant le désastre de Charles-Quint devant Alger. — Le roi se prépare à la guerre. — Le capitaine Polin est envoyé à Constantinople pour demander des secours au sultan. — Il fait à ce prince et à tous ses officiers de magnifiques présents. — Soliman promet qu'une puissante armée navale sera envoyée à Toulon pour se mettre sous les ordres du roi. — Barberousse doit commander cette armée. — Polin vient en France annoncer au roi le succès de son ambassade. — Il passe à Venise et s'efforce en vain d'entraîner cette république dans l'alliance du roi. — Il retourne à Constantinople et obtient une audience du sultan dans l'intérieur même du palais. — L'époque avancée de l'année force ce prince à renvoyer au printemps suivant les secours promis. — Intrigues de Charles-Quint. — Il échoue auprès du pape, qui refuse de se déclarer contre François. — Ses succès à la diète. — Il se rapproche de Henri VIII, roi d'Angleterre. — Il est sur le point de balancer l'influence de François sur la Porte et d'arrêter le secours promis. — Barberousse reçoit enfin l'ordre d'appareiller. — Lettre du sultan au roi de France. — Barberousse paraît devant Reggio, le prend et le saccage. — La fille du gouverneur le frappe par sa beauté. — Il la fait enlever et l'épouse. — La flotte turque paraît à l'embouchure du Tibre. — Épouvante de Rome. — Lettre de Polin. — Le comte d'Enghien, à qui le roi avait confié le commandement des forces réunies à Marseille, quitte Paris. — Empressement des gentilshommes à le suivre. — Arrivée de Khaïr-ed-Dine à Marseille. — Il portait le titre de roi. — Il descend à terre avec une suite nombreuse. — S'apercevant bientôt que rien n'est prêt pour la guerre, il en témoigne son mécontentement et se montre d'une grande insolence. — Incertitude du roi au moment d'agir. — Polin part pour Paris, et obtient du roi l'ordre d'attaquer Nice. — Dénombrement de la flotte et de l'armée françaises. — Le comte d'Enghien arrive avec ses vaisseaux dans le port de Villefranche, près de Nice. — Il y est suivi par Barberousse. — La ville est attaquée d'abord sans succès. — La brèche ayant été agrandie, la ville est obligée de se

rendre. — Le comte d'Enghien lui accorde une capitulation favorable. — Les janissaires, mécontents d'avoir été frustrés du pillage, menacèrent Polin de le tuer. — On attaque la citadelle. — Bientôt les Français manquent de poudre.—Ils en demandent à Barberousse, qui les reçoit de la manière la plus dure et la plus insolente. — Il menace de lever le siége et de retourner à Constantinople. — Polin descend aux prières les plus humbles pour le retenir.—Bientôt des lettres interceptées apprennent que le marquis du Guast s'avance à la tête de forces considérables.— L'abandon du siége est résolu.—Promptitude avec laquelle les Turcs désarment leurs batteries.—Barberousse gagne le port d'Antibes.—Doria, qui s'approchait de Nice, est battu par une violente tempête qui désempare sa flotte. — Polin presse Barberousse de l'attaquer.—Mais le corsaire demeure dans l'inaction. — Il paraît certain que, par un accord tacite, Doria et Barberousse évitaient de s'entre-détruire.—Sarcasmes des officiers turcs.—Réponse de Barberousse. — Khaïr-ed-Dine rentre à Toulon. — Il expédie vingt-cinq galères pour piller les côtes d'Espagne. — Cette escadre rentre à Alger.—Khaïr-ed-Dine reste à Toulon jusqu'à la fin de l'été suivant. — Il entretient des rapports assidus avec Doria. — Il entame avec l'amiral génois une négociation pour l'échange des esclaves. — Dragut lui est rendu sans rançon. — Il le met de nouveau à la tête des corsaires de la Méditerranée.

La nouvelle du désastre de Charles-Quint porta la joie dans la cour de France. Le roi, dont les dispositions hostiles n'étaient déjà plus un problème, vit ici l'occasion d'éclater, et il se prépara avec plus d'activité que jamais à la guerre. Ainsi cette entreprise, dont Charles-Quint attendait de si grands résultats et dont il avait précipité l'exécution, malgré le conseil de ses généraux, hâta par sa triste issue les événements qu'elle devait conjurer. L'expédition d'Alger eut pour l'empereur les plus funestes effets. Elle agrandit la piraterie au lieu de la détruire, et ralluma en Europe le flambeau de la guerre au lieu de l'éteindre. Toutefois nous verrons bientôt ce

prince ressaisir la supériorité par d'habiles négociations, et réparer, à force de génie, les torts de la fortune. Négocier est un plus grand art que celui de vaincre : une bataille gagnée soumet par la force, un traité librement obtenu humilie moins et a de plus longs résultats.

Polin, baron de La Garde, avait remplacé Rinçon à Constantinople. D'un entendement ouvert, d'un esprit subtil, d'une prudence consommée, il possédait encore une santé robuste, qualité essentielle pour une ambassade qui exigeait alors de si pénibles voyages. Nul ne convenait mieux à ce poste de jour en jour plus important. Dépassant les bornes d'une sage politique, François, qui avait créé avec tant de prudence une forte alliance à Constantinople, allait faire un pas de trop dans cette direction. Appeler une flotte infidèle dans les ports de France, y réunir ses vaisseaux, agir de concert avec les Turcs contre l'empereur, tel était son but, tel était l'objet secret de la mission confiée à Polin.

Le baron de La Garde quitta la France dans le courant de l'automne de l'année 1541 ; il prit sa route par Venise, et rencontra en Servie Soliman qui revenait de son expédition de Bude. L'ambassadeur était chargé de présents magnifiques : c'étaient des vases d'argent d'un travail exquis, du poids de six cents livres, et cinq cents longues robes de soie ou de drap, teintes des plus riches couleurs (1). Soliman promit d'assister le roi par

(1) Ainsi que nul ne trouve entrée vers tels Barbares sans porter quel-

terre et par mer dans la guerre qui allait éclater; toutefois il remit à son arrivée à Constantinople la discussion des mesures à prendre. Polin, ajoutant à ses présents des caresses et des promesses plus grandes encore, s'appliqua pendant la route à gagner la bonne volonté des principaux pachas. A peine à Constantinople, le sultan décréta qu'une armée navale commandée par Barberousse se rendrait, le printemps suivant, au port de Marseille pour y prendre les ordres du roi, et qu'un ambassadeur expédié sur-le-champ à Venise engagerait cette république à se déclarer contre l'empereur. Polin se hâta de retourner en France, pour informer le roi du succès de sa mission; après un court séjour à Fontainebleau, il reprit le chemin du Levant, et à son passage à Venise, il chercha, d'accord avec Pellicier, ambassadeur de France, à gagner de nouvaux partisans au roi. Ce fut en vain, et l'envoyé de Soliman, qui arriva bientôt après, échoua de même dans sa mission. Les malheurs de la guerre précédente avaient rendu le sénat prudent.

On touchait à la fin de l'année 1542, lorsque Polin arriva à Constantinople. Le sultan, dont il réussit à obtenir une audience dans l'intérieur même du palais, distinction rare pour un chré-

ques dons, Polin lui présenta, pour le service et enrichissement de son buffet, des vases et vaisselle d'argent excellemment mis en œuvre, jusques au poids de six cents livres; et aux bassas, capitaines du sérail et portiers, cinq cents robes longues de toutes sortes de draps, de soie ou d'écarlate. Paolo Jovio, vol. 2, p. 474.—Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 309.

tien (1), répondit qu'il n'était plus temps de songer à conduire aussi loin une flotte considérable ; que, du reste, il n'avait rien perdu de sa bonne volonté envers le roi, *son ami et son frère*, et qu'il le prouverait en mettant à sa disposition, l'année suivante, une armée double de celle qu'il demandait. Ainsi Polin qui s'était consumé en négociations, en intrigues, en efforts de tous genres, vit s'éloigner l'espérance d'obtenir ces secours tant désirés ; et ce fut avec désespoir qu'il expédia en France, pour apprendre au roi cette fâcheuse nouvelle, une galère qu'il tenait prête à partir, dans l'espérance qu'elle annoncerait la flotte de Barberousse.

Pendant ce temps, la guerre s'était faite d'une manière assez languissante entre François et Charles-Quint. Quelques succès faciles, promptement effacés par des revers sans importance, marquèrent les hostilités dans le nord ; le siége de Perpignan, mal commencé, mal conduit, honteusement levé, furent les seuls efforts de l'armée du midi ; les guerres de ce temps étaient des guerres impuissantes. L'absence de troupes régulières et les embarras du trésor arrêtaient sans cesse les progrès des armées. Les longues campagnes, les marches aventureuses étaient à peine possibles, et c'était un bonheur, car si la guerre y perdait de son éclat, les peuples du moins ignoraient ces terribles inva-

(1) Le Français, ce qui paravant n'avait été permis qu'à très-peu de nos gens, fut introduit dans la chambre propre du soudan. Paolo Jovio, vol. 2, p. 750.

sions, dont ils n'ont vu que trop d'exemples dans le siècle présent.

A ces faits peu importants, nuls, succédèrent des intrigues et des négociations plus habilement conduites. L'empereur avait pénétré les projets de François Ier, et sans perdre un instant, il prit toutes les mesures possibles pour combattre le danger. S'il échoua dans ses intrigues auprès du pape qui refusa de se déclarer contre la France, il fut plus heureux en Allemagne, où il obtint que la diète défendît de nouveau, sous des peines sévères, aux lansquenets de s'engager à la solde du roi. Il parvint aussi à tirer de l'Espagne des subsides considérables; mais le trait principal de sa politique fut une alliance avec Henri VIII, alliance utile et déshonorante à la fois, qu'il conclut au même instant où il s'efforçait d'exciter les peuples contre François, pour ses intelligences avec les Turcs, et qui lui mérita le reproche d'être moins attaché qu'il ne le prétendait aux véritables intérêts de la religion. Etendant ses intrigues et son influence jusqu'à Constantinople, peu s'en fallut qu'il n'y fît échouer les projets du roi. Tout semblait ainsi se préparer pour une lutte terrible : on eût dit que l'Europe entière allait s'ébranler ; mais ces grands mouvements ne produisirent que de faibles résultats : comme si les peuples et les rois accablés eussent manqué de force.

Après beaucoup d'hésitations et de lenteurs, causées par les intrigues de Charles-Quint, le sultan avait enfin décidé que les secours promis à François Ier seraient accordés. Il fit à l'ambassadeur de

riches présents, et lui remît la lettre suivante adressée au roi de France.

« J'ai livré à Polin, par paternelle libéralité, une « armée marine de telle qualité et quantité que l'avez « demandée, et très-bien équipée de toutes choses. « Il est aussi commandé à l'admiral Barberousse qu'il « obéisse aux conseils d'yceluy, et conséquemment « qu'il mène la guerre contre les ennemis à votre vou- « loir. Pour votre égard, vous ferez le devoir d'ami, « si la navire est ramenée à Constantinople, après « que les affaires seront heureusement accomplies. « Au demeurant, toutes choses viendront prospére- « ment, selon votre vouloir et le mien, si vous pre- « nez soigneusement garde, que le roi Charles « d'Espagne, votre éternel ennemi, ne vous trompe « derechef sous mention de paix. Car vous l'aurez « très équitable avec lui, après que vous aurez brûlé « ses pays, par avant gâté de toute misère de « guerre (1). »

Khaïr-ed-Dine mit à la voile le 28 mai 1543, et le 20 du mois suivant il parut devant Reggio, à la tête d'une flotte composée de cent cinquante bâtiments de guerre de toutes grandeurs. A cette vue la terreur se

(1) Paolo Jovio. — Cette lettre, remarquable de toute manière, offre une particularité qui n'échappera point au lecteur : Charles-Quint n'y reçoit que le titre de roi. Le sultan affecta toujours de lui refuser le titre d'empereur, qu'il accordait au contraire à François Ier. De là s'est maintenue dans la diplomatie française l'habitude d'appeler le roi empereur, dans toutes les négociations avec la Porte et les puissances barbaresques. On remarquera aussi que la finesse et l'habileté de Charles-Quint, dont François Ier fut si souvent dupe, étaient mieux connues à Constantinople qu'on n'aurait pu le supposer.

répandit sur la côte, et les habitants de Reggio prirent la fuite. Malgré les efforts de Barberousse et de Polin, la ville fut saccagée et livrée aux flammes. Le fort voulut d'abord se défendre, mais les Turcs débarquèrent quelques pièces de gros calibre dont le feu intimida tellement le gouverneur, Diégo de Gaëtano, que, cédant aux larmes de sa femme et de ses enfants, il se rendit sous la seule condition de conserver la liberté. La beauté de sa fille frappa malheureusement Barberousse, et le cynique vieillard, foulant aux pieds son serment, la fit enlever, et, après l'avoir contrainte à changer de religion, il l'épousa (1). Le sac de Reggio jeta l'épouvante dans tout le pays, et quand on apprit à Rome que la flotte turque s'approchait, ce fut un désordre, un tumulte, une frayeur impossibles à décrire : les femmes chargées de leurs enfants, les vieillards, les hommes, tout fuyait et se hâtait de sortir de la ville : les religieux eux-mêmes s'échappèrent de leurs cloîtres, et on les voyait, tremblants et défaits, demander le chemin qui conduisait aux portes. L'obscurité de la nuit vint ajouter à la confusion générale, et c'était en vain que le gouverneur Piétro Centurione précédé d'hommes portant des torches, parcourait les rues pour rassurer la population ; il ne pouvait arrêter,

(1) Dió á saco el castillo cautivando los hombres, uvo una hija del Gaëtan hermosa y musica que hizó renegar por tener la por muger. Sand., vol. 2, p. 367.—La fille de Diego, jeune damoiselle de singulière beauté, sur laquelle le barbare vieillard avait jeté ses paillards yeux, fut menée à la galère capitainesse, et incontinent instruite en la loi de Mahomet, pour devenir sa femme légitime. Paolo Jovio, vol. 2, p. 787.

retarder même le flot du peuple qui se précipitait vers la campagne. Cependant on venait de recevoir une lettre de Polin conçue en ces termes :

« L'armée marine que Solyman envoye pour la « défense de France, sous la conduite de Barberousse, « a charge de m'obéir de telle sorte qu'il ne nuise à « nul qu'à nos ennemis, par quoi faites publier aux « Romains et à tous autres habitants l'ore de la sei- « gneurie papale, qu'ils ne craignent rien d'ennemi « de nous, car jamais les Turcs n'enfrindront la foy « que le soudan m'a donnée très-manifestement ; et « savez aussi pour certain que le roi de France n'a « rien plus cher que de voir l'état de Rome, non seu- « lement sain et sauf, ains encore très fleurissant, et « pourtant défendu contre toute injure des impié- « teux (1). »

Mai s rien ne put rassurer la ville, qui fut en proie à la plus vive inquiétude tout le temps que les Musulmans passèrent à l'embouchure du Tibre pour y faire de l'eau.

Le comte d'Enghien, à qui le roi confia, quoiqu'il eût à peine vingt ans, le commandement des forces réunies à Marseille, partit alors de Paris ; il était accompagné d'une foule de gentilshommes, tous empressés de voir les Turcs, et de profiter, pour observer leurs usages nouveaux, de cette occasion qui ne se reproduirait peut-être jamais. La cour galante de François Ier fut menacée d'un dépeuplement complet, et il ne fallut rien moins que les ordres positifs du

(1) Cette lettre, comme la précédente, a été conservée par Paolo Jovio.

roi pour mettre des bornes à cet entraînement (1). Quand le prince approcha de la ville, les galères du port et tous les canons, tirant à la fois, ébranlèrent le ciel par de si nombreuses salves, que les malades et les femmes grosses furent obligés de se cacher dans les caves. Triste manière de consommer des approvisionnements dont la pénurie se fit sentir plus tard devant Nice!

Khaïr-ed-Dine arriva le 5 juillet à Marseille, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. « Il se mon« trait, dit Vieilleville, accompagné de deux bachas, « car il portait le titre de roi, et de douze ou treize « autres vêtus ordinairement de robes longues de « drap d'or, qu'ils ne portaient que quand ils des« cendaient à terre; il était encore suivi d'une infi« nité d'autres gens qui avaient des offices et des « états serviles, que je ne puis nommer et à nous « inconnus, sous cette tyrannique et monstrueuse « monarchie; leurs habits les faisaient également « reconnaître, car chacun y est vêtu selon la charge « qu'il exerce. »

Barberousse ne tarda pas à s'apercevoir que rien n'était prêt pour une entreprise quelconque, et, comme le temps s'écoulait dans l'inaction, il témoigna avec insolence son mécontentement; il s'arrachait la barbe de désespoir en se plaignant qu'on l'eût fait venir de si loin pour le laisser languir dans l'oisiveté, et se déshonorer par un repos honteux (2). Polin par-

(1) Mémoires de Vieilleville.

(2) Bramava Barbarroxa tirandose de las barbas, por aver venido tan larga jornada, con aquella gruessa armada, etc. Sand., vol. 2, p. 317.—

tit alors subitement pour demander les ordres du roi. Au moment d'agir, François paraissait hésiter et ne plus savoir à quel objet employer ces forces qu'il avait sollicitées à si grands frais. Le danger auquel il s'était exposé le frappait enfin, et il se voyait menacé de la réprobation générale s'il rangeait sous ses drapeaux d'odieux Barbares qui déshonoraient alors la guerre par plus de cruautés et de calamités qu'aucun autre peuple de l'Europe; car, suivant la remarque de Voltaire, le christianisme a établi dans nos sociétés certaines règles de droit des gens, ignorées des peuples de l'antiquité et des nations musulmanes. C'était trop tard s'apercevoir du péril. L'habileté consiste à juger les événements éloignés comme s'ils étaient présents. L'ardeur avec laquelle on poursuit un projet peut quelquefois en faire perdre de vue le danger; mais un homme d'État doit être à l'*abri* de pareilles illusions. Le roi donna enfin l'ordre d'attaquer Nice.

La flotte française se composait de vingt galères et de dix-huit vaisseaux de charge; l'armée qui fut embarquée sur ces derniers bâtiments était de huit mille hommes. Le comte d'Enghien mit à la voile le premier, et, deux jours après, il fut rejoint par l'escadre turque dans le port de Villefranche. Un parlementaire, qui obtint l'entrée de Nice, s'efforça de gagner les habitants en leur exagérant les avantages qu'ils trouveraient à dépendre d'un royaume puis-

Le Barbare était fort courroucé d'avoir navigué si grand espace de mer, et estre estimé venu pour néant avec perte de sa réputation. Paolo Jovio, vol. 2, p. 829.

sant, au lieu de relever d'un prince proscrit, sans asile, et dépouillé également par ses amis et par ses ennemis. Les échevins répondirent noblement qu'ils étaient résolus de rester fidèles à leur prince légitime, Charles de Savoie, dont ils avaient toujours éprouvé la justice et la bonté.

La voie des négociations épuisée, les Français mirent leurs troupes à terre, et l'on prépara tout pour l'attaque. Paolo Siméoni, chevalier de Rhodes, défendait la ville; captif de Barberousse, il s'était autrefois familiarisé avec les Turcs qu'il redoutait peu, et il sut faire passer sa confiance dans l'esprit de ses soldats. Les premiers efforts des assiégeants se portèrent sur un point dont les fortifications, nouvellement réparées, s'écroulèrent bientôt sous le canon; dès que la brèche parut praticable, on donna l'assaut. Les Turcs et les Français rivalisaient d'audace; deux étendards furent plantés au haut des murs, mais celui des infidèles resta aux mains des assiégés, qui tuèrent l'enseigne et rejetèrent les assaillants dans le fossé. Cent Turcs périrent dans cet engagement. La brèche fut alors augmentée, et la garnison, qui avait elle-même éprouvé des pertes, se sentant hors d'état de résister à une nouvelle attaque, demanda à capituler. La ville fut reçue à composition, et ses droits ou priviléges lui furent garantis par le comte d'Enghien. Les Turcs, mécontents de n'en avoir pas obtenu le pillage, vouèrent à Polin une haine si violente, que, depuis, il fut souvent en danger d'être assassiné (1).

(1) Quisieron los Turcos la cuidad á saco, y por que no se la dieron

La ville réduite, on songea à attaquer la citadelle. Les Musulmans, qui firent alors preuve de décision et d'une certaine habileté (1), mirent en batterie, dans un lieu bien choisi, sept pièces de canon, dont deux remarquables par leur grandeur. Le feu de cette artillerie ruina les tourelles et les plus hautes défenses des murs, sans causer cependant de dommages sérieux aux fortifications. Les Français commencèrent aussi à canonner la citadelle, mais la poudre leur manqua bientôt, et Polin fut réduit à l'humiliation de venir en demander à Barberousse. Ce vieillard, d'une humeur grossière et sauvage, s'emporta, accabla les Français de sarcasmes, et leur reprocha insolemment, ce qui était en effet une honte, qu'à la porte de leur pays, ils osassent demander à des étrangers de la poudre et des boulets! Il paraît même que dans sa colère il menaça Polin de le charger de fers (2). Il est certain, toutefois, qu'il as-

quisieran matar á Polin y á Borbon. Sand., vol. 2, p. 348.— A cause de quoy, non guères après, les janissaires, comme fraudés de leur espérance, tâchèrent de tuer Polin. Paolo Jovio, vol. 2, p. 822.

(1) Après le siége de Nice, le marquis Du Guast visita les ouvrages des Turcs, et il s'esmerveilloyt tellement de leur subtilité et artifices à drécer remparts, qu'il confessoit que nos gens lui paroissoient de beaucoup inférieurs, en telles choses, au prix des Barbares. Paolo Jovio, vol. 2, p. 836.

(2) Como era libre y dezidor, dixó que como era estio cargavan mas barilles de vino que de polvera, y aun quiso echar grillos á Polin, etc. Sand., vol. 2, p. 348. — De quoi le Barbare murmura et le tança, disant qu'ils avoient mieux aimé charger les naus de plusieurs vaisseaux de vin, que de choses nécessaires à la guerre. Car ce vieillard sévère et brusque ne s'abstenoit pas de jeter tels injurieux brocards, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 833.

sembla aussitôt un divan où il proposa de lever le siége et de retourner à Constantinople. Cette nouvelle jeta les Francais dans la plus grande perplexité. Le baron de La Garde, si l'on en croit Paolo Jovio et Sandoval, descendit alors, auprès de Barberousse et de ses principaux officiers, aux plus humbles supplications; puis, leur promettant de magnifiques récompenses, il ajouta adroitement que non-seulement ils perdraient tout en se retirant, mais que Soliman, instruit de leur conduite, les punirait encore à leur retour d'avoir oublié ses ordres. A force de prières, de négociations et de démarches, il réussit à calmer Khaïr-ed-Dine qui décida que l'on continuerait le siége.

L'attaque était à peine reprise, lorsque des lettres interceptées apprirent que le marquis Du Guast s'avancait, à la tête de forces considérables, pour secourir la citadelle par terre et par mer. Cette nouvelle jeta le découragement parmi les Français et les Turcs; saisis d'une terreur panique, la nuit suivante, ils abandonnèrent leur camp, leur artillerie, leurs munitions, et se sauvèrent, à travers les rochers, dans la boue et dans l'eau, jusqu'à la flotte où ils attendirent le jour. Le retour du soleil éclaira leur honte: l'ennemi n'avait paru nulle part. Cependant on résolut d'abandonner l'attaque de la citadelle, car il était démontré qu'étant d'une assiette très-forte, établie sur le roc, difficile à battre par l'artillerie, plus difficile à ruiner par la mine, on ne pouvait garder l'espoir de s'en emparer avant qu'elle fût secourue. On prépara donc tout pour l'embarquement, qui se fit, du

côté des Turcs, avec une promptitude que les Français admirèrent (1). Dans le tumulte de cette retraite, il fut impossible de contenir les troupes qui se jetèrent dans la ville, la pillèrent et y mirent le feu. Vieilleville confesse que ce furent les Français qui commencèrent le pillage, mais qu'on rejeta l'horreur de cette action sur les Turcs.

Le comte d'Enghien se retira derrière le Var, et Barberousse gagna le port d'Antibes, d'où il apprit bientôt que Du Guast et Doria étaient arrivés à Nice. Ce dernier, avant d'atteindre Villefranche, fut assailli par une violente tempête; plusieurs de ses bâtiments périrent ou souffrirent de notables avaries. Informé de cette catastrophe, Polin se hâta d'en instruire Barberousse, et le pressa de saisir cette occasion pour attaquer et détruire la flotte de l'empereur. L'avis parut plaire à Khaïr-ed-Dine; il répondit qu'il y allait de son honneur et qu'il ferait son devoir; mais il se montra réellement peu empressé d'attaquer Doria, et il ne put y être engagé ni par les conseils, ni par les reproches ou les plaisanteries de ses officiers qui disaient en riant : « Il est juste que Barberousse ne nuise en rien à Doria, car, de corsaire à corsaire, il doit lui rendre ce qu'il en a reçu, il y a peu d'années, à Bône et à Prévesa. » Khaïr-ed-Dine répondait, sans s'émouvoir, « qu'il avait pour lui l'âge et l'expé-

(1) De commun conseil on commença à ramener les artilleries. Merveilleuse fut alors l'industrie des Turcs, qui reportaient non-seulement les leurs sur leurs épaules, mais aussi les plus pesantes des Français, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 834. — Voyez aussi Sandoval et les Mémoires de Vieilleville.

rience, et qu'il distinguait, au moyen de ses yeux affaiblis, bien des choses qu'avec une vue meilleure les jeunes gens n'apercevaient pas (1). » Peu de temps après, il ramena ses vaisseaux à Toulon, d'où il expédia vingt-cinq galères, sous les ordres d'Assan-Celeb, avec ordre de piller les côtes d'Espagne. Après quelques ravages, cette escadre rentra dans le port d'Alger pour y déposer son butin et y passer l'hiver (2).

Khaïr-ed-Dine resta à Toulon jusqu'à la fin de l'été suivant, occupé à réparer ses bâtiments, et à entretenir avec Doria des relations dont les paroles que nous avons citées plus haut dévoilent le mystère (3). Gênes, craignant pour son littoral, cultiva adroitement l'amitié du vieux corsaire, et lui fournit en abondance toutes les ressources qui lui manquaient. Une négociation pour l'échange des esclaves s'ouvrit encore entre les deux partis, et c'est alors que le célèbre Dragut fut rendu à la liberté et renvoyé à Barberousse, non-seulement sans rançon, mais comblé de présents. En vain, jusqu'ici, Khaïr-ed-Dine avait offert trois mille ducats pour son rachat. Jannetin Doria, qui obéissait sans doute à la volonté de l'empereur, n'avait jamais voulu céder à sa demande; mais, dans l'occasion présente, il ne

(1) Voyez Paolo Jovio, Sandoval et Brantôme.

(2) Embió veynte y cinco galeras con Salac, y Asan Ghelesi, á correr la costa de España, etc. Saud., vol. 2, p. 349.—Haëdo dit, fol. 61, que ces galères étaient commandées par Salah-Raïs.

(3) Tuvó este imbierno Barbarroxa gran familiaridad con Andrea Doria, etc. Sand., vol. 2, p. 349.

crut pas qu'il fût possible de payer trop cher la bonne volonté de Barberousse. Beaucoup d'historiens ont attribué cette démarche au désir de mettre Gênes à l'abri des attaques des corsaires; il est permis d'y apercevoir encore un autre but. L'empereur n'avait-il pas, en effet, le plus haut intérêt à gagner Barberousse, et à l'indisposer contre les Français, pour lesquels il ne montra jamais, il faut le remarquer, que peu d'affection?

A peine Dragut fut-il délivré, que le pacha lui donna une galiote de vingt-deux bancs, et le mit de nouveau à la tête des corsaires de la Méditerranée (1). Il ne tarda pas, dans ce poste, à se rendre d'autant plus redoutable qu'il paraissait animé non-seulement du désir du pillage, mais encore du besoin de se venger. On le vit bientôt commander à plus de vingt navires corsaires, et il acheva de jeter les fondements de sa fortune en épousant la fille d'un Turc de Modon, nommé Saraybad, qui lui apporta de grandes richesses (2).

(1) Pues comó Dragut se vió libre, alcanço de Barbarossa que le diesse una galeota proveida de artilleria, y armas, y remeros christianos, y gente de guerra, y una patente en que le hazia general de todos los casarios moros y turcos que andavan en el agua, etc. Sand., vol. 2, p. 493.

(2) Casó con una hija de un Turco de Modon, etc. Sand., vol. 2, p. 493.

CHAPITRE XVI.

Pendant que la flotte turque hiverne à Toulon, le comte d'Enghien gagne la bataille de Cérisoles. — Succès diplomatiques de l'empereur à la diète de Spire. — Il représente la conduite du roi, appelant à son secours la flotte turque, sous des couleurs si odieuses, qu'il anime contre lui l'Allemagne tout entière. — Le roi veut en vain envoyer des ambassadeurs à la diète, ils sont repoussés, et le héraut qui les précédait est chassé honteusement. — Les Français sont déclarés par la diète ennemis publics, et les peines les plus sévères sont portées contre les lansquenets qui prendront du service sous le roi. — Venise même est sur le point de se détacher de l'alliance du roi. — L'empereur se trouve bientôt à la tête d'une armée de cinquante mille hommes. — Son plan de campagne, formé de concert avec l'Angleterre. — Danger où se trouve la France. — Jugement sur la politique de François Ier. — Appréciation de la conduite de Charles-Quint. — Opérations de la campagne. — Belle conduite du capitaine Lalande à Saint-Dizier. — Henry VIII, au lieu de marcher sur Paris, perd du temps devant Boulogne. — La campagne est manquée. — Traité de Crespy. — A la fin de l'été, Barberousse, encore à Toulon, se plaint de l'inaction où on le laisse. — Le roi désirait vivement son départ, mais il manquait d'argent pour lui payer les subsides convenus. — Conduite insolente des Barbares. — Khaïr-ed-Dine défend que le son des cloches annonce l'office divin à Toulon. — La Provence entière souffre de la présence des Turcs à Toulon. — Pour calmer le corsaire, François Ier ordonne qu'on lui remette les Musulmans enchaînés à bord des galères de France. — Le roi, ayant enfin réuni l'argent nécessaire, fait compter 800,000 écus à Khaïr-ed-Dine. — Présents magnifiques du comte d'Enghien à Barberousse. — Barberousse quitte le port de Toulon. — Léon Strozzi, ambassadeur du roi à Constantinople, l'accompagne avec quelques galères. — La flotte turque passe devant Gênes. — Le sénat lui envoie des vivres et de magnifiques présents. — Barberousse se montre devant l'île d'Elbe. — Sa lettre au gouverneur Apiano. — Apiano refuse de rendre le fils de Sinam, qu'il redemande.

—L'île est pillée.—Apiano cède et renvoie le fils de Sinam au pacha.—Barberousse attaque et prend Telamone. — Monteano, situé à huit milles dans l'intérieur des terres, est surpris et pillé.—Porto Hercole est également emporté. — L'île d'Ischia est pillée; presque tous les habitants sont réduits en esclavage. — Après divers ravages le long de la côte, Barberousse s'empare de Lipari. — Enfin il s'éloigne : ses vaisseaux regorgeaient de butin et d'esclaves.—L'empereur poursuit l'exécution de ses plans, et profite de la situation embarrassée de la France pour écraser en Allemagne le parti contraire à son autorité. — La présence de Barberousse à Toulon fut le principe de tous ses succès.—Les princes réformés, démêlant les artifices de Charles-Quint, veulent revenir à l'alliance du roi.—Mort de François Ier.—Mort de Barberousse. Sa sépulture. — Vénération des infidèles pour ce vaillant corsaire.—Portrait de Khaïr-ed-Dine Barberousse.

Il est nécessaire que, suspendant ici notre récit, nous jetions un coup d'œil sur les affaires de l'Europe pour apprécier les conséquences de l'expédition de Barberousse à Toulon : nous verrons qu'elles furent des plus graves. Les intérêts des nations, comme ceux des simples particuliers, sont soumis à des influences morales dont les effets, quelquefois lents, sont toujours inévitables.

Pendant que la flotte turque hivernait à Toulon, et échappait dans son repos à la rigueur de la saison, l'armée française reprenait l'offensive en Italie, et réparait, par la brillante victoire de Cérisoles, l'honneur de ses armes. Le jeune vainqueur du fameux Du Guast, le comte d'Enghien, ne tira malheureusement aucun parti de ce succès; le manque d'argent, les difficultés que firent les Suisses pour franchir les limites du Piémont, la crainte de laisser derrière soi Carignan et d'autres places fortes, évitèrent à l'em-

pereur de plus grands désastres. Comme nous l'avons déjà remarqué, on n'est point habitué à rencontrer dans les guerres de ce temps de brillants résultats; elles se faisaient sur une trop petite échelle, avec des moyens trop imparfaits.

Mais les succès diplomatiques qu'obtint l'empereur à la diète de Spire étaient de nature à le consoler de ce revers. Il attaqua d'une manière si violente et si adroite à la fois la politique de François Ier, il la présenta sous des couleurs si odieuses, qu'il réussit à animer contre lui l'Allemagne tout entière, et que les protestants ne se montrèrent pas moins emportés que les catholiques eux-mêmes. La présence à Toulon de l'ennemi commun, de ces mêmes Turcs qui menaçaient sans cesse l'Allemagne par la Hongrie, de ces odieux corsaires qui ravageaient chaque année les côtes de l'Europe, leur paraissait à tous une chose monstrueuse. Le roi voulut en vain envoyer à Spire des ambassadeurs chargés de défendre ses intérêts; le héraut qui les précédait fut traité avec dureté et chassé honteusement. La diète déclara les Français ennemis publics, et porta les peines les plus sévères contre les lansquenets qui prendraient du service sous le roi. L'empereur tira ainsi, de la présence de Barberousse à Toulon, de plus grands avantages que le roi lui-même, et il paralysa entre les mains de François cette armée formidable, qui ne fut plus désormais pour lui qu'un embarras et une cause de dépense.

Venise même faillit se laisser entraîner au mouvement qui emportait l'Allemagne. Il ne fallut rien

moins, pour la contenir, que l'habileté de Montluc. D'abord il excusa la conduite du roi, ensuite il effraya la seigneurie par le tableau de l'ambition de Charles-Quint, dont elle était menacée de devenir la première victime. L'Allemagne fournit des secours abondants en hommes, en argent; tous y contribuèrent également, protestants et catholiques, et l'empereur se trouva bientôt à la tête d'une armée de cinquante mille hommes. Il avait, pendant l'hiver, concerté avec Henri VIII un plan de campagne redoutable. L'un et l'autre devaient marcher sur Paris, réunir une armée de plus de cent mille hommes sous les murs de cette ville, en faire le siége et l'emporter. Le succès leur paraissait certain, et déjà ils s'étaient partagé la France. Mais de pareilles coalitions offrent rarement de grands dangers : l'ambition qui les a formées se charge de les dissoudre.

L'Europe pouvait alors contempler deux choses également étranges : Barberousse en Provence, et Henri VIII, l'allié de Charles-Quint!

On ne peut s'empêcher de reconnaître que l'amitié qui unissait Soliman et François Ier n'eut rien de bien honorable dans l'usage qu'en fit alors le roi. Ce n'était pas le rôle d'un prince chrétien d'appeler au sein des États chrétiens les armes des Infidèles Trop d'inimitiés séparaient alors les deux religions; l'islamisme avait consacré la sienne par trop de sang et de violences, par trop d'esclaves enlevés à nos côtes, pour qu'on pût se rencontrer à la guerre autrement qu'en ennemis. François Ier ne le comprit que trop tard!

Quant à Charles-Quint, son alliance avec Henri VIII

fut encore plus déshonorante; ce prince avait répudié sa femme, la propre tante de l'empereur, et l'avait laissée mourir de douleur, de chagrin et de misère. Il s'était détaché du sein de l'Église, et avait marqué son hérésie par le meurtre des catholiques, comme ses amours par le sang de ses maîtresses. L'empereur oublia que lui, plus qu'un autre, avait contribué à l'excommunication qui jeta Henri VIII dans l'hérésie, et qu'il avait alors engagé sa parole de ne jamais conclure aucun traité d'amitié ou d'alliance avec lui. Ces actions, la politique les explique; elle ne les excuse pas.

L'empereur ouvrit la campagne par le siége de Luxembourg; quoique d'une assiette vaste et favorable, cette place ne fit qu'une faible résistance; Commerci et Ligni tombèrent encore plus facilement, et l'armée impériale vint assiéger Saint-Dizier. Cette ville, dernier rempart contre l'ennemi, était si mal fortifiée, qu'on ne devait rien en attendre. Mais l'événement trompa ces funestes prévisions, et l'héroïque résistance du capitaine Lalande sauva la France. Malheureusement il fut tué, et sa mort faillit compromettre de nouveau le sort de l'État : la garnison parla de se rendre. Cependant l'empereur avait consumé devant cette place un temps précieux, et déjà l'on touchait aux premiers jours de septembre, l'armée impériale souffrait du manque de vivres, son trésor était épuisé, les lansquenets demandaient leur solde, et ce n'était plus le moment de songer à marcher sur Paris, revenu de sa première stupeur. D'ailleurs Henri VIII, trop pressé d'emporter un lambeau de la

France, avait négligé le plan primitif de campagne, et, au lieu de s'avancer sur Paris, il s'était attaché au siége de Boulogne; enfin, le roi avait organisé une armée. Cette fois, on peut le dire avec justice, Dieu seul sauva la France.

La paix, devenue plus nécessaire peut-être à Charles-Quint qu'à François Ier, fut enfin signée entre les deux monarques, le 18 septembre 1544, à Crespy, près de Soissons : ainsi expira la ligue de l'empereur et du roi d'Angleterre. Tous deux s'étaient montrés trop avides; l'un perdit Paris devant Saint-Dizier, l'autre devant Boulogne.

A la fin de l'été, Barberousse, toujours à Toulon, se plaignit de l'inaction à laquelle on le forçait. Ses troupes, disait-il, se perdaient dans l'oisiveté, et s'affaiblissaient chaque jour sous l'influence fatale d'un climat étranger. Il demandait à grands cris que le roi lui permît de déclarer la guerre à l'Espagne, et de dévaster les côtes de la Péninsule, depuis le cap de Creux jusqu'au détroit de Gibraltar. N'ayant point obtenu le consentement de François Ier, il annonça qu'il voulait retourner à Constantinople. Déjà fatigué de cet incommode auxiliaire, le roi désirait aujourd'hui plus vivement son départ qu'il n'avait d'abord souhaité son arrivée. Mais le pacha exigeait, avant de quitter Toulon, que les subsides promis lui fussent payés, et François, dont le trésor était épuisé, ne savait où prendre de l'argent. Le séjour de Khaïr-ed-Dine à Toulon se prolongeait donc, et le plus cruel fardeau continuait à peser sur la Provence (1). Chaque

(1) Ya se passava el verano quando las galeras an buen tiempo de na-

jour des bandes nombreuses d'infidèles parcouraient le pays, faisaient violence aux femmes et aux jeunes gens, et réduisaient les hommes en esclavage. Par un excès d'insolence, Barberousse avait défendu que la cloche annonçât l'office divin, ou même les différentes heures de la journée; et quand ses soldats allaient au bois, ils ne se contentaient pas de couper les arbres inutiles, mais ils abattaient et détruisaient encore les arbres fruitiers; en un mot, ils agissaient en maîtres et en ennemis, plutôt qu'en amis (1).

Le roi ordonna d'abord, pour calmer l'irascible Barberousse, qu'on lui remît quatre cents Maures ou Turcs, enchaînés à bord des galères de France. Il prescrivit ensuite que l'on fournît à son armée d'abondants approvisionnements, et, dès qu'il eut réuni l'argent suffisant, il le fit transporter à Toulon. Les sommes que les Barbares reçurent alors passèrent 800,000 écus de France. « Il y « avait, dit Vieilleville, trente-deux trésoriers à « Toulon, qui, trois jours durant, ne cessèrent « de faire des sacs de 1,000, 2,000 et 3,000 es- « cus chacun, et y employèrent la plupart de la « nuit. » Le comte d'Enghien fit en outre, d'après les ordres du roi, de magnifiques présents à Bar-

vegar, y Barbaroxa se queria bolver, que era lo mismo que el rey desseava. Pero andavan ambos en largas, uno por aver dineros, otro por no los dar. Sand., vol. 2, p. 349.

(1) Hizieron muchos moles los Turcos en aquellas tierras forçando los mugeres y niños y hechando á la galera los hombres que hurtavan de noche y por los campos. No consentió Barbarroxa taner las campanas á missa, ni á las otras horas. Sand., vol. 2, p. 349.

berousse et à chacun des officiers, suivant leur grade.

Les Turcs affectaient de mépriser les Français, et Barberousse, qui tenait sans cesse contre eux des propos aigres et piquants, n'épargnait pas même le comte d'Enghien. « Ils sont, ajoute Vieilleville, « plus robustes, obéissants et patients que nous, « mais je ne crois pas qu'ils soient plus vaillants : « ils ont un avantage, c'est qu'ils ne songent à rien « qu'à la guerre. »

Enfin Khaïr-ed-Dine, gorgé d'or et encore mécontent, quitta la France. Léon Strozzi, ambassadeur du roi à Constantinople, l'accompagna avec quelques galères.

Le Barbare parut devant Gênes; le sénat, effrayé, lui envoya des vivres et un magnifique présent de drap et de soie. Khaïr-ed-Dine, satisfait, promit de respecter les côtes de la Ligurie, et, se dirigeant sur l'île d'Elbe, il écrivit au gouverneur, Jacopo d'Apiano, la lettre suivante :

« Je sais que vous vous servez d'un jeune garçon « turc, fils d'un capitaine de galères, nommé Sinam « et surnommé le Juif, dès longtemps prins à Tunis. Je « voudroye bien que vous me l'eussiez amiablement « rendu. Si vous le faites ainsi je montrerai que ce « présent m'aura esté agréable, car ceste notre tant « grande armée, en passant outre, s'abstiendra, sous « entière foy, de vous faire aucun tort ou mal, que « puisse un ennemi. Mais si vous ne daignez me « complaire, sachez que devez attendre toute ceste

« calamité qu'un très-malveillant ennemi pourrait « vous apporter (1). »

Apiano répondit que ce jeune homme s'était converti à la foi chrétienne, et que les prêtres pensaient qu'on ne pouvait pas sans crime le livrer de nouveau à l'erreur, mais qu'il s'engageait à le regarder comme son propre fils, et à ne le traiter jamais en esclave. Irrité de ce refus, le pacha débarque des troupes, et met l'île au pillage. Les Barbares s'emparent d'abord de Capo-Libéro dont ils réduisent tous les citoyens en esclavage; puis, se répandant dans les environs, ils poursuivent à travers la campagne et jusqu'au milieu des rochers, où ils cherchaient un asile, le petit nombre d'habitants qui avaient réussi à s'échapper. Effrayé par tant d'excès, Apiano, qui ne pouvait opposer aucune résistance, demanda la paix, et renvoya, couvert de riches habits à l'italienne, le fils de Sinam. Khaïr-ed-Dine reçut ce jeune homme avec la tendresse d'un père, l'embrassa et lui donna sur-le-champ le commandement de sept galères. A partir de cet instant, il fit cesser toutes hostilités, et depuis il respecta toujours l'île d'Elbe (2). Barberousse attaqua ensuite Télamone, en Toscane, ruina les fortifications à leur point le plus faible, et entra dans la ville qui fut saccagée et traitée avec d'autant plus de rigueur, qu'un person-

(1) Cette lettre se trouve dans Paolo Jovio, vol. 2, p. 880.

(2) Quand Barberousse eut recouvré le jeune fils de Sinam, que Salec lui amena vêtu d'un brave accoutrement à l'italienne, d'affection paternelle l'embraçea, et il le fit capitaine de sept galères, etc. Paolo Jovio, vol. 2, p. 882.

nage de cette ville, nommé Bartholomeo, avait, peu d'années auparavant, dévasté le terriroire de Metelin. Khaïr-ed-Dine, pour venger sa patrie, brûla la maison de Bartholomeo, abattit son sépulcre, et dispersa ses cendres au vent. De là, les Turcs se portent pendant la nuit sur la ville de Monteano, située à huit milles dans l'intérieur des terres : ils la surprennent, la pillent et réduisent en esclavage tous les habitants. Porto-Hercole est attaqué avec une promptitude et une violence telle, qu'il n'a pas le temps de recevoir les secours que Cosme de Médicis lui envoyait. La garnison, accablée par le feu de l'artillerie que les Barbares avaient réussi, par une adresse incroyable, à mettre en batterie sur un rocher qui dominait la citadelle, fut heureuse de capituler pour sauver sa vie: la ville fut pillée et incendiée. Khaïr-ed-Dine se dirigea ensuite sur Ischia, et, dans une descente de nuit, il surprit et pilla les trois principaux villages de l'île, mais il n'attaqua point la ville qu'il jugea trop forte et trop bien gardée.

De là, il se jeta dans le golfe de Pouzzolle, et canonna la ville de ce nom; mais ayant appris que le vice-roi de Naples s'avançait, il s'éloigna, pour éviter le combat; il ne cherchait que le pillage et ne s'attachait qu'aux surprises et à l'attaque des villes mal défendues. Poussé de là sur Carréoto, il tomba lui-même comme la foudre sur cette ville, et, après avoir commis d'affreux dégâts sur la côte de Calabre, il vint écraser, avec quarante canons de gros calibre, la ville de Lipari. Un des principaux habitants de cette cité la livra lâchement, sous condition

qu'il conserverait la vie et la liberté; les habitants, au nombre de plus de sept mille, furent réduits en esclavage.

Après tous ces dégâts, Barberousse s'éloigna des côtes d'Italie, chargé d'un butin immense, digne trophée d'une pareille guerre et d'un pareil général. Le nom de Barbares convenait à des hommes qui ajoutaient aux horreurs de la guerre celles du pillage, du viol et de l'esclavage. On sut depuis que les vaisseaux des Infidèles étaient tellement encombrés par le butin, que les malheureux esclaves, pressés les uns sur les autres, à fond de cale, dans des lieux infects et privés d'air, couchés dans l'ordure, périssaient par centaines (1).

Tels furent les résultats de la démarche hardie, mais mal calculée, par laquelle François I[er] appela les forces turques à son secours. Démarche dont il attendait tant de succès et dont il semble que l'empereur ait recueilli seul le bénéfice.

Les historiens contemporains ne s'expriment qu'avec réserve sur tout ce qui concerne la présence des Barbares en Provence. « Une chose, sais-je bien, dit cependant Blaise de Montluc, c'est qu'alors et depuis j'ai toujours ouï blamer ce fait, et crois que

(1) Ceux qui estoient en ceste armée racconterent depuis qu'il y avoit un si grand butin de toutes sortes de personnes, que, sur tout le cours de ceste navigation, plusieurs corps de ces captifs, tués de faim, de soif et de tristesse, comme ils estoient fort étroitement serrés ensemble, au plus bas des carènes, entre les immondices de nature, presque à toutes heures étoient jettés à la mer. Paolo Jovio, vol. 2, p. 888. —Voyez aussi Sand., vol. 2, p. 383.

nos affaires ne s'en sont pas mieux portées.» — «Pour le seur, ajoute Golut, c'est ce qui a fait partir le bonheur de la France, et cette grâce du ciel qui la bienheurait. »

Le roi eût agi avec plus de prudence s'il se fût contenté d'attirer, par des subsides, la flotte musulmane dans la Méditerranée, sans se compromettre aux yeux de l'Europe par une jonction de forces qui blessait l'esprit des peuples, et ouvrait un champ si vaste aux déclamations et aux intrigues de Charles-Quint.

Quant à l'alliance que la France avait contractée depuis plusieurs années avec la Porte, quoiqu'elle lui fût souvent reprochée par l'empereur, elle n'offrait rien de nouveau et surtout rien de condamnable. Les Vénitiens, les rois de Hongrie, les papes eux-mêmes en avaient déjà donné des exemples, et une sage politique en inspira la pensée à François Ier. Elle fut utile au commerce de la France, mais surtout elle servit parfaitement sa politique, en jetant dans la balance un contre-poids dont l'ambition de la maison d'Autriche faisait sentir la nécessité. Elle nous assura, depuis, pendant plusieurs siècles, la prépondérance dans la Méditerranée; une première fois la France s'en écarta à l'époque de l'expédition d'Egypte, et ce fut pour se ménager des regrets.

L'année 1546 vit enfin éclore la pensée dont l'empereur entretenait secrètement, depuis si longtemps, le germe dans son esprit, et c'est alors qu'il donna à l'Europe et au monde le spectacle du succès le plus

difficile que la politique ait jamais obtenu. Profitant de la guerre où il avait su engager Henri VIII et François Ier, et du refroidissement que, durant la diète de Spire, il avait amené entre les protestants et le roi de France, il tenta d'écraser en Allemagne le parti contraire à son autorité, et se jeta dans l'entreprise périlleuse d'une guerre de religion. Les protestants, divisés, privés de l'appui de François Ier, purent à peine résister, et l'empereur, triomphant, dut songer avec orgueil que ce magnifique succès avait pris sa source dans l'alliance même dont son ennemi s'était promis de si grands avantages. François, en appelant Barberousse à Marseille, avait préparé la perte des princes allemands, ses alliés, et ceux-ci tombèrent en aveugles dans le piége que leur tendit alors l'empereur. La gravité de ces faits nous a frappé, et bien qu'aucun historien n'ait assigné, avec précision du moins, aux succès de l'empereur la cause que nous leur donnons, nous n'hésitons point à la produire, parce que notre pensée porte avec elle tous les caractères de vérité et de certitude possible. Nous devons ajouter, pour fermer le tableau des mesures politiques de l'empereur, que, peu de temps auparavant, il avait commencé à négocier les conditions d'une trêve avec Soliman, et qu'abusant de la facilité et de la bonne foi de François Ier, il avait obtenu qu'il s'intéressât aux succès d'une démarche si profondément contraire à ses intérêts, et si opposée à toutes les vues politiques.

Les princes réformés, se sentant frappés, voulurent revenir à l'alliance de François Ier et du roi

d'Angleterre; mais bientôt Henri VIII mourut, et François Ier, souffrant depuis longtemps d'un mal qu'une conduite plus sévère lui eût évité, le suivit de près au tombeau.

Barberousse, âgé de plus de quatre-vingts ans, expira la même année (1547), à Constantinople, vers la fin du mois de mai (le cinquième jour du mois de Zémasiellut) (1); sa vie fut abrégée par les plaisirs du harem, auxquels il se livrait avec emportement, oubliant, pour passer les nuits avec de jeunes et belles esclaves, la pesanteur de son corps et les glaces de la vieillesse. La maladie se manifesta par une légère dyssenterie, et par le refroidissement des parties inférieures du corps. Bientôt après, la fièvre parut et l'emporta. La médecine est un art ignoré parmi les Turcs; à la place de la science règne, chez eux, un stupide empirisme, et Khaïr-ed-Dine n'eut point d'autres secours; un médecin juif lui conseilla, pour tout remède, de s'entourer de jeunes enfants, et de chercher dans leur chaleur naturelle un retour à la santé; mais ce fut en vain. Au moment où il mourut, il roulait encore dans sa tête de nouveaux plans de guerre, de nouveaux projets d'expédition contre les chrétiens. La pensée de sa vie entière se montrait encore, et plus active à l'heure de sa mort. Comme l'âme, elle paraissait survivre au corps.

Barberousse avait élevé dans le faubourg de Bis-

(1) Siendo el mes de mayo del año 1547, dieron le unas muy recias calenturas de las quales en quatorze dias murió. Haëdo, fol. 61 bis. — Acudiole calentura y matole siendo de mas de ochenta años. Sand., vol. 2, p. 383.

sistach, à cinq milles de Constantinople, une superbe mosquée. Il fut enterré près de là, dans une chapelle richement ornée où il avait lui-même construit son tombeau (1).

Les Turcs, superstitieux comme tous les peuples de l'Orient, racontèrent qu'on trouva plusieurs fois de suite son corps hors du sépulcre, couché sur le pavé, mais qu'un sorcier apprit à ses amis au désespoir le moyen de lui rendre la paix (2).

Les Infidèles avaient pour ce vaillant corsaire une si grande vénération, que jamais une escadre, ou même une simple barque n'appareillait à Constantinople sans que les matelots eussent d'abord visité son tombeau, et ne l'eussent honoré par de nombreuses décharges d'artillerie (3).

Khaïr-ed-Dine était d'une haute stature, vigoureux et barbu; mais, à la fin de sa vie, il avait pris trop d'embonpoint. Ses paupières étaient remarquablement grandes et sa vue commençait à baisser; il bégayait, mais il parlaît plusieurs langues et aimait surtout à s'exprimer en espagnol; il se montra cruel envers les chrétiens, mais plein d'humanité pour les Turcs; néanmoins il était craint, car une fois irrité on l'apaisait difficilement. Comme la plupart des Turcs, il était de mœurs plus profondément dissolues qu'il ne nous est permis de l'exprimer ici. La fille de

(1) Estan estas sepulturas y mezquitas, fuera de Constantinopla, cinco millas mas allende de Galata, etc. Haëdo, fol. 61.

(2) Haëdo, fol. 61 bis.

(3) Y disparando mucha artilleria y arcabuzeria por fiesta y gran solenidad. Haëdo, fol. 61 bis.

Gaïtano, qu'il épousa après le sac de Reggio, contribua, dit-on, à précipiter la fin de ses jours (1). Il aimait à railler, et il s'exprimait alors avec une liberté voisine de l'insolence. Toutefois il savait racheter ce défaut par une profonde dissimulation, et souvent par des paroles gracieuses. A la guerre, il faisait preuve d'un courage impétueux et d'une prudence consommée. Plein de prévoyance dans le succès, il montrait dans les revers une constance à toute épreuve, et jamais il ne laissa percer sur son visage ni la crainte ni l'abattement.

Il n'eut qu'un fils, né d'une mère mauresque : c'était Hassan, déjà pacha et gouverneur d'Alger. Le grand-seigneur permit qu'il héritât de la fortune de son père et de tous ses équipages de mer (2).

Luther était mort l'année précédente; ainsi le monde vit disparaître, dans l'espace de quelques mois, quatre hommes qui l'avaient également occupé du bruit de leurs actions. Il n'est point dans notre pensée de les comparer entre eux, et surtout de faire entrer François Ier dans ce parallèle; mais il semble qu'il y ait quelque chose de remarquable dans une semblable coïncidence. On peut dire que cette année délivra l'Angleterre d'un méchant homme, la Méditerranée d'un grand corsaire, l'Allemagne d'un dangereux sectaire, et qu'elle priva la France d'un bon roi.

(1) Fue muy luxurioso en dos maneras, y dizen que se consumió con la hija de Diego de Gaëtan. Sand., vol. 2, p. 383.

(2) Consultez principalement ici Sand., vol. 2, p. 383, et Haëdo, fol. 61.

Barberousse avait conquis Alger l'année même où François montait sur le trône; le premier mourut des suites de son trop grand amour des femmes; le second puisa, dans la même faiblesse, les principes de la maladie qui le conduisit au tombeau, et la même année les emporta.

CHAPITRE XVII.

Événements divers survenus en Afrique avant la mort de Khaïr-ed-Dine. —Muley-Hassem, effrayé des armements de Barberousse, sur le point de faire voile pour Toulon, passe en Italie. — Précautions qu'il prend avant de quitter Tunis.—Luxe que déploie ce prince en Italie.—Son fils Hamida se révolte et s'empare de Tunis. — Conduite indigne que tient ce prince.—Il met à mort les amis de son père.—Muley-Hassem lève des troupes en Italie et repasse en Afrique.—Malgré les conseils du gouverneur de la Goulette, il se porte précipitamment sur Tunis.—Son fils répand le bruit que son père a embrassé le christianisme, et qu'il vient pour livrer de nouveau la ville aux Espagnols. — Les Tunisiens préviennent Hamida qu'ils recevront son père s'il se présente accompagné des seuls soldats de sa garde. — La vue des troupes levées en Italie donne du poids au bruit répandu par Hamida, et Muley-Hassem est repoussé. — Vaincu, il est reconnu parmi les fuyards à l'odeur qui s'échappe de ses habits parfumés. — Son fils lui fait crever les yeux — Hamida, par un traité provisoire avec le gouverneur de la Goulette, se soumet à payer le tribut aux Espagnols. — Ces premières conventions n'ont point de suite, et les Espagnols favorisent le retour d'Abdal-Malek, frère de Muley-Hassem.—Ce prince arrive masqué aux portes de Tunis. — La garde, qui le prend pour Hamida, le laisse passer. — Il pénètre jusque dans la citadelle, où il jette enfin son masque.—Les soldats d'Hamida veulent résister, ils sont massacrés.—Au bout de trente-six jours Abdal-Malek meurt, et Hamida rentre à Tunis.—Ses nouveaux excès, ses nouvelles cruautés. — Il compte sa sœur au nombre de ses maîtresses. — Il demeure paisible possesseur du royaume de Tunis.— Muley-Assem, aveugle, s'échappe et regagne l'Italie. — Détails sur ce prince.

Entraînés par l'intérêt immense qui, dans cette histoire, s'attache à Khaïr-ed-Dine, nous avons dû

suivre ce fameux roi des corsaires jusqu'aux derniers jours de sa longue vie : maintenant il est nécessaire que nous racontions les divers événements survenus en Afrique avant sa mort.

En 1543, Tunis subissait un de ces changements si communs parmi les Maures, où il semblait qu'alors il n'existât plus ni gouvernement ni autorité; là, les rois n'étaient que des maîtres passagers et cruels, les sujets, des révoltés capricieux et inconstants.

Au moment où Barberousse se préparait à faire voile pour Toulon, Muley-Hassem, qui se crut menacé, passa en Italie (1). Il avait pris, avant de s'embarquer, de grandes précautions pour assurer dans Tunis le maintien de ses droits. Il eût dû savoir qu'auprès d'un peuple aussi mobile, les mesures les mieux calculées étaient insuffisantes, et qu'en s'éloignant il commettait une faute que rien ne devait réparer. Mais l'astrologie qui, dit-on, augmenta ses fatales terreurs, ne pouvait pas lui donner une leçon aussi prudente.

Il confia le gouvernement de la ville à un nommé Mohammet-Temtam, personnage considérable et dévoué. Le commandant de la citadelle fut donné au Corse Caïd qui, par la résolution de son caractère, avait mérité le surnom de Férah. Muley-Hamida, fils du roi, reçut, avec le commandement des troupes, la charge de protéger les environs de la ville contre les courses des Turcs ou des Arabes. Enfin, le trésor

(1) Consultez, pour les événements contenus dans ce livre, Paolo Jovio et Marmol.

royal fut mis en sûreté dans le fort de la Goulette, entre les mains du gouverneur don Francesco Toüar. Le roi maure ne crut pas qu'il existât dans Tunis une fidélité au-dessus d'un pareil appât.

Muley-Hassem emmena avec lui de riches et précieux tapis, des joyaux, des ornements de lit, et plusieurs chevaux d'une rare beauté. Le vice-roi de Naples, Piétro de Tolédo, le logea dans un palais somptueusement orné. Muley-Hassem étalait lui-même un grand luxe. Il avait une garde de cinq cents Maures, et les Italiens étaient également émerveillés de la richesse de leurs habillements, de l'usage immodéré qu'ils faisaient des odeurs, et de l'habitude où ils étaient de couvrir leurs mets de parfums et d'épices. On rapporte qu'un paon et deux faisans, préparés pour la table du roi, avaient coûté plus de cent écus, et qu'il s'en échappait une odeur si forte, que la maison et l'air extérieur même en étaient remplis.

Muley-Hassem attendit à Naples le retour de l'empereur, alors occupé de la guerre des Pays-Bas; de là, il suivait avec attention les mouvements de Barberousse, dont il redoutait toujours quelque attaque; mais le danger éclata du côté qui ne lui donnait aucune crainte : tout à coup il apprend que son fils Hamida s'est révolté, et qu'il s'est rendu maître de Tunis. Deux hommes, que des injures différentes avaient rendus ennemis de Muley-Hassem, contribuèrent surtout à cette brusque révolution; le premier, nommé Mahommet, était fils de Bohamar, mort victime de la jalouse fureur du roi, qui, pour se venger de la préférence que lui avait accordée une jeune

fille d'une admirable beauté, lui fit subir la terrible opération des eunuques; l'autre était un Maure de Grenade, que le roi avait également maltraité; tous deux étaient attachés à Muley-Hamida.

Ils poussèrent ce prince à la révolte, et répandirent dans Tunis que le roi, après avoir embrassé le christianisme, était mort à Naples. Cette fable n'avait point encore pris racine, lorsque Hamida, impatient, se présenta pour se saisir du pouvoir. Le peuple l'accueillit froidement, et s'étonna qu'il fût entré dans Tunis, sans un ordre de son père, à la mort duquel personne ne croyait. Contraint de sortir de la ville, Hamida se retira près des ruines de Carthage, dans les jardins où sont bâties les maisons de campagne des Tunisiens, et y attendit les événements. Sans perdre un instant, le gouverneur, Mohammet-Temtam, se rendit à la Goulette pour s'informer si le bruit de la mort du roi avait quelque fondement; l'événement, qui se charge si souvent de démentir la prudence des hommes, prouva que cette démarche était mal calculée. Les ennemis de Muley-Hassem saisirent avec habileté cette occasion pour répandre que le gouverneur voulait dépouiller Hamida de ses droits, et qu'il s'entendait avec Toüar pour mettre sur le trône Mohammet, retenu en otage par les Espagnols. D'un naturel mobile et soupçonneux, les Maures ajoutent aisément foi aux nouvelles les plus incertaines; ils interprètent avec légèreté les événements, et se laissent entraîner plutôt par leur humeur et leur caprice que par la raison et la prudence; cette nouvelle excite le tumulte dans la ville; Hamida,

suivi de quelques-uns de ses amis, se présente aux portes, pénètre dans Tunis, et se dirige sur la maison du gouverneur, qu'il espérait surprendre. Il ne trouve que ses domestiques, les massacre, et, sans perdre un instant, il vole à la citadelle. Caïd-Férah se présente à la barrière extérieure, saisit hardiment par la bride le cheval d'Hamida, et le force à reculer de quelques pas ; mais le gouverneur paie de la vie sa fidélité ; un soldat nègre, attaché au prince, lui enfonce son épée dans la poitrine ; il tombe, et Hamida, piquant son cheval, passe sur son cadavre et franchit la barrière. Dans la citadelle, il trouve Mohammet-Temtam et lui fait trancher la tête. Tout cède alors à sa puissance ; en moins d'une heure, il est le maître du royaume de Tunis. Sa première action fut de se présenter dans le harem de son père, et, tout couvert de sang, il y assouvit ses infâmes ardeurs.

Hamida ne borna pas là ses fureurs et ses massacres ; pendant plusieurs jours le sang coula, et les serviteurs ou les amis les plus dévoués de Muley-Hassem furent tous mis à mort.

Informé de ces nouvelles, Muley-Hassem résolut de repasser en Afrique, avant que son fils eût eu le temps de s'établir solidement à Tunis. Le vice-roi de Naples, qui craignait qu'Hamida n'appelât à son secours les Turcs de Constantine ou d'Afrique, l'aida à lever quelques troupes, et accorda leur grâce aux condamnés qui s'engageraient à le suivre. Le roi maure eut bientôt réuni dix-huit cents hommes, dont il donna le commandement à Juan-Baptista Lofrédo, gentilhomme d'un caractère entreprenant et hardi. Fran-

cesco Toüar lui conseilla à son arrivée de ne rien hasarder et de ne se porter sur Tunis qu'après avoir sondé les dispositions des habitants de la ville, et celles des tribus arabes voisines.

Mais Muley-Hassem pensait, ainsi que Lofrédo, qu'il fallait agir avec rapidité, et bientôt, vêtu de ses habits royaux et précédé des insignes de son rang, il sortit de la Goulette à la tête des Maures de sa garde; Lofrédo le suivit.

Quand ils furent arrivés à trois milles de Tunis, auprès des puits où Charles-Quint avait mis en fuite l'armée de Barberousse, des cavaliers espagnols, envoyés à toute bride par Toüar, prévinrent Lofrédo que les Arabes s'étaient embusqués en grand nombre dans les oliviers; mais il ne tint aucun compte de cet avertissement, et continua de suivre le roi qui s'avançait toujours.

Cependant les principaux habitants de Tunis, informés de ce qui se passait, et du retour de Muley-Hassem, vinrent trouver Hamida. Ils lui représentèrent qu'il ne devait pas disputer la couronne à son père, dont l'autorité lui écherrait naturellement un jour, et ils le conjurèrent de ne pas appeler de nouveaux malheurs sur leur ville. Le jeune prince répondit, avec une duplicité digne du peuple auquel il voulait commander, qu'ils se trompaient étrangement en supposant que son père revînt avec des vues de douceur, et fidèle à la foi de ses ancêtres; qu'il avait embrassé le christianisme, et qu'il ne rentrerait à Tunis que pour leur ruine commune. Ce langage surprit les Tunisiens : « Si votre père, répondirent-ils,

vient avec des chrétiens, nous mourrons tous pour votre défense; mais s'il vient avec les Maures de sa garde seulement, nous ne prendrons point les armes contre lui. » Hamida ne laissa pas d'envoyer quelques soldats à la rencontre du roi, et les Maures attendirent l'événement. L'escarmouche s'engagea; repoussés, les gens d'Hamida reculèrent lentement du côté de Tunis, où ils finirent par se réfugier. Les partisans de Muley-Assem allaient eux-mêmes franchir les portes de la ville, quand le roi, à la vue de ce qui se passait, croyant que ses propres soldats s'étaient joints à ceux d'Hamida, fit avancer le bataillon italien. Ce mouvement causa sa ruine. Persuadés qu'Hamida leur avait dit la vérité, et que Muley-Assem voulait les livrer à la fureur des chrétiens, les Maures se précipitent au-devant de l'armée du roi. La bataille s'engage par la cavalerie, au milieu des cris et des vociférations; Muley-Assem s'y comporte avec vaillance; il tue ou blesse plusieurs ennemis de sa lance, et lui-même est atteint à la figure. La victoire était incertaine; mais les Arabes, cachés dans les oliviers, sortent de leur embuscade, et se précipitent sur les Italiens avec une irrésistible impétuosité. Subitement environnés par une nuée d'ennemis qui les pressent, les étourdissent de leurs cris, et les effraient de leurs gestes, les chrétiens jettent les armes, tournent le dos et s'élancent dans l'étang. Quelques-uns heureusement se saisissent de plusieurs nacelles abandonnées sur le rivage, les arment d'arquebuses, et contiennent l'ennemi, qui déjà poussait ses chevaux dans l'eau et massacrait ceux qu'elle n'engloutissait pas. Lofrédo

fut tué dans l'étang; quelques officiers, pleins d'un noble courage, combattirent jusqu'au dernier instant, et ne tombèrent qu'après avoir couvert le terrain des cadavres de leurs ennemis. Lit glorieux pour un guerrier ! Treize cents hommes périrent dans cette journée; le reste des Italiens réussit à gagner la Goulette, à travers mille dangers. On les vit plus tard traverser la Sicile à pied, couverts de haillons et dans la plus extrême misère. Quant à Muley-Assem, reconnu parmi les fuyards à l'odeur qui s'échappait de ses habits parfumés, il fut fait prisonnier. Deux jours après, son fils lui donna à choisir entre la mort et la perte de la vue : il préféra ce dernier supplice, et on lui creva les yeux avec un fer chaud.

Après ces événements, Hamida prévint le gouverneur de la Goulette qu'il se proposait de rester fidèle au traité qui unissait son père aux Espagnols. N'ayant point à sa disposition des forces suffisantes, Toüar craignit de plus grands malheurs et accepta la soumission de ce prince. Toutefois il commença par se faire rendre quelques captifs, au nombre desquels on comptait vingt cavaliers Rabatins, qu'Hamida avait fait jeter en prison. Il exigea que toutes les enseignes lui fussent renvoyées, et qu'on lui remît le corps de Lofrédo. Il reçut enfin en otage Caïd, fils aîné d'Hamida, sous la condition que si cette trêve n'était pas suivie d'une paix plus durable, l'enfant retournerait vers son père.

Don Pédro de Tolédo, vice-roi de Naples, envoya, dès qu'il eut appris la défaite de Lofrédo, quinze cents Espagnols à la Goulette. Ces forces mirent

Francesco de Toüar en état de renverser Hamida et de rappeler Abdul-Maleck que nous avons vu se réfugier à Biscari, pour échapper aux poursuites de son frère Muley-Assem. Voici comment s'accomplit cette nouvelle révolution. Depuis la prise de Biscari par les Turcs, Abdul-Maleck s'était retiré chez les Arabes où il avait acquis un grand ascendant. On dit même que l'astrologie lui avait révélé qu'il serait un jour roi : l'ambition lui faisait lire dans les astres la pensée secrète de son cœur. Il profita du moment où Muley-Hamida attaquait Byserte qui ne l'avait pas encore reconnu, pour se rendre à la Goulette où il arriva à la pointe du jour, et, laissant à peine à ses chevaux le temps de se reposer, il prit la route de Tunis. Le visage couvert, suivant l'usage des Maures qui veulent se garantir du soleil, il se présenta à la porte Bab-el-Cuey. Les gardes, persuadés que c'était le roi qui revenait de Byserte, le laissèrent entrer, et il pénètra de même sans difficulté dans la citadelle où il jeta enfin son masque. Les soldats d'Hamida voulurent courir aux armes; mais, entourés subitement, ils tombèrent presque sans résistance; en quelques instants la ville fut au pouvoir des Arabes, partisans d'Abdul-Maleck, et une députation de citoyens le reconnut pour roi.

On eût dit, au milieu de ces révolutions successives, que l'autorité appartenait de droit au maître de la citadelle, image de la force et de la violence, qui dominent toujours chez un peuple remuant.

Abdul-Maleck ne régna que trente-six jours, sur lesquels il compta quinze jours de maladie. Il paya

néanmoins le tribut à l'empereur, et 6,000 ducats pour la garnison de la Goulette; il rendit encore ses femmes à Muley-Assem; mais ce prince, par un juste sentiment de fierté, les renvoya dans leurs familles.

A peine instruit de la mort d'Abdul-Maleck, Hamida partit de Méhédia, où il s'était réfugié, et se présenta inopinément devant Tunis. Ses partisans lui en ouvrirent les portes, et le jeune prince, successeur d'Abdul-Maleck, eut à peine le temps de s'échapper. Le premier acte de vengeance d'Hamida tomba sur un nommé Pérella, originaire de Tarente, qui, pendant son absence, avait eu l'audace de pénétrer dans son harem et de faire violence à ses femmes. Il souffrit d'affreuses tortures, et, après avoir été mutilé, il périt à petit feu. Quarante cavaliers Rabatins moururent du dernier supplice, et leurs cadavres furent jetés aux chiens. Poussant même plus loin la cruauté, souvent ce prince condamna ses ennemis à être dévorés vivants par des chiens affamés. Ses déréglements n'eurent point de bornes; il chercha dans les voluptés, comme dans le meurtre, des jouissances nouvelles; il compta sa sœur au nombre de ses maîtresses, et satisfit ses passions par les moyens les plus infâmes. Ce monstre, comme pour attester la longue patience du ciel, demeura paisible possesseur du royaume de Tunis, jusqu'à l'an 1570, où ce royaume retomba au pouvoir des Turcs.

Quant à Muley-Assem, il s'échappa d'une ville où sa vie était à chaque instant menacée; dans sa

fuite il ne dut son salut qu'à la pitié d'une vieille femme qui le cacha au milieu des joncs, dans une mare d'eau. Il racontait plus tard, lorsqu'il vivait retiré en Sicile, que du moment où avait commencé la maladie de son frère, ses propres esclaves s'étaient mis à piller sa maison, et qu'il tremblait, toutes les fois qu'on ouvrait sa porte, que ce fût pour l'égorger. Ce prince frappa tous ceux qui le virent, par la fierté et la dignité qu'il sut garder dans sa mauvaise fortune; aveugle, et les yeux couverts d'un bandeau, il portait cependant la tête droite et conservait une démarche pleine de grandeur.

CHAPITRE XVIII.

On a vu comment Abu-Hamu avait été rétabli par les Espagnols à la tête du royaume de Tlemcen. — Son successeur, Abu-Abd-Allah, cesse de payer le tribut aux Espagnols. — Il y est excité par Khair-ed-Dine.—A sa mort, Barberousse protége le second de ses deux fils. — L'aîné demande du secours aux Espagnols.— Le gouverneur d'Oran lui envoie un détachement de six cents hommes. — Ce détachement est massacré par Muley-Hamet, rival d'Abd-Allah. — Charles-Quint ordonne au comte d'Alcaudette de venger cet échec.— Ce général quitte Oran à la tête de neuf mille hommes. — Son ordre de marcher à travers le pays ennemi. —Il rencontre l'ennemi, et le force à la retraite. — Il s'approche de Tlemcen.—La ville est pillée. – Abd-Allah est rétabli sur son trône.— Courses des Espagnols dans le pays. — Pertes qu'ils éprouvent. —Les étendards qui leur furent enlevés, promenés à travers tout le pays, rendent le courage aux partisans de Muley-Hamet.—A peine les Espagnols ont-ils quitté Tlemcen, qu'Abd-Allah est renversé. — Sa tête est apportée aux pieds de Muley-Hamet.—Mort de Hassan-Aga, gouverneur d'Alger. — Son caractère. — A sa mort, les Turcs d'Alger nomment d'eux-mêmes un chef, sans attendre les ordres de Barberousse. — Cette première velléité d'indépendance n'a aucune suite.—Hassan, fils de Barberousse, vient prendre le gouvernement d'Alger. — Un an s'est à peine écoulé, qu'Hassan-Pacha rêve la conquête de Tlemcen. — En juin 1547, il marche sur Tlemcen. — Muley-Hamet, sans tenter une résistance inutile, abandonne la ville.—Il se réfugie à Oran.—Le comte d'Alcaudette se met en campagne contre Hassan-Pacha. — Il détruit la tribu de Canastel, qui avait quitté son alliance pour passer aux Turcs. — Il s'approche de Tlemcen. — Les Arabes alliés viennent à sa rencontre. — Hassan apprend la mort de son père. — Aussitôt il négocie l'abandon de Tlemcen, sous la seule condition qu'il pourra retirer de la ville les Turcs qu'il y a jetés. — Il prend le deuil de son père, et passe deux jours à pleurer sa mort.— Monté sur un cheval noir, il reprend

la route d'Alger. — Le comte d'Alcaudette se dirige sur Mostaganem. —Description de cette ville.—Il l'attaque. —Quarante Turcs qui combattaient à la tête des Maures de la ville repoussent toutes ses attaques. —La poudre manque aux chrétiens.—Hassan paraît, et jette dans Mostaganem la garnison de Tlemcen. — Les Arabes du pays arrivent en foule et entourent les chrétiens. — Malgré le danger de sa situation, le comte d'Alcaudette tente un assaut.—Il est repoussé. — Il quitte son camp pendant la nuit, et gagne le bord de la mer. —L'arrière-garde de son armée est attaquée.—Malgré le nombre des ennemis et leur audace, ils sont repoussés. — Belle conduite du fils du comte d'Alcaudette. — Les Espagnols gagnent Oran en suivant le bord de la mer.

Vers le même temps, sur un autre point du territoire africain, des révolutions semblables troublaient le repos des peuples, et apprenaient aussi au monde, que non-seulement les nations déchirées par des troubles intérieurs n'ont ni force, ni bonheur, ni liberté, mais que leur destin les jette nécessairement entre les mains d'un tyran ou d'un vainqueur étranger.

Nous avons dit comment Abu-Hamu avait été rétabli par les Espagnols à la tête du royaume de Tlemcen; ce prince conserva, tant qu'il vécut, le souvenir de ce bienfait. Mais son frère Abd-Allah, qui lui succéda, excité par Khaïr-ed-Dine, cessa de payer aux Espagnols le tribut auquel Abu-Hamu s'était soumis. A sa mort, Barberousse ayant aidé le second de ses deux fils à s'emparer du pouvoir, l'aîné, Abd-Allah, demanda du secours aux Espagnols, jurant de régner aux mêmes conditions qu'Abu-Hamu son oncle. Le gouverneur d'Oran lui envoya un détachement de six cents hommes et de quatre pièces d'artillerie, commandés par Alfonse

Martinez. Cet officier partit avec Abd-Allah, certain que, pendant la marche, il verrait son armée se grossir de tous les partisans du prince. Mais Muley-Hamet (1), rival d'Abd-Allah, était parvenu à gagner les amis de son frère qui ne fut rejoint que par un très-petit nombre d'Arabes. Martinez eût dû rétrograder; un faux point d'honneur le décida à se porter en avant (2). A peine engagé dans le pays, il se vit attaqué par une si grande multitude d'ennemis, que, pour résister, il fut obligé de se retirer au milieu de quelques ruines qui lui offrirent heureusement leur abri. Dans cette position, il pouvait résister à toutes les attaques des Arabes; mais il se laissa surprendre par Muley-Hamet. L'astucieux Arabe feignit de vouloir entrer en négociation, et pendant que les chrétiens se gardaient avec plus de négligence, il glissa ses soldats dans leur camp. Surpris, les Espagnols vendirent chèrement leur vie; presque tous périrent les armes à la main, treize seulement tombèrent vivants au pouvoir des Infidèles : leur petit nombre témoignait de la gloire de ceux qui étaient morts. Cette sanglante et malheureuse affaire se passa à cinq lieues de Tlemcen, sur les bords du Tybde, non loin des bains qui portent ce nom (3).

(1) Ici, il y a confusion dans Marmol entre Hamet-Abu-Çein et Muley-Hamet: Haëdo, qui donne *Muley-Hamet*, a fixé nos incertitudes. Les Ms. de Granvelle, dans le rapport du comte d'Alcaudette, du 8 février 1543, donnent Muley-Mohamet, ce qui concorde parfaitement avec Haëdo.

(2) Quelques-uns conseillèrent à Martinez de ne pas passer outre, sur la crainte d'une trahison; mais il répondit que ceux de sa maison ne tournaient point le dos. Marmol, vol. 2, p. 345.

(3) Marmol, vol. 2, p. 365.

Instruit de ce triste événement, Charles-Quint ordonna au comte d'Alcaudette d'en effacer le souvenir. Ce général quitta Oran, le 27 janvier 1543, à la tête de neuf mille hommes d'infanterie et de quatre cents chevaux (1). A cinq lieues de la ville il rencontra l'ennemi, et, changeant son ordre de marche, il mit ses bagages entre deux corps d'infanterie de quatre mille hommes couverts eux-mêmes, en tête et en queue, par de la cavalerie; il assura ses flancs par cinq cents arquebusiers. Ces dispositions prises, il continua de se porter en avant, et marcha entouré de tous côtés par des masses nombreuses d'Arabes, à pied ou à cheval (2). Il trouva bientôt une rivière que la pluie avait fait déborder; ses troupes la franchirent avec audace en présence de l'ennemi. Repoussés des hauteurs qu'ils occupaient sur la rive opposée, les Arabes se dispersèrent d'abord, mais bientôt ils reparurent, et ne cessèrent de harceler les Espagnols jusqu'auprès de Tlemcen. Là on rencontra l'armée de Muley-Hamet rangée en bataille : les soldats se réjouirent à cette vue, qui leur promettait enfin le combat. L'affaire s'engage au même instant de tous les côtés, et les Maures chargent en poussant de grands cris. Les chrétiens soutiennent le choc, et repoussent,

(1) Il partit d'Oran avec neuf mille hommes de pied et quatre cents chevaux. Marmol, vol. 2, p. 346. — Haëdo, fol. 63, dit : « Junto un « campo de quatorze mil hombres. » Nous avons préféré la version de Marmol.

(2) Rapport du comte d'Alcaudette, dans le Ms. de Granvelle, à Besançon.

pendant trois heures, les nuées d'Arabes qui les assaillent de toutes parts. On voyait les Infidèles tourner, s'approcher, reculer comme les flots de la mer, et se précipiter, avec une incroyable vitesse, partout où ils apercevaient un jour. L'aile droite fut la première dégagée, et le comte d'Alcaudette fit promptement passer des renforts à l'arrière-garde, qui avait en cet instant à supporter l'effort général des Maures. Enfin la victoire devint certaine, les Arabes prirent la fuite sur tous les points, et le champ de bataille resta aux Espagnols. Continuant à pousser l'ennemi, le comte d'Alcaudette arriva devant un petit fort de gabions où il trouva les tentes des Arabes et de grands approvisionnements (1).

Le feu des Maures fit peu de mal aux Espagnols qui n'éprouvèrent quelque perte que par les flèches de l'ennemi. Les Africains, à cette époque, commençaient seulement à employer les arquebuses, dont ils ne savaient point encore se servir avec adresse. L'armée bivouaqua pendant la nuit suivante dans le fort qu'elle venait de prendre, le lendemain elle s'approcha de Tlemcen. Le comte d'Alcaudette désirait en empêcher le pillage; mais le bruit courut que les fontaines avaient été empoisonnées, et les soldats indignés saccagèrent la ville (2).

(1) Rapport du comte d'Alcaudette, Ms. de Granvelle, à la Bibl. de Besançon. — On marcha toute cette après-dînée en combattant, jusqu'à ce qu'on arrivât à un petit fort fait de fascines et de grands gabions, où le mézuar avait mis de l'eau et des vivres pour ses troupes. Marmol, vol. 2, p. 346. — Voyez aussi Haëdo, fol. 63.

(2) On entra dans la ville, que l'on saccagea d'un bout à l'autre, tuant

Abd-Allah (1), rétabli sur son trône, se logea dans le fort, et, pour se créer un parti plus puissant, épousa les filles des principaux chefs du royaume. On comptait dans ce nombre un renégat de Biscaye, nommé Hamu, qui s'était élevé par sa valeur à une brillante fortune. Les Espagnols passèrent quarante jours à Tlemcen; pendant ce temps, ils firent plusieurs courses dans le pays et enlevèrent de nombreux troupeaux ; mais ils y perdirent près d'un millier de soldats, et plusieurs étendards que Mohamet promena dans la province, autant par un sentiment d'orgueil que pour exciter les Arabes à continuer la guerre contre les chrétiens. Il réussit, en effet, à les attirer de nouveau dans son parti. Les Berbères avaient aussi pris les armes en sa faveur, et son armée s'augmentait tous les jours. A peine les Espagnols eurent-ils quitté Tlemcen, qu'il vint offrir la bataille à son frère. Abd-Allah remporta la victoire; mais ce succès fut rendu inutile par la révolte des habitants de Tlemcen, qui, à son retour, refusèrent de l'admettre dans leur ville. Après avoir épuisé les prières, les menaces, les promesses, il se retira, et prit, avec cinquante chevaux seulement, la route du désert. Sa mauvaise fortune l'y suivit, ses derniers partisans l'abandonnèrent, et sa tête fut bientôt apportée aux pieds de Muley-Hamet qui venait d'être rappelé sur le trône.

Hassan-Aga, gouverneur d'Alger, était sorti à la

en faisant prisonnier tout ce qui s'y rencontra, etc. Marmol, vol. 2, p. 234.

(1) Siguiendo la vittoria entro en Tremecen el Conde, y puso otro rey de su mano, hermano del mismo Muley-Amet. Haëdo, fol. 63.

tête de quelques troupes pour secourir Muley-Hamet, mais la rapidité des changements que nous venons de rapporter ne lui laissa pas le temps d'arriver jusqu'à Tlemcen. Bientôt après, il fut saisi d'une fièvre qui le conduisit en peu de temps au tombeau. Il mourut au mois de septembre de l'année 1543, à l'âge de cinquante-six ans, vivement regretté de ceux qu'il avait gouvernés, quelquefois avec sévérité, mais toujours avec justice (1).

Un événement digne de remarque et qui prouve combien, dès les premiers temps de sa création, la milice turque fut portée à se montrer indépendante, se passa alors à Alger. Au moment où Hassan-Aga mourut, non-seulement Khaïr-ed-Dine vivait encore, mais il occupait à Constantinople un haut emploi; le sultan lui-même venait de prendre Alger sous sa protection, et tout devait contribuer à maintenir la milice dans le respect et l'obéissance. Cependant les janissaires, sans attendre les ordres du grand seigneur, proclamèrent pour chef ou pacha un Turc nommé Agi. Ce premier acte d'indépendance n'eut, il est vrai, aucune suite, et bientôt Agi fut obligé de céder sa place au fils de Barberousse qui parut devant Alger, le 21 juin 1544, à la tête de douze galères chargées d'infanterie (2).

(1) Murió con gran pesar..... y dolor de quantos le conocian. Era Asán-Aga de edad de cinquenta y seys annos..... fue amantissimo de justicia, y por esta causa uvo con algunos de muy grandes crueldades, etc. Haëdo, fol. 63 bis.

(2) Y dando Barbarroja á su hijo doze galeras muy bien armadas y cargadas de infanteria de muchos Turcos, etc.... llegó á Argel á los veynte del mes de junio. Haëdo, fol. 64.

Fidèle aux plans ambitieux d'Haroudj et de Khaïr-ed-Dine, Hassan-Pacha était à peine à Alger, que déjà il rêvait la conquête de Tlemcen (1). Muley-Hamet avait en vain paru chercher son appui chez les Turcs, il n'était point encore assez soumis, et Hassan résolut de lui donner un successeur. Au commencement de juin 1547, guidé par un troisième frère de Muley-Hamet (2), il marcha sur Tlemcen, à la tête d'une armée composée de trois mille scoupétiers, Turcs ou renégats, de mille spahis à cheval, et de dix pièces de canon. Muley-Hamet ne tenta pas une résistance inutile; dès qu'il sut qu'Hassan approchait, il abandonna Tlemcen pour se réfugier à Oran. On vit donc ce même prince, que le comte d'Alcaudette avait combattu, venir à son tour solliciter la protection des Espagnols contre les Turcs, ses anciens alliés (3). Le mezuar de Tlemcen livra ses deux fils en otage, et conclut avec le gouverneur, au nom de Muley-Hamet, un traité d'alliance à la suite duquel le comte d'Alcaudette passa en Andalousie pour lever des troupes.

A peine de retour, le gouverneur se mit en campagne à la tête d'un corps de dix-huit cents hommes de

(1) Acabo de un anno que era llegado, salió el Asan-Bana de Argel, etc. Haëdo, fol. 64 bis.

(2) Otro tercero hermano y menor destos dos reyes supo negociar con Asan-Bana, de tal suerte que le movió hazer guerra al rey de Tremecen, su hermano, paro le hazer á el rey, y poner en su lugar. Haëdo, fol. 64 bis.

(3) El rey de Tremecen recogió luego lo mejor que tenia en su casa y, accompañado de algunos pocos criados, se fue derecho á Oran. Haëdo, fol. 64 bis.

toutes armes, et se dirigea sur la tribu de Canastel, qui vivait au pied de la forteresse de Calaa, au milieu de vergers et de jardins fertiles. Cette tribu, autrefois alliée des Espagnols, à qui elle payait quelques contributions, et dont elle recevait de la poudre et des armes pour sa défense, avait dans ce dernier temps embrassé le parti des Turcs (1). Pour la punir, le comte d'Alcaudette dévasta son territoire et fit pendre trois des principaux coupables. Après cette expédition, il revint à Oran et prit la route d'Agobel, ville déjà ruinée dans ce temps, et dont Marmol attribue la fondation aux Romains, à cause de la beauté de ses restes. A chaque pas, sur cette triste terre d'Afrique, on rencontre des ruines et des débris qui attestent également et son antique opulence et ses malheurs passés. Depuis, de nouvelles ruines se sont ajoutées aux premières ; le fer s'y use dans les combats, et la terre y tend en vain le sein au laboureur.

Comme le comte d'Alcaudette arrivait dans la plaine, il vit s'avancer les Arabes alliés qui venaient, par tribus ou familles, le saluer et lui offrir leurs services. Les cheiks s'approchaient successivement du gouverneur, l'embrassaient et s'éloignaient en faisant caracoler leurs chevaux. Le comte reçut ainsi les félicitations de plus de cinquante tribus, dont plusieurs étaient fortes de cent chevaux et d'un grand nombre de gens à pied. Les plus faibles comptaient au moins cinquante cavaliers armés de la lance

(1) Après avoir pris dans Oran des armes pour se défendre des Turcs, ils s'étaient unis à eux. Marmol, vol. 2, p. 348.

et du bouclier; tous montaient des chevaux parfaitement harnachés.

Trois lieues plus loin, parut l'armée de Muley-Hamet; elle était commandée par le mézuars de Tlemcen, oncle et beau-père du roi. Il attendait le gouverneur à la tête de cinq mille cavaliers, et, pour fêter son arrivée, il fit représenter devant lui le simulacre d'un combat dans lequel il avait eu, peu de temps auparavant, l'avantage sur les Turcs.

Le comte d'Alcaudette avait assis son camp dans les ruines d'Agobel, et sa tente s'élevait non loin d'une fontaine abondante. Il passa trois jours dans ce camp et s'approcha ensuite de Tlemcen. Mais un envoyé du roi de France, le chevalier de Lanis, ayant apporté à Hassan la triste nouvelle de la mort de son père, le pacha ne songea plus qu'à signer la paix et à rentrer à Alger. Il consentit à retirer la garnison qu'il avait jetée à Tlemcen, s'engagea à ne jamais inquiéter Muley-Hamet, et le reconnut pour vassal de l'Espagne. Pendant deux jours toute l'armée pleura la mort de Barberousse, et, après ce temps, Hassan, vêtu de deuil et monté sur un cheval noir, donna le signal du départ (1).

Les Turcs expulsés de Tlemcen, le comte d'Alcaudette dirigea tous ses efforts contre Mostaganem qu'il regardait comme la clef du pays. Cette ville, bâtie sur la pente d'une montagne, au bord de la mer, était défendue par de bonnes murailles et par une

(1) Un cavallero Françia, que se desia M. de Lanis, embiado del rey de Francia con dos galeras, etc. Haëdo, fol. 64 bis.

citadelle qui dominait sa partie la plus élevée. Elle se faisait remarquer par la beauté de ses maisons, que rafraîchissaient d'abondantes fontaines. Une population de douze mille âmes remplissait alors ses rues, et les hommes, presque tous tisserands, étaient réputés pour leur fierté. A l'est de Mostaganem coule le Chelif, sur les bords duquel on remarquait plusieurs moulins au milieu des figuiers et des vignes.

Le général espagnol prit à Oran quelques pièces de gros calibre, et arriva, le 20 août, à Mazagran, petite ville que l'héroïque défense d'un détachement français a rendue célèbre dans notre temps. Le comte d'Alcaudette s'y reposa un moment, et, le soir même, il campa devant Mostaganem. Quarante Turcs seulement défendaient la place; toute leur artillerie consistait en deux fauconneaux qui furent promptement démontés. Le courage de ces intrépides guerriers ne chancela point alors; résolus de mourir, ils continuèrent à se défendre, et forcèrent les Maures à les aider (1).

L'artillerie des chrétiens ne produisit que peu d'effet contre les murs, et bientôt même la poudre manqua. Le comte fut donc obligé de suspendre le feu et de chercher un point plus vulnérable. Deux jours s'écoulèrent avant le retour d'un brigantin que l'on avait envoyé à Oran, et ce temps perdu devint fatal aux chrétiens. Hassan-Pacha, informé du siége de Mostaganem, y jeta la garnison qu'il venait de retirer de Tlemcen, et, appelant aux armes les Arabes

(1) Pour tout ce qui suit, consultez Marmol.

du pays, réunit autour du camp ennemi plus de vingt mille cavaliers. Enfin la brèche fut jugée praticable, et, malgré le danger de sa situation, le comte d'Alcaudette ordonna l'assaut. Quinze enseignes furent dirigés contre les murailles; trois seulement gardèrent le camp. Les Espagnols firent preuve de la plus grande valeur, mais les Turcs rivalisaient d'audace; en vain quarante chrétiens s'élancèrent au sommet des murs et y plantèrent leurs étendards; en vain les colonnes d'attaque se ruèrent sur la brèche; repoussés partout, les Espagnols mouraient et ne pouvaient vaincre; enfin ils furent obligés de renoncer à l'assaut. Les Turcs, s'élançant alors à leur poursuite, les pressent, les accablent et ne s'arrêtent que devant les troupes que le comte d'Alcaudette parvient heureusement à rallier. Les chrétiens perdirent en ce jour deux cents combattants, et comptèrent environ deux cent cinquante blessés.

Après cet échec, quelques officiers étaient d'avis d'enclouer le canon, de couper les jarrets aux chevaux et de se retirer, à la faveur de la nuit, sur les bâtiments espagnols à l'ancre près du rivage. Le comte d'Alcaudette rejeta fièrement ce conseil, et déclara qu'il aimerait mieux mourir que de se déshonorer par une pareille lâcheté; prenant ensuite ses mesures avec une rare prudence, il quitta son camp pendant la nuit, et gagna le bord de la mer, emmenant avec lui ses blessés et ne laissant en arrière qu'une seule pièce de canon démontée. Deux traîtres avertirent les Infidèles du mouvement des chrétiens. Aussitôt les Turcs d'accourir, suivis d'une foule in-

nombrable de Maures à pied et à cheval. A cette vue les Espagnols, saisis d'une terreur panique, se croient perdus, et ces soldats si courageux la veille, maintenant pâles et tremblants, ne songent qu'à fuir. Déjà le désordre se mettait parmi les troupes; mais le fils du comte d'Alcaudette, saisissant une pertuisane, menace ses propres soldats, et, par la crainte de la mort plus puissante enfin que la honte, les ramène à l'ennemi (1). Pendant ce temps Louis de Rueda, qui commandait la cavalerie, rallie soixante chevaux, se jette aux cris de Saint-Jacques sur le corps de bataille des Turcs, et l'enfonce; une colonne de cinq cents soldats se précipite sur ses traces, tombe sur l'ennemi, achève de le rompre et décide la victoire! Succès brillant dont le danger où furent les chrétiens rehausse encore l'éclat! Le gouverneur reprit, vers le soir, la route d'Oran, où il arriva le lendemain sans être inquiété.

Muley-Hamet, rétabli dans son autorité, régna paisiblement jusqu'à sa mort, et, rendu prudent par ces derniers événements, il eut toujours également soin de se tenir en paix avec les Turcs, et de cultiver l'amitié des gouverneurs d'Oran.

(1) Le fils du comte d'Alcaudette prit une pertuisane à la main, et, par sa résolution, fit tourner teste aux soldats, qui entraient déjà dans l'eau. Marmol, vol. 2, p. 354.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

LETTRE DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT AUX AMBASSADEURS SUR LA PRINSE DE THUNES. MS. DE GRANVELLE. BIB. DE BESANÇON.

« Cher et feal, depuis vous avoir dernièrement escript la prinse « de la Goulette et que nous estions prêts pour venir à l'encontre « de ce lieu de Thunes, nous nous trouvâmes en plus de dif- « ficultés. Pour aultant mesmement que le roi d'ycy, qui estant « délaissé s'estoit venu rendre à nous, s'estoit fait fort d'avoir « à son commandement les Alarbes et aussi gros nombre de gens « de cheval, tant par le moien des cheiques de ce royaulme que « de ses parents, et aussi que partie de ceste citée et des faug- « bourgs d'icelle se déclareroient de nostre cousté à l'encontre de « Barberousse. Néantmoings il n'a reçu ung seul homme, ni ses « subjets n'ont fait aucune démonstration pour luy. Joinct la dif- « ficulté de pourvoir par le chemin notre armée de victuailles et « et eaux d'oulces que très difficilement se trouvoient, pour non « avoir citernes, ne fontaines, sinon en ung puigs et peu que les « ennemis pouvaient empescher et gaster; et aussi de faire con- « duire notre artillerie par terre. Toutefois considérant que en

« délaissant le dit Barberousse en ce lieu, il pourroit avec le
« temps se remparer et mettre sus pour grever la chrétienté et
« nos royaulmes pays et subjets maritimes, et prenant pitié du
« gros nombre des chrétiens captifs, et esclaves et aussi de l'ex-
« trême misère du roy de Thunes, demeurant du tout désespéré
« de jamais retourner en son royaulme, et que trop mieux seroit
« qu'il le retrouvât que de le laisser èn mains du dit Barberousse,
« l'ayant occupée tyranniquement et frauduleusement; et que
« iceluy roi ne devroit jamais oublier cestuy bénéfice, ains s'en te-
« nir à toujours obligé à la chrétienté et mesmement à nos royaul-
« mes et subjets, nous délibérâmes enfin d'amener et faire mar-
« cher notre armée par terre, prenant le chemin du cousté de la
« Goulette, pour estre plus plan et découvert. Ayant délaissé le
« prince de Melphe, messire Andrea Doria, pour bailler ordre au
« rembarquement de l'artillerie et reste des munitions qu'avait
« esté mise en terre, pour l'expugnation de la Goulette, ensemble
« celle que y a esté prinse en gros nombre, et affin d'assister notre
« armée de victuailles et eaux avec barques par le canal de la
« Goulette, selon que les moïens se pourroient ordonner. Et le
« mardi, xx[e] de ce mois, commença marcher notre armée dès le
« bon matin avec six grosses pièces, et six moyennes d'artillerie
« qui se conduisoient à bras et la munition jointement, en bataille
« rangée par escadron, avant garde et rière garde, pourtant la
« victuaille pour un jour; et après avoir cheminé avec ordre de
« six à huit milles environ, se découvrirent les ennemis estant
« dedans les olivaires le long du chemin, et là, près le dit chemin,
« était Barberousse en personne avec environ huit mille Turqs et
« aultres tant Maures que Alarbes à cheval et à pied, jusques en
« nombre de plus de cent mille hommes. Voire, certifient les
« chrétiens captifs qu'ils passoient cent et cinquante mille, pour
« aultant que Barberousse avoit fait dimanche et lundi précédent
« monstre, et adsuré les Alarbes, et contrainct tous les Mores de
« venir l'accompagner, et l'avoit fait pensant, à ce coup, venir
« au devant de notre armée où que elle devoit nécessairement passer,
« ayant prévu le chemin et eu temps de prendre la place à leur ad-
« vantage, en lieu où que avions délibéré de loger pour ceste nuyct.
« A cause qu'il y a aucung puigs et des maisons et tours champestres

« à la mode du pays, que leur venoient à propos pour estre cou-
« verts, et avoient choisi le lieu à loisir pour aultant que notre
« armée ne pourroit cheminer légèrement à l'occasion de notre
« artillerie qui se tiroit à bras. Laquelle artillerie marcha avec or-
« dre au grand pas et au trot contre celle de Barberousse, et après
« avoir tiré aucung coup de la dite artillerie d'un cousté et d'aul-
« tre, fut la rencontre telle, tant avec l'arcquebouserie et main à
« main, que combien que les gens du dit Barberousse fissent tout
« leurs efforts de combattre, estant frais, toutefois Dieu voulust
« qu'ils furent rompus, reboutés et mis en fuite et partie de leur
« artillerie perdue. Et depuis se cuydarent ralier les ennemis à
« un traict d'arc de là, retournant à tirer de la reste de l'artille-
« rie. Mais véans la force de notre armée, et la continuation de
« leur ordre, délaissèrent le camp; en quoi notre armée à la vé-
« rité, feit très grand debvoir, nonobstant que les gens de guerre,
« tant de cheval que de pied, fussent grandement travaillés de la
« grosse et extrême chaleur, et pour avoir esté longuement aux
« champs, marchant en ordonnance. Et au dit rencontre furent
« tués des ennemis de trois à quatre cents hommes, la plupart
« et quasi tous Turqs, et en fussent demeurés beaucoup plus
« sans que les nostres estoient comme dit est, tant travaillés que
« plusieurs à cheval et à pied, par extrême soif, furent à rien fail-
« lis, et convint là arrester et camper nostre armée pour estre
« nuict. Et au dit rencontre et conflit ne demeura des nôtres seu-
« lement sept à huit personnes hommes et femmes, qui s'estoient
« égarées suivant le bagage, et deux blessés au dit rencontre. Le
« mercredi lendemain, veille de la Magdeleine, nous fismes mar-
« cher des le point du jour nostre armée au même ordre, et ap-
« prochant d'environ ung mille du dit Thunes nous fûmes adver-
« tis que Barberousse estoit allé faire le soir giste aux montagnes
« près de Thunes, et le même matin étoit venu devant le château
« d'ycelle citée, et que les chrétiens captifs qu'avoient quelques
« jours paravant esté adverty que Barberousse avoit délibéré de
« les faire tous mourir et brusler, mettent tous en prisons et fossés
« où ils étaient détenus, entendant la défaite du précédent, trou-
« vèrent moiens de, à l'aide de Dieu, deschainer et saillir de ses
« prisons, et subit fermèrent les portes du chasteau contre le dit

« Barberousse, et par ensemble se assurèrent d'yceluy chasteau.
« Après avoir recognu la chose, fismes approcher notre armée au
« même ordre et entrâmes en ce lieu qui a esté saccagé et pillé
« par les soubdars de notre armée, assez du consentement du
« roy de Thunes, véant que les habitans du dit lieu ne s'estoient
« mis en nul devoir envers nous ne luy et avons fait mettre en li-
« berté de dix-huit à vingt mille captifs, tant de nos subjets que
« aultres de diverses nations chrétiennes qu'avoient esté détenus,
« et aucungs, plusieurs années esclaves enchainés et enfermés en
« les prisons fossés et caves, et aultrement, durement, inhumai-
« nement et très cruellement, en très grosse pitié et misère ex-
« trême; et même se sont trouvés jusques à LXXI Français, tant
« de ceux qui furent prins avec les galères du capitaine Portondo,
« qu'estoient des serviteurs du daulphin de France et duc d'Or-
« léans, que aultres paravant et depuis captivés, lesquels avons
« fait incontinent, favorablement délivrer à l'ambassadeur du roy
« de France, pour yceulx renvoyer seurement en leur pays : et
« entre aultres de ces captifs, sont en liberté les artilleurs, gens
« de métiers et de rames, dont Barberousse se servait par mer et
« au navigaige. Aussi demeura l'artillerie qu'il avoit au chasteau
« avec grosse quantité de munitions et aussi de biscuits et plu-
« sieurs armes. Tellement que par ce lui a esté osté le moyen de,
« en tout advénement, pouvoir de longtemps faire effort par la
« mer. Lequel voyant la résistance du chasteau avec la perte et dé-
« faicte du jour précédent, print son chemin comme aucungs dient,
« tirant devers les Gerbes, emmenant avec lui le Jude et Cassa
« Diablo et le reste des Turcqs et aultres ses gens; et comme nous
« ont certifié aucungs chrétiens, qui se sont retournés et fuis de
« lui, l'ayant délaissée environ dix ou douze mille d'ici, il avoit
« perdu et perdoit continuellement grand nombre de ses compa-
« gnons, pour l'extrême chaleur et faulte de eaux et victuailles,
« et aussi que les Alarbes les suivoient et grevoient austant qu'ils
« pouvoient, de manière que nous tenons qu'yceluy Barberousse
« n'est sans grand danger tant des siens même que des Alarbes.
« Et ce que dessus sont les bonnes nouvelles que pour le présent
« nous vous pouvons advertir du grand bénifice qu'il a plu au
« souverain créateur faire en la chrétienté, en quoi nous lui ren-

« dons grâce comme des choses advenues par sa seule bonté, di-
« vine ayde et clémence. Et en oultre nous fûmes après pour
« faire, regarder et adviser, avec le roy de Thunes on tout le sur-
« plus, ce que conviendra et pourra faire pour le mieulx, dont par
« les suivantes vous advertirons. —

II

EXPÉDITION DE TUNIS, EXTRAITE DES VOYAGES DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT PAR JEAN VANDENESSE. MS. A LA BIB. DE BESANÇON, p. 53. r.

Voyage de l'empereur en Afrique, en 1535.

Le 3e de may sa maiesté s'embarqua, passant par son royaume de Maillorque, arryva le 3e de juin au matin au port de Mahon petite villette en son roiaulme de Mynorque. Et le 10e eust une tourmente de sorte que l'unzieme matin les ungs ne scavoient à parler des aultres et le 12e sa maiesté et toute sa compaignie arrivarent au port de Caillara cité en son roiaume de Sardeigne ou il trouva vingt deux milles tant Allemans Italyens que Espaignolz outre douze milles que sa dicte maiesté menoit. Treuva là aussi six galeres de Rhodes avec la carracque, deux galyons du prince deux carracques de Gennes, deux galyons de la renterye, les galeres de Monygo et les galeres de Naples qui arrivarent depuis, celles de Sicille, six du pape et aultres toutes payees par sa dicte maiesté. Sa maiesté arriva avec trois cens voilles le 16e jour de juin au port de Cartago en Aphricque toutes les banieres depployées et sur sa gallere la banyere principale estoit le crucifix. Le dict jour fut prins par l'avant garde ung brigantin sortant de la Goulette ou il y avoit ung qu'estoit de Diepes en Normandie, lequel disoit venir de Thunes de reachetor deux jeunes garsons qu'il menoit avec luy,

qu'estoient de son pays lesquels que il disoit avoient esté prins l'an precedant par les galeres du dict Barberousse, et pour quelque suspits que lon avoit de quelque advertissement, car comme il disoit estoit party de Marseilles au mesme jour que sa maiesté partit de Barcelonne un peu apres, parquoy il fut debtenu jusques après la prinse de Thunes, puis luy fut rendu son brigantin et tout son cas et renvoyé en France. Et le dit 16e sa maiesté avec environ trente deux ou trente trois mil combatans se desembarqua et meit son camp en terre de Barbarie en ung lieu tout rez sans arbres. Et avoit en terre environ cens pieces dartillerie. Et le 22e sa maiesté vint logier a la tour du Seel et son camp a lentour de luy et le 29e le roy de Thunes déchassé accompaigné denviron deux cens Maures vint trouver sa majesté a la tour de l'eau. En une escarmouche le marquis de Firal fut blessé, dont ce revenant mourut en Sicille. Aussi gardant ung bastion par ung matin a laube du jour le comte de Cerne fut tué.

Le 14e de juillet des le matin au poinct du jour sen commencea la baterie et a canonner la Goulette en laquelle et au pourpris y avoit quatorze mil tant Turcqs que Maures, laquelle fut prinse par force environ les deux heures apres midy du dict jour. Le 20e jour sa dicte majesté partit marchant contre Thunes ou il rencontra Barberousse lequel presenta la bataille accompaigné de cens cinquante mil hommes fut repoussé et ceste nuict là sa majesté logiea en michemin et le landemain xie veille du jour de feste saincte Marie Magdelaine marchant vers le dict Thunes fut adverty que le dict Barberousse le jour precedant cuidant entrer au chasteau treuva les crestiens que tenoit esclaves desserrez luy resfusans lentree, print son chemin a bride availlée aux montaignes tirant par terre jusques a Bona où il treuva neuf de ses galleres où il sembarqua. Sa majesté adverty de sa fuyte scaichant le chemin quil prenoit envoya incontinant vingt cinq galerres vers le dict Bona pour evicter que le dict Barberousse ne se saulvast par mer a quoy ne peurent obvier, ains le dict Barberousse prenant son chemin devers Argel qui est a luy passa par devant Mahon eut intelligence avec le maire de la ville lequel comme traistre à Dieu et à son roy feit de nuict ouvertures au dict Barberousse laquelle ville fut prinse saccagiée par les Turcqs et emmena tout le peuple cres-

tien questoit dedans, tirant son chemin droit à Argel. Ce mesme jour le dict Thunes fut prins par force et y entra sa majesté et le jour sainct Jacques fut ouyr la messe en ung petit monasterre de Cordeliers estant aux faulbourgz du dict Thunes et le dixhuictieme sa majesté partit vint a Gade.

Et le premier jour d'aoust à la Tour-de-l'eaue et apres avoir delivré vingt milles chrethiens que le dict Barberousse tenoit esclaves et avoir traicté avec le roy de Thunes déchassé le remettant en son royaulme laissant garnison a la Goulette et fortz du dict royaulme le 17ᵉ jour vint disner à la Goulette, print congier de l'infant de Portugal son beau frere, despescha son armee les ungs pour Espaigne pour conduyre le dict seigneur l'infant, les Allemans et Italiens a Gennes, ceux de Rhodes a Maltha, son escuyers et aulcungs de sa maison pour Naples. Le 17ᵉ sa dicte majesté vint coucher en sa galerre. Prenant son chemin vers son royaulme de Sicille feit canonner une ville nommée Africa pour la prendre mais l'impetuosite du vent et la tourmente le contraingnirent sen retirer et prendre la mer. Arryva le 22ᵉ jour à Trappani en son royaume de Sicille et y desembarqua et y demeura jusques le premier jour de septembre..

III

Traité de paix conclu entre l'empereur Charles-Quint et Muley-Assem, roi a Tunis, le 6 aout 1535. Extrait des Ms. de Granvelle. Bib. de Besançon.

A tous ceux qui les présentes verront soit chose notoire : comme aujourd'hui, date de cestes, entre très hault, très excellent et très puissant prince Charles, par la divine clémence empereur des Romains, toujours auguste, roy des Allemaignes, des Espaignes, des Deux Siciles etc. et Muley Alhacen, roy de Thunes etc., sont esté passés les articles suivants.

Premièrement que le dit roy de Thunes recognaissant comme il avoit été expulsé et deschassé de son royaulme par Hayerardin Bassa, surnommé Barbarossa, natif et originel de Turquie, et ayant usurpé et détenant occupé icelluy royaulme, tyranniquement et avec sinistres moyens, cruaultés forcées, et violences usées envers les subjects du dit royaulme, et que le dit roy de Thunes en demeuroit expulsé et deschassé sans espérance quelconque de la pouvoir recouvrer, ne fut que par la volonté et à l'aide de Dieu, le créateur tout puissant, le dit sieur empereur est venu avec très puissante armée de chrétiens au reboutement et chastiement du dit Barbarossa, et pour restitution du dit sieur roy. S'estant remis du tout au pouvoir et dernier reffuge de sa majesté impériale, la quelle a, par force d'armes, prins la place et fort de la Goulette, estant fortifiée, pourvue, munie et équipée de grand nombre de gens Turqs et aultres, et grosse quantité d'artillerie; et signalément ayant vaincu et défaict en camp et bataille rangée, et mis en fuyte le dit Barbarossa et ses gens, et successivement prins par armes la citée du dit Thunes. Laquelle, ensemble le dit royaulme, la dite majesté a remis et délaissé es mains du dit roy avec toute faveur et assistance pour la réduction des subjects de son royaulme. Pour ces causes entre aultre, iceluy roy a traité convenu et accordé

de son propre mouvement la restitution en pleyne et entière lisberté, de tous et quelconques chrétiens hommes et femmes et enfans que sont et seront trouvés détenus captifs, esclaves et cerfs, en et partout son dit royaulme, où, comment, pourquoi et par quelconque cause que ce soit et puisse estre; libéralement, franchement quittement et sans pour ce, demander, exiger ny prendre des dits captifs et esclaves chose quelconque, ny permettre ou souffrir leur estre faict aucun maltraitement, et les favorisera et assistera pour leur passage et retour en la dite chrétienté, le tout de bonne foi.

En oultre le roy de Thunes a traisté et convenu, traiste et convient, pour ses hoirs et successeurs, roys du dit royaulme de Thunes, que doresenavant et jamais ne se pourront captiver ni se détenir en servitude, au dit royaulme, comme ny pour cause que ce soit, chrétiens quelconque, hommes femmes ny enfants, tant de l'empire romain, nation et pays en estant dépendants, que des royaulmes pays et subjets patrimoniaulx que tient le dit sieur empereur, et tiendra ici après tant des Espagnols, Napolitains, Siciliens que aultres isles, et aussi de ses pays de la basse Allemaigne et Hongrie et ceux de la maison d'Autriche, tenus par le roy de Rome frère de sa majesté impériale. Et semblablement sa dite majesté impériale a traité, convenu et accordé, que en ses terres de l'empire ny en ses royaulmes et pays, ny en ceux du roy de Rome, son frère, ne se captiveront ny tiendront en servitude nuls subjets du roy de Thunes, ny de ses successeurs et ainsi le feront garder, observer et entretenir perpetuellement, et inviolablement, le dit sieur empereur et ses successeurs, et le dit roy de Thunes et ses successeurs.

Item que ycelui roy de Thunes permettra et aussi ses hoirs et successeurs, tous les chrétiens doresenavant et à toujours, vivre résider et commercer en et partout le dit royaulme de Thunes, en la foy chrétienne, paisiblement et sans moleste, ny empêchement quelconque, directement ni indirectement; et que les églises d'iceulx chrétiens tant de religieux que aultres y estant, demeurent et soient entretenues, sans contredit et en puissent les dits chrétiens faire édifier et construire d'aultres quand bon leur semblera, es lieux où ils auront leur demeurance.

Item, que le dit roy de Thunes ne receptera, ne resfugiera, ny permettra vivre ou demeurer en son royaulme, les Maures nouveaux convertis, subjets de sa majesté impériale, tant de Valence et Grenade que d'aultres royaulmes et pays de sa majesté, ains les reboutera et deschassera et fera rebouter et deschasser entièrement par tous ses officiers du royaulme de Thunes, les tenant et faisant tenir pour ennemis de son royaulme, et procéder à l'encontre d'eux comme tels, toutes les fois qu'ils viendront et se trouveront en son royaulme, pour eulx s'y retirer et resfugier, hanter ny commercer, sinon avec l'exprès consentement et licence de sa majesté et dont il apparaîtra par ses lettres patentes ou celles de ses vice-roys, lieutenans et capitaines généraulx.

Item pour ce qu'il y a aucuns forts en la frontière et coste, et du long de la mer de ce royaulme, détenus et occupés par le Barbarossa, comme Affrique, Bona et Biserta et aultres, par le moyen des quels le dit Barbarossa pourrait continuer les violences, pratiques, qu'il a usé, jusqu'à vexer à l'encontre des chrétiens, et aussi graver le dit sieur roy et ses successeurs, et entretenir pertialités en le royaulme de Thunes, et n'aye iceluy roy moyen de recouvrer, selon les grans dommaiges et pertes qu'il a reçu par le dit Barbarossa aiant pillé les trésors du dit roy, iceluy sieur roy a consenti expressement et accordé, consent et accorde que tout ceulx de ses places, forts et lieux maritimes que sa majesté conquerra par armes, maintenant et cy après, pendant l'occupation d'yceulx par le dit Barbarossa et aultres turcqs, soient et demeurent avec leur appartenance à sa majesté impériale, et ses successeurs en toute supériorité, ensemble de tout le revenu proufit et émoslument, purement et perpétuellement et doresenavant. Pour adoncques fait le dit sieur roy, en la manière avancée, cession, don et transport au dit sieur empereur, acceptant pour lui et ses successeurs, de tous et quelconques droits actions et réclamations qu'il a ou pourroit avoir cy après, et ses hoirs, en yceulx. Et que le dit sieur empereur les ayt, tienne et possède, playnement et paisiblement, tant pour la sauveté du dit royaulme de Thunes et obvier aux inconvéniens que aultrement en pourroient advenir, que pour celle de la chrestienté et des royaulmes pays et subjets maritimes de sa majesté.

Item pour ce que l'expérience a démontré qu'il impourte grandement et nécessairement de garder le lieu et place de la Goulette par laquelle et à l'occasion d'yceluy le dit Barbarossa avoit occupé la citée de Thunes et successivement le royaulme, et en la dite Goulette avoit mis et colloqué grande partie de ses forces pour la garder et défendre, et successivement par ce moyen soy maintenir en ce royaulme ; et que sans fortifier, pourvoir et tenir asseuré yceluy lieu de la Goulette le dit Barbarossa pourroit par le moyen et assistance des Turcqs ou aultres, tant par terre que par mer, retourner et segnorier le dit lieu et remettre en hazard l'estat du dit sieur roy, n'ayant moyen de la fortifier et substenir, dont non seulement adviendroit au sieur roy, mais aussi à la chrétienté et signanément à la dite majesté impériale, et ses royaulmes pays et subjets, autant et plus grand dommage que celuy qu'estoit advenu par l'occupation et usurpation faite du royaulme par le dit Barbarossa, évident et très apparent de succéder trop plus grand, sans le remédé y mis par sa majesté ; et ayant aussi égard que sa majesté impériale, par force d'armes, et avec hazard et danger de ses gens et très grands frais, a prins la Goulette, la quelle par droit de guerre lui appartient ; pour ces causes et aultres à ce mouvant le dit sieur roy, il a cédé, quité, remis et transporté, et par les présentes, cède quitte et transporte, pour lui et ses hoirs, au dit sieur empereur, aussi acceptant pour lui et ses hoirs, tous droits et actions quelconques que le dit roy et ses hoirs vouldroient présentement, et pourroient maintenant ou ci après prétendre et quereller à eux compéter et apartenir, à quelconque titre et moyen que ce soit en la dite place de la Goulette, avec deux mille de territoire à l'environ, comprenant en icelle, la tour dite et appelée des *Eaux*, pourvu que ceulx qui sont et auront charge de la dite Goulette ne empescheront les voisins des villages prouchains situés, ou que soulaient anciennement estre la citée de Carthage, à prendre de l'eau des puits qui sont près de la dite tour, qui s'entendent estre compris et inclus en icelle, et veult et consent que iceluy sieur empereur puisse icelle place, selon quelle s'estant, fortifier et la tenir, posséder, ensemble ses appartenances, pour lui et ses hoirs, perpétuellemement et toujours, ensemble le navigaige libre avec tels bateaulx et en tel nombre qu'il vouldra dans la

Goulette, par l'estang et canal d'icelle, jusqu'à la citée du dit Thunes, et que ceulx qui seront de la part de sa dite majesté et de ses successeurs en la dite Goulette, et à la garde d'ycelle pour le temps, puissent aller venir, et demeurer en la dite citée et partout le royaulme pour eulx pourveoir et fournir à convenable et raisonnable prix, et tel qu'il sera pour le temps, entre les citoyens et habitans de ses citées et royaulmes, de vivres et aultres choses necessaires à la Goulette et à ceulx qui seront à la garde d'ycelle, le tout franchement, librement, paisiblement et sans contredit, ny pour ce payer aucune impositions, ni gabelles vieilles ou nouvelles; mais si ceulx de la Goulette contractent, et pourtent à vendre aucunes marchandises en la dite citée, ils payeront les droits accoutumés et qui justement se doivent payer pour ycelle marchandises; et en ce ne pourront vacquer, ny entendre synon les personnes qui seront désignées et députées par l'alcayde et capitayne que, de par sa majesté ou ses successeurs, seront pour le temps en la Goulette. Et si en ce que dessus, se trouve abus ou fraude, ou que les personnes que comme dit est, yront et seront envoyées au dit Thunes, font ou commectent aucun délit et chose digne de chastoy, le dit alcayde et capitayne que sera en la Goulette, en fera la pugnicion conforme à droit et à justice, et encoureront les coupables et seront tenus des mêmes peynes que au royaulme sont établies contre ceulx qui commectent fraulde en la conduite et contractation des marchandises, et que le dit alcayde et capitayne, qui de temps à aultres sera en la Goulette, jure de garder et observer les principaux chapitres, et au surplus se tiendra doresenavant auprès de la place de la Goulette la contractation de toutes marchandises selon quelle a ci devant esté pour et au proufit du dit sieur roy et de ses successeurs, sans empeschement de ceulx qui pour le dit temps auront charge d'ycelle Goulette; ains y bailleront toute assistance et faveur, et seront les droits et impositions des marchandises et contractations d'ycelle par mer au proufit du dit sieur roy et de ses hoirs, sur lesquels et des plus clères et promptes denrées se prendra et détournera annuellement doresenavant, en premier lieu et en préalable, la somme de douze mille ducats d'or, payable, chaque an, en deux termes, par égales portions, le premier au jour de feste saint Jacques, qu'est au xxve de juillet, cha-

que an, et l'autre en fin du mois de janvier prouchain venant, qui sera en l'an mille cinq cent trente et six, de sorte que le premier payment commencera au dit jour de feste saint Jacques au dit an trente et six, que dit est, et que ceulx qui auront charge et entremise de recouvrer et recevoir les dites sommes, seront tenus de payer précisément aulx termes ; et au défault de ce, ceux qui auront charge de la Goulette, pourront playnement et de leur auctorité incontinent entrer en la recepte et administration d'iceulx et contraindre réellement et de faict les administrateurs au payment de la somme de termes à aultres ; et en oultre demeure expressément et spécialement réservé au dit sieur empereur et ses hoirs pour à jamais, la négociacion, extraction, pratique et vendage de tous coraux dont se fera extraction aux lieux avant dits, pour la commestre et encharger par sa majesté et son ordonnance, à qui et comme elle et ses successeurs vouldront. Le tout au proufit de sa majesté et ses hoirs et sans que autre en puisse faire négoce ni contraction, sinon ceulx en ayant particulière charge de par sa majesté et ses successeurs. Et y aura doresenavant ung consul et juge commis et député de la part de sa majesté impériale pour cognaitre juger et décider entre tous les subjets de sa majesté, de quelconques ses royaulmes, traistans et négocians en ce cousté, le quel exercera la justice et la fera exécuter, précisément, réalement et de faict, sans contredict ny empeschement quelconque du dit sieur roy et de ses officiers, lesquels ne sy entremettrout ny empescheront comme qu'il soit ; ne pourra lon avoir, quant à ce, recours a eux.

Item, que le roy de Thunes recognaissant le très grand bénéfice par lui reçu de sa majesté impériale avec très grand frais et coustange, et combien il lui impourte et convient de avoir, tenir et observer le dit empereur, et ses successeurs, pour singuliers défenseurs et protecteurs de son estat, a accordé et promis, accorde et promet pour lui et ses successeurs au dit royaulme, à bailler et délivrer annuellement au dit sieur empereur et ses successeurs roys des Espaignes, à chaque jour de la fête de saint Jacques qui se célébre le xxv de juillet, en mains de l'alcayde et capitayne que pour lors sera de par sa majesté et ses successeurs en la Goulette, lequel les recevra pour et nom d'eulx, six bons chevaux moresques, et

douze faulcons, et ce, en perpétuel et vray tesmoignage et recognoissance du bénéfice reçu, comme dit est, sous peine de cinquante mille ducats d'or, pour la première fois que défailly y aura esté; et pour la seconde faulte d'aultres cent mille ducats, et pour la tierce de fourfaicture et commise du dit royaulme, pour et au profit du dit sieur empereur et ses successeurs roys des Espaignes, et quelle le puissent occuper réalement et de par leur propre autorité. Promettant aussi le dit sieur roy pour luy et ses hoirs et successeurs, que luy ny eulx ne prendront ny feront doresenavant traicté, ny alliances quelconques, soit avec princes, communaultés, ni aultres estats quelconques, soit chrétiens, turqs ou aultres au préjudice directement ou indirectement du dit sieur empereur, ses hoirs et successeurs, ni de ses royaulmes pays et subjets ains en tous leurs traistés et conventions réserveront toujours expressément et spécifiquement, le dit sieur empereur ses royaulmes, pays et subjets, et advertira ycelui roi de temps à aultres le dit sieur empereur de tout ce qu'il verra et entendra ains pourter à son honneur et bien de ses royaulmes et subjets, le tout sincèrement et de bonne foy, et aussi sa majesté impériale ne fera ni *traistera* aucune chose au préjudice du dit sieur roy, ny de son royaulme, et l'advertira de ce qu'il verra importer à son bien et proufit et de son royaulme, et pour empêcher le dommaige d'yceulx.

Item, a esté traisté et convenu entre le dit sieur empereur et le dit roy de Thunes, pour eux leurs hoirs et successeurs, que entre eulx, leurs royaulmes pays et subjets, sera et se entretiendra bonne paisible et mutuelle voisinance, avec contractation par mer et par terre de toutes marchandises licites et permises, pour lesquels les subjets d'un cousté et d'aultre pourront venir aller séjourner, demeurer et négocier réciproquement en royaulmes et pays d'un cousté et d'aultre, librement, franchement, et le tout de bonne foy.

Item ne accepteront, ny assisteront de victuailles ou aultres choses quelconques, les roys de Thunes et ses successeurs rois du royaulme, coursaires, ne pirates et voleurs de mer, en ses forts, ny aussi aultres ennemis de sa majesté, ny gens qui taichent de adommaiger ses royaulmes pays et subjets. Ains les reboutteront et les deschasseront, le dit seigneur roy et ses successeurs, et

en feront tout leur mieulx, et pour les chastier et deffaire promettent les seigneurs empereurs et rois de Thunes, et chacun deulx; en foy de princes et sous leur honneur et en l'obligation de tous leurs biens et ceux de leurs successeurs, observer, garder et entretenir inviôlablement entièrement et perpétuellement toutes et singulières les choses avant dites, et chacune d'ycelles; le tout de bonne foy, et sans jamais aller, venir, ny souffrir estre faict au contre. En témoignaige des quelles choses et affin qu'elles soient perpétuellement fermes et estables le dit seigneur empereur et aussi le roy de Thunes ont signé de leurs noms et seings manuels deux escriptures de la tenue et substance de la présente, en langaige castillan, et aultres deux en langaige arabique, esquelles escriptures les sieurs empereurs et rois ont faict mettre et appendre le sceau de sa majesté, et d'ycelles escripts demeurent deux: à savoir, une en castillan et une en arabique, es mains du dit seigneur empereur, et les deux aultres réciproquement au roy de Thunes et ses successeurs. Que furent faictes et passées en la tente de sa majesté impériale en son camp près la tour appelée des Eaux, à deux milles de la Goulette, le sixième jour du mois d'aoust, l'an de nativité de nostre Seigneur Jhesus-Christ, mille cinq cent trente et cinq, stile des chrétiens, et, selon le stile des Mores, le VIe jour de la lune du mois de *zaphar* de l'an de Mahommet neuf cent quarante et deux. Furent pour témoings, à ce expressément appelés, joincts et assemblés, messire Nicolas Perrenot, chevalier seigneur de Granvelle, conseiller d'estat et premier maistre aux requettes ordinaires de l'hôtel de sa majesté; le docteur Fernandó de Guenarez, aussi conseiller de sa majesté; le capitaine Alvare Gomez, et Hamete Gamarazam et Abderahen Mores, serviteurs du roy de Thunes.

Pour plus grand esclarissement et déclaration des dits seigneurs empereurs et roys, est expressement convenu que d'ici en avant, le dit seigneur empereur, ny ses hoirs, ne pourront occuper par force, ne aultrement acquérir places, forteresses, ny aultres lieux de ce royaulme de Thunes, possédés par le dit sieur roy de Thunes, ou ses héritiers et successeurs, roys du dit Thunes, cestuy traicté estant observé par eulx; et ce, moyennant le dit sieur roy par dessus ce qui est cy devant traicté de la ville, terre forteresse et sei-

gneuries d'Afrique, a expressément acordé et accorde que, en cas que la dite Affrique retourne au pouvoir du dit roy, soit et par force d'armes ou aultrement, sa majesté en puisse à toujours disposer et en faire entièrement son bon plaisir, et si bon lui semble la puisse avoir et retenir pour lui et ses successeurs, roys et reynes d'Espaigne. Fait les ans, mois jours et lieux que dessus et presens les temoings avant nommés, ainsi signé : Yo el rey, et du seing accoustumé du roy de Thunes.

IV

Expédition d'Alger en 1541. Exrait du journal de Vandenesse, ms. a la Bib. de Besançon; p. 150.

Le 26e sa majeste fut veoir six mil Allemans que l'on feit embarquer en treize naves et le mercredy 28e sa majeste sembarqua environ les trois heures apres midy partant du port. Arrivarent six galères d'Anthoine Doria venans de Gennes jeudy 29e avec grand vent et grosse mer. A sept heures du soir avec sept galeres Sa majeste print terre en lisle de Corcica apartenant aux Genenois laquelle contient de tour cinq cens mil, et le vendredy dernier jour sa diete majeste ne bougea pour l'indisposition du temps, lequel jour arrivarent les galeres de Rhodes venant de Gennes. Le sambedy premier jour doctobre sa majesté partit au poinct du jour poursuyvant son chemin contre ponent ce quil ne peut faire pour le vent contraire et trop grand fut contrainct retourner d'où il estoit party où il demeura tout le jour. Sur la mynuict prenant son chemin contre levant costoiant la dicte isle le dimenche a voyles et le lundy 5e a remes arryva au port de Boniface envyron midy quest une petite ville en la dicte isle ou sur le soir sa dicte majesté se desembarqua et y demeura jusques le jeudy 6e quil revint disner en galere, et partit tirant contre le royaulme de Sardine quest une isle contenant cinq cens mil de tour. Passant sur la nuict

ung estroit quest en lisle nommee Genere inhabitee plaine de cerfz et sengliers arriva la nuict sa dicte majesté en la dite Sardyne au port du Ponte ou sa majeste se mect en terre le vendredy matin pour aller a la chasse, et sur le midy se rembarqua vint a Alguier cité en son dict royaulme de Sardyne ou il feit son entree et y coucha. On y trouva ung veau de quinze jours qui avoit deux testes. Le sambdy 8e sa majeste se rembarqua vint au dict port de Ponte ou estoient arrivees les galeres de Naples, dont est capitaine Don Garcia de Toledo, estoient pour lors quarante-trois galeres. Le dimanche neufvi^e au soleil levant sa dicte majesté sengoulfa tirans son royaume de Mynorque le dict contient trois cèns mil lequel il passa en quarante deux heures arriva au port de Mahon ville en la dicte isle laquelle isle contient quatre vingt mil de tour et apres mynuict sa dicte Majeste partit tirant son chemin contre son royaulme de maillorque quest une isle contenant quatre cens mil. Le jeudy 15e environ les neuf heures du matin arriva devant la cite de Mai'lorque ou il trouva jà estre arrive le vice roy de Sicille avec sept galeres et huit mil Espaignolz venantz de Naples et de Sicille et soixant naves. Aussi estoient arrivez les six mil Allemans que lon avoit embarque a Lespece et six mil Italiens que lon avoit embarque a Liborne. Ce dict jour sa majeste se desembarqua et feit son entree ceulx de la ville avoient faict plusieurs arcqs triumphantz et ung pont qui entroit dedans la mer. A laborder lon tira force artilleryes tant de mer que de terre et le lundy 17e ains que sa majeste estoit delibere embarquer arriva une galere d'Espaigne apportant nouvelles que larmee d'Espaigne estoit en lisle de Sviça a scavoir seize galeres et soixantes naves avec les vivres et munitions et artillerie pour la dicte entreprinse de laquelle armee d'Alva venoit pour general. Sa dicte majeste renvoya incontinent la dicte galere adviser au duc qu'il print son chemin droit a Argel car sa majeste feroit le semblable et le mardy 18e devant le jour les galeres tirarent les naves hors du port et les meirent a voyles et au soleil levant sa majeste sembarqua vint a la poincte du port que sont quinze mil et sur le midy traversa aultres quinze mil vint a la Cabrera quest une isle inhabitee. Les naves prenaient vent en haulte mer tirant contre Barbarie le mercredy au poinct du jour sa dicte ma-

jeste sengoulfa navigeant tout le jour et toute la nuict jusques le jeudy matin 20^e que lon descouvrit terre ferme de Barbarie et environ les sept heures du matin sa dicte majeste arriva a sept mil d'Argel ou une heure apres arrivarent les galeres venantz d'Espaigne ayant laisse leurs naves a trente mil de la. Sa dicte majeste renvoya incontinent les dictes galeres pour aller remorquer et amener les dictes naves; ce dict jour les naves venantz de Maillorque arrivarent quasi toutes devant le dict Argel. Sa majeste envoya incontinent que fut arrive le capitaine Janctin Doria avec huict galeres a veue d'Argel et sortirent plusieurs turcq chretiens reniez et Maures a pied et a cheval costoiantz la maryne pour descouvrir l'armee. Apres midy sa majeste avec toutes ses galeres vint mettre ancre a un traict de canon pres de la ville et sur la nuict la mer et le vent sencommencearent a haulser de sorte que sa dicte majeste fut contrainct lever ancre craindant fortune de mer et estre en danger de donner a travers car ce nest que plage, se retira a quinze mil de la a une poincte nommee Mataphus ou il demeura jusques le sambedy 22e que lon desbarqua gens pour prendre eau fresche. Le dimenche 23e au poinct du jour sa majeste manda désembarque les soldartz et environ les neuf heures sa dicte majeste se mect en terre et tous ceulx de sa maison a quoi les Arabes faisoient grand resistance lesquels furent reboutez, et marcha le camp ce dict jour environ trois mil et la nuict vint loger soubz une montaigne ou environ la mynuict les Turcq et les Maures vindrent donner une alarme des dessus la montaigne tirant leur arquebuserie jusques au lieu ou logea sa majeste. Et pouvoient estre environ huict cens avoient une musette en ung flageolet et menoient grand hurlerie. La dicte escarmouche dura plus dune heure et enfin furent reboutez. Le lundy 24e sa majeste et son camp marcharent vindrent loger a ung mil près de la ville sa majeste en des vignes les Espaignolz sur la montaigne les princes gentilhommes et ceulx de la maison a lentour de sa majeste les Italiens vers ung pont contre la ville partie des Alemans en bas et la reste sur une aultre montaigne. Sur les neufz heures du soir vint une pluye avec vent laquelle sur le poinct du jour senforca et le vent semblablement faisant tourmente en terre et plus grosse en mer que dura le mardy tout le jour que fut le 25^e. Ce voyant les

Turqs et les Maures estantz dedans la ville sortirent au poinct du jour congnoissant pour la grand pluye qui se augmentoit que l'arquebuserie ne les pouvoit nuyre sortirent de la ville en deux bandes vindrent donner une alarme lune des bandes vers le pont que les Italiens gardoient lesquels se meirent en fuyte et fut tout le camp en armes. Incontinent sa majeste fut vers le dict pont avec lui aulcungs sirs et gentilhommes de sa maison lesquelz donnarent cueur et feirent tenir bon aus dictz Italiens et avec ce feit sa majeste aprouchcr le surplus de ceulx de sa maison questoient tous en armes et bonne ordonnance sur la descente de la montaigne aupres la tente de sa dicte Majeste et avec iceulx bon nombre de Alemans de sorte que l'on fait reculer et mettre en fuite les dictz Turq jusques dedans la ville. Et les suyvantz furent tuez aulcungs chevaliers de Rhodes et aultres du camp de sa majeste dedans la porte de la dicte ville au même instant près du dict pont fut blesse le prince de Salmone en la cuisse d'ung traict envenyme dont depuis il guerit. En la mesme heure les Arabes et l'austre bande questoit sortie de la ville donnarent une alarme en hault en la montaigne aux Espaignolz lesquelz tuarent bien cinq cens que Maures que Arabes. La pluye la gresle et le vent que avoient dure des le point du jour augmentoit tousiours et nonobstant ce sa dicte majeste tous les princes sirs et gentilhommes et aultres estoient armez a la campaigne et y demeurarent tout le jour endurant la dicte pluye et froit. Et comme Dieu permet toutes choses, au mesme jour et instant fut une telle tourmente que y donna a travers quatorze galeres a scavoir unze de celles du prince Doria, la capitaine de Naples une d'Espaigne et une aultre lesquelles tous les biens meubles et artilleries questoient dedans furent perduz et grand nombre de gens noyez et ceulx qui se cuydoient saulver venantz en terre par les Arabes tuez. Aussi donnarent a travers aulcungs grandz vaisseaulx chargez de chevaulx victuailles artilleries et munytions et quasi tous les petitz de sorte que lon estimoit avoir donne a travers cens vaisseaulx et voyant sa dicte majeste la dicte perdition de tant d'hommes lesquelz les dictz Arabes tuoient sans deffence quelconque. Il envoya sur le vespre aulcune compaignie d'Espaignolz et Italiens et luy mesme y fut en personne pour pensant de faire rembarquer aulcungs canons des naves et galeres que avoient

donne a travers sa dicte majeste laissa la garde du pont de susdict nomme a aulcungs sirs et gentilhommes de sa maison et avec eulx bon nombre d'Alemans et fut ce dict jour grand perte tant de meubles dartilleries comme de chrestiens et tient lon que les chrestiens que noyez que tuez passoient douze cens les Turq a lescarmouche bien de cinq a six cens. Le mercredy 26ᵉ voyant sa majeste quil ny avoit ordre de desembarquer vivres ny artillerie et qu'il nen avoit nul au camp et que la tourmente de mer duroit tousiours sans apparance de mieulx et la dicte necessite de son camp, sa dicte majeste se retira sur la maryne environ trois mil cuidant tousiours avoir moyen de desembarquer vivres et artilleries ce que ne fut possible se retira aultres cinq mil passant une rivière et le vendredy 28ᵉ chemyna six mil par des maretz passant une bien grand riviere ayant tousiours les Maures et Arabes aux ayles et sur la queue escarmouchantz. Lequel jour le duc d'Alve fut publie grand maistre d'hostel de la maison de sa dicte majeste dez la vint jusques a Mataphus que anciennement avoit este une cite bien grande destruicte par Scipion romain et les galeres eschapees de la tourmente estoient retirees la et le mardy jour de Toussainctz premier novembre voyant sa dicte majeste que ny avoit ordre ceste annee proceder a lentreprinse plus avant. Ayant faict embarquer les Italiens Alemans et partie d'Espaignolz luy et ceulx de sa maison sembarquerent et le jeudy 3ᵉ jour du dict mois de novembre voyant sa dicte majeste la perte du prince Doria luy donna treize galeres estantz en Barcelone fournies saulf desclaves et l'office de protho notaire de Naples que vault trois mil ducas par an. Voyant sa dicte majeste la tourmente qui recommenceoit se partit ayant remorque plusieurs naves hors de la plage du dict Argel et mis en mer laissant cinq galeres d'Espaigne pour tirer hors la reste des naves qui demeuraient. Sa dicte majeste avec grand tourmente navigea toute la nuict vint par l'aide de Dieu le vendredy matin au port devant sa ville de Bougye quest en Africque terre ferme ou il desembarqua et les naves qui estoient parties le dict jour de devant Argel les uns furent au roiaulme de Maillorque les aultres au royaulme de Sardyne les aultres au royaume de Valence les aultres navigeant de sorte que tous furent separez sans scavoir lung de l'aultre et les

cinq galeres demeurées devant le dict Argel voyans ne pouvoir secourir les dictz naves les habandonnerent les laissans le sambedy a la volonté et misericorde de Dieu, arriverent le dimenche matin au dict Bougie. La tourmente fut telle et dura tant que au port du dict Bougie estant une carracq sur l'ancre fut fendue par le milieu et alla au fond et les galeres y estantz en grand danger. Voyant sa dicte majeste le temps estre tant contraire et la grosse necessite qu'il y avoit de vivres le remede principal fut recourir a la misericorde de Dieu et le vendredy sambedy et dimanche que furent le 11e 12e 13e se feirent processions generales ou sa dicte majeste fut en personne estant chacun confesse et ayant receu son createur luy demandant misericorde et le priant vouloir envoyer le temps propice pour pouvoir partir du dict lieu afin devicter l'evidant peril et necessite en quoy l'on pouvoit encourir au dict Bougie tant par tourmente de mer que de vivres et remedier aux chretiens en leurs necessite. Le lundy sa majeste fut ordonne ung bolevare triangulaire pour fortification du dict lieu car il est tout environné de Maures jusques aux portes et le mardy 15e sa majeste depescha le vice roy de Sicille avec les galeres au dict Sicille celles de Monygo de Sigales et de Rhodes et le mecredy 16e partirent au matin le jeudy 17e estant temps cler et la mer ung peu apaisee sa dicte majeste sembarqua et environ une heure après midi partit hors du port et estant en mer treuva la dicte mer haulte et le vent contraire fut contrainct retourner au dict port et environ a la minuict retourna a partir navigeant a remes environ quatre vint mil la reste de la nuict et tout le jour jusques a mynuict du vendredy tirant contre Maillorque fut contrainct retourner au dict Bougie ou il arriva le sambedy matin 19e et y demeura sans desbarque jusques le mercredy 23e que environ les dix heures du soir sa dicte majeste partit tirant a Gemos contre Maillorque et le sambedy 26e il arriva devant la cite de Maillorq ou il se desembarqua environ les sept heures du soir. Et le dimenche 27e sa majeste depescha le prince Doria pour son retour a Gennes avec ses galeres celles d'Anthoine Dorya et du comte de Languilar le dict prince partit de nuict; et le lundy 28e sa majeste sembarqua environ les quatres heures du soir en la galere capitaine d'Espaigne et avec quinze galeres partit navigeant

toute la nuict jusques le mardy 29e que arriva a une heure après midy au port St Anthoine en l'isle de Yviche auquel lieu partit a minuyct et le mercredy dernier jour au poinct du jour descouvrit terre ferme a scavoir Martin en son royaulme de Valence navigeant tout le jour et la nuict et le jeudy premier jour de décembre passant le matin par devant Alicanta arriva sur le soir au port devant la cite de Carthagene et son royaulme de Mourcya ou sa dicte majeste se desembarqua et y demeura jusques le 5e quel partit et vint coucher a Mourcya ou il feit son entree et y démeura jusques au neufvieme.

V

RELATION DE LA DESCENTE DE CHARLES-QUINT A ALGER, TIRÉE DES ARCHIVES DU MEHKEMÉ D'ALGER, TRADUITE PAR VENTURE. MS. DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

On prétend que l'expédition de l'empereur contre Alger fut occasionnée par le fait que je vais raconter. Il avait fait partir pour Ouéran (Oran) un bâtiment richement chargé; un reis algérien, nommé Kuchuk-Ali, s'en empara après un léger combat et l'emmena à Alger. Il y avait sur cette prise plusieurs officiers de marque et entre autres un officier général de mer. Kuchuk-Ali le mena chez Hassan Aga, qui gouvernait Alger en qualité de lieutenant de Kaïr-ed-Dine pacha. Cet officier chrétien fut surpris de l'air noble et majestueux de Hassan Aga. Il leva son chapeau et vint lui baiser respectueusement la main. Le commandant lui demanda des nouvelles de la chrétienté. Cet officier lui apprit qu'à son départ il avait laissé un gros vaisseau qui se disposait à se rendre à Bégiagé (Bougie). Hassan Aga, profitant de l'avis, fit armer sur-le-champ deux galères qui eurent ordre d'aller l'attendre sur les parages de Bégiagé; elles se mirent aux aguets entre deux écueils qu'on

nomme El-Usch-Ouèl-Mincar (le nid et le bec). Kuchuk-Ali était un des reis chargés de cette expédition.

Kuchuk-Ali et son compagnon conduisirent leur prise à Alger, où ils firent une entrée pompeuse. Hassan-Aga, au comble de la joie de cette victoire, leur donna ordre de lui amener l'équipage et le capitaine. Ces esclaves défilèrent deux à deux pour se rendre à l'hôtel du gouvernement, à travers une foule de femmes et d'enfants accourus pour jouir de ce spectacle, et qui témoignaient de leur allégresse en battant des mains. Hassan-Aga, après avoir fait quelques questions aux chrétiens, les envoya au bagne destiné pour les captifs.

Lorsque le maudit de Dieu qui, dans ce temps-là commandait l'Espagne, eut été informé de la prise de ces deux vaisseaux, il se décida à faire un armement contre Alger.

En annonçant ses projets, il donna ordre dans tous les États de rassembler des troupes et de préparer des vaisseaux.

Hassan-Aga, le khalif de Kaïr-ed-Dine pacha, eut avis de ces mouvements, et il crut sans peine qu'ils le menaçaient.

Il avait un enfant en âge d'être circoncis; il voulut donner une fête publique à l'occasion de cette cérémonie. Il habilla quantité de pauvres enfants destinés à être circoncis en même temps que le sien. Il fit faire un splendide festin où tout le peuple fut invité, et il distribua des aumônes à tous les pauvres qui se présentèrent.

Lorsque ces réjouissances furent terminées, Hassan-Aga s'occupa d'un objet plus important, celui de mettre la ville en état de résister aux attaques de l'ennemi. Il fit faire les réparations nécessaires aux remparts et aux châteaux. Il fit placer de nouvelles batteries dans les lieux qui lui paraissaient faibles, et il employa à ces travaux quatre cents esclaves chrétiens, ensuite il envoya chercher le cheikh-el-Medinet (le maire de la ville), et il lui ordonna de faire, par quartier, le dénombrement des hommes en état de porter les armes.

Les nouvelles des préparatifs de la flotte espagnole arrivaient à Alger, et on s'attendait à la voir bientôt paraître. Hassan-Aga donna ordre de couper les arbres de tous les jardins qui entouraient la ville, afin que l'ennemi fût entièrement à découvert dans la campagne, il donna l'exemple en commençant par son jardin.

Un jour, comme il était assis dans la salle du divan, celui qui est chargé d'annoncer l'arrivée des bâtiments, appelé vulgairement sahib el nadhour (le maître de la lunette), vint annoncer qu'il avait découvert la flotte des chrétiens cinglant sur Sehour (le cap de Cherchel), que cette flotte couvrait toute la surface de la mer, et qu'il avait en vain essayé de compter le nombre des vaisseaux.

A l'instant Hassan-Aga dépêcha une troupe de cavaliers pour aller sur la montagne de Bouzariâât et lui apporter des avis certains sur le nombre des vaisseaux ennemis. Les cavaliers retournèrent peu de temps après, et le rapport de chacun d'eux fut qu'il lui avait été impossible de compter le nombre des voiles, tant il y en avait.

Hassan-Aga fit appeler aussitôt Sidi-said-Chérif, qui était le cheik-el-Medinet de ce temps-là, et il lui ordonna de distribuer les habitants dans les tours et sur les remparts; le cheik el Medinet établit les corps de garde suivant les intentions du commandant, et il fit arborer de distance en distance les drapeaux de l'islamisme (1).

De son côté, Hassan-Aga assigna aux officiers de la milice les postes qu'ils auraient à garder, et les compagnies de Joldachs qui serviraient sous leurs ordres. Il plaça à la porte Bab-Azoun un vieux soldat qui avait passé par tous les grades militaires, et qui avait fait preuve de bravoure et d'intrépidité : il s'appelait Hadji-Méèmi.

Hassan-Aga se réserva la défense d'un des châteaux d'Alger qui pouvait battre du côté de la terre et du côté de la mer. Il s'y établit avec ses soldats au son des instruments militaires. On voyait l'étendard de la victoire flotter au-dessus de sa tête; à la porte du château il fit placer un canon du plus gros calibre dont le bruit, lors de l'explosion, le disputait au tonnerre.

L'espace compris entre ce château et celui qu'on nomme la Cassabé fut confié aux soins d'un des commandants des districts d'Alger, nommé Caïd-Hassan (2).

Il donna la garde de Bab-el-Oued à Caïd-Yusuf, sous les ordres duquel devaient se réunir, en cas de besoin, trois autres caïds qui avaient leurs postes particuliers. Le premier, nommé Safir, fut

chargé de la défense d'une tour peu éloignée de Bab-el-Ouëd; le deuxième, nommé Assan, eut à défendre la partie basse des remparts qu'on nomme Caâ-el-Sour, et le troisième, nommé Ramadan, fut placé dans un poste voisin de celui de Yussuf.

Le capitaine général de la marine d'Alger, nommé Khedir-Haïder, le Reis-Kuchuck-Ali et plusieurs autres eurent la garde de Bab-el-Gézirah (porte de l'Isle ou de la Marine),

Les troupes de la ville, composées d'Andalous et d'Algériens, furent chargées de la défense des remparts, et elles étaient armées de mousquets, de sabres, de lances et d'arcs.

La flotte espagnole fut découverte à l'horizon un mercredi, trois jours avant la fin de la lune de Gemadi-ul-Thari (5), l'an de l'égire 948, et elle mouilla dans les bois de Teman-Tefous, le lendemain jeudi, vers les trois heures de l'après-midi; on remarqua que le pavillon d'un des principaux vaisseaux de cette flotte tomba à la mer, au moment où il jetait l'ancre, et les Musulmans en tirèrent un augure favorable.

L'ennemi ne mit pied à terre que le dimanche suivant, et dès que l'empereur eut débarqué, toute l'armée se rangea autour de lui. On a estimé que cette armée était de soixante et dix mille hommes.

Les Musulmans de la campagne s'approchèrent pour empêcher la descente, mais les boulets des vaisseaux les forcèrent à rester spectateurs du débarquement qui se fit sans peine.

Le lendemain, l'ennemi passa la nuit à El-Hamah, qui est à plus de deux milles d'Alger. Un officier de la milice turque, nommé Hagi-Bacha, proposa de faire pendant la nuit une sortie sur les chrétiens. Hassan-Aga y consentit, on lui ouvrit la porte, et, déployant le drapeau, il se mit à la tête des gens de bonne volonté. Une quantité prodigieuse de Musulmans l'accompagna, il était trois heures du matin lorsqu'ils sortirent. Ils s'approchèrent sans bruit du camp des ennemis; à la faveur de l'obscurité, les Algériens pénétrèrent parmi les gardes avancées, et après avoir fait tous à la fois une décharge de mousqueterie, ils commencèrent à lancer des flèches. Dans l'instant il y eut un désordre affreux dans le camp des infidèles. Le roi, éveillé en sursaut, effrayé du bruit qu'il entendait, fit appeler ses ministres, et il leur dit : « Sont-ce là les

gens qui, selon vous, n'auraient pu se défendre? par ce qu'ils ont fait cette nuit, nous pourrons juger de ce qu'il nous en coûtera pour les réduire. Les Musulmans continuèrent à combattre pendant plusieurs heures, et ils ne reprirent le chemin de la ville que lorsque le jour reparut.

Dans la journée du lundi l'armée ennemie s'approcha d'Alger, tambour battant, drapeaux déployés; semblable à ces fourmilières que les chaleurs du printemps font éclore, elle couvrait toute la campagne, elle était précédée d'un corps de cavalerie de quatre mille hommes, et elle s'avança en bon ordre jusque sous les remparts.

Les Algériens, du haut de leurs murailles, se défendirent vaillamment avec leurs canons, leurs mousquets et leurs flèches. Les infidèles établirent leur camp près du lieu connu sous le nom de Raz-Tafoura (cap Tafoura), et ils occupèrent tout l'espace compris entre le bord de la mer et le haut des collines.

Tandis qu'ils travaillaient à leurs retranchements, un corps de turcs choisi fit une sortie qui eut le plus heureux succès. Parmi ceux qui se distinguèrent le plus, on a conservé précieusement les noms de Hagi-Bacha, de Kaïd-Khidir, et de Hagi-Bekir : ils firent des prodiges de valeur.

Les batteries que les ennemis établirent sur les hauteurs commencèrent à battre la ville, et les Algériens tirèrent de leur côté sur leur camp, avec des boulets de fer qui en tuèrent un grand nombre. Le roi d'Espagne comprit alors qu'Alger était une place plus forte qu'il ne l'avait jugée de loin, et ses espérances se refroidirent, l'ennemi abandonna les retranchements qu'il avait commencés à Raz-Tafoura, et alla s'établir, tambour battant, drapeaux déployés, sur la colline nommée Cudiet-el-Saboun (où depuis fut bâti le château de l'Empereur), de là il dominait la ville et il était mieux placé pour faire brèche.

Les Algériens firent face de tous côtés, et leurs canons, semblables à la foudre, portaient partout l'épouvante; ils tirèrent aussi sur les vaisseaux, mais on ignore le mal qu'on leur fit.

C'est ainsi que se passa toute la journée du lundi, c'est-à-dire du premier jour où les chrétiens commencèrent le siége. Le mardi (1), sur la fin de la nuit, Dieu déchaîna les vents; la mer, agitée par

la tempête, fit rompre les câbles; les infidèles, pour éviter le naufrage de leurs vaisseaux, mirent les mâts. Mais l'orage allait toujours en augmentant. Le général de la flotte, André Doria, était dans les plus mortelles alarmes; une grande partie des vaisseaux, ne pouvant tenir sur leurs ancres, vinrent se briser sur le rivage. Les esclaves musulmans recouvrèrent alors leur liberté, et les Arabes de la campagne massacrèrent tous les chrétiens que les flots avaient épargnés.

Lorsque le roi infidèle vit une partie de sa flotte naufragée et le reste courant le même risque, ses forces l'abandonnèrent, son courage s'abattit, et la pâleur de son visage annonça le trouble, l'inquiétude et l'effroi de son cœur.

A la pointe du jour, le mardi, les Algériens firent une sortie générale avec cette confiance que leur inspirait la protection du ciel qui se manifestait d'une manière si visible. Ils pénétrèrent dans les retranchements des chrétiens, et ils y firent un grand carnage.

Les généraux infidèles, voyant le découragement des troupes, allèrent trouver le roi et dirent : « Seigneur, tout est perdu, et les Musulmans vont se rendre maîtres du camp, si par ta présence tu ne cours ranimer ton armée. » Aussitôt le maudit de Dieu prit ses armes, ses gardes l'entourèrent, et il s'avança pour arrêter les progrès des Algériens. Les Musulmans furent obligés de reculer, et, quittant les collines, ils vinrent se rallier à Raz-Tafoura. Encouragés par ce premier avantage, les chrétiens les poursuivirent d'abord jusqu'à Meläah-el-Kourâ (au jeu de mail), et ensuite jusqu'à Cantarat-el-Afran (le pont des fours). Les Musulmans ne purent encore tenir dans ce poste; le choc de la multitude des infidèles, qui se succédaient comme les flots d'une mer agitée, les repoussa jusqu'auprès du mausolée où est enterré Sidi-el-Taca, à l'extrémité du faubourg de Bab-Azoum. Les Musulmans reprirent alors courage, et, faisant volte-face, ils forcèrent, avec l'arc et la fronde, les chrétiens à reprendre le chemin de leur camp. C'étaient les seules armes dont on pouvait faire usage de loin dans cette journée, à cause de la pluie qui ne cessa de tomber à grands flots.

Le matin du mercredi, le maudit de Dieu fit ses réflexions, et vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de renoncer à la conquête d'Alger et de tâcher de se sauver lui-même. La mer, devenue

plus calme, avait permis au général André Doria de descendre à terre. Il vint trouver le roi, la douleur peinte sur le visage, et il lui dit : « Sire, n'avais-je pas raison de vouloir te dissuader de cette malheureuse expédition? Vois où te réduit le peu de cas que tu as fait de mes conseils, il n'y a pas de temps à perdre, il faut t'occuper de ton salut. Il ne te reste que très-peu de vaisseaux en état de tenir la mer, la tempête en a jeté une grande partie à la côte, et a fort endommagé le reste; je ne sais comment nous pourrons faire pour ramener toute ton armée. Je m'en retourne de ce pas à Teman-Tefous afin de disposer toutes choses pour le départ; je t'exhorte à me suivre de près par terre, et à reprendre au plus vite le chemin de tes États. »

Aussitôt le roi donne ordre de se mettre en marche et il arrive à l'entrée de la nuit sur les bords de l'Harach. Les eaux de cette rivière avaient extraordinairement augmenté par les pluies continuelles, et il fallut faire halte, et passer la nuit sur la rive, percé par la pluie qui continuait à tomber et tourmenté par la faim. Les troupes égorgèrent quatre cents chevaux dont elles se nourrirent.

Le lendemain, à la pointe du jour, le roi alla visiter les bords de la rivière, et il fut effrayé de l'obstacle qu'il lui restait à vaincre. Il demanda à ses généraux le parti qu'il devait prendre. Il leur vint l'idée de faire un pont avec les mâts des vaisseaux que la mer avait jetés sur le rivage. On y réussit après des peines infinies, et toute l'armée passa.

Les Arabes se mirent alors à ses trousses; et ils ne cessèrent de les harceler jusqu'à Teman-Tefous, où les canons des vaisseaux la protégèrent. Mais ils immolèrent jusque-là, une quantité immense de chrétiens.

L'empereur séjourna plusieurs jours à Teman-Tefous, en attendant que les réparations nécessaires fussent faites aux vaisseaux. Lorsque tout fut prêt, il mit à la voile pour retourner dans ses États, s'estimant heureux d'avoir pu sauver sa vie.

Le maudit de Dieu fut obligé d'abandonner un grand nombre de vaisseaux de haut bord, de galères, de demi-galères et de galiotes qu'il ne fut pas possible de réparer. Il laissa aussi quantité de gros canons et beaucoup d'hommes et de femmes; quant à ses

chevaux, il n'en rembarqua pas un de quatre mille qu'il avait amenés avec lui. Ce que les Algériens recueillirent des débris de la flotte et du camp de ce maudit de Dieu, fut pour eux une source de richesses, et un monument de leur gloire.

Voilà les circonstances les plus certaines de cette fameuse descente qui fut si fatale aux chrétiens. Dieu sait mieux la vérité de toutes choses.

(1) Ces drapeaux sont rouges, verts ou jaunes, et tous d'une seule couleur. (Venture.)

(2) Les environs d'Alger étaient divisés en six districts, gouvernés chacun par un caïd. (Vent.)

(3) Mercredi 19 octobre 1541. (Vent.)

(4) 25 octobre 1541. Cette nuit, qui est pour les Algériens le mardi, n'est pour nous que la nuit du lundi; les Musulmans, ainsi que les Juifs, comptent la journée d'un soleil couchant à l'autre. Ce 25 octobre, qui répond au 5 novembre des Musulmans, a été consacré dans le calendrier des Juifs d'Alger. Ils célèbrent encore aujourd'hui une fête anniversaire, le cinquième jour du mois lunaire *Hecban*, en mémoire du miracle par lequel Dieu détruisit la flotte de Charles-Quint. (Vent.)

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. Page 1.

CHAPITRE PREMIER. Page 31.

CHAPITRE II. Page 50.

CHAPITRE III. Page 75.

CHAPITRE VI. Page 140.

CHAPITRE VII. Page 160.

CHAPITRE XII. Page 266.

CHAPITRE XIV. Page 306.

CHAPITRE XV. Page 345.

CHAPITRE XVII. Page 579.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie SCHNEIDER et LANGRAND, rue d'Erfurth, n. 1.

